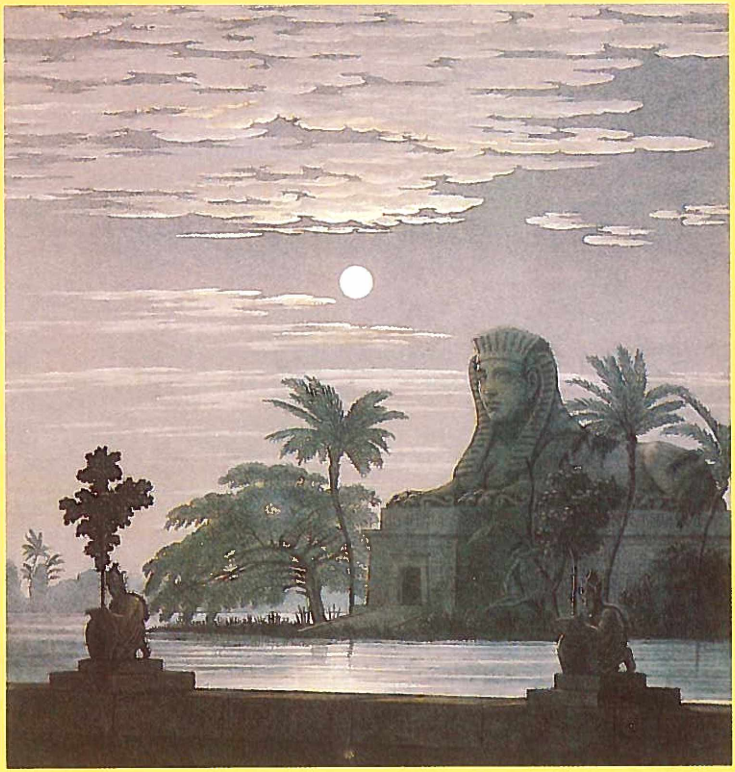
BALTRUŠAITIS

LA QUÊTE D'ISIS

LES PERSPECTIVES DÉPRAVÉES-III



Champs
Flammarion

LES PERSPECTIVES DÉPRAVÉES

ABERRATIONS
Essai sur la légende des formes

ANAMORPHOSES
ou
Thaumaturgus opticus

LA QUÊTE D'ISIS
Essai sur la légende d'un mythe

Les dépravations optiques nommées *anamorphoses* et les *aberrations* (un terme astronomique) qui, en faisant voir les choses où elles ne sont pas, font naître des légendes des formes dans le domaine visionnaire et des légendes du mythe dans le domaine de l'esprit. Elles relèvent toutes d'un même mécanisme raisonné et poétique.

JURGIS BALTRUŠAITIS

La quête d'Isis

Essai sur la légende d'un mythe

LES PERSPECTIVES DÉPRAVÉES - III

Flammarion

La quête d'Isis, Essai sur la légende d'un mythe
a été publié pour la première fois chez Flammarion en 1985
dans la collection *Idées et Recherches*

© Flammarion, 1985
© Flammarion, 1997

ISBN : 2-08-081628-4

Imprimé en France

AVANT-PROPOS

L'Essai sur la légende d'un mythe. La Quête d'Isis. Introduction à l'Égyptomanie a été publié en 1967 aux Éditions Olivier Perrin dans la collection « *Jeu savant* ». Depuis un certain temps, l'« *Egyptian Revival* » ne cesse de fasciner les historiens et des travaux sur la question continuent à paraître. L'édition que nous donnons ici de *La Quête d'Isis* est mise à jour et complétée sur de nombreux points : *Isis* dans l'opéra avant Mozart, Isis copiée d'après une monnaie antique, l'ascendance égyptienne de Colonna, les pyramides des Indes occidentales, l'Égypte dans le gothique de l'Angleterre, des Gaules et de la Germanie entre autres.

L'ouvrage succède à nos *Aberrations* et aux *Anamorphoses* comme le troisième et dernier volet du polyptique des *Perspectives dépravées.* Il en complète le tableau général en révélant l'un des aspects fondamentaux d'un mécanisme intellectuel qui joue avec la même rigueur dans des domaines différents.

1985

Ton rêve est une Égypte et toi c'est la momie
Avec son masque d'or.

Jean Cocteau, *Plain chant*

INTRODUCTION

Les perspectives dépravées procèdent par des aberrations donnant naissance à des légendes des formes et à des anamorphoses jouant avec des apocryphes optiques. Le même mécanisme visionnaire des déviations et des dédoublements produit aussi des contes fantastiques autour des contes originaires. C'est l'une de ces légendes d'un mythe que nous tentons ici de reconstruire à partir des textes et des témoignages authentiques recueillis autour d'un monde ancien parmi les plus ouverts à l'imagination et le plus obsédant.

> *Égypte ! Égypte, tes grands dieux immobiles ont les épaules blanchies par la fiente des oiseaux et le vent qui passe sur le désert roule les cendres de tes morts – Anubis, gardien des ombres, ne me quitte pas*

s'exclame Isis devant saint Antoine de *La Tentation* de Flaubert (1874)[1].

La scène se passe dans l'ermitage, au bord du Nil, c'est une évocation désespérée des siècles révolus.

Théophile Gautier (1859) s'y est aventuré et les a explorés à sa façon. Dans sa lettre à Ernest Feydeau, placée en guise de dédicace en tête de son *Roman de la momie*, il fait état du double sens de son itinéraire, exactitude-fiction, et revendique en même temps sa part dans l'édification d'un récit fabuleux.

Vous avez soulevé devant moi le voile de la mystérieuse Isis et ressuscité une gigantesque civilisation disparue. L'histoire est de vous, le roman est de moi.

Par son sujet et la manière de sa composition, le livre rejoint une longue tradition. Le roman de la momie a été écrit et récrit pendant des siècles par des auteurs qui n'étaient pas toujours des romanciers. Le dernier, celui de Gautier, commence par un prologue où l'on voit un lord anglais et un docteur allemand ouvrir un sarcophage qu'ils ont trouvé dans la région du Nil, avec une reine emmaillotée dans un tissu d'hiéroglyphes.

Le dernier obstacle enlevé, la jeune femme se dessina dans la chaste nudité de ses belles formes… sa pose était celle de la Vénus de Médicis.

Il fallut trois ans au docteur Rumphius pour déchiffrer le papyrus mystérieux relatant toute l'histoire de Tahoser qui attendait en vain un homme, le pharaon ou Poeri, en régnant sur l'Égypte. Rétrospectivement amoureux de la fille du grand prêtre, morte il y a trois mille cinq cents ans, lord Evandale ne s'est jamais marié. Personne n'aurait pu deviner la véritable cause de son célibat.

Il y a pourtant des folies anglaises moins motivées que celle-ci.

Le récit évoque, avec esprit, un certain nombre d'éléments qui ont joué dans la genèse de toutes les égyptologies qui se sont succédé jusqu'au XIX^e^ siècle : une vaste érudition, une passion nostalgique et la résurrection d'un monde primordial où les splendeurs antiques se mêlent aux écritures secrètes et sacrées. Dans le domaine historique et littéraire, *Le Roman de la momie* est une légende du mythe où les rois et les dieux disparus deviennent les héros d'une épopée nouvelle. Le voile d'Isis fut soulevé alors par les Antiques, le roman a été construit par les Modernes. Des folies qui n'étaient pas seulement anglaises se sont multipliées autour de la redécouverte d'une civilisation gigantesque.

L'Antiquité classique a exploré l'Égypte déjà comme une terre exotique. Son attitude a été comparée à celle que les

Européens ont eue, plus tard, pendant longtemps, en face de la Chine. Hérodote (II, 35) ne remarqua-t-il pas que les Égyptiens ont établi, eux-mêmes, leurs coutumes et leurs lois selon un mode contraire à celui des autres hommes[2] ?

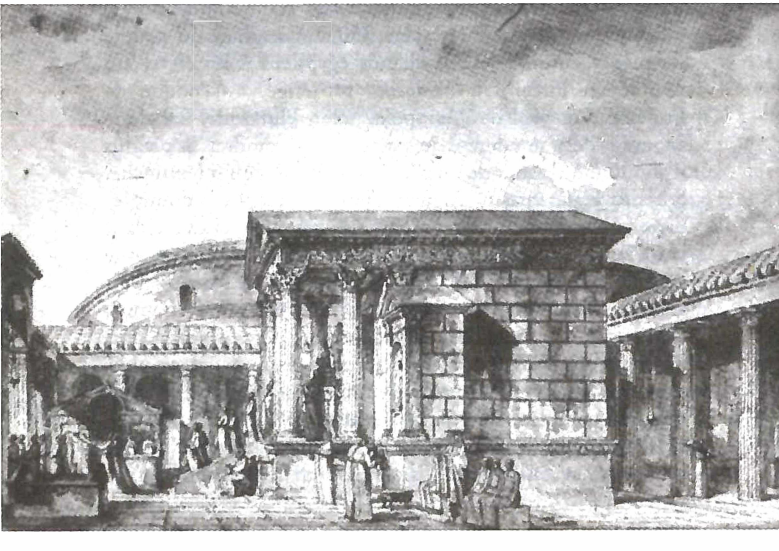
Il s'est produit néanmoins une lente interpénétration et un échange entre deux mondes différents. Des dieux hybrides firent leur apparition. Des dieux gréco-romains ont été confondus avec les divinités égyptiennes. Et, en même temps, les dieux d'Égypte se ranimèrent au cours de cette dégradation de leur empire. C'est même à l'heure de son déclin qu'ils sont partis à la conquête de l'univers.

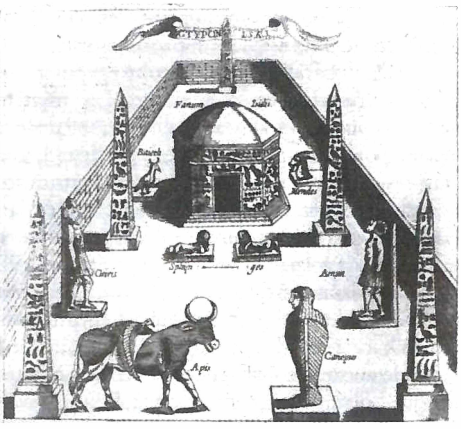
Le songe de Ptolémée Ier - Sother Ier (332-283), relaté par Tacite (IV, 83) donna naissance à Sérapis, alliant une dernière forme d'Osiris à Pluton, dieu des Enfers et de la fécondité du sol, le Zeus chtonien. Le *Serapeum* d'Alexandrie fut sa forteresse à rempart double. Isis était assimilée à Déméter et à Cérès, Bacchus-Dionysos à Osiris. Le phénomène répond autant à une égyptianisation qu'à une hellénisation[3] et il se manifeste au moment même où les deux dieux fondamentaux d'Égypte revivent, dans un ultime sursaut, transfigurés. Isis et Osiris-Sérapis finissent par absorber en eux les autres dieux, deviennent universels et panthées. On les vénère partout sous leurs vrais noms.

En Asie Mineure, le culte d'Isis était connu dès le VIIe siècle avant notre ère. Vers 350, l'Assemblée du peuple d'Athènes autorisa les marchands égyptiens à lui élever un temple au Pirée. Un *Serapeum* fut érigé, à l'époque de Ptolémée, au pied de l'Acropole. Selon Plutarque, Babylone en avait déjà un depuis le passage d'Alexandre. Répandus d'abord dans le monde grec, des rivages asiatiques (Antioche, Smyrne, Halicarnasse) jusqu'en Thessalie et en Macédoine, les dieux égyptiens ne tardent pas à pénétrer dans l'Occident latin. Agaphocle les installe en Sicile à la suite de son mariage avec la belle-fille de Ptolémée. Le *Serapeum* de Pouzzoles en Campanie est signalé en 105 avant J.-C. L'*Iseum* de Pompéi (fig. 1 et 2) remonte à la même date[4]. À Rome, Isis et Sérapis ont rencontré des réticences d'abord dans le Sénat républicain, puis chez Auguste et Tibère, mais leur triomphe n'en fut que plus complet. Caligula construisit sans doute en l'an 38, au Champ de Mars, le grand temple d'*Isis campensis* (fig. 3), avec une avenue bordée de cynocéphales et de sphinx.

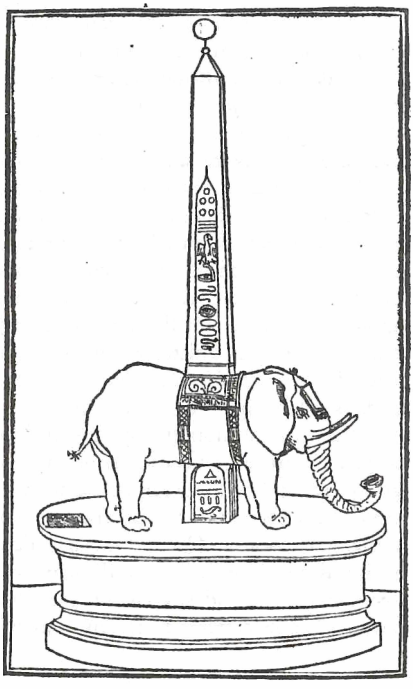
1. J.-L. Desprez, *Temple d'Isis à Pompéi en 1779*, dessin, musée de Besançon. Photo Musées nationaux.

2. J.-L. Desprez, *Temple d'Isis à Pompéi en 1779, reconstitution imaginaire*, dessin, musée de Besançon. Photo Musées nationaux.





3. *Temple d'Isis Campanensis à Rome,* d'après A. Kircher, 1666.



4. F. Colonna, *Obélisque sur le dos d'un éléphant,* 1499.

Domitien (81-96) en fit l'un des monuments les plus splendides de la ville éternelle. En installant son *Iseum* sur la colline du Quirinal vers 215, Caracalla intégra le culte égyptien dans la religion d'État[5]. L'Égypte est à la mode. Les mystères isiaques séduisent la cour impériale par le sens théâtral de leurs fastes. Les masses populaires sont fascinées par leur nature magique. Tous les milieux sont désormais ouverts à ces apports exotiques. En Gaule, on en a reconnu des traces dans un cimetière de légionnaires à Trévoux (Ain). Des statuettes et des objets se rapportant à la religion d'Isis ont été recueillis dans les bassins de la Saône et du Rhône. Autun, Clermont-Ferrand, Lille recèlent des Osiris et des Horus égyptiens ou leurs contrefaçons barbares de basse époque. Un « Osiris de la Bastille » est signalé au musée Carnavalet et un Apis à la tête ornée d'un disque solaire a été découvert à Bourg devant l'église de Brou[6].

En Germanie, des vestiges analogues ont été signalés dans la région du Danube et du Rhin[7]. Un *Serapeum* pareil à l'*Iseum* de Pompéi, des témoignages des cultes d'Isis et de Sérapis, ont été mis au jour dans la péninsule Ibérique[8]. Même dans les îles Britanniques surgissent ces temples comprenant : un *Serapeum* à York, un autre à Silchester, un *Iseum* dans la région de Londres[9]. Les dieux du Nil sont parvenus avec les garnisons romaines jusqu'aux confins de l'Europe[10].

La destruction, en 383, du *Serapeum* d'Alexandre par le patriarche Théophile et celle de l'*Iseum* de Philae par Justinien, le bâtisseur de Sainte-Sophie, annoncent la fin de ces théogonies dont l'expansion a puissamment marqué diverses civilisations en y constituant un précédent de ces apports qui ne cessent de se renouveler. Jusqu'à maintenant nous sommes dans l'histoire et dans l'archéologie proprement dites. La suite du développement prend place dans la fiction et dans la fable qui refleurissent sur ce fonds.

Il se produit alors un phénomène surprenant. L'Égypte réapparaît partout dans une vision du passé qui s'élargit progressivement. Ses dieux surgissent de tous côtés et non seulement dans les anciennes provinces romaines où ils furent réellement connus. On les retrouve dans les pays les plus lointains au fur et à mesure de leur exploration et de leur découverte, aux Indes, en Chine, au Mexique. En Europe même, d'après certains historiens, Isis et Osiris viennent en

personne en Germanie, en Italie, en France, en Espagne, près de deux mille ans avant notre ère. Diverses pratiques de leurs cultes sont observées jusqu'à la fin du Moyen Âge. C'est une Égypte renouvelée par un ensemble d'artifices qui s'est superposée à l'Égypte historique dont les colonnes et les tombeaux se recouvraient de sable et dont les textes étaient encore inaccessibles.

Un courant souterrain est réveillé par le prestige grandissant d'une civilisation inconnue pour devenir une véritable obsession. Commencé dans un mélange des traditions populaires et classiques, le conte égyptien prend corps et se développe sous le signe de l'érudition. Tous les écrits anciens et modernes, des auteurs inconnus sont réunis et commentés méthodiquement. On y rajoute des exégèses et des scolies. Une archéologie et une iconographie des monuments authentiques, imaginaires ou faux, les systèmes linguistiques, ethnologiques, scientifiques, sont mis aussi en œuvre. C'est une architecture baroque qui s'édifie maintenant à la gloire d'une Égypte fantastique. La légende d'un mythe, qui fut lui-même une œuvre poétique et un roman, atteint souvent les régions de l'absurde et évolue dans l'impossible. Aussi les mythologues de notre temps l'ont-ils généralement exclue du champ de leurs préoccupations ou négligée.

Sans doute, de nombreux matériaux que nous réunissons ici paraissent-ils insolites, extravagants, en marge de la raison. Tous correspondent pourtant à un état d'esprit et à un besoin obscur d'un univers plus mystérieux et plus ancien que la civilisation gréco-romaine. C'est même leur côté insensé qui en mesure la hantise.

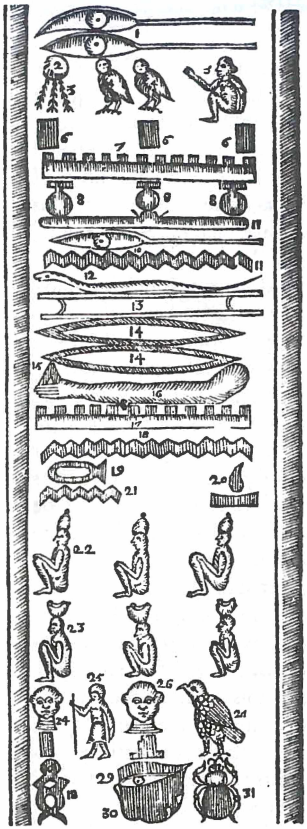
L'Égypte est reconnue comme le berceau de la sagesse et des sciences humaines. Une Renaissance égyptienne chemine constamment derrière la Renaissance antique et parfois l'approfondit ou la submerge. Des obélisques sont relevés à Rome. *Le Songe de Polyphile* (1499) en montre un sur le dos de l'éléphant (fig. 4). C'est sur le dos du rhinocéros, la bête d'Éthiopie, qu'il apparut à Henri II et à Catherine de Médicis lors de leur entrée triomphale dans la ville de Paris en 1549. Des objets égyptiens, des peintures hiéroglyphiques et des momies, des curiosités de toute espèce emplissent les cabinets des princes et des prélats. Un ouvrage oublié a réuni, dès 1912[11], les éléments d'une influence

égyptienne sur l'art des différents pays d'Europe, du Moyen Âge jusqu'au romantisme.

Mais l'histoire de ces rapports est dominée par les hiéroglyphes (fig. 5) qui, eux aussi, avaient leur mythe et leur légende. Le mythe antique (Chérémon, Horapollon) exclut de l'écriture sacrée toute notion phonétique, en en faisant un pur symbole. Dans la légende du mythe, le système s'étend, avec le néo-platonisme, à une vision du monde des objets qui deviennent signes[12]. Cette étroite association à un courant philosophique puissant en conditionne la vogue pendant deux siècles, avec un double développement : doctrine et extension dans l'imagerie moderne. Substitution d'une chose à une autre, métaphore, cryptographie des valeurs absolues, l'hiéroglyphe attire par son mystère. Il est une clef des songes[13] et un arcane cosmogonique. Établis à l'aube de la civilisation, les hiéroglyphes égyptiens contiennent les vérités premières, y compris le dogme de la Trinité et les emblèmes du christianisme. Le Père Kircher (1650-1666) atteint un sommet de ces spéculations. L'Égypte entière, le monde entier sont des hiéroglyphes. Une vaste littérature a foisonné autour de la *symbolica Aegyptiorum sapientia* (N. Caussin, 1634) qui touche le fond de la question de la pensée figurative et hermétique en général.

L'hiéroglyphe revit aussi comme mode d'expression. On sait comment sa redécouverte par l'entremise d'un manuscrit d'Horapollon rapporté en Italie en 1419 donna naissance à l'art des emblèmes avec ses suites multiples (fig. 6 et 7). Il s'agissait de la transmission immédiate à un immense répertoire nouveau d'un symbolisme outrancier accompagné de bizarreries : un bestiaire fabuleux, des assemblages de corps et d'objets[14]. Certaines de ces combinaisons sont en flagrante opposition avec l'Antiquité classique dominée par un accord du contenu et de la forme. C'est là encore qu'émerge une veine profonde des archaïsmes exotiques. Plus que jamais, nous sommes dans la fiction. Le qualificatif de « *pseudo-égyptien* » issu du « *pseudo-grec* » a même pu être appliqué à des compositions de cette catégorie[15].

L'action des jésuites qui firent de ces tableaux un instrument pédagogique et didactique fut décisive dans leur évolution au cours du XVII^e siècle. Les emblèmes enseignent la morale non seulement par les figures de la fable mais aussi par



5. *Hiéroglyphes égyptiens* :
A. Kircher, 1650.

6. *Emblème hiéroglyphique* :
F. Colonna, 1499.

La concorde fait grandes
les choses petites.
La discorde fait petites
les choses grandes.
Salluste

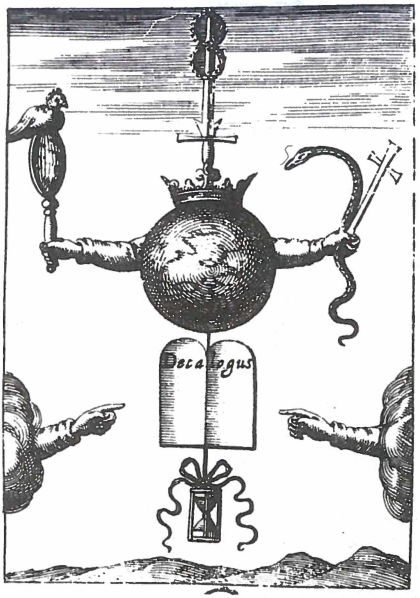
La piété est préférable
à l'impiété.

7. *Emblème hiéroglyphique* :
P. Valeriano, 1561.

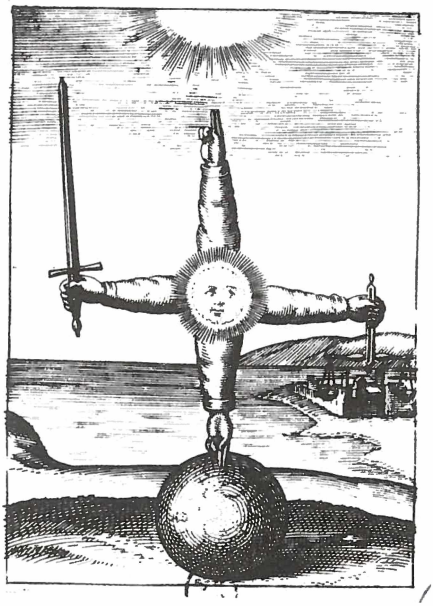
celles de la nature[16]. De même que l'hiéroglyphe, l'emblème s'étend sur toute la face de l'univers. Il est aussi ancien que le monde, puisque le monde est un emblème de la divinité. Quels que soient les éléments qui le composent, ses images sont toutes transfigurées par leur énigme. Avec Lucain elles ont été assimilées à une magie[17]. Leurs rébus sont souvent plus étranges et plus obscurs que l'écriture sacrée des obélisques (fig. 8 et 9).

Karl Giehlow[18] fut le premier à déceler le fonds hiéroglyphique dans les allégories de la Renaissance. Ses recherches, publiées en 1915, demeurent un apport fondamental à l'histoire de l'égyptologie d'alors. Le livre de Volkmann[19], qui lui succède de près, reprend l'enquête en en élargissant le cadre avec les prolongements emblématiques. Les deux ouvrages qui datent de plus de cinquante ans n'ont rien perdu de leur actualité. Plus l'on explore la vie des formes et de l'esprit, plus leur cheminement paraît complexe, plus l'on y trouve de mouvements latéraux et de curiosités obstinées. Le terme d'« *égyptomanie* » fait son apparition[20] et le système prend toute sa signification en s'inscrivant dans un tableau d'ensemble qui, pour Pevsner[21] marque un « *Egyptian Revival* ». Faisant renaître le mythe égyptien dans le creuset du néo-platonisme, l'ouvrage d'Iversen[22] réaffirme avec force ces dernières conceptions. L'égyptologue danois l'avait conçu comme un rassemblement des matériaux restituant une source qui a alimenté pendant des siècles les inquiétudes des artistes, des philosophes, des écrivains, des érudits. Madeleine V.-David[23] s'est attachée, de son côté, à l'un de ces problèmes en relevant tout le poids avec lequel l'hiéroglyphe égyptien pesa dans le débat sur le symbole et l'écriture universelle, prolongé jusqu'au déchiffrement des écritures mortes. L'étude est remarquablement menée et constitue un des jalons de l'histoire des idées. Les travaux récents sur des points précis et sur le fond de la question confirment la constance de ces apports dans des domaines différents[24].

Ce que nous donnons ici n'est qu'une introduction à tous ces développements. Avec ses dieux et ses monarques civilisateurs, qui dominèrent le monde entier, de l'Amérique jusqu'à la Chine, la légende du mythe égyptien se profile toujours à l'arrière-fond et les égyptologies les plus arides conservent un accent légendaire. Nous présentons le conte dans les contra-



8. *Emblème hiéroglyphique* : J. De Zetter, 1608.



9. *Emblème hiéroglyphique* : J. De Zetter, 1608.

La vie des humains doit être ainsi réglée.

Heureux celui qui fait le devoir de sa charge.

dictions fondamentales qui le font vivre, sans épargner à nos lecteurs aucun des raisonnements techniques, aucune des absurdités singulières qui l'ont servi. Le roman de la momie était alors écrit par les savants. La technique de sa composition, sa poétique, opèrent avec le jeu des connaissances exactes et de l'imagination pure. En multipliant les citations nous avons voulu en faire sentir la langue et la teneur épiques.

Le conte a survécu à Champollion qui a pourtant marqué la fin de sa croissance organique. C'est même à la veille de l'accès aux textes authentiques qu'il a fleuri avec le plus d'éclat dans les théogonies philosophiques de la Révolution française. Nous commençons par cette ultime éclosion pour remonter ensuite à toutes ses sources.

La légende du mythe, qui fait voir les choses où elles ne se trouvent pas, est pareille à une « *aberration* » qui donne naissance à une légende des formes. Elle fait aussi pendant aux fabulations optiques nommées « *anamorphoses* ». Nous les avons traitées chacune séparément[25]. L'ouvrage présent s'ajoute comme un troisième volet du polyptyque consacré aux *Perspectives dépravées* révélant des vérités métaphysiques.

EN GUISE DE PROLOGUE

F. Noël, *Dictionnaire de la Fable,* Paris, 1823

EXTRAITS :

ISIS, *célèbre divinité des Égyptiens* (fig. 10 et 11). Plutarque (De Iside et Osiride) *la fait fille de Saturne et de Rhéa. Il ajoute, suivant une tradition extravagante, qu'Isis et Osiris, conçus dans le même sein, s'étaient mariés dans le ventre de leur mère et qu'Isis en naissant était déjà grosse d'un fils. Les deux époux vécurent dans une parfaite union, et tous deux s'appliquaient à polir leurs sujets, à leur enseigner l'agriculture et plusieurs autres arts nécessaires à la vie.* Diodore de Sicile *(c.l.) ajoute qu'Osiris ayant formé le dessein d'aller jusque dans les Indes, pour les conquérir, moins par la force des armes que par la douceur, leva une armée composée d'hommes et de femmes, et qu'après avoir établi Isis régente de son royaume et laissé Mercure et Hercule près d'elle dont le premier était chef de son conseil et le second intendant des provinces, il partit pour son expédition où il fut si heureux que tous les pays où il alla se soumirent à son empire.*

10. *Isis d'après la description d'Apulée* : A. Kircher, 1652.

11. *Isis avec le vaisseau* : V. Cartari, éd. 1615.

Ce prince, de retour en Égypte, trouva que son frère Typhon avait fait des brigues contre le gouvernement et s'était rendu redoutable. Julius Firmicus *ajoute même qu'il avait suborné sa belle-sœur Isis. Osiris, prince pacifique, entreprit de calmer cet esprit ambitieux ; mais Typhon, loin de se soumettre à son frère, ne songea qu'à le persécuter et à lui dresser des embûches.* Plutarque *nous apprend de quelle manière, enfin, il lui fit perdre la vie : « Typhon, dit-il, l'ayant invité à un superbe festin, proposa, après le repas aux convives de se mesurer dans un coffre d'un travail exquis, promettant de le donner à celui qui serait de même grandeur. Osiris s'y étant mis à son tour, les conjurés se levèrent de table, fermèrent le coffre et le jetèrent dans le Nil. Isis, informée de la fin tragique de son époux, se mit en devoir de chercher son corps ; et ayant appris qu'il était dans la Phénicie, caché sous un tamarin où les flots l'avaient jeté, elle alla à la cour de Byblos où elle se mit au service d'Astarté, pour avoir plus de commodité de le découvrir. Enfin, après des peines infinies, elle le trouva et fit de si grandes lamentations, que le fils du roi de Byblos en mourut de regret : ce qui toucha si fort le roi, son père, qu'il permit à Isis d'enlever ce corps et de se retirer en Égypte. Typhon, informé du deuil de sa belle-sœur, ouvrit le coffre, mit en pièces le corps d'Osiris, et en fit porter les membres en différents endroits de l'Égypte. Isis ramassa avec soin ces membres épars, les enferma dans des cercueils et consacra les représentations des parties qu'elle n'avait pu trouver. (De là l'usage du phallus devenu célèbre dans toutes les cérémonies religieuses des Égyptiens). Enfin, après avoir répandu bien des larmes, elle le fit enterrer à Abyde, ville située à l'occident du Nil. » Si les Anciens placent le tombeau d'Osiris en d'autres endroits, c'est qu'Isis en fit élever un pour chaque partie du corps de son mari dans le lieu même où elle l'avait trouvée.*

Cependant, Typhon songeait à affermir son nouvel empire ; mais Isis ayant donné quelque relâche à son affliction, fit promptement assembler ses troupes et les mit sous la conduite d'Orus son fils. Ce jeune prince poursuivit le tyran, et le vainquit dans deux batailles rangées.

Après sa mort, les Égyptiens l'adorèrent avec son mari ; et parce qu'ils avaient, durant leur vie, dirigé leurs soins vers l'agriculture, le bœuf et la vache devinrent leurs symboles. On institua en leur honneur des fêtes dont une des principales cérémonies fut l'apparition du bœuf Apis. On publia, dans la suite, que les âmes d'Isis et d'Osiris étaient allées habiter le soleil et la lune et qu'ils

étaient devenus eux-mêmes ces astres bienfaisants, en sorte que leur culte était confondu avec le leur. Les Égyptiens célébraient la fête d'Isis dans le temps qu'ils la croyaient occupée à pleurer la mort d'Osiris. C'était alors que l'eau du Nil commençait à monter : ce qui leur faisait dire que le fleuve, après s'être grossi des larmes d'Isis, inonde et fertilise leurs terres.

Isis passa ensuite pour la nature, ou la déesse universelle, à laquelle on donne différents noms suivant ses divers attributs. Hérodote *la croit la même que Cérès.* Diodore *la confond avec la Lune, Cérès et Junon ;* Plutarque *avec Minerve, Proserpine, la Lune et Téthys ;* Apulée *l'appelle la mère des dieux, Minerve, Vénus, Diane, Proserpine, Cérès, Junon, Bellone, Hécate et Rhamnusia.*

ISIS (FÊTE DU VAISSEAU D'ISIS), *fête annuelle que les Égyptiens célébraient au mois de mars, en l'honneur du vaisseau d'Isis comme un hommage qu'ils rendaient à cette déesse ainsi qu'à la reine de la mer, pour l'heureux succès de la navigation qui recommençait à l'entrée du printemps.*

En voici quelques détails, tels qu'Isis les apprit elle-même à Apulée *lorsqu'elle lui apparut dans toute sa majesté comme le feint agréablement cet auteur. « Mes prêtres, lui dit-elle, doivent m'offrir demain les prémices de la navigation, en me dédiant un navire tout neuf, c'est présentement un temps favorable, parce que les tempêtes qui règnent pendant l'hiver, ne sont plus à craindre et que les flots qui sont devenus paisibles permettent qu'on puisse se mettre en mer. »*

Apulée *nous étale ensuite toute la grandeur de cette solennité, et la pompe avec laquelle on se rendait au bord de la mer pour consacrer à la déesse un navire construit très artistiquement et sur lequel on voyait de toutes parts des caractères égyptiens. On purifiait ce bâtiment avec une torche ardente, des œufs et du soufre ; sur la voile, qui était de couleur blanche, se lisaient en grosses lettres les vœux qu'on renouvelait tous les ans pour recommencer une heureuse navigation.*

Les prêtres et le peuple s'empressaient ensuite de porter dans ce vaisseau des corbeilles remplies de parfums et tout ce qui était propre au sacrifice ; et après avoir jeté dans la mer une composition faite avec du lait et autres matières, on levait l'ancre pour abandonner en apparence le vaisseau à la merci des vents.

Cette fête passa chez les Romains qui la solennisèrent sous les empereurs, avec une grande magnificence. On sait qu'il y avait un jour marqué dans les fastes pour la célébration.

Le Vaisseau d'Isis, qu'on fêtait pompeusement à Rome, s'appelait Navigium Isidis ; *après qu'il avait été lancé à l'eau, on revenait dans le temple d'Isis où l'on faisait des vœux pour la prospérité de l'empereur, de l'empire et du peuple romain ; le reste du jour se passait en jeux, en processions et en réjouissances.*

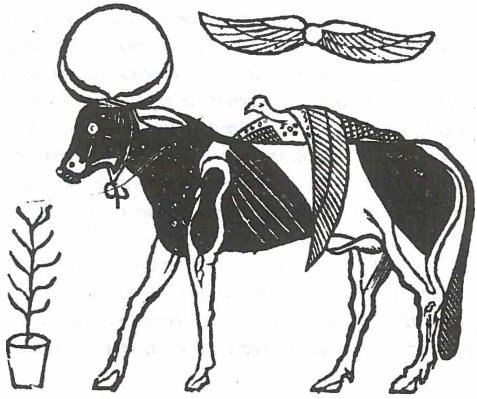
OSIRIS, *une des grandes divinités des Égyptiens, la plus généralement honorée* (fig. 12). Diodore de Sicile *nous apprend qu'il y avait trois dieux égyptiens de ce nom. Le premier est le Soleil, l'une des divinités éternelles ; le second, un dieu terrestre, fils de Saturne. Ce second Osiris avait épousé sa sœur Isis dont il avait cinq enfants, dieux terrestres comme leur père, et entre autres, un Osiris, troisième du même nom et qui a épousé sa sœur nommée Isis comme sa mère. La vanité grecque a revendiqué cet Osiris et l'a fait fils de Phoronée, roi d'Argos. « Ayant, disent les historiens grecs, laissé le royaume à Égiale son frère, il alla s'établir en Égypte où il régna avec Isis, s'appliquant, l'un et l'autre, à polir leurs sujets... Après cela il se proposa d'aller conquérir l'univers... Il parcourut d'abord l'Éthiopie, où il fit élever des digues contre les inondations du Nil, de là il traversa l'Arabie, les Indes, vint ensuite en Europe, parcourant la Thrace et les contrées voisines, laissa partout des marques de ses bienfaits ; amena les hommes, alors entièrement sauvages, aux douceurs de la société civile, leur apprit l'agriculture, à bâtir des villes et des bourgs, et revint comblé de gloire, après avoir fait élever partout des colonnes et d'autres monuments sur lesquels étaient gravés ses exploits.»*

(Pour le retour en Égypte et la mort d'Osiris, voir l'article Isis.)

... Les Égyptiens, pour conserver la mémoire des bienfaits reçus de ce prince, lui rendirent les honneurs divins sous le nom de Sérapis, leur grande divinité, et comme Osiris leur avait enseigné l'agriculture, ils lui donnèrent le bœuf pour symbole. On le représentait avec une espèce de mitre sur la tête, sous laquelle sortaient deux cornes. Il tenait de la main gauche un bâton recourbé comme une crosse et de la droite une espèce de fouet à trois cordons ; c'est qu'Osiris était pris pour une espèce de Soleil auquel on donnait le fouet pour animer les chevaux attelés au char dont il se servait pour faire sa course. Osiris est encore souvent représenté avec la tête d'épervier parce que, dit Plutarque, *cet oiseau a la vue perçante et le vol rapide, ce qui convient au Soleil. Ce dieu est quelquefois représenté avec un bâton, et le même auteur dit*

12. *Osiris* : A. Kircher, 1654.

13. *Apis* : A. Kircher, 1652.



qu'à l'équinoxe d'automne, l'Égypte célébrait la fête du bâton d'Osiris ou du Soleil, comme si cet astre eût besoin d'être soutenu dans son cours.

Selon Diodore, *Osiris signifie* qui a plusieurs yeux ; *en effet, l'on peut dire que les rayons du soleil sont autant d'yeux dont il regarde la terre et la mer.*

Quelques-uns donnent à Osiris un habillement de peau de faon tachetée, pour marquer la multitude des étoiles.

Ajoutons qu'Isis et Osiris étaient les deux principaux dieux sur lesquels roulait toute la théologie égyptienne ; et à parler exactement, ils étaient tous les dieux du paganisme ; toutes les divinités particulières de l'un ou l'autre sexe n'étaient que des attributs d'Osiris et d'Isis.

Osiris était regardé comme le symbole du principe humide. On croyait qu'il renfermait en lui le germe de toutes choses et qu'il possédait spécialement la puissance génératrice. On le confondait avec Esculape, Bacchus et Apollon. On lui attribuait la découverte de la vigne, de la culture des terres et l'invention de la flûte et de la trompette ; le lierre lui était consacré.

APIS (Mythologie Égyptienne), *roi d'Argos, fils de Jupiter et de Niobé* (fig. 13). *Ce prince, ayant cédé le trône à son frère Égiale, passa en Égypte, y fut connu sous le nom d'Osiris et épousa Isis. Il gouverna l'Égypte avec tant de douceur, que les peuples le regardèrent comme un dieu. Il y a toute apparence que ce prince était d'origine égyptienne, et que la vanité grecque est l'auteur de cette fable. Quoi qu'il en soit, on l'adorait sous la figure d'un bœuf, parce qu'on croyait qu'il en avait pris la forme pour se sauver avec les autres dieux, lorsqu'ils furent vaincus par Jupiter. Le bœuf qui le représentait devait être noir par tout le corps, avec une marque blanche et carrée sur le front, il devait avoir sur le dos la figure d'un aigle, un nœud sous la langue de la figure de l'escarbot, les poils et la queue doubles, et une marque blanche sur le côté droit, qui devait ressembler au croissant de la lune ; enfin, la génisse qui le portait devait l'avoir conçu d'un coup de tonnerre.*

Quand on avait découvert un taureau propre à représenter Apis, avant de le conduire à Memphis on le nourrissait quarante jours dans la ville du Nil, et il y était servi par des femmes ; elles seules avaient même la liberté de le voir et paraissaient devant lui d'une manière très indécente. La quarantaine expirée, on le mettait dans une barque, où il y avait une niche dorée pour le rece-

voir ; c'est ainsi qu'il descendait le Nil jusqu'à Memphis. À son arrivée, les prêtres allaient le recevoir en grande pompe, suivis d'une foule de peuples qui s'efforçaient de s'approcher. On croyait que les enfants qui avaient senti son haleine devenaient capables de prédire l'avenir. Il était conduit dans le temple d'Osiris, où il avait deux superbes étables. Hérodote *ne parle que d'une, ouvrage de Psammétichus, laquelle, au lieu de colonnes, était soutenue par des statues colossales de douze coudées ou de dix-huit pieds de hauteur.*

Selon les livres sacrés des Égyptiens, ce bœuf ne devait vivre qu'un certain temps. Quand il touchait à ce terme, les prêtres le conduisaient sur le bord du Nil et le noyaient avec beaucoup de cérémonies. On l'embaumait et on lui faisait des obsèques magnifiques. Après la mort du bœuf Apis, le peuple pleurait et se lamentait comme si Osiris venait de mourir. Toute l'Égypte était dans un grand deuil jusqu'à ce qu'on eût fait paraître son successeur.

Spartien *rapporte que, sous le règne d'Adrien, il y eut une grande sédition dans Alexandrie parce qu'on avait cherché en vain, depuis plusieurs années, un bœuf qui pût ressembler au dieu Apis, et que les habitants de l'Égypte se disputaient à qui aurait le dieu en sa possession. Les Grecs l'appelaient Épaphus et il était, selon* Porphyre, *consacré au Soleil et à la Lune. D'autres croient qu'il était l'image du taureau, l'un des signes célestes.* Diodore de Sicile *dit que selon les Égyptiens, l'âme d'Osiris réside dans le taureau et qu'elle est transmise à ses successeurs.*

THÉOGONIES ÉGYPTIENNES DE LA RÉVOLUTION

Dans un traité intitulé *Le Monde primitif analysé et comparé avec le monde moderne,* publié en 1773, Court de Gébelin (1725-1784) expose des théories étranges sur les rapports entre les cultes des premiers Parisiens et la mythologie d'Égypte :

> *Personne n'ignore que Paris fut d'abord enfermé dans l'Isle. Ce fut ainsi, dès son origine, une ville de navigation. Au temps de Tibère, elle avoit une Magistrature de navigateurs certainement plus ancienne que cet empereur et d'où dérivèrent les beaux droits du premier des Échevins et son titre d'Amiral…*
> *Comme elle étoit sur un fleuve et adonnée à la navigation, elle prit pour symbole un Vaisseau et pour Déesse Tutélaire Isis, Déesse de la navigation : et ce Vaisseau fut le Vaisseau même d'Isis, symbole de cette Déesse*[2].

L'auteur poursuit :

> *Le nom de ce vaisseau devint également le nom de la Ville : il s'appelait* Baris[3] *et, avec la prononciation forte du Nord des Gaules,* Paris…

Le choix même du lieu de fondation de la cité était en relation directe avec la religion égyptienne :

> *C'est en faveur de cette même Isis que les Druides s'étoient placés dans cette Isle. Les Isles furent toujours choisies dans l'Antiquité pour être le sanctuaire des grandes Divinités Nationales. Dans celle-ci étoit le Temple d'Isis sur les ruines duquel fut élevée l'Église de Notre-Dame. Là se célébroit sa fête, le 3 janvier, appelée chez les anciens peuples l'Arrivée d'Isis. C'étoit le jour où elle venoit se faire voir aux hommes et dans lequel on l'offroit à leur culte dans son char.*

Il a été noté à ce propos que les *Vota Publica* antiques du 3 janvier s'y trouvent confondus avec le *Navigium Isidis* du 5 mars, ce qui correspond à un usage romain où la cérémonie des vœux impériaux se déroulait aussi comme une cérémonie alexandrine isiaque[4]. Les origines de la cité la plus illustre de la Gaule se trouvent directement associées à la civilisation la plus ancienne et la plus mystérieuse du monde. La notice figure au mot *Paris* du *Dictionnaire Étymologique,* dans le premier volume d'un vaste traité, qualifié un siècle plus tard encore, de monument d'érudition. L'ensemble des travaux de Court de Gébelin aurait jeté « *un jour immense sur l'Antiquité et servi de point de départ à ceux qui depuis sont parvenus à arracher une plus grande partie du voile qui couvre les époques fabuleuses*[5] ». Bien que protestant, le savant fut nommé censeur royal. L'Académie française lui décerna deux prix. Cent exemplaires de chaque nouveau volume du *Monde primitif*[6] étaient souscrits par Louis XVI. Par son esprit encyclopédique et son libéralisme, il appartient à la lignée des philosophes et des économistes qui préparèrent la Révolution. Le musée de Paris, sis rue Dauphine, une société libre des sciences, lettres et beaux-arts dont il était le fondateur et président, a largement contribué, avec ses correspondants étrangers, au rayonnement de sa pensée[7].

Les fables égyptiennes sont constamment reprises par la suite dans les milieux progressistes. C'est l'année même de la *Constitution de 1791* que l'on retrouve Isis avec son attribut, dans un ouvrage passionné de Bonneville, *De l'esprit des religions,* un véritable manifeste de la confédération (religion)

universelle à rétablir sur les ruines des cultes sectaires. Selon les évidences étymologiques, elle apparaît au commencement des choses et des dieux. Ceci ressort, en premier lieu, de la structure phonétique du nom. La nature était appelée chez les Anciens *Is-is,* où les deux mots expriment « *figurativement* » le sifflement, le souffle et le bruit du feu auquel était rendu le culte. Nos pères appelaient la même nature qu'ils vénéraient, tantôt *Isis,* tantôt *Es-es.* Ouvrez les livres saints, l'Éternel y est nommé *Ys-ys,* prononcé *Es-es* dans les écoles françaises, *Is-is* chez les Grecs modernes. Sous des climats, à des âges différents, l'écho du gazouillement cosmique se répercute dans la sonorité des noms de la puissance, de l'être supérieur[8].

Il retentit partout dans l'univers :

> *Plongez un fer ardent dans l'eau, l'eau crie et c'est le mot* iz-iz *ou* is-is *ou* es-es *qu'elle fait entendre. Le serpent, symbole du froid poison que le feu de la nature dévore,* siffle lui aussi *Is-is.*
>
> *C'est donc pour exprimer figurativement le nom d'Isis que les peintres, seuls historiens de l'ancien monde, mirent un serpent aux pieds de Jésus crucifié.*

Isis-Jésus ont le même nom et ils sont presque synonymes. Le vaisseau que Court de Gébelin appelait Baris et qui, selon Tacite, faisait l'objet du culte de la déesse dans les pays du Nord, portait le nom d'*Isis,* d'*Esos,* d'*Hésus,* signifiant en celte *feu-feu, hymen, création.* En Égypte, le nom d'Isis était transmis aussi aux enfants naturels du Hiérophante et d'autres dieux qui habitaient son temple, le vaisseau sacré où les mystères de la nature se célébraient en grand secret.

> *Voilà pourquoi l'histoire d'Égypte est remplie de dieux ou d'enfans des dieux ou du* vaisseau. *On amenoit tous les ans des jeunes filles dans le temple d'Isis et les enfans dont elles remplissoient le vaisseau sacré étoient nommés* Enfans des dieux *et* Enfans du vaisseau. *Les autres enfans n'étoient que les enfans des hommes…*

Chez les Celtes et chez les Égyptiens, les mystères d'Isis ne se distinguent pas de nos mystères de Jésus.

> *Les mots Isis et Jésus furent essentiellement les noms d'une même chose, dans l'origine, et ils exprimèrent, l'un et l'autre, les petits dieux enfantés dans le vaisseau, c'est-à-dire les enfans naturels des dieux d'Égypte.*

Aussi, phonétiquement, *Is-is, Es-es, Esos, Hésus, Jésus* n'ont-ils pas plus de différence entre eux qu'il n'en existe entre *Yezouss* chez les Allemands, *Djizoss, Djezoss* chez les Anglais, *Kkhezouss* du côté de l'Espagne. Le sphinx confirme ces relations :

> *Ce monstre avoit la tête de femme, quelque chose du bœuf, quelque chose du lion et les ailes de l'aigle. Que les prêtres nous expliquent donc comment il est arrivé que ces quatre parties, dont le monstre égyptien étoit composé, sont précisément les attributs de nos quatre Évangélistes. L'un a pour symbole la tête d'une femme, l'autre les ailes de l'aigle, l'autre une partie du bœuf et l'autre une moitié du lion.*

L'église des Invalides ainsi que le plafond de la Bibliothèque de l'abbaye de Saint-Germain en montrent des reproductions. Le fait que les mystères de Jésus contiennent dans nos églises, que l'on appelle quelquefois de beaux vaisseaux, des allégories égyptiennes est particulièrement révélateur, en nous ramenant aux sources premières de toute religion. L'énigme du sphinx n'était-elle pas la grande énigme de la nature[9] ?

Dans l'*Esprit des religions,* l'histoire de Paris diffère légèrement de la version du *Monde primitif.* Isis y avait son sanctuaire non pas dans l'île mais sur une montagne voisine où l'on célébrait son culte, sous la forme du vaisseau à l'origine des armoiries de la ville et d'autre part :

> *On sait que dans le petit village d'Issy, près de Paris, nous avons aujourd'hui un vaisseau religieux, où l'on célèbre les mystères de Jésus en présence de tout le monde, aux lieux mêmes où les anciens Druides célébroient en secret les mystères d'Isis.*

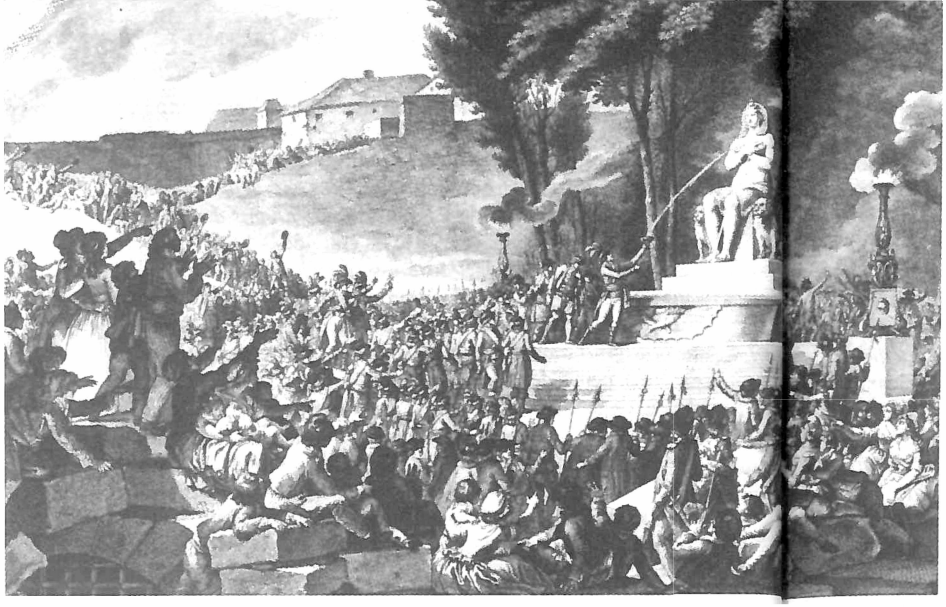
L'auteur de ces écrits où la logique et l'imagination débordent, Nicolas de Bonneville (1760-1824), illuministe mili-

tant, était directement mêlé à la vie politique. Emprisonné en 1793 comme Girondin, relâché le 9 thermidor, il est persécuté sous l'Empire. Le *Cercle Social* qu'il a fondé était célèbre par ses publications et par son imprimerie des plus actives pendant la première période de la Révolution. *De l'Esprit des religions* est sorti de ces presses en 1791. Le culte de la Loi et l'ouverture d'un Temple de la Vérité y sont préconisés, en conclusion. Nous n'avons pas d'indication sur la façon dont aurait pu être conçu un pareil édifice d'architecture, mais la *Fontaine de la Régénération* dont nous avons quelques reproductions[10], élevée à peine deux ans plus tard, le 10 avril 1793, sur les débris de la Bastille, permet d'en entrevoir l'esprit (fig. 14). On y voyait une grande figure de femme assise aux innombrables seins, vers laquelle devait venir le peuple. La statue représentait une déesse égyptienne. La notice, sur un dessin de monument par Tassy, donne quelques précisions sur la cérémonie de son inauguration minutieusement ordonnée par David :

> *Le rassemblement se fera sur l'emplacement de la Bastille. Au milieu de ses décombres, on verra s'élever la* Fontaine de la Régénération *représentée par la Nation. De ses fécondes mamelles qu'elle pressera de ses mains jaillira une abondance d'eau pure et salutaire dont boiront tour à tour quatre-vingts commissaires des envoyés des assemblées primaires.*

C'est sous le signe de la Révolution et dans le cadre des spéculations sur les religions et leur esprit que la théogonie des anciens Égyptiens connaît maintenant une nouvelle vogue. L'*Origine de tous les cultes* (1794) de Charles Dupuis (1742-1809), conventionnel et membre du Conseil des Cinq Cents, se développe sur ce terrain. Il ne s'agit plus d'une pensée fulgurante animée par la passion, mais d'un ouvrage monumental minutieusement préparé. Formé par des études théologiques, scientifiques et juridiques approfondies, faisant partie depuis 1788 de l'Académie des Inscriptions et professeur au Collège de France, l'auteur reprend la lutte engagée au cours du XVIII[e] siècle contre les croyances, avec les armes de connaissances et d'une méthode éprouvées.

14. *Fontaine de la Régénération élevée sur les débris de la Bastille, le 10 août 1792.*
Photo Bulloz.



B

15. Portail nord de Notre-Dame de Paris, Ch. Dupuis 1794 :
A - *La Vierge du Zodiaque* restituée par Viollet-le-Duc.
B - *Le tailleur de pierre ou statuaire.*
C. *La Vierge entourée de trente-six signes.*

A

C

La question de ces apports lointains en France est renouvelée avec une importante documentation archéologique et historique. En ce qui concerne Paris, Dupuis adopte la thèse de Court de Gébelin, localisant le sancutaire d'Isis dans l'île de la Cité. Mais il va plus loin. Notre-Dame ne s'élève pas sur les ruines de ce dernier. Elle est, elle-même, un *Iseum :*

> *Cette fameuse Isis étoit la déesse des anciens Francs ou des Suèves qui joignoient toujours à son culte le vaisseau symbolique connu sous le nom du vaisseau d'Isis, vaisseau qui est encore resté pour armoirie à Paris, ou à la Ville dont Isis étoit la déesse tutélaire. C'est cette Isis, mère du Dieu Lumière à qui le peuple va offrir des cierges au premier jour de l'an et même dans le reste de l'année, et en mémoire de qui se célèbre la fameuse fête des Lumières*[11]...

Notre-Isis ou Notre-Dame est bien l'Isis, la Dame des Égyptiens. Une analyse serrée du portail nord de la façade, avec la Vierge, les signes du Zodiaque et les travaux des mois, exécuté vers 1210 -1220, le confirme[12] (fig. 15). Émile Mâle[13] la cite comme l'une des premières tentatives d'explication de ces calendriers sculptés. La démonstration procède du postulat suivant :

> *Ce qu'il y a de plus singulier dans ce monument, c'est que la Vierge céleste ne se trouve pas à la suite de la Balance, du Scorpion, ni dans aucune des douzes cases des animaux célestes. Le statuaire s'est mis à sa place entre le Cancer et la Balance. On l'y voit représenté avec le tablier, le marteau et le ciseau à la main, taillant et sculptant la pierre.*

L'observation est juste. La Vierge qui se trouve maintenant dans le huitième compartiment du Zodiaque est l'œuvre de Viollet-le-Duc. Nous avons sa propre description du personnage, sculpteur ou maçon, qu'il remplaça lors de ses restaurations et dont le style ainsi que le costume accusent « *une époque quelconque du XVII^e siècle*[14] ». La figure disparue est reproduite non seulement par Dupuis[15], mais également, en 1785, par Le Gentil de la Galaisière[16]. La Vierge étant encore en place en 1640 ainsi qu'il ressort d'une interprétation alchi-

mique des « hiéroglyphes » du portail[17], sa destruction et sa substitution énigmatiques eurent lieu entre les deux dates. Le conventionnel explique à sa façon l'anomalie qu'il considère comme authentique :

> *Pourquoi cette singularité ? Pourquoi de toutes les constellations la Vierge seule ne se trouve-t-elle pas en rang avec les autres ? En voici la raison : comme la Dame du lieu, comme la déesse à laquelle le temple est consacré, on l'a séparée de la foule et placée au centre de la porte et des douze divisions des signes, tenant entre les bras le Dieu Lumière enfant, qu'elle vient de mettre au jour, ayant sous ses pieds le serpent...*

La Vierge est escortée de trente-six figures symboliques. Aux douze signes du Zodiaque correspondent les douze travaux des mois auxquels s'ajoutent, d'une part les six graduations de la chaleur saisonnière illustrées avec des personnages progressivement dévêtus, de l'autre, les six âges de la vie[18] qui suivent le premier âge de l'être que Notre-Dame tient dans ses bras et représentent ainsi la graduation de la lumière au cours des mêmes mois. Il est donc évident que le portail est consacré à la déesse de l'année. Or, d'après Horus-Apollo, on désignait l'année par l'Isis égyptienne. En France, son culte fut fortement enraciné.

> *Plus de cent ans avant l'Ère chrétienne, on rendoit dans le territoire de Chartres, chez les Gaulois, des honneurs* Virgini parituræ *(à la Vierge qui enfantera), ce qui ne pouvoit s'adresser qu'à celle qui, tous les ans, devoit ramener le Dieu Lumière et lui donner une nouvelle vie*[19].

Selon Dupuis, l'iconographie chrétienne n'a fait que continuer la même tradition. Une médaille d'Isis reproduite par Athanase Kircher (fig. 16) ne montre-t-elle pas la déesse allaitant le jeune Horus, absolument semblable aux figures de notre Vierge, mère du Christ[20] ? Dans le Zodiaque du manuscrit arabe n° 1165 de la Bibliothèque nationale, le signe de la Vierge est, lui aussi, accompagné d'un enfant comme sont représentées toutes nos Vierges et comme l'était l'Isis égyptienne allaitant le Dieu Lumière[21].

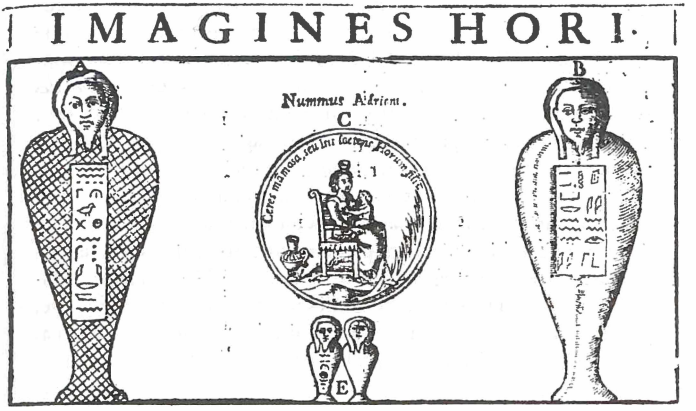
Le Christ n'est pas seulement Horus, le jour, né du soleil-Osiris et de la lune-Isis. Il est aussi soleil resplendissant comme Osiris. Les écrivains de la secte chrétienne mettent constamment en parallèle son histoire, sa mort, sa descente aux Enfers et sa résurrection avec l'épopée du plus grand dieu des Égyptiens[22]. Le rapprochement se base sur la légende de la résurrection d'Osiris greffée sur celle de la découverte de son cadavre où il devient, rendu à la vie par Isis, roi et juge des morts. Plutarque (XXXIX) et Lactance (I, 21) ont donné des descriptions de la célébration de ces mystères. On sait aussi qu'Harpocrate fut conçu par Osiris après la restitution de son corps mis en morceaux et qu'il était représenté comme un enfant solaire, apparaissant sur un lotus (Plutarque, XIX et XI)[23]. Les rapports entre les deux religions sont étroits :

> *Enfin, le christianisme avoit tant de conformité avec le culte du soleil que l'empereur Hadrien appeloit les chrétiens les adorateurs de Sérapis, c'est-à-dire du Soleil, car Sérapis étoit le même qu'Osiris*[24].

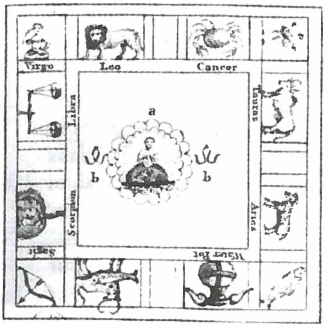
Le système ne concerne pas seulement le christianisme. L'origine de tous les dieux, de tous les cultes, remonte à la religion primordiale des astres qui a fleuri dans tout l'Orient et tout d'abord en Égypte. La méthode fut appliquée d'abord

> *aux grands poèmes dont les débris composent la masse de la mythologie égyptienne et grecque… poèmes solaires et lunaires avec les courses ou voyages de Bacchus, d'Osiris et d'Isis dont le soleil et la lune sont les héros et dont le ciel est le théâtre*[25].

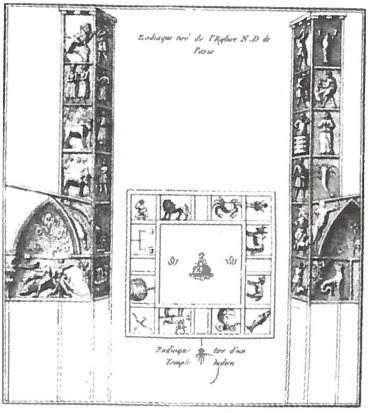
Elle est développée ensuite dans diverses branches de la croyance et ses superstitions humaines. Bacchus, Mythra, Atys, Adonis sont le même dieu que l'on a vénéré sous divers noms. Toutes les divinités sont des constellations, leurs aventures correspondant au cours et aux rapports mutuels des corps célestes. Les religions, les fables, les mystères des Anciens n'étaient que des allégories physiques et astronomiques et la religion chrétienne ne s'y greffa qu'en dernier lieu. Sculptés sur les portails de nos églises, les signes du Zodiaque s'y posent comme un rappel de ces théogonies plusieurs fois millénaires.



16. *Isis allaitant Horis* : médaille reproduite par A. Kircher, 1652.



17. *Zodiaque indien* : Philosophical Transactions, 1772.



18. *Zodiaque de Notre-Dame de Paris comparé au Zodiaque indien* : G. Le Gentil de La Galaisière, 1785.

La doctrine a longuement mûri dans un climat de controverses. Selon une note de Dupuis, la première idée lui vint le 18 mai 1778. Lalande (1732-1807), son professeur d'astronomie et un fidèle partisan, l'a annoncée dans *Le Journal des Sçavans* de janvier 1779 comme une découverte curieuse[26]. Les premiers fragments de son ouvrage n'ont pas tardé à y paraître. En 1781, un mémoire sur les constellations et sur l'explication astronomique des fables réunissait ces matériaux épars, limités encore à la mythologie orientale et antique[27]. Le monde chrétien n'y a été pleinement associé que dans le dernier tome de l'*Origine de tous les cultes* (1794), mais la question de ces rapports a été soulevée en relation avec l'Égypte, au cours d'une polémique avec un autre érudit qui s'attaqua, de son côté, aux mêmes problèmes.

C'est Le Gentil de la Galaisière (1723-1792) qui publia en 1785 deux mémoires, l'un sur le Zodiaque en général, l'autre sur sa reproduction à Notre-Dame de Paris, dont le sujet et les méthodes correspondaient à l'entreprise de Dupuis. L'astronome qui a passé huit ans en Inde, envoyé par l'Académie des Sciences pour observer le passage de Vénus sur le Soleil en 1761, fut frappé par les similitudes dans différentes parties de l'univers et il en a cherché les origines et les causes. Pour lui aussi le signe de la Vierge est capital dans l'histoire du Zodiaque, cachée derrière la confusion des fables qui l'enveloppent, à la fois par sa valeur symbolique et pour sa date[28].

La démonstration, rigoureusement technique, se base sur le mouvement des astres dans le ciel et elle s'attache à préciser la période où la position des premières étoiles de la Vierge, au solstice d'été, coïncidait avec le lever héliaque de la canicule, c'est-à-dire une éclosion de toutes les forces vitales de la nature. Ceci se produisit selon la sphère d'Atlas ou d'autres astronomes antiques dans l'année 4242 avant notre ère. La date est obtenue par le calcul des périodes caniculaires se renouvelant tous les 1460 ans que l'on a signalées en 1322 et 2782 en Égypte. Et elle concorde avec les estimations de Bailly (1775)[29] du temps où vivait le héros qui portait la voûte céleste sur ses épaules. L'origine du Zodiaque et la signification de ses emblèmes correspondent, à tout point de vue, à cette époque.

La Vierge n'y est donc pas une simple moissonneuse, une sentinelle dans le ciel annonçant le moment de ramasser les grains.

> *C'est la déesse qui répand également les bienfaits sur tous les hommes, qui donne ses lois aux mortels. C'est Isis ou Cérès, la déesse des Syriens et de tout l'Orient.*

C'est à une conclusion analogue à celle de Dupuis que Le Gentil parvient avec un raisonnement plus minutieux et plus aride. L'allégorie est complétée par les Gémeaux qui, situés à neuf mois, neuf signes de la Vierge, deviennent symboles de sa fécondité. Dans les pays orientaux où s'est constitué le Zodiaque, le mois d'avril est celui de la moisson. Tous les facteurs de cette genèse, raison, époque et lieux se trouvent indissolublement unis et s'éclaircissent du même coup. Le système chronologique se référant aux cartes célestes des Anciens et calculant le décalage des positions sidérales (72 ans par degré), s'inspire de Newton au sujet duquel s'ajoutent quelques remarques.

L'étude a été complétée par la comparaison d'un Zodiaque indien[30] publié en 1772 (fig. 17), dans une revue anglaise[31], avec le portail de Paris (fig. 18). Mais dans celui-ci ce serait le Lion et non la Vierge qui occupe le solstice. Aussi Le Gentil de la Galaisière ne le date-t-il que de 2500 environ avant notre ère en attaquant Dupuis qui le croit de beaucoup antérieur[32]. Il s'est ensuivi une polémique qui remua l'ensemble des données.

La défense de Charles Dupuis a été prise par Lalande dans *Le Journal des Sçavans* de 1788[33]. La contre-offensive portait sur les points suivants : l'interversion des signes du Cancer et du Lion, la confusion d'une part de la Balance avec la Vierge, de l'autre du statuaire avec la Balance. Tout le système avec Isis-la Vierge du Zodiaque tenant le Dieu-Lumière dans ses bras, apparaissant au centre de la ronde des mois, des âges de la vie et de l'année a été exposé à cette occasion, ceci six ans avant sa parution dans l'*Origine de tous les cultes*. Une note précise à la fin qu'il s'agit là d'observations communiquées par M. Dupuis dès le mois d'octobre 1786. De même que 1776, la date semble être signalée comme une étape de sa pensée. Lalande ajoute :

> *M. Dupuis conclud de cet examen que ce tableau* (de Notre-Dame de Paris) *est une copie grossière de quelque frontispice d'ancien Temple d'Isis, Déesse dont le culte étoit établi anciennement dans la Gaule et surtout à Paris.*

Toutes ces figurations astronomiques auraient, d'ailleurs, une même origine et

> *il est donc très possible que le Zodiaque indien, au centre duquel on voit une femme… ne soit aussi qu'une copie des monuments de la Religion Isiaque et du Culte des Égyptiens dont les images symboliques ont pu aussi bien passer en Orient qu'elles ont passé dans tout l'Occident.*

Ici, Lalande exprime un souhait :

> *Il seroit à désirer que l'on prît soin de rassembler ces différens monumens de l'astronomie sacrée, dont nos Temples gothiques ont conservé les copies. Il y en a à S. Denis et ailleurs.*

Et il termine par un remerciement :

> *Nous avons obligation à M. Le Gentil d'avoir publié un monument aussi curieux que celui de Notre-Dame.*

De sorte que la question se pose de savoir si ce n'est pas ce mémoire qui incita Dupuis, en attirant son attention sur un répertoire du Moyen Âge, à des recherches dans une nouvelle direction.

Le Gentil a répondu, la même année, sur un ton irrité[34]. MM. Dupuis et Lalande croient identifier, dans la statue du trumeau du portail parisien, la Vierge du Zodiaque qui l'encadre. C'est bien la Vierge Marie avec l'Enfant Jésus et non le signe solaire.

> *MM. Dupuis et de Lalande voient Isis par-tout : il faut que je n'aie pas de si bons yeux que ces deux savans car je ne la vois ni au Zodiaque de Notre-Dame ni au centre de celui de la pagode indienne.*

La grande figure de ce dernier n'est même pas celle d'une femme. Elle représente le dieu Sammocodam. Quant à la façade de Notre-Dame, il n'y a pas la moindre trace d'un temple égyptien. Emporté par son élan, Le Gentil de la Galaisière oublie qu'il a lui-même superposé Isis au signe de la Vierge dont les Gémeaux seraient les enfants, et qu'il a présenté à l'Académie des Sciences, il y a à peine un an, le 14 novembre 1787, un texte copieux sur plusieurs monuments gothiques de la capitale, avec des Zodiaques et des hiéroglyphes égyptiens se rapportant précisément à son culte[35]. L'ouvrage répond, en quelque sorte, en les devançant, aux vœux de Lalande.

Le souvenir de l'Inde n'est pas absent de cette dissertation. Calendrier ou almanach religieux, le Zodiaque convient particulièrement à son climat. Même adapté aux conditions de l'Ile-de-France, à Notre-Dame, à Saint-Denis, il y conserve la marque du même génie. Mais c'est d'Égypte qu'il a passé chez les Hébreux et chez les Romains. C'est également l'Égypte qui se trouve à Paris dans les églises de Sainte-Geneviève et de Saint-Germain. Aussi présentent-elles un intérêt plus grand que les deux autres. Nous sommes toujours en pleine hallucination.

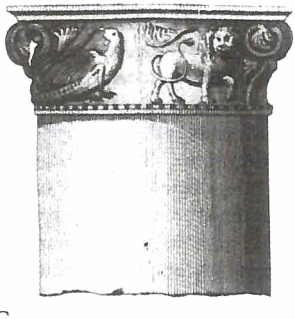
Oiseau, dragon, poisson crachant de l'eau (fig. 19)... Certains des signes du Zodiaque des chapiteaux de Sainte-Geneviève sont bien étranges. Le Cancer y est représenté par un ibis, l'avant-coureur des débordements du Nil, le Scorpion par un reptile fantastique, l'une des incarnations de Typhon, le fratricide d'Osiris, le poisson astral (avec deux pattes !) figure sous la même forme dans le Verseau des planisphères primitifs.

L'*Œdipus ægyptiacus* de Kircher (1653)[36] contient la clef de ces combinaisons y compris l'Isis du signe de la Vierge (fig. 20) et un ouvrage plus récent de Schmidt (1760)[37] identifie aussi Horus, le fils de la déesse, dans l'un des Gémeaux. Toute la typologie de Le Gentil réunissant les deux emblèmes dans un même signe de la fécondité y apparaît comme égyptienne par excellence.

Les chapiteaux au Zodiaque égyptien, alors encore en place dans la partie occidentale de la nef de Sainte-Geneviève[38], seraient, pour l'auteur, des remplois. On les aurait exécutés pour la première basilique des Saints-Apôtres, fondée par Clovis. Introduite en Gaule par les Romains, la

A

B



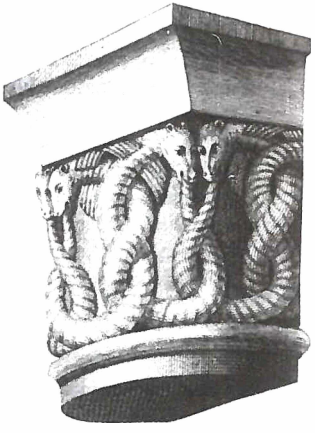
C

D

19. *Zodiaque « égyptien » de Sainte-Geneviève de Paris* ?
G. *Le Gentil de La Galaisière*, 1788.
A - *Poisson crachant de l'eau.*
B - *Scorpion-dragon.*
C - *Cancer-ibis.*
D - *Cancer-ibis.*
D'après A. Kircher, 1653.

21. *Année hiéroglyphique* :
chapiteaux de Saint-Germain-des-Prés
G. Le Gentil de La Galaisière, 1788.

20. *Zodiaque hiéroglyphique* d'après A. Kircher, 1653.



religion d'Isis y a longtemps survécu avec un centre à Paris. Même après Childebert qui l'a enfin bannie de son royaume, il en subsiste des vestiges importants. Ainsi à Saint-Germain-des-Prés, primitivement Saint-Vincent, bâti selon Bouillart (1724)[39] sur les ruines d'un temple isiaque, on reconnaît encore de nombreux hiéroglyphes.

Les chapiteaux du clocher-porche proviennent du vestibule du sanctuaire païen. Ils sont ornés de deux figures à têtes humaines coiffées comme Osiris et comme Isis, mais dont le corps se termine en poisson. Des poissons sont multipliés autour de ces sirènes romanes. L'ensemble constituerait le signe du Zodiaque et le symbole égyptien de la fécondité universelle de la nature. Sauf quelques bas-reliefs à thèmes chrétiens, l'intérieur des nefs est peuplé de créatures énigmatiques appartenant au même bestiaire : accouplements monstrueux, hybrides, figures à tête d'épervier données aussi à Osiris, grands serpents. Ceux-ci sont des reptiles ailés comme ceux de la Libye et de l'Arabie que le vent apportait en Égypte où ils étaient dévorés par les ibis. Avec leurs corps entrelacés ou enroulés, mordant leur propre queue, ils représentent aussi l'année hiérophantique ou hiéroglyphique de 1460 ans (fig. 21). Les références à Kircher sont complétées par les mentions de Montfaucon et de l'abbé Pluche (1739)[40].

On est surpris de voir le même érudit si opposé à reconnaître l'existence des mêmes apports dans d'autres monuments de la même ville, élevés dans les mêmes conditions. Marqué par son séjour en Inde, Le Gentil de la Galaisière n'a évidemment pas voulu renier ses premières impressions et d'autre part le compte-rendu critique de Lalande a dû durcir ses positions qui cependant se rapprochaient, avec le mémoire de 1787, des thèses de Dupuis. En fait, les deux savants ont travaillé dans le même sens et il y avait émulation. L'extension du mythe de la religion universelle au christianisme a été certainement hâtée par la publication en 1785 d'un Zodiaque gothique redécouvert après une période d'oubli dans le dédale de la façade d'une cathédrale. Mais elle correspondait aussi à une hantise du moment et rejoignait les exégèses de Boulanger-Baron d'Holbach, les pionniers du mouvement anti-culte préfigurant les grandes synthèses de plus d'un quart de siècle.

Les religions interprétées par des symboles astronomiques, la mort et la résurrection du Christ et d'Osiris – comme les emblèmes de la nature périodiquement mourante et renaissante –, toutes les prémices de la doctrine se trouvent déjà dans leur *Antiquité* (1766)[41] et dans leur *Christianisme* (1767)[42] *dévoilés*. Le mystère chrétien de l'Incarnation y est expliqué aussi par les mythologies donnant aux dieux des formes humaines dont les premiers adeptes auraient été les Égyptiens.

Le Gentil est mort en 1792, deux ans avant la parution de l'œuvre de Dupuis, mais il a dû connaître l'essentiel de ses chapitres dont on parlait dans les milieux scientifiques et politiques et dont on a même fait état lors d'un débat qui décidait du sort de certains monuments. Réuni le 2 brumaire de l'an II, le Conseil de la Commune de Paris a pris effectivement la décision suivante[43] :

> *Le conseil arrête que, dans huit jours, les gothiques simulacres des rois de France qui sont placés au portail de l'église Notre-Dame seront renversés et détruits.*

Le Conseil municipal réitéra cette prescription. Et c'est le citoyen Chaumette, fondateur avec Hébert du culte de la Raison, qui a alors plaidé pour la défense des arts et de la philosophie en affirmant que c'est précisément dans l'une de ces portes collatérales de l'église que l'astronome Dupuis avait trouvé son système planétaire. À la suite de cette intervention, Dupuis fut adjoint à l'Administration des travaux publics chargée de ces démolitions et il y exerça une influence modératrice[44].

Le 21 fructidor de l'an III, la Convention accepte l'hommage de l'*Origine de tous les cultes*. Loué ou critiqué avec excès, le traité a eu un grand retentissement. « *Chef-d'œuvre de diction et monument qui pour la bizarrerie des idées n'a rien de comparable, pas même* Les Mille et une Nuits[45], *un de ces monuments que le génie humain élève parfois en signe de son passage à travers les siècles*[46] », il s'est trouvé au centre de la querelle religieuse de l'époque. Son abrégé avec l'*Explication de la fable faite sur le soleil adoré sous le nom du Christ* a eu de nombreuses éditions[47]. *Le Dictionnaire des Athées,* entrepris par Sylvain Maréchal sur l'instigation de Lalande, s'en est abon-

damment servi. On y répète entre autres que les Druides ont déjà adoré « *la Vierge qui enfantera* » et que « *les christolâtres* » ne soupçonnent pas que leur culte de Marie leur vînt des bords du Nil[48].

Pourtant Dupuis se défendait d'être mécréant :

> *Je n'attaque pas l'existence de Dieu, mais seulement les mauvaises preuves qu'on en apporte… Je prouve au contraire que la croyance à un dieu est très moderne…*

déclare-t-il dans une lettre adressée à son ancien professeur le 16 janvier 1803[49]. Le mythographe ne se serait-il pas lui-même converti par la rigueur de sa pensée à la foi originelle ? La Révolution a combattu l'Église en ranimant les divinités égyptiennes et c'est Isis, la déesse tutélaire de Paris, qui en a protégé par contrecoup, dans une certaine mesure, les monuments.

L'action d'Alexandre Lenoir (1762-1839)[50] se rattache directement à ces courants révolutionnaires. Le jeune artiste chargé dès 1790, à vingt-huit ans, de la conservation des monuments ayant souffert des violences de l'époque fut un disciple de Dupuis. Il en a parfaitement assimilé les théories et les méthodes dont il a étendu le champ d'application à toute l'iconographie médiévale. Le portail de Notre-Dame de Paris, si savamment interprété dans l'*Origine de tous les cultes,* demeure essentiel pour ces études et le conservateur aurait voulu en avoir une copie dans son musée.

> *Il seroit à désirer que le ministre de l'Intérieur autorisât à faire mouler ces tableaux précieux. Ce seroit rendre au citoyen Dupuis un hommage qui lui est dû et conserver des autorités précieuses aux antiquaires.*

Un résumé de la doctrine de son maître suit l'expression de ce vœu (1801)[51] :

> *Ces tableaux qui se trouvent extérieurement ou intérieurement appliqués aux temples des Chrétiens, bâtis dans les premiers siècles, prouvent évidemment que le*

> *Christianisme n'est qu'une suite des anciens cultes dont on a défiguré les principaux personnages et, comme nous l'avons déjà démontré, nous retrouvons Isis et toutes ses attributions dans la Vierge des Chrétiens. Comme elle, elle a accouché le 25 décembre à minuit et comme elle, elle allaite un enfant nouveau-né. Son fils Horus ou Christ, le dieu de lumière, après avoir éprouvé les tourmens d'une vie orageuse, meurt et ressuscite aux mêmes époques : il est donc évident que c'est la même chose et qu'on ne doit pas s'étonner de voir nos temples décorés des emblèmes qui se trouvent en Égypte dans ceux de la déesse Isis.*

Le système est quasi général.

> *La plupart des figures emblématiques qui décorent les portails de nos anciennes églises sont du même genre. Nous les considérons comme des espèces d'hiéroglyphes semblables à ceux des Égyptiens*[52].

Aussi, dans son *Explication des hiéroglyphes* (1809)[53], Lenoir traite-t-il sur le même plan et comme appartenant à un même monde les monuments de Thèbes, les monuments gothiques, les monuments romans.

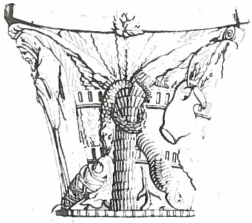
À la reproduction d'un bronze égyptien d'Isis, la Vierge des constellations et mère du dieu, adorée encore par les Modernes, succèdent les reliefs de l'octogone de Montmorillon (Vienne) (fig. 22) où l'on voit la même déesse allaiter des crapauds et des serpents[54]. Le monument, une chapelle funéraire de l'ordre des Hospitaliers du XII^e^-XIII^e^ siècle, faisait alors l'objet d'une discussion animée. Temple des Druides pour Montfaucon (1724)[55] et pour Martin (1727)[56], église chrétienne du X^e^-XI^e^ siècle pour Millin (1806)[57], il serait bâti, pour Lenoir[58], après les premières croisades mais les sculptures proviendraient d'un édifice du IX^e^ siècle. Isis ou la nature y apparaît dans les deux phases opposées de la révolution annuelle : l'hiver et l'été. Les serpents qui lui étaient associés par Apulée correspondent à sa dégradation tandis que les crapauds dont la présence dans un pays d'Afrique, où il ne pleut jamais, annonce l'eau, symbolisent sa fécondation saisonnière. Les figures qui se rapportent au Moyen Âge, à la luxure ou à la terre nourri-

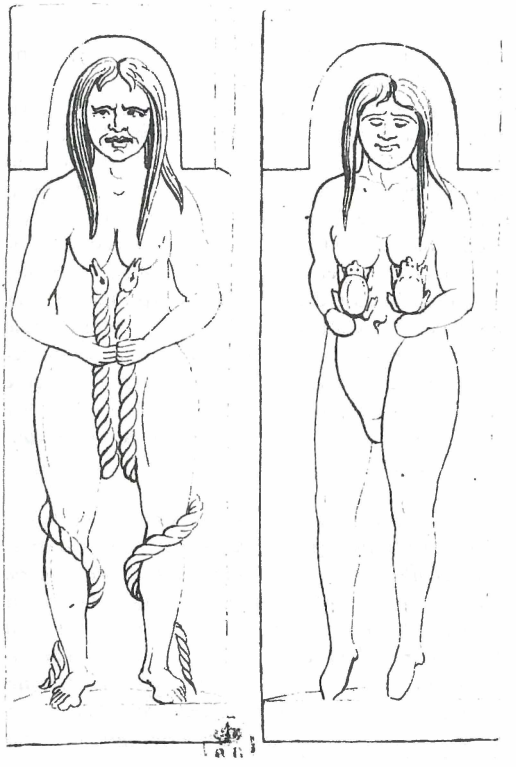
22. Hiéroglyphes
d'Alexandre Lenoir, 1809.
A - *Bronze égyptien d'Isis.*
B - *Les Isis de*
Montmorillon.

23. Hiéroglyphes
d'Alexandre Lenoir, 1809 :
chapiteaux d'Issoire.

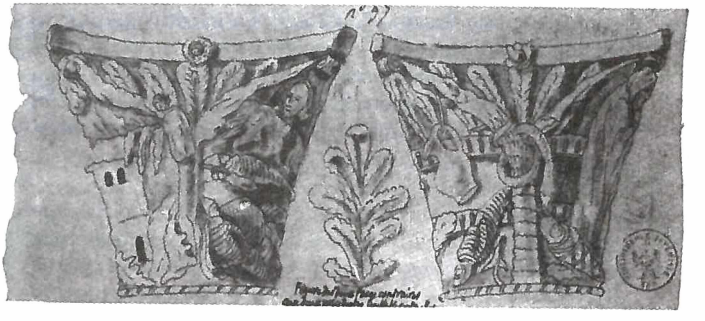
24 . *Chapiteaux d'Issoire*
d'après Beauménil-Tersan,
B.N. MS FR. 6954.
Photo B.N.

A





B



cière antique[59] sont rapprochées d'une statuette égyptienne avec deux crocodiles pendus aux seins.

Toutes les phases de la détérioration de la nature apparaissent dans une sculpture romane d'Issoire (fig. 23). Le serpent céleste, celui d'Ève, celui du Sérapis ou plutôt celui qui accompagne la Vierge céleste, y est noué autour d'un palmier, emblème du Nil, dressé dans l'axe de la composition. On y voit ensuite le soleil dégradé, représenté par un cadavre renversé et le soleil, enfermé pendant trois mois dans les entrailles de la terre, comme Osiris dans un coffre, exprimé par trois momies couchées. L'Enfant réparateur, qui prendra comme Horus sa force au printemps, est suspendu à l'arbre mystérieux[60]. La forme et la couleur des chapiteaux de l'église auvergnate ont des rapports avec le temple de Philae[61]. On y retrouve aussi des témoignages de la propagation des coutumes égyptiennes :

> *Les cadavres embaumés à la manière des Égyptiens, sculptés sur le monument, nous prouvent que non seulement les allégories et les croyances religieuses des anciens peuples se sont introduites dans les Gaules, mais encore leur façon d'ensevelir les morts et les moyens qu'ils avoient de les préserver de la destruction. L'on sait qu'on a découvert dans plusieurs parties de l'Auvergne, à différentes époques, des momies semblables à celles des Égyptiens : on voit à Paris une de ces momies curieuses dans le cabinet de l'Histoire naturelle qui porte cette inscription :* Momie d'Égypte trouvée en Auvergne[62].

Les dessins de ces reliefs ont été communiqués à Lenoir, sans doute, par Tersan (1736-1819), un religieux numismate dont la Bibliothèque nationale conserve un manuscrit consacré précisément aux *Antiquités d'Issoire*[63]. Lui-même les a reçus de Beauménil (mort en 1787), un comédien ambulant amateur d'archéologie qui rapportait de ses tournées des croquis, généralement fantaisistes, de monuments rencontrés sur sa route (fig. 24).

À quelques détails près, la description des chapiteaux du chœur de Saint-Austremoine (Saint-Paul) concorde avec l'*Explication des hiéroglyphes.* On y voit des édifices et cinq ou six momies

> *et dans un des coins, dans la volute de la gauche, un buste qui pourroit bien être Isis, vers le milieu du haut est une tête gâtée qui semble sortir d'un sac, ne seroit-ce pas Horus…*

Sur l'autre face se trouvent

> *un grand serpent (la vie) tortillé à un Musa* (espèce de bananier), *deux autres momies en sens opposé, les Feuilles et Fruits de la théologie égyptienne, un vieillard qui pourroit bien être Knef…*

La sculpture est tout égyptienne. Même la couleur noire de la pierre de Volvic correspond à un usage égyptien, et elle provient probablement d'un temple isiaque bâti dans le pays d'Auvergne.

> *Issoire à ce qu'on tient* (dit Bauxmenil, le dessinateur de ces Antiquités) *étoit anciennement un lieu que l'on avoit consacré à Isis et à Horus ou Orus et que son nom d'Issoire est le composé d'Isis et Orus.*

Il semble bien que le Père Tersan et son ami Beauménil qui par ailleurs trouva à Saint-Amand de Rodez un sarcophage avec dix-sept momies de tous âges sculptées sous des arcades[64] (fig. 25), suivent parfaitement la dernière mode du temps. Si Lenoir a introduit des éléments nouveaux dans l'iconographie du monument, c'est qu'il cherchait à l'intégrer dans son système astronomique des fables. Et il ne faut pas nous étonner que l'âme de Dagobert apparaissant sur son tombeau de Saint-Denis (fig. 26), conservé au musée des Monuments français[65], vogue sur un bateau comme Osiris dans son voyage sidéral.

Les rapprochements vont plus loin encore pour le portail méridional de la même basilique qui représente le supplice de saint Denis et de ses compagnons[66]. Un cep de vigne chargé de raisins et surmonté d'une pomme de pin y est déposé aux pieds du saint « *comme le bâton sur lequel il devait s'appuyer* ». On reconnaît le thyrse bacchique. Or, comme on le sait, Dionysos est le nom grec de Bacchus qui, lui, est l'Osiris latin. L'identité est confirmée par les légendes antique et chrétienne.

25. Sarcophages à momies sous arcades de Saint-Amand de Rodez : Beauménil-Tersan, B.N. MS FR. 6954. Photo B.N.

26. Hiéroglyphes d'Alexandre Lenoir, 1809 : *âme de Dagobert voguant dans le bateau d'Osiris*, tombeau de Saint-Denis.

> *... Bacchus est coupé en morceaux par les Ménades. Denis est mis à mort de la même manière : on lui coupe la tête...*
> *... Bacchus est mis dans un tombeau ; sa mort est pleurée par des femmes ; recueillant le corps de Denis, elles pleurent sur ses restes infortunés et le placent dans un tombeau sur lequel on a bâti le temple dont je parle.*
> *... Bacchus ressuscite... Denis se lève... ramasse sa tête qui venoit de tomber sous le fer de ses assassins et marche...*

Lenoir ignore si les prêtres qui dirigeaient la construction de ce temple étaient instruits des ressemblances qu'il y avait entre ces deux personnages mais il insiste sur le fait que tous les ornements qui servent à sa décoration – le lierre, le pampre, les têtes de tigres à la retombée des arcs – présentent

> *tous les caractères emblématiques du culte naturel où Osiris, Apollon, Bacchus, Denis, Christ, le Soleil enfin, sous des noms différents jouent le principal rôle.*

Si Notre-Dame de Paris était un sanctuaire d'Isis, c'est Osiris que l'on retrouve, incarné par un dieu grec, dans l'Abbaye Royale. Toutes les églises médiévales conservent de nombreuses marques des cultes et des symboles égyptiens.

La forme et le nom d'une nef procèdent des conceptions anciennes considérant le ciel comme une arche, c'est-à-dire le vaisseau portant les dieux dans les espaces éthérés. C'est pourquoi les signes du Zodiaque y ont été sculptés ou peints en France comme dans les temples égyptiens.

> *C'était donc par imitation d'un usage plus ancien, que, dans le nord de l'Europe, on peignait encore dans le XIII^e^ siècle les voûtes des églises en bleu azur avec les étoiles comme l'avait été à l'origine le Zodiaque circulaire de Denderah*[67].

Même l'arc brisé de tous ces monuments n'a pas une autre origine. Il appartient à un grand tout, constituant l'image matérielle de la divinité suprême. Pour Lenoir, l'architecture gothique est une architecture arabe, introduite en Occident

par les Croisés[68]. Mais les Arabes l'ont empruntée directement aux premières sources.

> *L'ogive que nous avons reçue de ces peuples est une représentation de l'œuf sacré, considéré par les Égyptiens comme le principe créateur de leur grande déesse Isis, et même d'Osiris son frère, tous deux nés d'un œuf fécondé de la substance lumineuse… Dans les détails de l'ogive je retrouve aussi l'emploi très fréquent de la vigne et du lierre, tous deux attributs essentiellement consacrés à Bacchus, le dieu lumière et le principe de la régénération universelle, Dionysos*[69]…

Aussi les ogives sont-elles toujours rehaussées de rouge, de bleu et d'or. Ce sont les couleurs mystérieuses des grandes théogonies dont la religion chrétienne n'est qu'une imitation tardive. L'église de Saint-Germain-des-Prés ou Saint-Vincent, bâtie par Childebert, en était déjà revêtue. Il n'y a pas que les portails et les chapiteaux, les édifices d'architecture entiers sont des hiéroglyphes polychromes.

Des sanctuaires d'Isis et d'Osiris, des images des dieux et des figures égyptiennes, des projections du Zodiaque et de la nuit étoilée d'Afrique sur les façades et dans les nefs, enfin la courbe de l'œuf cosmique, baigné dans la lumière génératrice, se répétant à l'infini dans les profils des cathédrales, tel apparaît le Moyen Âge dans la vision de l'homme chargé de la conservation des monuments français lors de la période révolutionnaire.

Chateaubriand lui-même, dans le *Génie du Christianisme,* visionnaire des forêts druidiques, reprend les thèses de Lenoir en en éliminant les exégèses théogoniques et en en modifiant le mécanisme historique tout en restant hanté par le même spectre égyptien :

> *J'incline donc à croire,* lit-on dans l'Itinéraire de Paris à Jérusalem (1811)[70], *que toute architecture est sortie de l'Égypte, même l'architecture gothique car rien n'est venu du Nord hors le feu et la dévastation. Mais cette architecture égyptienne s'est modifiée selon le génie des peuples. Elle ne change guère chez les premiers Hébreux où elle se débarrasse seulement des monstres et des dieux de l'idolâ-*

trie. En Grèce où elle fut introduite par Cécrops et Inachus, elle s'épura et devint le modèle de tous les genres de beautés. Elle parvint à Rome par les Toscans, colonie égyptienne (...). *Des apôtres accourus de l'Orient la portèrent aux Barbares du Nord : sans perdre parmi ces peuples son caractère religieux et sombre, elle s'éleva avec les forêts des Gaules et de la Germanie ; elle présenta la singulière union de la force, de la majesté, de la tristesse dans l'ensemble et de la légèreté la plus extraordinaire dans les détails. Enfin elle prit chez les Arabes les traits dont nous avons parlé : enchantée comme les oasis, magique comme les histoires contées sous les tentes mais que les vents peuvent emporter avec le sable qui lui servit de premier fondement.*

On y retrouve l'Antiquité classique, l'Islam, le haut Moyen Âge, tous remontant à la même source. Toutefois l'architecture gothique a été retransmise à l'Occident non pas par les Arabes mais par les apôtres orientaux ayant prêché chez les Barbares. Mais c'est toujours la même Égypte universelle qui y imprime la majesté de ses mystères. Ce sont encore ses temples millénaires qui se profilent dans les ténèbres des forêts des Gaules.

L'ÉGYPTE DE L'OPÉRA ET DES FRANCS-MAÇONS

Par une curieuse coïncidence, l'évocation du monde égyptien a lieu aussi dans un domaine différent à l'époque même de la Révolution française, au centre de l'Europe. *La Flûte enchantée* a été représentée pour la première fois à Vienne le 30 septembre 1791. Le dernier, l'un des plus grands chefs-d'œuvre de Mozart, a pour sujet l'initiation d'un prince et d'une princesse à ses arcanes sacrés.

Le spectacle se déroule dans un décor approprié :

> *Un bois de palmiers dont le feuillage est d'or. De chaque côté neuf pyramides et devant chacune un siège. La plus grande pyramide est au milieu.*
> *Des nuages entre les pyramides. Au milieu une pyramide transparente avec des hiéroglyphes.*
> *Un temple du Soleil dans tout son éclat. Les prêtres égyptiens tiennent des fleurs.*

Nous sommes dans un pays et au milieu des monuments vers lesquels se tournent les regards des philosophes, des historiens et des archéologues contemporains. Avec son côté fée-

rique et populaire, l'opéra a été rapproché des mystères du théâtre médiéval[1]. Le combat de la lumière et des ténèbres y est relaté comme dans un conte d'enfant dont la candeur contient des vérités originelles. Les deux puissances opposées sont incarnées par la Reine de la Nuit et Sarastro, grand prêtre du Soleil et chef de la communauté des prêtres d'Osiris et d'Isis. Le dignitaire garde prisonnière la princesse Pamina pour la soustraire à l'influence de sa mère, la souveraine maléfique. Haïssant d'abord le geôlier de sa bien-aimée, le prince Tamino finit par découvrir la vérité et il demande l'initiation. Pamina le rejoint pour les épreuves qu'il doit affronter. Le chœur entonne :

> *Isis, Osiris, faites descendre l'esprit de votre sagesse sur le jeune couple qui soupire après la lumière du temple. Vous qui guidez les pas du pèlerin, armez-les de courage dans l'épreuve et faites briller à leurs yeux le prix de la vertu.*

Les néophytes sont prévenus qu'il y a danger de mort mais ils s'engagent résolument et cheminent à travers la sombre nuit des tombeaux. En s'approchant des passages périlleux, le fleuve de feu et le fleuve d'eau, Tamino s'arme de sa flûte et c'est par la magie de ses sons, un écho cristallin de la musique des sphères, qu'il en apaise les déchaînements. La porte s'ouvre sur un temple. Le couple chante :

> *Dieu quel doux ravissement*
> *Isis nous rend le bonheur…*

La Reine de la Nuit disparaît. Et c'est la réception des aspirants par le chœur des prêtres.

> *Salut à vous, initiés ! Vous avez pénétré les sombres mystères de la Nuit. Osiris et Isis, acceptez le tribut de notre reconnaissance. La vertu a triomphé. Le vice* s *s'enfuit*[2].

Des intermèdes comiques sont introduits dans la pièce comme dans la commedia dell'arte, avec le couple de Papageno-Papagena, compagnons naïfs de Tamino.

L'opéra franc-maçonnique est plein d'allusions à la société moderne. La Reine de la Nuit incarne l'Église catholique

romaine, personnifiée par l'impératrice Marie-Thérèse, alliée des jésuites. Sarastro figure Ignace von Born[3], le maître de la loge viennoise, « *Zur wahren Eintracht* », dont Mozart fit également partie dès 1785.

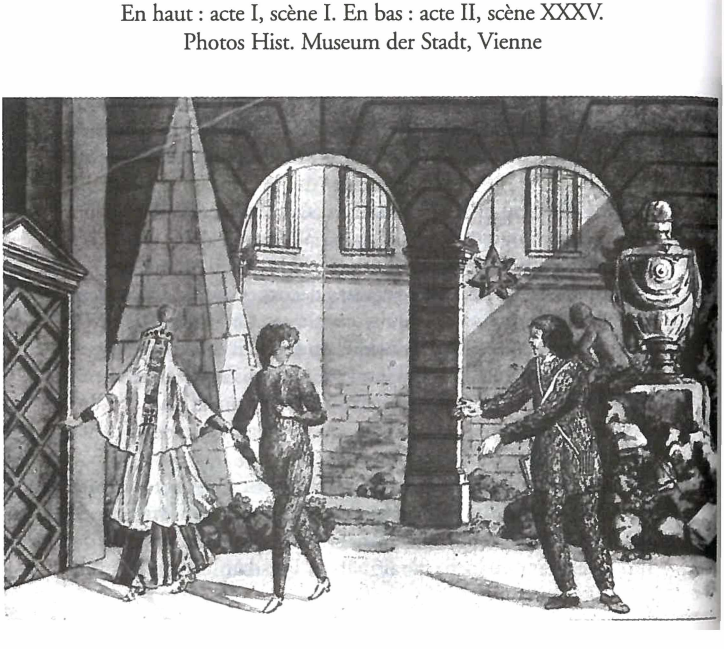
Tamino est Joseph II, Pamina la nation autrichienne dont Papageno-Papagena évoquent les masques populaires. Le mystère égyptien rejoint l'actualité.

On sait que le livret de *La Flûte enchantée* a été écrit par Schikaneder, le directeur du Théâtre *auf der Weiden* de Vienne, qui s'inspira d'une part de *Lulu oder die Zauberflöte,* un conte hindou de Liebeskind (1789)[4], de l'autre de *Séthos,* une histoire romancée de l'abbé Terrasson (1731)[5], connaisseur des textes antiques et traducteur de Diodore de Sicile pour une nouvelle édition en sept volumes (1737-1744)[6]. Le roman historique a eu deux traductions allemandes en 1732 et en 1777 par Mathias Claudius. Il a été réédité en France en 1767, 1794, 1812 et l'on en trouve une nombreuse suite. Alexandre Tannevot en fait une tragédie en vers dès 1739. *La Naissance d'Osiris* de Rameau, opéra-ballet avec le texte de Cahusac (1751) et l'opéra de Neumann, *Osiris,* donné en 1781 à Dresde, appartiennent à un même cycle théâtral[7].

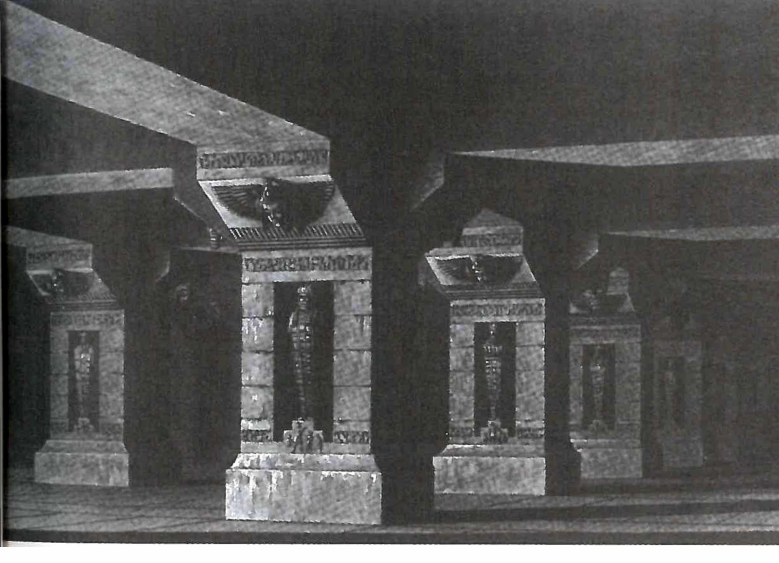
Schikaneder a, lui aussi, monté l'un de ces drames héroïques, *Thamos roi d'Égypte,* de T. von Gebler en 1780, avec sa troupe nomade à Salzbourg. Il y a rencontré Mozart qui lui a composé un accompagnement. Et c'est autour d'un sujet analogue que tous deux reprirent, onze ans plus tard, leur collaboration[8]. Pour l'arrangement de la représentation, ils avaient derrière eux une tradition établie avec les mises en scène égyptologiques de Gœthe à Weimar (1776-1786) où régnait la plus grande fantaisie. Dessinés par Gayl et Nessthaler, les costumes et les décors de la *Zauberflöte* mêlaient l'Égypte à l'Antiquité classique et à l'Inde[9] (fig. 27), tandis que la pureté de la musique en excluait toute note égyptienne ou exotique. L'opéra était moulé dans un théâtre autrichien avec ses conventions et dans l'esprit du temps. Il a été chanté avec l'accent d'un *Lied.* Aussi l'enchantement de la flûte fut-il irrésistible et direct.

Les mêmes évocations ont aussi revêtu une autre forme. Au moment où *La Flûte enchantée* était jouée au théâtre impérial et royal de Vienne en 1791, Frédéric-Guillaume II, roi de Prusse et franc-maçon, faisait bâtir à Potsdam un jardin où il

27. *La Flûte enchantée* de Mozart : décors de Gayl et Nessthaler, Vienne, 1791.
En haut : acte I, scène I. En bas : acte II, scène XXXV.
Photos Hist. Museum der Stadt, Vienne



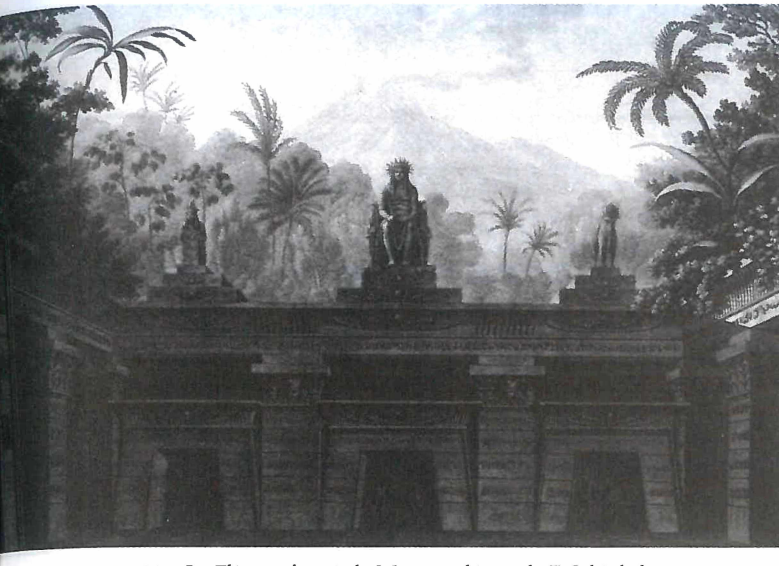
28-29. *La Flûte enchantée* de Mozart : décors de F. Schinkel, Berlin, 1815.
En haut : acte II, scène VII. En bas : acte II, scène XX.
Paris, bibliothèque de l'Opéra. Photos B.N.



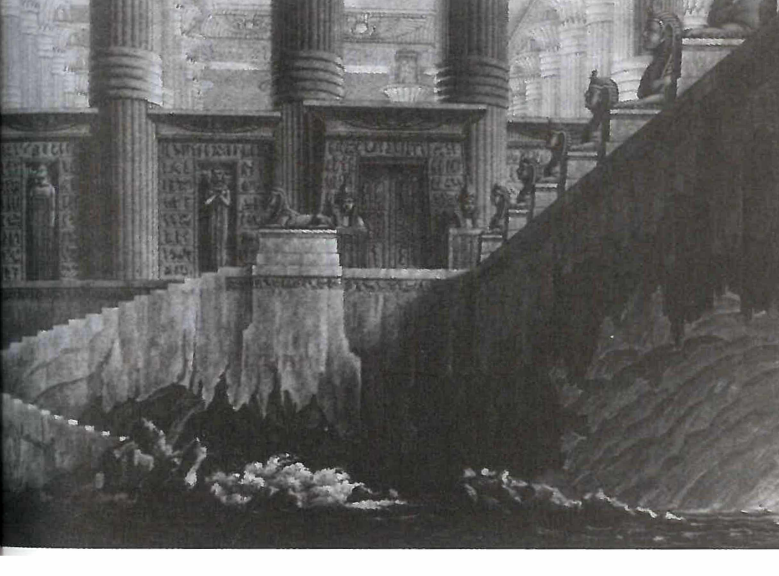
mettait une pyramide, un obélisque, des sphinx et un canope. Deux Isis aux innombrables seins, comme la Diane d'Éphèse, se profilaient sur les sapins[10]. Ici aussi chaque élément avait sa signification. Posées sur la verdure sauvage d'un parc paysager, les figures s'y découpaient comme des emblèmes de la puissance occulte de la nature. Le scénario d'une pièce faisait surgir un *Zaubergarten.*

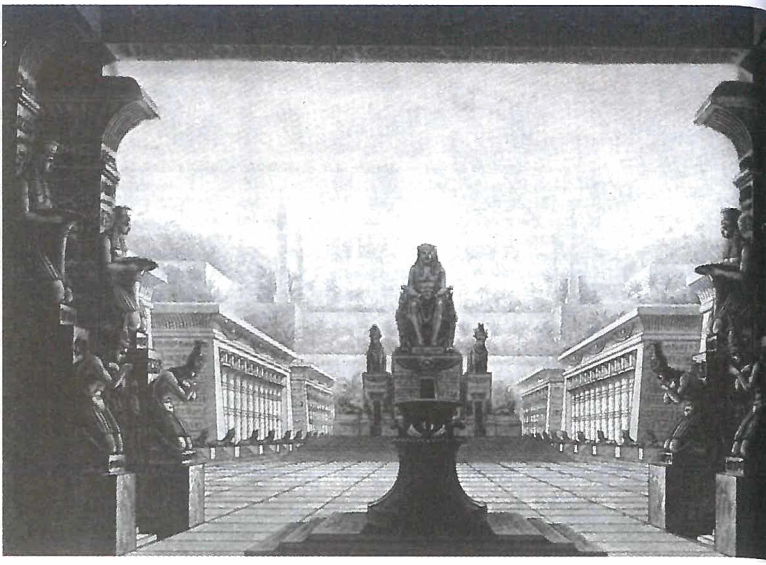
C'est pour l'Opéra de Berlin que Frédéric Schinkel a composé en 1815 le premier décor intégralement égyptien de *La Flûte enchantée.* On y voit le Nil avec une île plate comme ses eaux. Un sphinx gigantesque, couché sur le toit d'un temple, se profile derrière les palmiers. Son beau visage baigne dans la pâle clarté lunaire entre le fleuve et les nuages argentés (fig. 28). La représentation de la nuit africaine n'est pas sans avoir certains accents de la peinture « naïve » d'un Douanier Rousseau. Les ornements et les détails d'architecture, rendus avec application, sont souvent fantaisistes, mais la puissance monumentale et l'hiératisme de ces ensembles paraissent extraordinairement vrais. Les statues faussement égyptiennes, accompagnées d'inscriptions fausses et surmontées de masques ailés, se multiplient le long des murs à l'intérieur des niches rectangulaires (fig. 29). Et c'est dans un palais tout recouvert de pseudo-hiéroglyphes que s'ouvre la caverne déchiquetée du sein de la terre avec son torrent bouillonnant (fig. 30-31). La scène finale est une apothéose de pyramides, de mastabas et d'obélisques lumineux qui montent derrière une avenue de temples et de sphinx. Au premier plan se dresse une statue d'Osiris avec ses attributs, la crosse et le fouet aux trois cordons (fig. 32). L'Égypte d'un songe envahit tout et elle finit par écraser Mozart qui l'avait suscitée. Moins égyptiens et non sans grâce, les décors de Gayl étaient plus proches de son génie que les lourdes masses et les fastes populaires de Schinkel.

Entre-temps, les thèmes ont poursuivi leur chemin dans la littérature et le théâtre. Le livret de Schikaneder a été repris par Gœthe, maçon depuis 1780, qui a écrit en 1798 une suite, *Der Zauberflöte zweiter Theil*[11]. On sait que lors de son voyage en Italie (1797), l'écrivain s'était beaucoup intéressé aux antiquités égyptiennes et même se procurait des moulages d'hiéroglyphes. C'est également en 1798 que Novalis ébauche *Les Disciples à Saïs*[12] où la magie de la nature est célébrée avec son écriture chiffrée que l'on aperçoit partout sur les coquilles



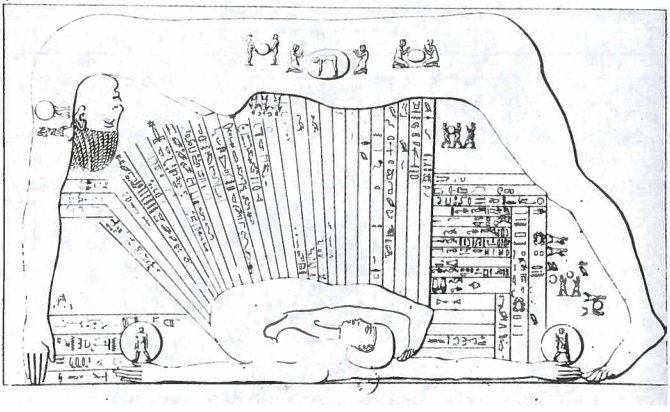
30-31. *La Flûte enchantée* de Mozart : décors de F. Schinkel,
En haut : acte I, scène XV. En bas : acte II, scène XXVII.
Berlin, 1815. Paris, bibliothèque de l'Opéra. Photos B.N.





32. *La Flûte enchantée* de Mozart : décors de F. Schinkel, Berlin, 1815. Scène finale. Paris, bibliothèque de l'Opéra. Photos B.N.

33. *Isis de Tentyra*, d'après Denon, 1802.



des œufs, dans les cristaux, les étoiles du ciel, les plantes, les animaux. Ce sont encore des hiéroglyphes d'un mystère authentique, jaillis comme un accord musical de la symphonie de l'univers. Le fragment se termine sur des *Paralipomènes* fixant le plan de l'œuvre inachevée :

> *Métamorphose du temple de Saïs. Apparition d'Isis. Voyage aux pyramides… Un favori du sort se mit en quête du mystérieux séjour d'Isis… Il arriva au seuil… Il entra et vit sa fiancée. Il souleva le voile de la déesse de Saïs. Il vit – miracle des miracles –lui-même. Mysticisme de la Nature. Isis. Vierge. Voile.*

Ici aussi c'est une initiation avec une référence au christianisme. Le morceau a été associé au poème de Schiller inspiré par Plutarque, *L'Image voilée de Saïs*, où un homme meurt pour avoir tenté d'arracher le voile d'Isis dans son temple.

À Paris une prétendue version de *La Flûte enchantée* a été donnée à l'Opéra sous le titre *Les Mystères d'Isis* en 1801. C'est l'année même où paraissait la *Description chronologique et historique des monumens français* de Lenoir attribuant à la fois les propriétés de la déesse à la Vierge et les actions de saint Denis à Osiris. Le conservateur du musée des Petits Augustins était du Rite écossais, rénové en France, la même année 1801 qui marque la reprise générale de l'activité maçonnique mise en sommeil depuis le commencement de la Révolution[13]. Les courants de pure érudition, les inquiétudes philosophiques, le fanatisme intellectuel convergent partout vers la même trame légendaire.

En 1784, le comte Cagliostro installait, rue de la Sourdière à Paris, sa « *Mère Loge de l'Adaptation de la haute Maçonnerie égyptienne* »[14]. Le Grand Cophte, son esprit tutélaire, lui aurait ordonné de procéder à une réorganisation des confréries en y introduisant un rituel nouveau[15]. La loge avait son temple d'Isis où Cagliostro officiait lui-même, comme le grand prêtre. L'entreprise dura jusqu'à l'arrestation de son animateur et sa condamnation comme hérétique à Rome en 1789. Les historiens de la maçonnerie en font généralement état. Si l'un des plus célèbres imposteurs du temps a eu

recours à cette méthode, c'est qu'il savait combien l'Égypte frappait alors les imaginations. En fondant la même année, à Vienne, son *Journal für Freimaurer*, Ignace von Born l'inaugurait aussi par un article important sur les mystères égyptiens.

C'est Alexandre Lenoir qui a traité ensuite l'ensemble de ces matériaux lors du convent philosophique de 1812 recommençant le cycle de ces assemblées dont la première était ouverte en 1777 par Court de Gébelin avec un cours sur les allégories ésotériques de l'ordre. Une fois encore nous retrouvons le nom d'un érudit mêlé au renouveau du mythe égyptien en France. La démonstration conduite jusqu'à présent en archéologue par le conservateur du musée des Petits Augustins est exposée maintenant par un croyant.

> *Je prouverai,* annonce Lenoir dans son introduction[16] aux Frères du Souverain Chapitre Métropolitain du Rite écossais, *que les théogonies anciennes doivent leur jour aux Égyptiens... Pour prouver l'antiquité de la Franche-Maçonnerie, son origine, ses mystères et ses rapports avec les mythologies anciennes je remonterai aux Égyptiens... Car il est convenable de traiter les causes avant de parler des effets.*

Il ne s'agit plus d'une exégèse d'historien mais d'une révélation mystique. Le soleil, le plus ancien des dieux, meurt sous sa forme humaine, descend aux Enfers, puis ressuscite et remonte dans les cieux. L'air et la terre sont exprimés par la déesse Isis. Une figure colossale des bas-reliefs de Tentyra[17] la représente en cercle, le corps embrassant le firmament, la tête, les jambes et les bras touchant le sol (fig. 33). Si Osiris est la raison, Isis est la nature, c'est-à-dire la mère de toutes choses, maîtresse des éléments, le commencement des siècles. Lors de la procession, on la voit portée sur un brancard sous la forme d'une ourse (fig. 34). Selon Plutarque, sa robe est chamarrée de différentes couleurs. Si Osiris est la lumière sans mélange, l'empire d'Isis (fig. 35) s'exerce sur la matière sublunaire qui reçoit successivement le jour, la nuit, la vie, la mort, l'eau, le feu, le commencement et la fin.

La grande pyramide est le tombeau, non pas d'un pharaon, mais d'Osiris. Ses proportions sont calculées d'après les

mesures de la terre et d'après le cercle de déclinaison que le soleil décrit aux équinoxes. Le monument est combiné de telle façon qu'à des moments précis, le soleil et la lune paraissent posés sur sa pointe comme sur un socle. En déclinant, l'astre-dieu semble plonger à l'intérieur de sa masse et il y reste enfermé jusqu'au printemps où il reprend la même place, à la même heure. Osiris ressuscitait ainsi annuellement d'entre les morts. La grande déesse Isis y reparaissait, à son tour, à minuit.

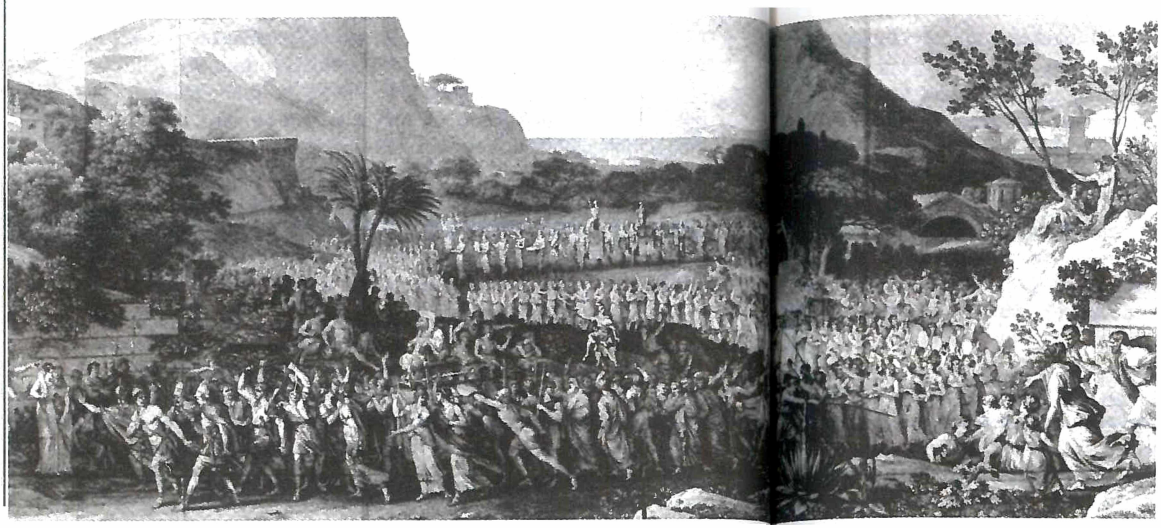
Les arcanes de l'univers sont contenus dans ces allégories reprises par la franc-maçonnerie moderne. Celle-ci ne se contente pas d'imiter. Elle fait revivre leur mystère et elle pratique encore aujourd'hui ses cérémonies millénaires. Ainsi l'initiation au premier grade suit fidèlement les rites du temple de Memphis, y compris l'épreuve des quatre éléments. On reconnaît, non sans un certain étonnement, dans le chapitre consacré à l'admission du néophyte[18] des mises en scène et des paroles de la *Zauberflöte.*

L'identité s'explique par la même source. Le rituel égyptien des confréries françaises se base aussi sur l'abbé Terrasson dont le roman, donné pour la traduction d'un manuscrit grec, tient lieu de témoignage historique[19]. La légende qui accompagne la gravure représentant la réception d'un aspirant insiste encore sur ce point.

> *La seule inspection de cette planche, dont le sujet est tiré de* Séthos, *suffit pour montrer la conformité des Cérémonies de l'initiation ancienne avec les épreuves que pratiquent encore aujourd'hui les Francs-Maçons dans l'admission d'un Récipiendaire.*

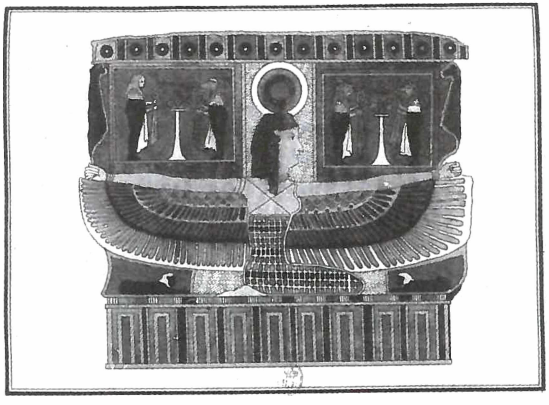
Le dessin est de Moreau le Jeune, l'illustrateur du livre (fig. 36). On y voit les flammes de la fournaise « *semblables à nos feux de théâtre* »[20] et le bassin où nage un homme avec une lampe à la main. L'épreuve de l'air, qui n'existe pas chez Schikaneder, le montre suspendu à des anneaux au-dessus d'un pont-levis. La machinerie des chaînes et des roues, les sombres voûtes et les piliers massifs se découpant au premier plan sur un fond éclairé sont du décor d'opéra.

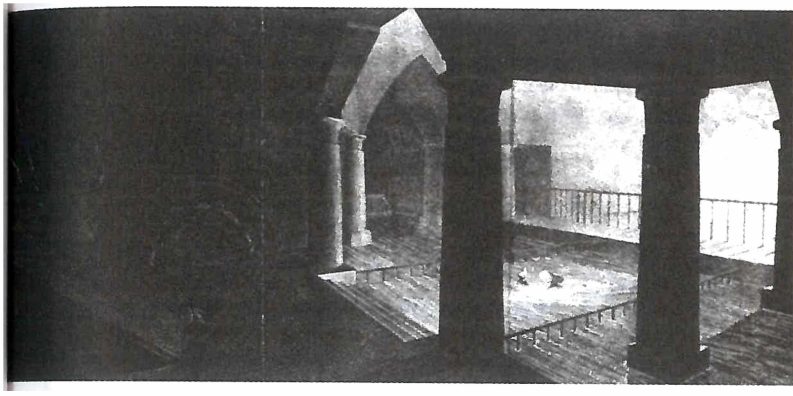
Des passages entiers du livret concordent avec le manuel franc-maçonnique.



34. Moreau Le Jeune d'après A. Lenoir, *Procession en l'honneur de la déesse Isis selon la description d'Apulée*, 1814.

35. *Figure d'Isis peinte sur l'enveloppe d'une momie*, d'après *La Franche Maçonnerie rendue à sa véritable origine*, A. Lenoir, 1814. Photo Flammarion.





36. Épreuves par les Quatre éléments selon le Sethos de l'abbé Terrasson : Moreau Le Jeune, d'après Lenoir, 1814.

Dans Mozart, deux prêtres chantent ensemble devant la porte de fer du souterrain :

Der, welcher wandert diese Straße voll Beschwerden
Wird rein durch Feuer, Wasser, Luft und Erden ;
Wenn er des Todes Schreken überwinden kann,
Schwingt er sich aus der Erde himmelan,
Erleuchtet wird er dann imstande sein,
Sich den Mysterien der Isis ganz zu weihn.

Chez Lenoir, c'est l'inscription qui apparaît aux yeux des aspirants à la même place :

Quiconque fera cette route seul, sans regarder et sans retourner en arrière, sera purifié par le feu, par l'eau et par l'air ; et s'il peut vaincre la frayeur de la mort, il sortira du sein de la terre, il reverra la lumière, et il aura droit de préparer son âme à la révélation des mystères de la grande déesse Isis[21]*…*

La réception des néophytes à la sortie de leurs épreuves s'accompagne aussi, dans les deux cas, de mêmes phrases. En accueillant le couple victorieux, Sarastro proclame :

O Isis und Osiris, schenket
Der Weisheit Geist dem neuen Paar !
Die ihr der Wandrer Schritte lenket
Stärkt mit Gedult sie in Gefahr
…
Nennt sie in euren Wohnsitz auf.

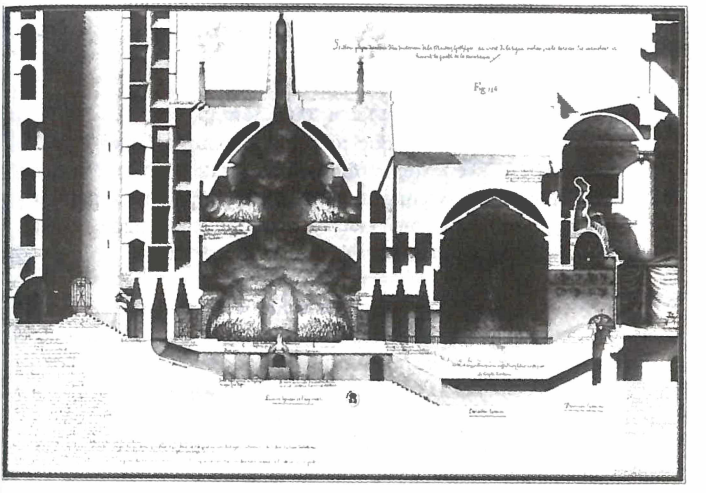
Dans la cérémonie française, le récipiendaire prosterné devant la statue de la divinité suprême entend dire au-dessus de lui :

Isis ô grande déesse des Égyptiens,
Donnez votre esprit au nouveau serviteur
Qui a surmonté tant de périls
Et de travaux pour se présenter à vous.
Rendez-le victorieux dans son âme…
Afin qu'il mérite d'être admis à vos mystères[22].

Les textes des deux versions de la consécration religieuse donnée à l'origine dans l'antre de la grande pyramide de Cheobus[23] sont parfaitement superposables. Si le traité de Lenoir avait été écrit vingt ans plus tôt, Schikaneder aurait pu y trouver les mots et le sens théâtral de son spectacle.

Une mise en scène fantastique en a d'ailleurs repris les éléments. Le dessin de J.-J. Lequeu (1757-1825), un architecte visionnaire, qui représente le cadre d'une initiation, suit fidèlement ses dispositions principales (fig. 37). Le labyrinthe n'est pas creusé sous une pyramide. Il est le « *souterrain dans la maison gothique* »[24]. Mais une légende explicative, ajoutée à la main, reproduit l'avertissement du rituel maçonnique et énumère dans les mêmes termes les mêmes épreuves qui ont chacune leur propre chambre. Une cérémonie de réception comprenant le breuvage de l'oubli est prévue pour la fin[25], Des statues allégoriques du feu, de l'eau et de la sagesse animent le décor sans acteurs.

37. J.-J. Lequeu, *Le souterrain de la maison gothique*, après 1814.
B.N., Cabinet des Estampes. Photo B.N.



En Angleterre, le parti égyptien de maçonnerie semble s'affirmer plus tôt qu'en France. George Smith, grand maître principal pour le comté de Kent, écrit en 1783 :

> *L'Égypte, d'où nous tirons plusieurs mystères... fut jadis la plus renommée de toutes les contrées... Dans leur système, leurs principaux héros-dieux,* Osiris *et* Isis *représentent théologiquement l'Être suprême et l'universelle nature, et physiquement les deux grands luminaires, le soleil et la lune dont l'influence s'étend à toute la nature.*

L'origine même des confréries remonte à cette Égypte primordiale.

> *Les Égyptiens, dans les premiers âges constituèrent un grand nombre des loges ; mais ils cachaient avec un soin assidu* leurs secrets *de Maçonnerie aux étrangers.*

Il y a aussi une même couleur symbolique commune à toutes ces associations.

> *Les prêtres égyptiens d'Osiris étaient vêtus d'un coton blanc de neige...*
> *Comme Maçon nous prenons la marque d'innocence (le tablier blanc)...*
> *Les Druides étaient vêtus de blanc*[26].

C'est aux Druides que reviendrait, pour Thomas Paine, qui se réfère à ce texte, le rôle de trait d'union entre les deux maçonneries, l'ancienne et la moderne. Persécutés par les chrétiens en Italie, en Gaule, en Grande-Bretagne et en Irlande, ils se sont réorganisés dans la clandestinité.

> *... Une institution s'est formée dont tous les membres, pour éviter le nom de* Druides, *prirent celui de* Maçons, *et ils pratiquent sous ce nouveau nom, les rites et les cérémonies des Druides...*

c'est-à-dire les rites et les cérémonies hiéroglyphiques d'un culte solaire comme celui des prêtres d'Héliopolis en Égypte.

L'Origine de la Franc-Maçonnerie de Thomas Paine (1737-1809)[27], Américain fait citoyen français par l'Assemblée nationale en 1793 et membre de la Convention, a paru à Paris, la même année 1812 où Lenoir faisait ses conférences sous le même titre au convent philosophique. L'essai a été édité d'après le manuscrit accompagné d'une traduction française par Nicolas Bonneville qui le présente dans la préface comme un apport important pouvant servir d'*Introduction* ou de *Complément à l'Origine de tous les cultes* de Charles Dupuis. Les théoriciens et les prophètes des théogonies égyptiennes reparaissent tous maintenant, les uns après les autres, à la lumière des loges.

Bonneville, lui-même, a publié son *Esprit des religions* (1791) entre deux œuvres spécifiquement maçonniques : une dissertation historique comprenant de larges extraits de George Smith (1788)[28] et un opuscule théâtral fixant le rituel particulier de l'admission aux « *Francs-cosmopolites* » (1793)[29]. *La Fête du Vaisseau des anciens Francs* est une versification mettant en scène toutes ses spéculations sur la Nature-Isis-Jésus-Nef-Feu et sur leurs emblèmes. Le rideau se lève sur le tableau suivant :

> *L'Isis ou l'Hiérophante est assise sur un vaisseau, à ses pieds le Sphinx. De chaque côté les images des Évangélistes avec leurs attributs* dont la réunion *représente* les quatre parties *qui composent l'image du Sphinx.*

La représentation commence :

> *Neuf vieillards ayant à la main gauche un flambeau entourent un grand drap noir à côté duquel est* une plante vivace. *Ils croisent leurs épées... Ils s'approchent tour à tour et secouent leur flambeau sur le drap funèbre... Un vieillard plonge un fer rouge dans un vase plein d'eau.*

Il se produit alors, on s'en souvient, un crépitement « *iz-iz* », « *is-is* ». Le drap funèbre est ensuite enlevé et l'on retire du tombeau un jeune homme tout couvert de liens et de voiles épars. Au-dessus de la déesse surgissent les images des fils du Vaisseau, parmi lesquels Jésus, avec une inscription à leurs pieds « *Dieu de la lumière* ». Et c'est le deuxième acte :

INITIATION
scène lyrique

L'HIÉROPHANTE
On se réveille encore dans la nuit des tombeaux

UN FRANC-COSMOPOLITE
Nature !

UN AUTRE
Vérité !

UN AUTRE
Feu !

UN AUTRE
Céleste flambeau !

LE JEUNE HOMME *(dans un saint recueillement)*
Ô vaisseau consacré dans la savante Grèce
Vaisseau si cher encore à l'antique Lutèce
Je retrouve ta gloire, et mon œil éclairé
Reconnaît le vaisseau chez les Francs consacré…
…
Temple de la lumière et de l'égalité
Chez toi je viens chercher la sainte vérité
Dites-moi si les Francs dans vos doctes emblèmes
De la terre et des cieux ont caché les systèmes.

L'initié évoque ensuite la première source de ces révélations et le berceau de leurs figures sacrées :

…Ciel quand pourrai-je unir
Sur mon front dépouillé de passions cruelles
Le chêne balsamique *aux palmes immortelles*
Qu'un sage, consacré dans le temple d'Isis,
Pour des enfants ingrats apporta de Memphis !

La pièce est terminée. Le vaisseau des anciens Francs dont la lumière projette la vérité avec l'égalité s'y profile dans un vertige révolutionnaire. Tout en se déroulant sur un même

fond égyptien, son rituel diffère sensiblement de ceux qui procèdent de *Séthos*. Il ne semble pas du reste avoir franchi le cadre d'une esquisse poétique. Le livret fut en retard sur Schikaneder. *La Flûte enchantée* était écrite depuis deux ans et, à Paris, Bonneville ne trouva pas son musicien… Ce sont les héraldistes qui reprirent les éléments de sa représentation théâtrale.

Toutes les évocations de la déesse égyptienne par les illuminés et par les mythographes, son étroite association à la religion des *Parisii* ont fini par imprimer son image même sur le blason où il n'y avait ordinairement que le vaisseau. La chose a pu se faire à la faveur de la restitution des droits héraldiques sous l'Empire.

Le décret impérial du 17 mai 1809 ayant rendu aux villes la faculté d'obtenir des armoiries supprimées par la Révolution depuis 1790, Frochot, préfet de la Seine et conseiller d'État, chargea une commission spéciale de l'examen des conditions de leur rétablissement[30]. Dans le mémoire qu'il adressa à ce sujet, le 12 avril 1810, au Conseil de la Ville de Paris, le préfet signale lui-même que le rapport de ladite commission

> *prouve d'une manière assez satisfaisante que les armoiries de Paris ont du rapport avec le culte d'Isis, qui était autrefois universellement répandu dans les Gaules*[31].

Le rapporteur Louis Petit-Radel, archéologue et historiographe en titre de la ville, ayant un emploi à la Bibliothèque Mazarine dont il devint l'administrateur en 1819, avait de larges connaissances en la matière. Ses commentaires de la sculpture antique du musée Napoléon (1806)[32] sont pleins de judicieuses observations. Isis se reconnaît dans une statue du Capitole (n° LI) par la tunique conforme aux descriptions d'Apulée. L'emploi de la couleur noire du marbre correspondrait, si l'on applique au monument un passage de Plutarque, à la décroissance de la lune, symbolisée par la déesse.

Pour Horus (n° LVI), on a choisi par contre une pierre claire :

> *Ce monument est sculpté en albâtre, le marbre le plus diaphane que l'on connaisse, et l'on sait que les Égyptiens représentaient en marbre blanc le dieu de la lumière.*

La croix ansée qu'il tient dans la main serait, comme le croit Rudbeck, l'emblème de l'année tripartite égyptienne et non la clef du Nil ou le phallus, comme l'interprètent le comte de Caylus et Jablonski.

Éclairée par un savant aussi versé dans l'égyptologie, la commission a proposé de remplacer l'ancien blason « *de gueules à un navire frété et voilé d'argent flottant sur l'onde de même au chef de France* » par un autre qui, tout en maintenant ses traits fondamentaux, « *le réduisait à la simplicité qu'il devait avoir à son origine* ».

> *Elle a, en conséquence, tracé un modèle des nouvelles armoiries, dans lequel se trouvent réunis tous les attributs de la déesse Isis, tels qu'ils sont présentés dans la* Table Isiaque.

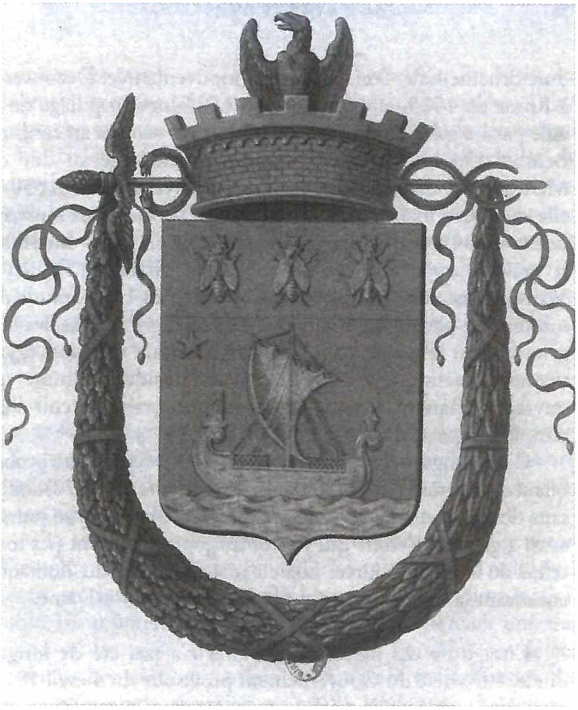
Voici le texte des *Lettres patentes de concession d'armoiries en faveur de la ville de Paris,* rédigées le 20 janvier 1811 en réponse à toutes ces sollicitations :

... Nous avons autorisé et autorisons par ces présentes signées de notre main, notre bonne ville de Paris à porter les armoiries telles qu'elles sont figurées et coloriées aux présentes et qui sont : de gueules, au vaisseau antique, la proue chargée d'une figure d'Isis, assise, d'argent soutenu d'une mer de même, et adextré en chef d'une étoile aussi d'argent...

signé NAPOLÉON

C'est l'Empereur lui-même qui a donné, en dernier lieu, la consécration officielle à la déesse tutélaire de Paris. On la voit sur le dessin annexé au document, assise sur un trône et tenant dans sa main un bâton avec une fleur au bout (fig. 38). La figure est parfaitement conforme au modèle désigné[33] (fig. 39).

La *Table isiaque* ou *Mensa asiaca* était un monument universellement connu, considéré pendant longtemps comme l'une des pièces fondamentales de l'Antiquité égyptienne. C'est une grande dalle (1,28 m x 0,75 m) de bronze nicllé d'argent avec des représentations mythologiques et une bor-



38. *Isis dans les armoiries de la Ville de Paris* : dessin annexé à la lettre de Napoléon. Photo B.N.

39. *Isis de la table isiaque de Turin* : Eneas Vico, 1559.

dure ornementale. Son histoire fut mouvementée. Découverte à Rome en 1525, elle fut volée en 1527 lors du pillage de la ville par les soldats de Charles-Quint, puis vendue au cardinal Bembo. On la voit passer ensuite par héritage au duc de Mantoue. La maison princière l'a conservée jusqu'en 1630 et elle se trouve maintenant au musée de Turin. Le numismate Eneas Vico l'a reproduite grandeur nature en 1559. En 1600, la gravure a été reprise et publiée par Giacomo Franco à Venise. C'est aussi à Venise qu'a été éditée en 1605 l'étude du monument par Pignoria qui la rendu célèbre[34]. Après des tergiversations, le panneau qui se rattache à une tradition égyptienne authentique est actuellement considéré comme un ouvrage archaïsant de basse époque qui pourrait provenir d'un temple isiaque italien[35].

C'est la figure de Montfaucon (1719)[36], reproduite probablement d'après l'édition hollandaise de Pignoria (1670), qui a sans doute servi à Petit-Radel : la déesse de la proue se tourne aussi à gauche. L'étoile qui l'accompagne ne provient pas toutefois de la même source. Elle est une réduction du Zodiaque encadrant la Vierge céleste sur le portail de Notre-Dame.

L'usage de ces pièces héraldiques n'a pas été de longue durée. Par arrêté du Gouvernement provisoire du 4 avril 1814, tous les emblèmes, chiffres et armoiries caractérisant le gouvernement de Bonaparte ont été supprimés et la déesse égyptienne n'y a jamais repris sa place. Sans relation immédiate avec la signification mythologique de la figure pour toujours effacée du blason de Paris, le décret marque un point d'arrêt du développement suivi depuis un demi-siècle.

Dès 1773, Isis et son vaisseau sont profilés sur l'île de la Cité dans une encyclopédie prérévolutionnaire. Les dieux nilotiques servent par la suite à démontrer les origines physiques de tous les dieux sans exception dont les légendes symboliques gravitent autour des corps célestes et des constellations. Aussi les astronomes deviennent-ils mythographes, les mythographes se tournent-ils vers les études sidérales. En 1791, le nom d'Isis est découvert dans celui de Jésus, un opéra célèbre son mystère comme une liturgie et un mystère égyptien se déploie dans un jardin royal. Des temples isiaques surgissent successivement à Notre-Dame de Paris, sur une colline voisine et à Saint-Germain-des-Prés. Un sanctuaire

nouveau est établi en 1784 rue de la Sourdière. En 1794, les dogmes chrétiens sont méthodiquement démantelés à l'aide du mythe égyptien. L'année suivante, les pyramides projettent leurs triangulations sur les églises et sur les cathédrales du Moyen Âge. Une vaste activité dans le domaine de la conservation et du déchiffrement des monuments se développe sous le même signe ésotérique. La théogonie égyptienne devient un instrument d'athéisme et en même temps une tentation et une croyance secrète. Les images romanes et gothiques sont lues comme des hiéroglyphes. Les exégèses théologiques et iconologiques se transforment en initiations. La religion d'Isis est enseignée par un adepte, l'administrateur officiel des antiquités nationales, les années mêmes, 1812-1813, où son image se découpait sur les armoiries de la capitale de la France. L'évolution s'achève dans un mélange d'érudition, de raisonnement rigide, de déraison et de théâtre. Elle côtoie le roman fantastique et la science-fiction.

On aurait pu penser que ce débordement d'intelligence et d'imagination, à une époque de crise spirituelle et politique, s'était produit comme une révolte, comme une illumination subite du moment et qu'il serait vain d'y rechercher une tradition ou un passé. Il n'en est pas ainsi. Les éléments de ces systèmes ont tous des origines lointaines et profondes. La légende du mythe égyptien est née au lendemain de la disparition de l'Égypte ancienne. Elle a mûri et elle s'est répandue en Occident au cours des siècles.

LES ISIS DE GILLES CORROZET, PREMIER HISTORIEN DE PARIS

Le rapport de Petit-Radel adressé en 1810 au préfet de la Seine, concernant le culte d'Isis dans les Gaules, ne nous est pas connu. Nous pouvons toutefois en entrevoir les grandes lignes par une dissertation traitant le même sujet, parue en 1826[1], lorsque l'administrateur de la Bibliothèque Mazarine qui devint membre de l'Académie des Inscriptions était encore en pleine activité. Son auteur, Déal, était sans doute en relation avec le savant compétent en la matière.

L'ouvrage réagissait contre Dulaure qui contestait toute existence de la vénération de la déesse égyptienne par le peuple de Paris (1821)[2]. Pourtant, avec son propre livre sur les cultes idolâtres (1805)[3], Dulaure était un partisan de Dupuis – l'un des apôtres de l'Isis parisienne – auquel il ne faisait qu'un seul reproche, celui de n'avoir pas intitulé son grand traité *Histoire du Sabéisme,* c'est-à-dire de la religion des astres. Depuis quinze ans, il a évidemment changé d'avis sur plusieurs points. Déal a riposté par une étude nourrie de références et de faits, entremêlant les théories les plus modernes avec des témoignages anciens. Tacite, des inscriptions gallo-romaines, un barde carolingien, un prédicateur du XIV^e^-XV^e^ siècle, Court de Gébelin, Bonneville, Dupuis y apparaissent

sur le même plan. Un très grand nombre d'éléments qui ont contribué à l'éclosion de la légende égyptienne en France sont réunis dans ce fatras d'exactitudes et de fables. Les recherches récentes dans ce domaine reviennent encore sur les mêmes matériaux.

C'est sur un double fonds, médiéval et antique, que l'on voit s'élaborer et se répandre l'apocryphe d'une mystérieuse divinité lointaine venue sur les bords de la Seine. Le Moyen Âge dosé d'Antiquité, l'Antiquité dosée de Moyen Âge en définissent les aspects successifs. Se détachant sur ce terrain complexe, la légende médiévale survit, stabilisée dans ses grandes lignes jusqu'à la fin du XVI[e] siècle. Elle se refait et se complète par la suite avec la découverte de nouvelles sources carolingiennes et gothiques et dans l'exaltation des connaissances du monde gréco-romain.

Greffé à l'origine sur l'histoire de Paris, le mythe de l'Isis française lui demeure toujours étroitement associé. Il en conserve la marque d'universalité et le prestige. Et c'est surtout dans les ouvrages sur Paris qu'il se développe régulièrement pendant une longue période. Le plus ancien d'entre eux est dû à Gilles Corrozet, libraire et versificateur, grand amateur des monuments et de l'histoire de sa ville. Il a servi dans sa jeunesse de cicérone enthousiaste aux étrangers et publia son premier guide en 1532[5], lorsqu'il n'avait que vingt-deux ans. La rédaction définitive, considérablement accrue, qui se place en tête d'une importante série, date de 1550[6].

Trois théories sur l'étymologie du nom de la capitale de la France sont exposées dans le premier chapitre. Il y a d'abord celle de Lemaire de Belges-Annius (Nanni) de Viterbe, l'attribuant à Paris, fils de Romus XVIII, roi des Gaulois, qui l'aurait bâtie 70 ans après la première fondation de Troie, 900 ans après le Déluge et 1440 ans avant notre ère. Vient ensuite l'allégation de Giovanni Battista, dit le Mantouan, rattachant Paris aux Parrasiens (de Parrasia, pays de Grèce du côté de l'Asie) arrivés avec Hercule qui traversa la Gaule en route vers l'Espagne. La troisième thèse, isiaque, qui seule possède une preuve tangible sous la forme d'une statue, revêt par sa présentation une importance particulière. Elle est attribuée non pas à un auteur précis mais à une tradition.

Le sanctuaire de l'Isis parisienne aurait été élevé non pas dans l'île (Court de Gébelin), ni sur une montagne voisine

(Bonneville), mais dans la plaine sur la rive gauche de la Seine (Le Gentil de la Galaisière) et c'est ici que se trouverait la clef des solutions.

> *Touchant l'imposition du nom, aucuns dient que la ou est S. Germain des prez y avoit un temple dedié à la superstition de l'idole ou deesse Isis, qu'on racompte avoir esté fême du Grand Osiris ou Jupiter le Juste, la statue de laquelle a esté veue de nostre temps, et en ay souvenance... Ce lieu esté appellé le temple d'Isis et pour ce que la cité en estoit prochaine, elle fut nommee Parisis* (quasi juxta Isis), *pres du temple d'Isis.*

Corrozet apporte des précisions pittoresques sur la statue que l'on a vénérée dans l'antique temple et que l'on a gardée après sa destruction dans l'église même qui lui a succédé :

> *Elle estoit maigre, haulte, droite, noire pour son antiquité, nue sinon avec quelque figure de linge entassé autour de ses membres et estoit situee contre la muraille du costé septentrional au droit ou est le crucifix de l'église : on l'appeloit L'Idole de S. Germain des prez ; elle fut ostee par un monseigneur Briçonnet, evesque de Meaulx et abbé du dit lieu environ l'an mil d. x iiii...*

L'auteur n'ayant alors que quatre ans, ses souvenirs devaient se rapporter surtout à des récits qui étaient toutefois suffisamment vivants pour lui permettre d'évoquer en quelques mots l'image d'une idole sombre, hiératique, perpétuant son mythe dans le silence d'une abbaye royale. Une seconde version situe son culte dans une région voisine :

> *Les autres asseurent que ceste desse estoit adoree à Meleun, qui estoit à cette cause nommee* Iseos *; et pource que la cité de Paris est quasi semblable (quant à l'assiette), à la cité de Meleun, elle fut nommee Parisis* (quasi par isis), *c'est-à-dire pareille a la cité d'Iseos, qui, depuis, a esté nommee Meleun, comme y aiant mil et un an depuis la fondation jusques au changement de son nom...*

Le texte de la première histoire générale de Paris est important à double titre : il donne, avec la date de sa disparition, la description de la statue qui est directement intervenue dans la genèse de sa légende et il récapitule parfaitement, au commencement d'une nouvelle phase de développement, ses éléments initiaux.

Le conte a longuement cheminé. Lemaire de Belges (1512)[7] dont Corrozet a par ailleurs repris le nom et le surnom donnés d'après Nanni de Viterbe à Osiris « *le Grand* » et « *Jupiter le Juste* » a même affirmé que la déesse égyptienne était venue personnellement en France au temps de Lugdus XIII lors du voyage en Occident qu'elle avait entrepris à l'âge de quatre cent soixante ans :

> *Encores voit on son simulacre en France quon appelle l'idole de Saint Germain des prez.*

Au moment de la publication du livre à Paris, la sculpture était encore en place, contre le mur du collatéral nord de la basilique et, si l'on n'y trouve pas de trace d'une étymologie correspondante, c'est que le chroniqueur était disciple d'un savant pour qui le nom de Paris viendrait de celui d'un roi celte. Il s'est donc volontairement abstenu de mentionner une théorie pourtant déjà connue et tout particulièrement dans ses provinces septentrionales,

En commentant l'*Épître d'Othea* de Christine de Pisan, Jean Miélot, qui fut le secrétaire de Philippe le Bon, ajoute la note suivante à l'histoire d'Isis, identifiée selon une tradition classique à Io, la fille du roi grec, Inachos.

> *Yo fu autrement appellee Ysis, dont Paris ou Parisisus est ditte, de para, c'est a dire empres, et de Ysis, ainsi : Paris est une cite situee empres Ysis, c'est a dire empres Saint Germain des Prez ou son idole fu jadiz aouree et encore y pert aujourdhuy.*

Le manuscrit a été « *fait a Lille, lan de grace mil CCCCLX* »[8]. La même notice a été déjà insérée parmi les gloses du *Doctrinale Prosaicum* de Villedieu, rédigées vers 1430 par un certain Nicolas Francisci, Brabançon ou ayant des attaches au Brabant[9] :

> *Hec Parisisus est quedam civitas in Francia a* Para, *quod est juxta, et* Ysis, *quod est dea ; quia juxta illam deam sita. Illa enim dea adhuc videtur in monasterio Sancti Germani extra portas Parisienses.*

À deux mots près, c'est le même texte, très proche de la première version de Corrozet. Les fragments attestent une large propagation de la légende dès la première moitié et le milieu du XV^e^ siècle et correspondent à une étape de transmission.

La fable n'a pas été créée dans ces régions périphériques, mais dans le centre même qui en commande le sujet, à Saint-Germain-des-Prés, et c'est un manuscrit des plus illustres de son fonds, le *De gestis Francorum* d'Aimoin[10], qui en contient la rédaction la plus ancienne et la plus complète qui nous soit parvenue.

La *Descriptio de Ydolo Yside…* qui y est annexée en appendice au folio 175^V^ commence par des considérations générales :

> *Selon les poètes et les fables antiques, Jupiter a eu des relations charnelles avec Isis… Celle-ci fut dite Yo, fille d'Inachos, roi des Argiens, c'est-à-dire des Grecs. Mais elle se rendit par mer en Égypte et y enseigna les lettres d'écriture. Elle y fut appelée Isis et adorée comme une grande déesse par les Égyptiens et par les peuples ignorants.*

L'histoire d'Isis-Io enseignant les lettres aux Égyptiens, à laquelle Miélot a fait de son côté allusion, figure déjà chez saint Augustin et Isidore de Séville[11]. Elle est reprise par Pierre Comestor (c. 1160)[12], le compilateur de l'*Histoire ancienne jusqu'à César* (1223-1230)[13], Vincent de Beauvais (c. 1244)[14], Roger Bacon (1267)[15]. L'*Ovide moralisé*[16] la rend, au commencement du XIV^e^ siècle, à l'une de ses sources. C'est sur cette trame mythologique que s'échafaude une nouvelle fable médiévale :

> *Nous apprenons par un recueil ancien et très vénérable que dans les temps antiques, elle (Isis) fut introduite dans les contrées de la Gaule…*

Après ce préambule qui doit être rapproché d'un passage de Lemaire, viennent quelques précisions sur la propagation de son culte en France :

Cette Isis fut adorée et vénérée jadis par le peuple de la ville de Lutèce dit maintenant Paris, en un lieu nommé Lucoticia, à l'opposé du Mont de Mars (Montmartre). Elle s'y voit jusqu'à présent et elle y était adorée et vénérée par plusieurs princes francs païens, Francion, Pharamond, Mérovée, Childéric, jusqu'au temps de Clovis, premier chrétien. Un temple y fut élevé en l'honneur de saint Étienne, de la Sainte Croix et de saint Vincent. Childebert, fils de Clovis, roi des Francs, l'avait fondé[17].

On sait que Saint-Germain-des-Prés a été consacré primitivement sous ce vocable. La crédulité des princes est expliquée par une action des puissances maléfiques. L'auteur de la notice qui a beaucoup appris et lu sur cette déesse dans de vieux livres, rapporte qu'il y avait en Égypte un grand temple avec douze idoles mais où Isis régnait sur tous les autres dieux. L'idolâtrie des hommes grossiers de ces temps procède par la divinisation de leurs images et d'eux-mêmes après la mort. La dernière réflexion rejoint directement la doctrine evhéméristе[18] selon laquelle les dieux de l'Antiquité n'étaient que des humains adorés par crainte ou par admiration des peuples.

Pour Robert Barroux, le texte rajouté à l'encre végétale au dernier verso du manuscrit serait de la fin du XIII^e^ siècle ou du début du XIV^e^. Quicherat le date du temps de Charles V (1364-1380) et il suppose que son récit fut composé autour d'un cippe votif encastré dans le mur septentrional de l'édifice lors de sa reconstruction, au commencement du XI^e^ siècle, par Morard. Considérée, d'abord, comme un débris de l'église childebertine, la figure de femme aurait été identifiée, plus tard, avec la déesse égyptienne à la faveur d'une inscription relative à Issy où l'abbaye avait un fief. Le nom latin du village, *Isciacum, Issiacum,* partiellement effacé, qu'on lisait *Isi, Isiac* aurait donné naissance à la légende[19]. Le raisonnement du chartiste est développé dans un sens opposé à celui des mythographes et des étymologistes d'autrefois.

Isis, déesse des rois francs, Isis, idole de Saint-Germain-des-Prés, encore présente dans le haut lieu qui a servi de nécropole aux souverains de Neustrie… constituant un appendice des *Gesta Francorum,* consigné par un dernier continuateur d'Aimoin, le conte d'Isis en Gaule s'y associe à l'histoire de France.

La fable de Melun dont Corrozet fait également état remonte aussi à une période ancienne. On la retrouve dans le *Sophologium* de Jacques Le Grant (1350-1422)[20], un augustin, prédicateur et homme politique d'origine toulousaine. Elle s'y rapporte d'ailleurs aussi au haut Moyen Âge et se réclame de sources faisant autorité :

> *Comme il est relaté dans la Chronique d'un archevêque arlésien, au temps de Charlemagne deux moines scottes (Alcuin et Johannes Scottus) sont arrivés en France avec des marchands et demandèrent si quelqu'un voulait apprendre la sapience. Ces paroles étant parvenues au roi, il les a fait venir et les interrogea sur les conditions de leur offre. Ils répondirent trois : lieu favorable, élèves doués, vivres et vêtements. Ceci fut accordé pour le début et l'extension d'études parisiennes.*

Là intervient une parenthèse historique et étymologique :

> *À ce même temps il y avait une ville dite Yseos nommée ainsi d'après le nom de la déesse Isis que l'on y vénérait et qui s'appelle maintenant Melun. Paris doit son nom à cette circonstance,* Parisius *se dit comme* pareil à Iseos (quasi par Iseos), *car il est situé sur la Seine à la manière de Melun*[21].

L'alinéa est reproduit presque sans changement par Guillaume Benoît (Benedicti), conseiller au Parlement de Bordeaux puis sénateur à Toulouse, dans un ouvrage paru en 1522[22].

Les différentes étymologies traitées jusqu'à présent dans des séries distinctes sont confrontées à l'occasion d'une discussion des grammairiens dans l'édition de 1530 des *Nuits antiques* d'Aulu-Gelle par Josse Bade[23]. Les uns adoptent la tradition classique de *para* et *Isis* dont il y avait une idole, renversée par l'ordre de Briçonnet, évêque de Meaux. Pour d'autres *Is* serait le nom originaire de Melun auquel Paris est similaire *(par Is)* par sa disposition topographique. La contraction du mot *Isis* en *Is* n'en change pas la signification, mais elle permet d'y associer un troisième nom de lieu, *Ys,* la cité

armoricaine. On se souvient que la légende de la ville engloutie, égale à Paris, prédit qu'elle sortira des eaux lorsque Paris y entrera.

Les deux versions médiévales : Isis-déesse de Paris, Isis-déesse de Melun, dont l'une s'est répandue surtout vers les régions du Nord, l'autre du Midi, se trouvent réunies dans un même exposé vingt ans avant Corrozet. Mais quel était alors le mythe, proprement dit, d'Isis-déesse égyptienne ?

C'est chez Boccace (1313-1375), dans la *Généalogie des Dieux* et dans les *Dames de Renom* qu'il faut chercher l'anthologie la plus complète de cette période des textes sur la divinité gréco-égyptienne. L'histoire d'Isis-Io, qui a été reprise régulièrement du V^e^ jusqu'au XIII^e^ siècle, y est définitivement restituée à Ovide[24] et racontée d'une façon détaillée.

La fille d'Inachos était une belle vierge, aimée de Jupiter. Elle voulut le fuir mais Jupiter, pour empêcher cette fuite, l'a recouverte de ténèbres. Junon, du haut du ciel, vit ces ténèbres et eut un soupçon. Io fut alors changée en vache et livrée à Junon qui confia sa garde à Argus aux cent yeux. Celui-ci fut endormi et tué par Mercure (fig. 40) :

> *Juno ce voyant print les yeulx dudit Argus et les mist en la queue de son oyseau qui est le pan et mist en la dessus dicte vache une mouche guespe...*

La vache courut jusqu'en Égypte où Junon lui rendit sa première forme.

> *Et elle fut par les Égyptiens dicte et nommee de Io Isis*[25].

Le sens de la légende est double, « *naturel et historiographe* ». L'interprétation naturelle, c'est-à-dire cosmogonique de Boccace, s'inspire de Macrobe : Jupiter est le Soleil, Junon la Lune, Isis la Terre. Toutefois Argus n'est pas le ciel étoilé mais la Raison et ses lumières[26]. L'explication qui suit transpose le mythe dans le domaine de cette nature physique. Le soleil aime la fille du fleuve Inachos qui signifie l'humidité vitale et Aristote a dit que l'homme et le soleil engendrent l'homme. Les ténèbres qui l'enveloppent conservent le fruit conçu. La

Lune-Junon est la déesse des femmes qui enfantent. Elle fait mûrir la lumière et la clarté dudit fruit que le soleil transforme en une vache, c'est-à-dire dont il fait une chose animée, un être laborieux et fructueux. Celui-ci est surveillé par la Raison mais la mouche-guêpe le pique en lui inoculant les ambitions et les désirs humains qui le conduisent, dans l'angoisse, jusqu'à la dernière Égypte.

La seconde interprétation, historique, dépouille le conte du merveilleux et de l'impossible en le ramenant à une chronique. Isis fut fille de Prométhée et maîtresse de Jupiter. Elle se battit contre le roi des Argiens nommé Argus, qui l'a faite prisonnière et gardée captive. Jupiter a fait assassiner son geôlier par Mercure. Isis a fui alors sur un bateau ayant la vache pour enseigne. Elle navigua jusqu'en Égypte où elle épousa le roi Apis. La défabulisation du mythe est attribuée à un certain Theodontius, compilateur latin de basse époque ou philosophe de Campanie du IX-X[e] siècle, dont l'œuvre est perdue[27].

Pour la chronologie, Boccace relève plusieurs contradictions chez Eusèbe[28], selon lequel Io, fille d'Inachos, serait née tantôt l'an 3397 du monde, tantôt en 3547, tandis qu'Isis fait son apparition en 3783. Il note aussi qu'on lit dans *La Cité de Dieu* de saint Augustin que, pour certains, la déesse vint en Égypte non pas de Grèce mais d'Éthiopie[29]. Quelles que soient les divergences des historiens sur la période préégyptienne de sa vie, tous sont d'accord sur ses immenses bienfaits dans la vallée du Nil. En les énumérant, l'auteur se base en premier lieu sur Fulgence qui, par ailleurs, a lui aussi interprété la légende de la vache, de même que celle du taureau de l'Enlèvement d'Europe, par son image représentée sur le navire[30]. Isis y enseigna à labourer la terre, à semer et à recueillir les blés à temps, à en faire du pain. Elle a appris aux Égyptiens à vivre et à travailler ensemble et elle leur a donné des lois.

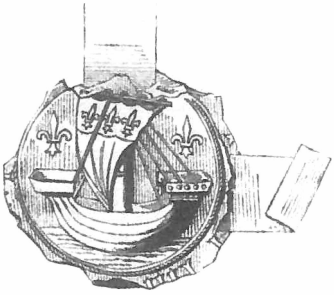
> *Aussi dit-on qu'elle trouva, moyennant la subtilité de son esprit, certaines figures des lettres, non seulement convenables à leur parler mais d'avantage propres à comprendre les sciences.*

Ces choses ont paru tellement merveilleuses qu'on l'a pensée venue du ciel et non de Grèce. Aussi fut-elle considérée et vénérée de son vivant comme une déesse.

40. Pieter Lastman, *Junon découvrant Jupiter avec Isis-Io*, 1618. Londres, National Gallery. Photo du musée.

41. Boccace, *Des claires et nobles femmes*, B.N. MS. FR. 598, fol. 16 v°, 1403. Photo B.N.

42. *Navire des armoiries de la Ville de Paris* : sceaux de 1415 et 1406.



43. « La très ancienne Ysis déesse et royne des Égyptiens » : Boccace, B.N. MS. FR. 12420, c. 1402. Photo B.N.

> *La majeste, la deite et excellence, apres la mort fut tant grande et tant renommee que les rommains, les seigneurs de tout le monde, lui firent edifier un temple moult grant auquel ils instituèrent faire à elle sacrifice et reverences grandes et solemnelles selon que on avoit accoustume faire en egipte.*

Nous empruntons cette dernière citation au manuscrit *Des claires et nobles femmes* dont Philippe le Hardi et Jean de Berry reçurent chacun un exemplaire magnifiquement illustré en 1404[31]. La traduction française a été terminée par Laurent de Premierfait, le 12 septembre 1401 (fig. 41). On en connaît d'autres copies du XV^e^ siècle[32]. Une histoire du culte d'Isis à Rome se répand parallèlement à sa légende de Paris et de Melun.

La miniature en tête du chapitre représente « *la tres ancienne ysis deesse et royne des egyptiens* », dans un bateau, pareil à celui du blason parisien[33] (fig. 42). Elle porte le nimbe doré des saints. Des personnages pittoresques s'avancent en discutant à sa rencontre (fig. 43). Le navire porte parfois le pavillon avec une vache[34] (fig. 44). Dans la *Généalogie des dieux,* Isis, fille de Prométhée, est une guerrière avec un arc (fig. 45). La lune surgit derrière sa silhouette et elle est entourée de monstres[35]. Un recueil très populaire à la fin du Moyen Âge, *La Mer des hystoires* (1488)[36], donne d'autres précisions sur son iconographie :

> *On la peignait comme une fort belle pucelle couverte et vestue dung fin rocquet de lin entremesle de lettres dor, en sa teste porte une couronne dor et en son front des cornes de beuf.*

On y apprend en outre qu'Isis eut pour époux Osiris, frère du géant Typhon qui le découpa en morceaux, qu'elle inventa non seulement les lettres mais aussi l'art d'astrologie et que son simulacre et image fut jeté par l'empereur Tibère dans le Tibre à la suite d'une aventure galante dans son temple, qu'elle transforma une femme en homme et que ces choses sont grandes fictions poétiques.

Une interprétation théologique s'ajoute aux exégèses cosmogonique et historique. Elle est donnée par Christine de

44. *Isis, reine et déesse des Égyptiens* : Boccace, éd. 1487, Louvain. Photo B.N.

45. *Isis, fille de Prométhée* : Boccace, éd. 1498, Paris. Photo B.N.

Pisan dans son *Épître d'Othéa,* écrite vers 1400, à l'époque même où la déesse jouit d'une nouvelle renommée en France. Nous avons vu l'un de ses manuscrits glosé par Jean Miélot. Io et Isis y sont traitées séparément comme deux allégories indépendantes[37], l'une relative aux Saintes Écritures, l'autre à la conception du Christ.

Pour Io, la vérité que les poètes expriment par les fables est celle des hiéroglyphes qu'elle a appris aux Égyptiens et qui contiennent l'enseignement divin. Lorsqu'il est dit que Jupiter l'aima

> *c'est à entendre les vertus de Jupiter qui en elle furent...*

Ceci explique sa transformation animale (XXIX) (fig. 46) :

> *Elle devint vache car si comme la vache qui donne laict lequel est doulx et nourrissant, elle donna par les lettres qu'elle trouva, doulce nourriture à l'entendement.*

Morale : le bon esprit doit se délecter à lire les livres saints.

La seconde allégorie (XXV) est plus extravagante encore. Le texte invite à cultiver en soi les graines de l'esprit :

> *Toutes vertus entes et plantes*
> *En toy comme Ysis faict les plantes*
> *Et tous les grains fructifier ;*
> *Ainsi doibs tu edifier.*

Isis, qui enseigna l'agriculture aux hommes et qui, depuis Macrobe et Isidore de Séville, faisant écho à Servius, Plutarque et Varron[38], était identifiée avec la terre même, devient naturellement l'image de la fertilité de l'âme, mais elle illustre également l'un des plus grands mystères du christianisme.

Après avoir rappelé que :

> *Ysis dient aussi estre deesse des plantes*
> *et de cultiveure qui leur a donné*
> *vigueur et croissance de multiplier...*

Christine révèle un deuxième sens caché dans le quatrain en tête du chapitre :

> *La ou il dit que a isys qui est plantureuse doibt ressembler, povons entendre la benoiste conception de Jesucrist par le sainct esperit en la benoiste Vierge marie mere de toute grace... Laquelle digne conception doit le bon esperit avoir entee en soy et tenir fermement le digne article si comme le dit sainct Jacques le Grand*
>
> *Qui conceptus est*
> *de spiritu sancto*
> *natus ex Maria*[39].

Le mythe égyptien se superpose brusquement à l'Évangile.

Dans les illustrations des manuscrits, on voit Isis tantôt en jardinière ailée soigner les arbres et les plantes[40], tantôt descendre du ciel sur un nuage ourlé comme de l'étoffe pour greffer une nouvelle branche sur un tronc desséché[41] (fig. 47 et 48). L'opération a été rapprochée de la greffe qui, dans le *Pèlerinage de l'Âme* de Guillaume de Deguileville (1330-1375), se fait sur l'Arbre de Jessé et symbolise l'enfantement de sainte Anne[42].

Les différentes transpositions de la légende découlent régulièrement les unes des autres et se développent dans tous les sens. Parfois elles se regroupent. C'est à cette même allégorie de la déesse-cultivatrice préfigurant l'Immaculée Conception que Jean Miélot, en remaniant l'*Épître* en 1460, a rajouté la note sur son idole parisienne que l'on pouvait voir alors à Saint-Germain-des-Prés, en précisant encore, conformément à Servius-Isidore de Séville[43] que

> *Isis... est en la langue egyptienne appelee terre* [44].

La fable gréco-égyptienne et ses ramifications théologiques, cosmogoniques et historiques s'y trouvent réunies et confondues dans une même évocation légendaire. Si Corrozet, en présentant, cent ans plus tard, la même divinité avec son effigie, ne fait aucune mention de tous ces développements mythologiques, c'est que son *Guide* est limité aux singularités de Paris.

46. *Isis-Io changée en vache, Allégories des connaissances divines* : Christine de Pisan, B.N. MS. FR. 606, début du XV^e siècle. Photo B.N.

47. *Isis soignant les arbres, Allégories de l'Immaculée Conception* : Christine de Pisan, B.N. MS. FR. 60(début du XV^e siècle. Photo B.N.

48. *Isis soignant les arbres et les plantes, Allégories de l'Immaculée Conception* : Christine de Pisan, Bruxelles, Bibliothèque royale Albert Ier, MS. 9392, fol. 28 v°. © Bibliothèque Royale.

Les Antiquitez et singularitez de Paris de Corrozet fixent la légende de son idole pour un demi-siècle. Les rééditions du livre devenu classique se succèdent chez Bonfons en 1561, 1568, 1576, 1587. Des extraits de son chapitre étymologique se retrouvent, traduits en latin, dans une publication de Theodor Zwinger, à Bâle (1577) [45]. Ils sont repris avec un renvoi à leur auteur dans la *Cosmographie universelle* de Belleforest (1585)[46] qui y englobe le fief de l'abbaye parisienne :

> *Et quant à Isy ou Issy, il est hors de doubte qu'il a pris le nom de la deesse Isis, là adoree et l'idole de laquelle estoit à Saint Germain des prez.*

L'ouvrage même de Corrozet fut remanié et complété progressivement. En 1605, Bonfons le réédite, une fois de plus, avec des arrangements nouveaux et sous son propre nom[47]. En 1608, *Les Antiquitez et choses plus remarquables de Paris* reparaissent comme « *recueillies par M. Pierre Bonfons et augmentées par frère Jacques Du Breul* »[48]. En 1612, Du Breul, religieux de Saint-Germain-des-Prés, alors âgé de quatre-vingt-quatre ans, donne une refonte complète de l'œuvre qui passe, du même coup, de quatre cents pages à treize cents[49].

La question de l'*Iseum y* est reprise dans un contexte élargi :

> *Au lieu où le Roy Childebert fit construire l'Église sainct Vincent à present dite de sainct Germain et a laquelle il donna son fief d'Issy, la commune opinion est qu'il y avoit le Temple d'Isis, femme d'Osiris autrement dit Jupiter le juste et que d'icelle le village d'Issy a prins son nom : où se void encore un ancien edifice et des murailles que l'on dit rester du chasteau de Childebert*[50].

Le dernier passage est rédigé de telle façon que l'on peut se demander si les ruines de ce château childebertin n'avaient aussi quelque rapport avec un monument d'Isis. En ce qui concerne sa statue de Saint-Germain-des-Prés, nous apprenons maintenant quelles ont été les circonstances de sa démolition en 1514. Celle-ci fut ordonnée par Briçonnet

> *sur la remonstrance que luy fit le Secretain frere Jean surnommé le Sage : assurant qu'il avoit trouvé une femme à*

> *genoux devant icelle idole, tenant une touffee de chandelles allumees et deplorant quelque perte qui lui estoit advenue. Et interrogee qu'elle faisoit là, respondit que des escoliers au pré aux clercs lui avoient donné ce conseil et dict :* « Allez à l'Idole de sainct Germain et vous trouverez ce qu'avez perdu. » *Un trivial Rhapsodieux a escript que la dicte idole est encore entière et que les moynes de ceans l'ont cachee en certain lieu. Mais je puis affirmer du contraire : c'est à savoir qu'elle a esté brisee et mise en pieces, l'ayant apprins de quatre de nos Religieux qui s'emploièrent à la demolition lesquels estoient encore vivans en l'an 1550*[51].

L'idole de Saint-Germain-des-Prés n'y était donc pas gardée comme un morceau d'antiquité et une curiosité de musée. Des cierges étaient brûlés dans l'église devant la déesse décharnée encore au XVI^e^ siècle. Avec Issy qui s'adjoint à Paris et à Melun, les centres de son culte se multiplient le long de la Seine. À Paris même elle possédait un deuxième sanctuaire.

Celui-ci aurait été élevé à l'emplacement de Notre-Dame-des-Champs. Pour Corrozet[52], l'église a succédé au temple de Mercure, dont saint Denis chassa le diable et ruina le simulacre. Du Breul remarque à ce propos que le temple de Mercure devait se trouver à Montmartre[53], le *Mons Mercurii*[54], et qu'une statue ancienne est toujours là, plantée sur le pignon du monument. Il n'ignore pas qu'André Favyn l'identifie, dans un ouvrage contemporain (1612)[55], avec l'archange saint Michel, gardien de France « *insculpté à l'antique* » et que certains savants y reconnaissent Cérès. Lui-même exprime une opinion nuancée :

> *Mais je croirois que ce fut de quelque autre idole : pour la proximité qu'il y a jusques a Abbaye de Sainct Germain des Prez ou estoit adoree Isis appellee par les Romains Ceres…*

Une gravure du XVIII^e^ siècle en montre le dessin[56] (fig. 49). La légende explique, avec une référence à Du Breul :

> *Cérès Chrétienne*
> *Notre-Dame de Compassion*

sculpture très antique du 2e siècle…
elle pèse le froment des élus, sortis de son
ventre Virginal, dans la juste balance
de son âme affligée jusqu'au martyre.

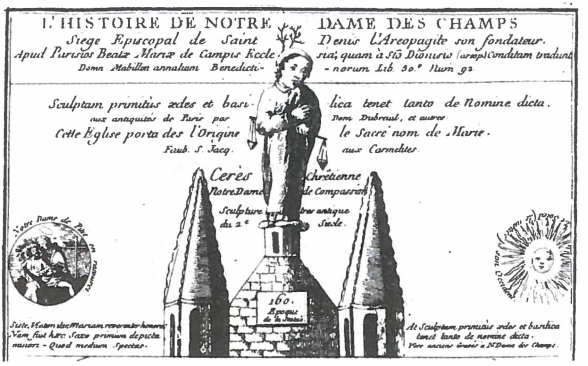
Deux médaillons, l'un contenant la Vierge de Pitié avec le Christ mort au visage rayonnant comme le soleil, l'autre le soleil mourant à l'Occident, complètent le parallèle entre les mondes évangélique et païen, en rejoignant la pensée de Christine de Pisan. Le mystère isiaque revit avec le blé et l'astre symboliques.

La même divinité avait son effigie des deux côtés du même terrain, les champs de Notre-Dame continuant les prés de Saint-Germain, à quinze cents mètres de distance.

Dom Jacques Du Breul était un érudit infatigable qui publia de nombreux textes du fonds de Saint-Germain-des-Prés parmi lesquels le *De gestis Francorum* d'Aimoin (1602)[57] dont l'appendice contient la *Descriptio de Ydolo Yside sita in Leucoticio,* un incunable de la légende. On lui doit aussi une importante chronique de son abbaye, restée en manuscrit[58], où l'histoire de la déesse est présentée dans son contexte mythologique avec des développements nouveaux.

La tradition médiévale classique d'Isis, déesse égyptienne et fille d'Inachos, premier roi des Grecs, qui violée par Jupiter se sauva en Égypte où elle a enseigné à cuire le pain, est fidèlement reprise avec une référence à Clément d'Alexandrie[59]. Une note tirée de Conrad de Lichtenau, abbé d'Ursperg (mort en 1240)[60] ajoute qu'elle était sœur de Pharoneus, une protectrice des Égyptiens qui l'ont divinisée après sa mort : si quelqu'un disait qu'elle fut un être humain, on lui coupait la tête. La dernière phrase provient de saint Augustin[61], tandis que tous les autres éléments de ce récit figurent dans l'*Histoire ancienne jusqu'à César* (1223-1230)[62]. Le religieux se sert pourtant d'une source allemande et c'est encore à la *Chronique de Nuremberg* (1493)[63] qu'il renvoie pour des informations supplémentaires. Sans doute la bibliothèque de l'abbaye possédait-elle un excellent fonds germanique.

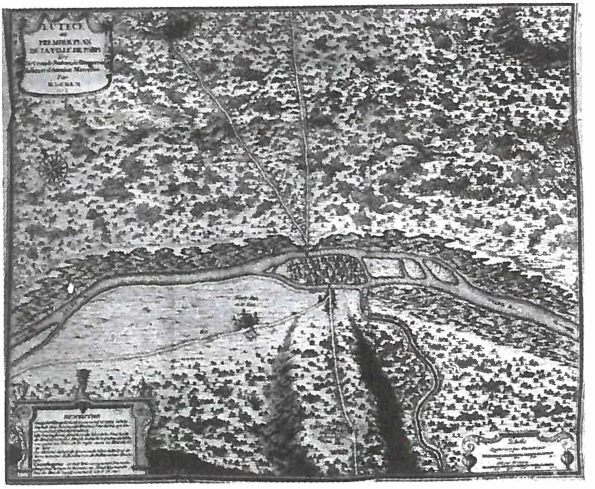
Du Breul se demande comment et quand a été trouvée la statue. Il ne pense pas qu'elle ait été recueillie par Childebert, roi chrétien qui ordonna la destruction de tous les restes de



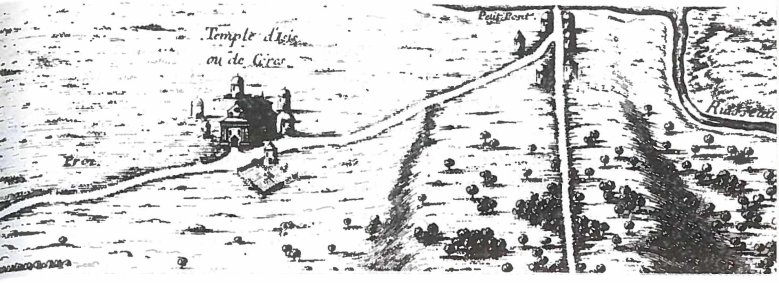
49. *Idole de Notre-Dame des Champs* : gravure de la Bibliothèque de l'Arsenal, XVIII[e] siècle. Photo Flammarion.

50. *Isis et Sérapis* : monnaie de 362, d'après Barionus, 1600.

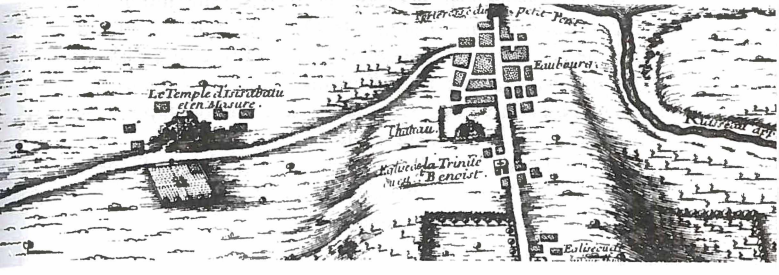
51. *Plan de la ville de Paris*, d'après N. de Lamare, 1705.



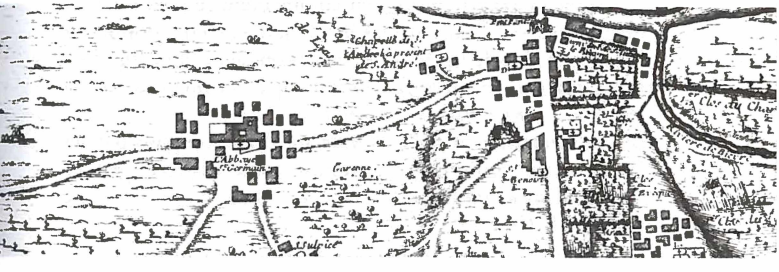
A - Premier plan de Lutèce.



B - Le temple d'Isis ou de Cérès (détail).



C - Le temple d'Isis abattu et en ruine (deuxième plan).



D - L'abbaye de Saint-Germain (troisième plan).

paganisme, mais par Morard qui l'installa dans l'église qu'il réédifia à partir des fondations, au commencement du XI[e] siècle, pour signifier l'antiquité de l'endroit. La conclusion concorde avec Quicherat. Des renseignements intéressants nous sont donnés sur la matière du monument. Le relief était en plâtre *(ex gypso quod platrum vocant),* ce qui le rattache aux traditions gallo-romaines, reprises avec une virulence barbare par l'industrie mérovingienne qui fleurissait dans la région avec un centre important, précisément à Saint-Germain-des-Prés[64].

L'iconographie est également traitée avec soin. Les auteurs cités sont Diodore de Sicile, Festus, Turnebe, Gyraldi[65]. Les Égyptiens représentaient Isis avec des pavots ou des épis de blé dans les mains. On lui donnait aussi des cornes de bœuf sur le front. Une image de la déesse se trouve sur une monnaie de 362 reproduite par Baronius (1600)[66] (fig. 50). La présence des mêmes attributs (pavots et blé) confirme que l'Isis des Égyptiens est la Cérès des Romains. Loin de s'estomper, la légende du Moyen Âge revit dans une érudition approfondie sur les lieux mêmes où elle est née.

Désormais la fondation isiaque, à l'origine de Saint-Germain-des-Prés, est mentionnée par tous les historiens y compris ceux qui la contestent :

> *Icy estoit le Temple d'Isis. Sa statue a esté gardée pour marque d'antiquité jusques à l'année 1514 qu'une croix fut élevée en son lieu,*

signale Cholet (1614)[67] en commentant le plan de Paris dessiné par Vassalieu. Nicolas de Lamare (1705)[68] donne sur le premier plan de Lutèce une restitution de l'édifice (fig. 51). C'est un distyle antique à triple nef, accompagné de la légende : *Temple d'Isis ou de Cérès.*

Le deuxième plan de la ville de Paris conquise par les Français sur les Romains le montre ruiné (fig. 51 C) : *Le Temple d'Isis abatu et en Masure...* Le troisième plan y place l'*Abbaye S. Germain.*

L'auteur explique qu'Isis ou Cérès était une idole tutélaire des Parisiens et que saint Denis ne toucha pas aux sanctuaires païens parce qu'il restait encore plusieurs idolâtres.

Le Guide de Paris et de Versailles de Claude Saugrain (1716)[69] annonce encore aux visiteurs de l'abbaye qu'il y avait

primitivement un temple dédié à la déesse Isis. Dom Jacques Bouillart (1724)[70], son deuxième historien, qui a sans doute utilisé le manuscrit de son prédécesseur, Du Breul, insiste sur cette filiation :

> *Le lieu qui parut le plus propre pour batire l'église, fut celui que l'on nommoit alors Locotice* (Lucoticia), ou, *selon l'opinion commune, restoient encore les anciens vestiges du temple d'Isis, situe au milieu des prez proche de la rivière de Seine ; afin de faire succeder le culte du Dieu du Ciel à celui des fausses divinitez de la terre…*

En mentionnant Lucotice comme lieu de la vénération de la divinité égyptienne par le peuple de Lutèce, Bouillart rejoint la rédaction princeps de sa légende.

Le village d'Issy demeure lui aussi directement lié à cette mythologie. Il en est question même dans un commentaire des *Silves* de Stace (1618)[71] et dans le *Dictionnaire universel* de Thomas Corneille (1708)[72], le frère de Pierre, qui y situe un deuxième sanctuaire :

> *Il y avoit aussi dans le Territoire de cette ville (Paris) des Temples dédiéz à la même Déesse (Isis) et selon quelques Scavans Antiquaires le village d'Issy, peu distant de Vaugirard, en a conservé le nom parce que la Déesse Isis y avoit un autre Temple, dont les Prêtres avoient des terres affectées pour leur subsistance.*

Quant à Cérès-Isis de Notre-Dame-des-Champs, on la retrouve non seulement dans la réédition revue et augmentée de Jacques Du Breul par Malingre (1640)[73], mais aussi dans l'histoire de Saint-Denis de Jacques Doublet (1625)[74]. Charles Patin (1681)[75] signale encore dans sa *Numismatique des empereurs romains* que cette statue *(Ceres autem Isis)* faisait pendant à celle de Saint-Germain-des-Prés, tandis qu'André Favyn[76], qui y a reconnu l'archange saint Michel, indique en revanche deux autres centres de son culte

> *à cinq ou six lieux d'ici* (Saint-Germain-des-Prés), *au village dit jusqu'à présent* Sainct Cheour *par nos anciens* Sacrum Cereris… *et plus haut au village de* Vuitceour

> *ou estoit la ferme et maistrie ordonnée pour la nourriture des faux prestres de ceste Deesse,* Victus Cereris.

Vuitceour était probablement le même village près de Villejuif que Sébastien Roulliard (1628)[77] appelle *Huict solds* ou *Vingt-sols :*

> *lequel est nommé en latin* Villa Cereris, *qui vault autant que* Villa Isidis.

L'auteur est également persuadé

> *que l'Effigie qui reste sur le pinacle de Nostre-Dame des Champs maintenant desservie par les sœurs carmelines, soit de la mesme Isis.*

Ces faits sont mentionnés en relation avec une *Histoire de Melun* dont la légende connaît maintenant, de son côté, une floraison nouvelle.

Melun-Iseos est encore signalé, sans référence à une source, en 1619, dans les *Mémoires des Gaules* de Scipion Dupleix[78]. Paris était bâti sur le modèle de cette ville avec son île et ses deux ponts. En 1630, Melun-Is se retrouve, rapidement cité, dans l'*Histoire du Gastinois* de Dom Morin[79]. Mais, entretemps, des éléments nouveaux de ces spéculations étymologiques et historiques ont été recueillis dans un passage d'Abbon.

Le Siège de Paris par les Normands faisait partie du même recueil de Dom Du Breul, paru en 1602, que les *Gesta Francorum* d'Aimoin. Il y était reproduit d'après le manuscrit du IX^e^ siècle[80] qui, lui aussi, appartenait au fonds de Saint-Germain-des-Prés. C'est encore là, dans son berceau, que l'on a conservé le document le plus ancien de la légende. Les premiers mots du barde s'adressent à Paris en évoquant les origines de son nom :

> *Dic alacris salvata Deo Lutetia summo,*
> *Sic dudum vocitata, geris modo nomen ab urbe*
> *Isia...*

Parle, glorieuse Lutèce, toi qu'a sauvée le Dieu Tout-Puissant
Le nom que tu portes depuis peu tu le tiens de la ville d'Isia…

Une glose précise *nam Parisius dicitur*[81]. Mais on s'est demandé quelle a été exactement cette Isia qui se trouve

… Danaum *latae media regionis*
Quae portu fulget cunctis venerabiliori
Hanc Argiva *sitis celebrat peravara gazarum.*

Deux mots : *Danaum,* que l'on traduit *des Grecs,* et *Argiva-Argien* semblent indiquer qu'il s'agissait d'une ville hellénique que l'on a vainement cherchée sur les cartes et chez les auteurs anciens[82]. Déal[83] tranche la question en remplaçant *Danaum* par *Danorum,* c'est-à-dire *des Normands,* et *Argiva* par *ardifera, incendiaires,* et donne la traduction suivante :

… Isia, située au sein des vastes régions envahies par les Normands,
Cité fameuse par son port magnifique,
La soif des richesses la fait célébrer par ses incendiaires.

Melun était brûlé en 845 par les Normands. Villes insulaires et portuaires, Melun et Paris se faisaient pendant sur la Seine. Paris rivalisait avec Melun. Ce serait donc à Melun que songe Abbon lorsqu'il s'exclame :

Ô toi, son émule Lutèce
Une heureuse métamorphose change ton nom par le sien, et tu seras appelée Parisis par tout le monde à venir, pareille à la ville d'Isis (Isae quasi par)[84].

Quelle que soit cette ville, une ville de l'Ile-de-France ou une ville grecque, l'étymologie forgée dans un élan poétique est bien la même.

Dès leur publication, ces vers qui datent de 896-898 sont constamment cités. André Duchesne (1609)[85], le « père de l'Histoire de France », les met, sans hésiter, en relation avec

Melun, en confondant toutefois Abbon, moine de Saint-Germain-des-Prés (880-923) avec Abbon, abbé de Fleury (945-1004) :

> *... Les autres maintiennent qu'elle fut appelée Paris pour ressembler naïvement et marcher de paire avec la ville Isia maintenant dite Melun : entre lesquels est Abbon, jadis abbé de Fleury sur Loire qui en a escrit ces vers du temps de Charles le Chauve.*

La citation qui suit *(Dic alacris...)* ne permet aucun doute sur l'identité de son auteur. En reprenant, de son côté, ce texte :

> *Lutecia quondam sic vocitata geris modo nomen ab urbe Isia...*
> *Ô Lutèce ainsi jadis appelée, tu portes maintenant un autre nom tiré de la ville d'Isis...*

Roulliard (1628)[86] convient que le passage en question n'est pas suffisamment clair et que le nom d'Isis pourrait se rapporter, s'il n'y avait des recoupements solides, tant à Melun qu'à Paris où la déesse fut également idolâtrée. Et il propose une exégèse basée sur Jacques Le Grant qui assimile Iseos à Melun, précisément pour cette période carolingienne. C'est lui, Roulliard, qui retrouva cette rédaction du conte médiéval dont Corrozet n'a fait qu'une brève mention. Et c'est autour de toutes ces découvertes qu'il a bâti un roman fantastique.

L'historien avoue, lui-même, qu'il n'accordait aucune foi aux dires populaires attribuant la fondation de sa ville à la déesse, jusqu'au moment où il tomba, par pur hasard, sur le *Sophologium* du prédicateur augustin. La preuve irréfutable qui manquait a résolu d'un coup l'ensemble des problèmes. La souveraine étrangère fut reconnue dans l'univers entier.

Aucune divinité n'était plus célébrée et plus illustre que l'Isis égyptienne. C'était une Pasithée ou Toute Déesse. Une inscription ancienne l'appelle la Reine du Monde. Mais les poètes ont raconté à son sujet des choses tellement étranges que deux questions doivent être éclairées :

> *1 - en quel temps la ville d'Isis, prise pour Melun auroit este bastie par elle, ou du moins consacrée à son culte et service ;*
> *2 - en quel siecle cette Dame ha vescue ; comment il est possible que de l'Aegypte, païs si eloigné, elle soit venue a la cognoissance de nostre peuple Gaulois…*

Pour la chronologie, Roulliard se base, à peu de choses près, sur Eusèbe[87], sans tenir compte, comme Boccace, de ses contradictions. Il s'ensuit qu'Inachos a commencé à régner sur les Argiens l'an 3500 du monde qui était l'âge d'Abraham, que Io est née avant 3400 et qu'elle a fui en Égypte en 3670. Elle a changé son nom en celui d'Isis en 3680, en devenant déesse vers la même date. Elle a vécu plus de six cents ans et elle est morte avant la destruction de Troie, brûlée en 4000. Roulliard remarque que Lemaire de Belges n'est pas éloigné d'Eusèbe dans ses estimations de temps

> *de maniere que tout bien considéré, on ne peut vraysemblablement cotter la fondation d'Isis prise pour Melun que depuis l'année 3680.*

En ce qui concerne la seconde question, nous savons par le scoliaste de Bérose et de Manéthon, c'est-à-dire par Annius de Viterbe, ainsi que par plusieurs auteurs

> *que cette Deesse Isis, pendant les six cens ans qu'elle ha vescu, ait circuy tout le monde ; soit venuë en Italie, et de là en nostre Gaule soubs le treiziesme Roy d'Icelle, nommé Lugdus : par ce moyen luy auroit esté fort facile de bastir cette ville là, nommée de son nom : et se faire adorer par les peuples d'icelle, qui l'avoient veuë de leurs yeux, et recogneu ses gestes admirables.*

Ce long voyage d'Isis n'est pas tellement invraisemblable. Le patriarche Noé n'en a-t-il pas fait un, lui aussi, à une époque antérieure ? Il est allé voir les peuples engendrés et les cités bâties par ses enfants. Sa vie a duré neuf cents ans dont trois cent cinquante après le Déluge (Genèse, IX, 28-31). En Gaule, il visita Gomer, fils de Japhet. En Italie, il a construit, toujours selon Annius de Viterbe, la ville de Gênes *(Jennes)*

ainsi appelée d'après son nom araméen *Janus,* et il est mort à l'endroit où fut fondée plus tard Rome :

> *a un costé de son tombeau estoit figure un visage d'homme à deux testes : signe qu'il avoit veu le devant et derrière du Deluge.*

Roulliard poursuit :

> *Mais quand à notre Isis, je croy que par quelque intervalle de temps apres Noë : ayant circuy le monde, elle retourna en Aegypte et y mourut, puis fut entierement déifiée à la mode des Gentils.*

À Melun, son temple s'élevait sur la pointe septentrionale de l'île, au bord de l'eau, où se trouvent actuellement les restes d'une chapelle médiévale.

Les choses se sont passées comme en Égypte :

> *De mesme qu'au rapport de Cesar, il y avoit pres Alexandrie une isle appelée* Issa, *du nom de cette mesme Deesse.*

De même la ville française a pris le nom d'Isia.

La parenthèse procède d'une double source : une *Vie de saint Laboire* et une *Géographie* nouvelle, qui toutes deux ont été publiées à la fin du XVI[e] siècle. La première présente un intérêt particulier pour toute cette étymologie, son auteur, un anonyme d'origine scotte, étant contemporain d'Abbon. Sa plus ancienne édition par Surius ne date que de 1579[88]. On y apprend que Jules César ayant fondé une ville ceinte par les eaux de la Seine l'aurait appelée *Parisius* à cause de sa similitude avec une île marine *Isius*[89] pour laquelle il n'y a aucune indication géographique. Mais une *Isidis insula* est signalée par Ortelius (1596)[90] qui se réfère à Ptolémée, près des rivages arabiques, c'est-à-dire non loin du delta du Nil. C'est une variation de la version du *Siège de Paris* qui, elle aussi, remonte au IX[e] siècle. En faisant valoir ces textes, Roulliard en a volontairement refondu les éléments. La confusion des établissements insulaires isiaques (une île marine inconnue, l'île proche d'Alexandrie, une île sur la Seine) d'une part, la sup-

pression de toute allusion à *Parisius* de l'autre, enfin l'attribution à César de la localisation égyptienne *d'Issa,* due à un géographe moderne, lui ont permis de s'en servir pour Melun. Aussi se garde-t-il de signaler la provenance de ses renseignements qu'il arrangea selon ses propres vues.

Il reste à établir, à la lumière de tous ces faits, l'époque de fondation de Paris, Para-Iseos, pareil à Melun, qui par définition lui est de beaucoup postérieure. Ce laps de temps est révélé par le nom même de son antécédent. En arrivant en Gaule, il y a mille six cent cinquante ans, César l'appelait déjà *Melodunum, Castrum Melodunum, Meledunum, Milidunum* ne signifie pas autre chose que mille et un ans d'antériorité sur Lutèce.

MELUN je suis : qui eus à ma naissance
Le nom d'Isis, comme des vieux on sçait.
Sy fut Paris construict à ma semblence,
Mille et un ans, depuis que je fus faict.

L'explication diffère de celle de Corrozet et de Belleforest[91] pour qui les mille et un ans correspondraient au temps où la cité a conservé son nom originaire et elle implique des dates précises : si Melun était bâti par la reine égyptienne après sa déification l'an 3680 du monde, Paris serait donc fondé en 4681.

L'auteur se souvient de ces vers qu'il a appris lorsqu'il était enfant, sans doute autour de 1580.

La découverte à Melun en 1864 d'un autel consacré à Sérapis, lors de travaux exécutés précisément dans l'île de la cité, a permis de se demander si ces légendes ne procèdent pas d'un fonds gallo-romain local. On a même supposé que l'une de ses figures sculptées représentait la Seine ou Isis[92].

Paris étant émule de Melun, il en reprend naturellement le culte. Aussi l'histoire de l'Isis mélodunoise se prolonge-t-elle avec l'Isis parisienne. Roulliard est le premier de tous ces historiens à se demander si le navire des armoiries de la ville n'était pas à l'origine l'image même de la déesse, comme la libourne ou la galiote chez les Suèves, d'après Tacite[93]. Il se demande aussi pour quelle raison l'idole de Saint-Germain-des-Prés fut conservée jusqu'au début du XVI^e^ siècle. La réponse lui est donnée par Nicéphore Calliste. Le moine byzantin

de la première moitié du XIV^e siècle[94] relate que lorsque Théophile, patriarche d'Alexandrie, sur l'injonction de Théodose, a démoli le temple de Sérapis, il a brisé aussi toutes les images de tous les dieux sauf une, celle de *Simia,* « *Singesse* ou *Guenuche* », qu'il exposa sur une colonne en un lieu éminent de la ville

> *afin que les Gentils d'Aegypte, eussent honte à l'avenir, quand on leur repraesenteroit, qu'ils eussent austrefois adoré une si laide grimasse soubs tiltre de Déesse. Ainsi cette Idole auroit esté réservée par tant de siecles en l'Abbaye de Sainct Germain des prez pour marque et object de mesme dérision*[95].

La dernière proposition s'enchaîne de telle façon que l'on peut croire qu'elle se rapporte à une statue alexandrine. Roulliard s'est adressé, lui-même, à un religieux de l'abbaye pour des renseignements supplémentaires sur cette figure sculptée. Celui-ci, en se souvenant de la description d'un frère plus âgé qui l'avait vue, a répondu :

> *qu'elle estoit comme d'une grande Femme haute, maigre et dechevelée et qui avoit la moitié du corps couverte d'un raiseau estendu pardessus…*

La présence de ce vêtement, le « *linge* » de Corrozet, concorde avec Plutarque *(Isis et Osiris, XXXII)* disant que dans la ville de Saïs, le simulacre de la même déesse était aussi couvert d'une pièce d'étoffe. Une inscription y annonce en effet :

> *Je suis tout ce qui ha esté, qui est, et qui sera jamais : et n'y ha encores eu homme mortel* qui m'ait descouverte de mon voile[96].

Nous retrouvons à Saint-Germain-des-Prés la déesse égyptienne à l'intérieur d'un cadre élargi. Saïs, Alexandrie, Issa-*Insidis insula* se profilent maintenant derrière sa silhouette. Il s'en dégage un dernier rapprochement :

> *D'ailleurs sur la mesme denomination de la ville d'Issa près d'Alexandrie… il y ha pres Paris, le village d'Issy, dis-*

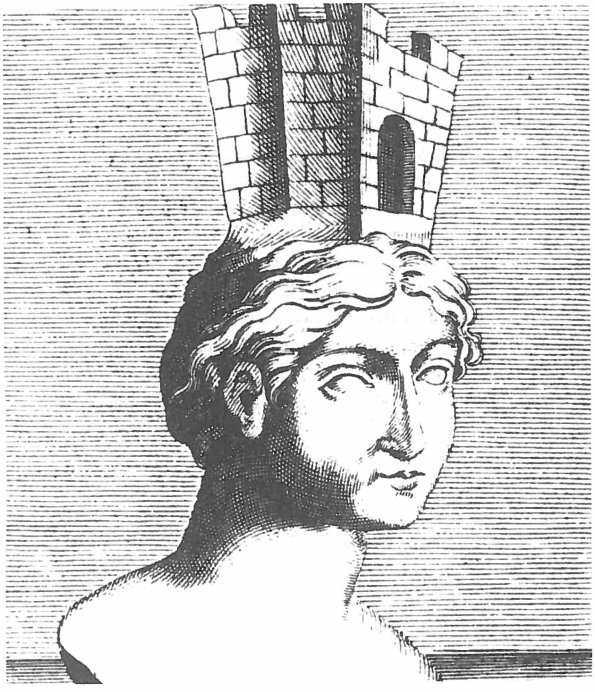
> *tant de Sainct Germain des prez, environ une lieue, et du mesme costé auquel demeuroient les Prebstres ou Religieux de cette Deesse, appelez* Isiaques…
> *Ces Prebstres ou Moines* Isiaques *avoient la teste rase, les pieds nus et liez de sandales et sur le corps un vestement de lin en forme de surplis…*

Leur mode de vie et leurs usages vestimentaires sont connus par Apulée et plusieurs autres écrivains. Suétone[97] raconte que lorsque l'empereur Othon célébrait les sacrifices d'Isis, il était revêtu du même linge blanc. La déesse égyptienne fut vénérée à Rome. Au dire de Spartien, Caracalla lui a bâti partout des temples magnifiques, tandis que l'empereur Commode poussait déjà sa dévotion jusqu'à porter en procession le chien Anubis sur ses épaules[98]. Tous les mystères du culte égyptien sont évoqués dans le paysage de l'Ile-de-France.

Nous arrivons à un sommet du développement. Jusqu'à la fin du XVI[e] siècle, il n'a été question que de deux centres isiaques. Dès 1612, on en compte six dans la région de la Seine, quatre ou cinq temples, un ou deux collèges de prêtres, deux statues. Publiés en 1579 et en 1602, deux textes fondamentaux du IX[e] siècle ont renouvelé les sources de la légende. Et c'est encore un texte médiéval retrouvé qui en a raffermi les données. Le mythe revit environné d'anthologies antiques, alimenté de croyances populaires. Il est conté avec l'accent d'une geste. Les historiens latins et grecs, les chroniqueurs français et germaniques en garantissent la véridicité. Vers 1630, la fable de l'Isis française atteint son plein épanouissement. Une nouvelle étymologie et une troisième idole parisienne s'y ajouteront au cours du XVII[e] siècle.

52. *Isis Faria* : médailles d'Hélène, épouse de Julien, d'après Tristan de Saint-Amant, 1644.

53. *Tête de bronze tourellée* trouvée à Paris, près de Saint-Eustache, d'après C. du Molinet, 1683.



LES ISIS ET UN APIS FRANÇAIS

Paris n'est pas *para* mais *Paria Isis.* Jean Tristan, sieur de Saint-Amant (1644)[1], l'affirme en se basant sur les médailles d'Hélène, épouse de Julien qui gouverna la Gaule pendant cinq ans et séjourna à Lutèce en 358 et 359. On la voit représentée sous l'effigie de la déesse avec un sistre dans la main et l'inscription *Isis Faria* ou *Isis Paria* (fig. 52). Selon une opinion courante, le surnom *Paria, Pharia, Faria* proviendrait du *Phare* d'Alexandrie, mais pour le numismate ce serait l'inverse : Tertullien ne dit-il pas, dans son second livre *Ad Nationes,* que *Pharia* était la fille de *Farao* ou *Pharaon,* le roi d'Égypte ? Le docteur de l'Église raconte, d'autre part, que le souverain l'a donnée en mariage à Joseph qui a sauvé le peuple égyptien de la famine et que Joseph fut surnommé Sérapis à cause du diadème de cheveux ornant sa tête[2]. Or Sérapis fut l'époux d'Isis. C'est donc l'ancien, le véritable nom de la déesse, où *Pharia* procède du *Pharaon,* qui se retrouve à la fois dans le *Pharos* alexandrin et dans la capitale française :

> *Les Parisiens avoient reçu leur nom de PARIA ISIS, pour raison du culte de cette Deesse qu'ils avoient introduit tant en Illyrie qu'en Gaule, en la Région avoisinante la*

> *riviere de la Seine et dans Lutèce, appelée Lutèce des Parisiens ou Farisiens pour cela.*

Dans un fragment de saint Hilaire concernant le synode tenu à Rimini, la ville de Paris est appelée *Farisea civitas.*

Il était donc naturel que la cité pharaonique, Paris, prît pour devise le navire sacré, l'*Isidis navigium,* vénéré dans la vallée du Nil, chez les Suèves, à Rome. Mais la cérémonie s'en faisait plus « *religieusement et plus particulièrement* » qu'ailleurs.

Aussi Julien l'a-t-il choisie pour capitale moins pour la salubrité des lieux qu'à cause du culte d'*Isis Faria* qu'il y trouva solidement établi et dont il fut lui-même un adepte :

> *En effet, cette Déesse estoit principalle deité que les Parisiens veneroient : car je me souviens en avoir veu autrefois és premieres années de mes estudes en Humanité, l'Idole qui estoit placée sur le faist de l'Église de nostre Dames des champs, tenant des epys en sa main…*

rappelle Jean Tristan en ajoutant que la statue de Saint-Germain-des-Prés, qui avait trois pieds de hauteur, a disparu. Le résumé de ces pages a été reproduit en latin, par Charles Patin, dans son traité sur la numismatique romaine (1681)[3].

La troisième figure de la déesse a été trouvée en 1675, lors des travaux de l'abbé Berrier dans le jardin de Saint-Eustache. Il s'agissait d'une tête en bronze tourellée. L'objet a été publié par Claude du Molinet, chanoine de Sainte-Geneviève, dans le recueil de Jacob Spon (1683)[4] (fig. 53). Son étude en constituait la vingt et unième dissertation intitulée :

> NOUVELLE DÉCOUVERTE D'UNE DES PLUS SINGILIÈRES ET DES PLUS CURIEUSES ANTIQUITÉS DE LA VILLE DE PARIS

L'emblème en forme d'architecture et le fait même qu'il a été prouvé qu'Isis fut adorée en ce pays permettent son identification et en même temps une assimilation nouvelle :

> *Celle que les Grecs ont appelée Io et les Égyptiens Isis est la mesme que les Romains ont honorée sous le nom de*

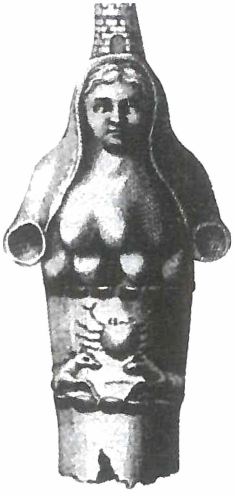
Cybele, scavoir la Terre ou la Nature mesme que les Égyptiens ont mariée avec Osiris qui estoit le Soleil, pour la rendre feconde et la Mere de toutes les productions qui se forment dans son sein.

L'iconographie de ces figures est d'ailleurs identique. Sur les médailles, Cybèle est coiffée d'une tour. Isis avait aussi une tour sur la tête. L'image trouvée à Rome, sous Léon X (1513-1521), en offre un exemple bien connu. Nature et terre nourricière, la déesse y est recouverte d'innombrables seins. Une autre statue, que l'on peut voir au Cabinet du Roi, porte les mêmes attributs. En réalité il s'agissait, dans ces deux cas, de Diane d'Éphèse. La première *multimammia* citée était décrite par Cartari (fig. 70) dans son chapitre sur Isis. La seconde, un faux antique, a été reproduite plus tard par Montfaucon (1719)[6] (fig. 54).

La suite de l'histoire de la déesse, ses voyages dans les pays barbares et lointains, en Allemagne et en Gaule, ses temples, ses collèges de prêtres, ses représentations et son navire dans la vision de Paris récapitulent ce qui était dit dans les ouvrages antérieurs. L'autorité de Spon que Bossuet et le Père La Chaise ont exaltée comme une gloire de la science française, redonne toutefois à ces légendes un rayonnement et un prestige nouveaux.

L'étude de Claude du Molinet a été réimprimée intégralement, d'une part dans son volume consacré au Cabinet de Sainte-Geneviève (1692)[7] qui possédait un moulage du relief, de l'autre dans l'édition posthume des *Antiquités de Paris* d'Henri Sauval (1724)[8]. Le bronze, lui-même, a passé successivement chez Girardon, Crozet, le duc de Valentinois qui le légua au Cabinet du Roi, et il se trouve aujourd'hui au Cabinet des Médailles de la Bibliothèque nationale[9]. Un nettoyage récent, dans les laboratoires du Louvre, a dissipé les doutes sur son authenticité (fig. 55). La sculpture attribuée à l'époque antonine a été importée probablement d'Italie[10].

L'attribution de la tête tourellée à la *Tutela* parisienne a soulevé une vive polémique[11]. L'attaque a été déclenchée par Moreau de Mautour, d'abord dans une communication à l'Académie Royale des Inscriptions (1717)[12], puis dans un chapitre de l'*Histoire de Paris* de Félibien (1725)[13]. Tout ce



54. *Diane d'Éphèse* du Cabinet du Roi, d'après B. de Montfaucon, 1719.

55. *Tête de bronze tourellée* : B.N., Cabinet des Médailles. Photo B.N.

que le Père du Molinet dit au sujet de la tête de bronze de feu Berrier est faux. Elle ne possède aucun des attributs d'Isis et elle n'apporte aucune nouvelle preuve aux théories du Père Du Breul-Malingre sur la religion ancienne des Parisiens. Le mythe est démoli méthodiquement en commençant par l'histoire romaine. À peine admis sous la république, le culte d'Isis fut constamment troublé sous les empereurs. Même le récit d'Apulée concernant son temple situé à Rome au Champ de Mars n'est pas certain. On voit donc mal comment la déesse aurait pu être reçue dans les Gaules. Le sieur de Saint-Amant, tous ceux qui pensent que le navire des armoiries et que le nom même de Paris ont des rapports avec Isis, se trompent.

Dans son acharnement destructeur, l'auteur démonte le mécanisme psychologique de tels égarements. Leur cause première est le désir d'un titre de noblesse :

> *Il en est des villes anciennes comme des familles : pour leur attribuer une origine illustre, on va chercher dans l'obscurité des temps les plus éloignés et l'on donne dans le merveilleux et dans la fable ou dans une étymologie souvent équivoque.*

L'analyse touche le fond même de la question. Le merveilleux créé par la magie et par l'obscurité du temps, le monde transfiguré par la magie des noms… Nous sommes au cœur de la genèse de la légende.

En récapitulant l'historique de ces fables, Moreau de Mautour en attribue, sans chercher plus loin, toute la paternité à Jean Lemaire de Belges, natif du Hainaut, et à Gilles Corrozet, Parisien. C'est à la suite de ces deux écrivains qu'elles ont été reprises par Jacques Du Breul-Claude Malingre, Tristan de Saint-Amant, le Père du Molinet, Nicolas de Lamaz.

On en retouve l'écho dans le théâtre. Un opéra *Isis,* de Quinault-Lulli, a été représenté à la cour royale le 5 janvier 1677 au château de Saint-Germain-en-Laye[14]. On y voyait la nymphe Io se transformer en déesse égyptienne, conformément à la version de Spon se rapportant au bronze récemment découvert près de Saint-Eustache. La tragédie lyrique s'achève par une apothéose :

Isis est immortelle
Isis va briller dans les cieux
Qui jouit avec les dieux
D'une gloire éternelle.

Schikaneder-Mozart, Cahusas-Rameau avaient de très anciens antécédents. La scène est reproduite dans une gravure de Bérain[15] qui a, sans doute, participé à la composition de son décor (fig. 56).

Des intermèdes égyptiens intervenaient dans les spectacles, les fêtes multipliant leurs fastes à cette époque où l'on retrouve Lulli, Bérain, avec comme paroliers et scénaristes Racine et Boileau entre autres[16]. Lors de la fête donnée en 1683 en présence du roi par le duc de Bourbon dans ses appartements de Versailles, la princesse de Conti était en reine d'Égypte entourée d'esclaves maures. Lulli et ses violonistes portaient des vêtements égyptiens.

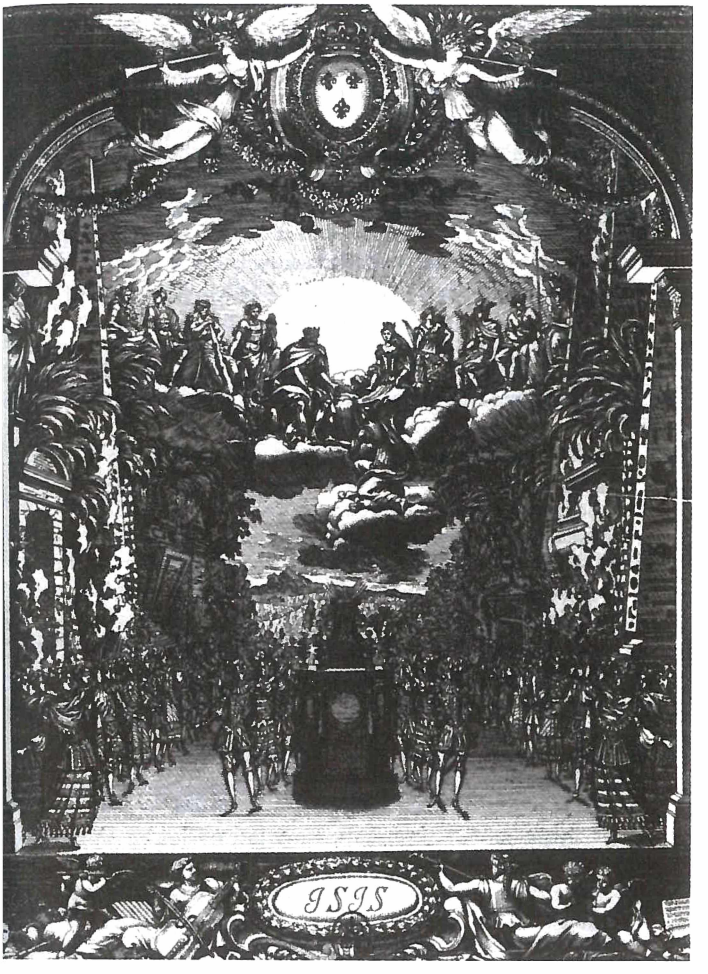
Considéré comme le savant de la cour, Racine se trouve sollicité à tout propos. Il ne collabore pas seulement à des spectacles de divertissements mondains mais aussi à un décor d'architecture. Et c'est encore un thème égyptien qu'il recommande pour la peinture murale de la ménagerie de Chantilly[17] et notamment la découverte du bœuf Apis par les prêtres de Memphis où

> *l'on allait en grande cérémonie au devant de ce nouveau dieu et c'est cette espèce de procession qui pourrait fournir un assez beau sujet pour le tableau,*

précise l'auteur dans un mémoire remis au duc de Bourbon vers 1690. Une deuxième scène devait représenter l'arrivée d'Apis à Memphis avec cent prêtres habillés de lin, la tête rasée, les uns avec des encensoirs, les autres avec des sistres. Ici encore c'est une apothéose.

Le Père Menestrier (1666)[18] a réagi contre ces contes égyptiens qu'il qualifia de bouffonneries. Dans son chapitre consacré à l'origine des armoiries parisiennes, le même recueil de Félibien contient une violente critique de Tristan de Saint-Amant par Leroy[19].

La riposte ne tarda pas. Un chapitre tout entier intitulé *Isis* a été ajouté, *in extremis*, par Dom Martin à son ouvrage



56. *Isis*, opéra de Quinault-Lulli. Apothéose finale. 1671. Gravure de J. I. Bérain. B.N., Cabinet des Estampes. Photo B.N.

sur la *Religion des Gaulois* (1727)[20]. Il se sert d'un argument irréfutable. Comment est-il possible à Moreau de Mautour d'affirmer que les Gaulois et surtout les Parisiens n'avaient jamais connu ou adoré la déesse égyptienne quand il subsiste dans le pays des inscriptions la mentionnant (fig. 57) : il y en a une en Flandre publiée par Schede (1648)[21], une autre, reproduite par Grasser (1617)[22], se trouve à Nîmes. Se situant aux deux extrémités diamétralement opposées, septentrionale et méridionale, des Gaules, ces deux exemples laissent supposer que le même culte était connu aussi au centre du pays. Une inscription de Soissons relevée par Mabillon (1685)[23] l'atteste formellement :

AUGUSTE, ATTENDU A METZ, A DÉDIÉ, VOUÉ CONSACRÉ, POSÉ CETTE PIERRE EN L'HONNEUR D'ISIS MYRIOMYME ET DE SÉRAPIS.

Déal[24], qui donne cette traduction, suppose qu'il s'agissait de la première pierre d'un temple. Pour Dom Martin, le monument soissonnais apporte la certitude absolue de l'établissement des fondations isiaques non seulement aux portes de Paris mais également à Paris même et à Melun. L'épigraphie gallo-romaine complète les textes d'Abbon, de Jacques Le Grant, de Guillaume Benoît, en justifiant pleinement toutes leurs spéculations étymologiques. Tous les auteurs mis à l'index par Moreau de Mautour, Lemaire de Belges et Corrozet en tête, sont réhabilités. L'édifice, élevé par l'imagination des érudits, reçoit un soubassement solide de dalles inscrites.

Épanouie dans le sillage de Paris, la légende a eu des ramifications dans le Midi et dans le Nord où Dom Martin a signalé des inscriptions antiques au nom de la déesse égyptienne :

> *On reveroit en Provence ces celebres Divinités qu'on adore en Égypte sou le titre d'Isis sœur et femme d'Osiris, inventrice du froment et de l'orge pour la nourriture des hommes et sous celuy d'Osiris, frere et mary d'Isis, Roy d'Égypte, desquelles Divinités Plutarque fait un très ample discours…*

affirme Honoré Bouche (1664)[25] en s'appuyant sur ces épigraphies dont l'une est en possession de Peiresc (1580-1637), l'illustre érudit d'Aix-en-Provence :

> PRO SALUTE DOMUS AUGUSTI, EX CORPORE
> PAUSARIORUM ET ARGENTARIORUM ISIDI ET OSIDIRI
> MANSIONEM AEDIFICAVIMUS.

Il s'agirait des officiers des galères qui élevèrent un temple en l'honneur des deux divinités pour la santé et la prospérité de l'empereur Auguste. Selon Mezeray (1692) [26], le pont du Gard porterait aussi une marque de cette religion. L'ouvrage d'art daterait de 120 après J.-C. et il serait l'œuvre d'Hadrien

> *par ce que les premieres lettres de son nom y sont gravées, et qu'on y voit une femme voilée qui semble estre la Déesse Isis, car cet Empereur, comme on le prouve d'ailleurs, se plaisait fort aux mystères de la Religion des Égyptiens.*

Du côté septentrional, c'est à Tournai que l'on a fait les découvertes archéologiques les plus spectaculaires : une main hiéroglyphique, une tête d'Apis, une figurine d'Isis, toutes trouvées dans la terre mais indépendamment et à des moments différents.

Par un étrange destin, la plus ancienne de ces trouvailles, la main de bronze, timbrée d'objets hétéroclites et enlacée par un serpent, a été envoyée précisément à Peiresc qui recherchait des antiquités égyptiennes (fig. 59). Plusieurs Isis dont une *Faria,* des Osiris, des Harpocrates et des Canopes, une momie enveloppée d'hiéroglyphes et une « *peinture hiéroglyphique* » figurent dans l'inventaire de ses collections[27], Peiresc a fait faire un dessin de cette dernière acquisition pour l'envoyer à Pignoria, le déchiffreur padouan de la *Table isiaque.* Celui-ci lui consacra un opuscule publié en 1623 à Paris[28], en 1624 à Venise, avec une troisième édition à Amsterdam (1669) (fig. 58).

Le bronze aurait été conçu pour être placé au bout d'un bâton, que l'on portait lors des cérémonies d'Isis. En décrivant ces pompes, Apulée mentionne[29] une forme semblable :

> *Le quatrième* (personnage du cortège) *montrait le symbole de l'équité. C'était une main gauche, tendue en*

Schedius de Dis Germ. p. 155.

ISIDI. SACRUM
SEX. POMPEIUS. SEX. L. SYRUS
MILES. LEG. V. AUG. V. S. L. M.

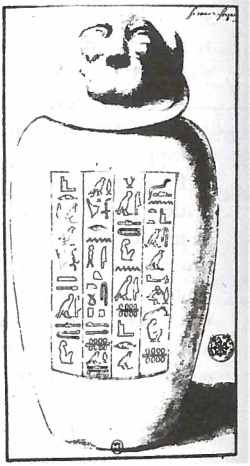
Jac. Grasser. antiq. Nemans.

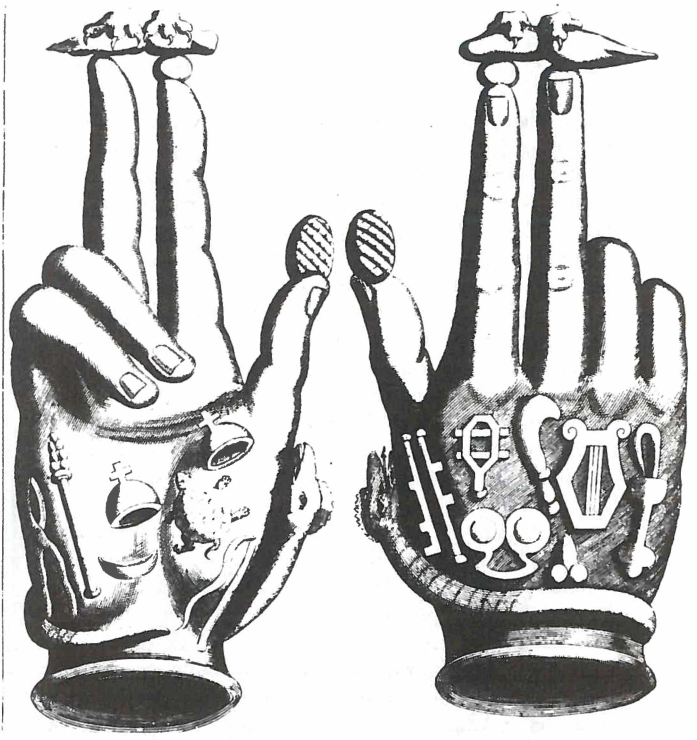
LUNAE. ET. ISIDI
AUG. SACR.
C. OCTAVII.
PEDONIS. LIB.
TROPHIMIO. SEVERI
AUG. V. S.

Mabillon Iter Germanic. sub finem.

ISI
MYRIONIMAE
ET SERAPI
EXPECTA....
METIS AUG. D...
V. S. L.

57. *Inscriptions gallo-romaines* reproduites par E. Schede (Flandre), J. Graser (Nîmes) et J. Mabillon (Soissons) : d'après Dom J. Martin, 1727.





58. *Main hiéroglyphique* de Tournai, d'après I. Pignoria, 1623.

59. *Statuettes égyptiennes* de la collection Peiresc. B.N., Cabinet des Estampes.

avant, laquelle moins alerte et moins agissante que la droite, n'en est que plus propre à caractériser la justice.

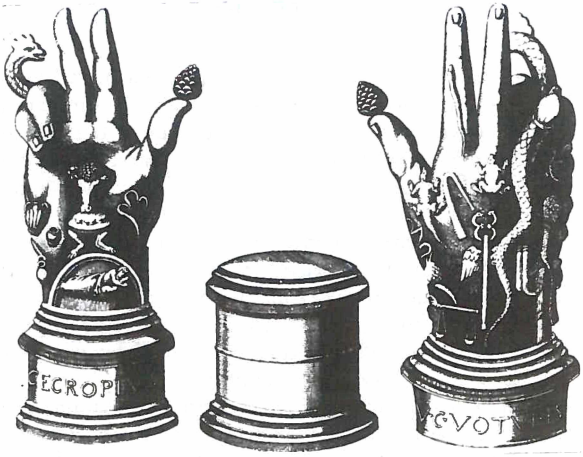
Les attributs, des armes, des instruments de musique, distribués autour comme sur une panoplie, ont tous une signification. La pomme de pin fixée à l'extrémité du pouce est pour Lampride un insigne isiaque. Le sistre en est un par excellence. Macrobe met le serpent-dragon dans la catégorie des signes solaires dont fait aussi partie, selon Virgile, la cithare d'Apollon. La tortue incarne le silence sacré du mystère. La main toute recouverte d'emblèmes est une panthée. Elle appartient au culte de la *Mater Magna,* la mère de tous les dieux qui est l'Isis d'Égypte ou la Cybèle de Phrygie.

En étudiant un bronze analogue, Tomasini (1669)[30] (fig. 60) y reconnaît aussi une main de Justice pareille à celles des processions décrites dans les *Métamorphoses* d'Apulée et il en qualifie les attributs d'*hiéroglyphes tropiques.* Le terme est emprunté à Clément d'Alexandrie (*Stromate V*) qui l'emploie pour désigner la seconde espèce d'écriture égyptienne plus raffinée et plus secrète : les choses y sont dissimulées par la substitution d'un objet à un autre. La description évoque aussi les vers de Lucain (*Pharsale*) associant ces allégories animales à un langage magique.

Du Cabinet d'Aix-en-Provence, le relief tournaisien a passé à la Bibliothèque Sainte-Geneviève où il a rejoint la tête tourellée de la *Tutela* de Paris. Le Père du Molinet[31] s'est demandé à son propos si la coutume de montrer une main de Justice au sacre des rois de France ne provient pas d'une même tradition religieuse. La question a déjà été soulevée par Favyn (1612)[32] qui fit un rapprochement entre la main de Justice portée selon Aelianus devant le grand prêtre des Égyptiens et celle dont parle Suger en décrivant le sacre de Louis le Gros.

Le bronze est relégué maintenant à la réserve du Cabinet des Médailles de la Bibliothèque nationale (fig. 61), considéré comme faux, mais faux ancien ayant servi de prototype à plusieurs autres[33]. Il est *La Main,* sujet et titre du roman d'un amateur éclairé moderne[34].

Les rois de France n'ont pas repris seulement un emblème isiaque que rehaussait le mystère de leurs fastes à partir du XII[e] siècle. Leur plus ancienne religion fut égyptienne. L'appendice aux *Gesta Francorum* d'Aimoin nous a donné les noms des



60. *Main hiéroglyphique* de Tomasini, 1669.

61. *Main de bronze hiéroglyphique* de Tournai :
B.N., Cabinet des Médailles. Photo B.N.

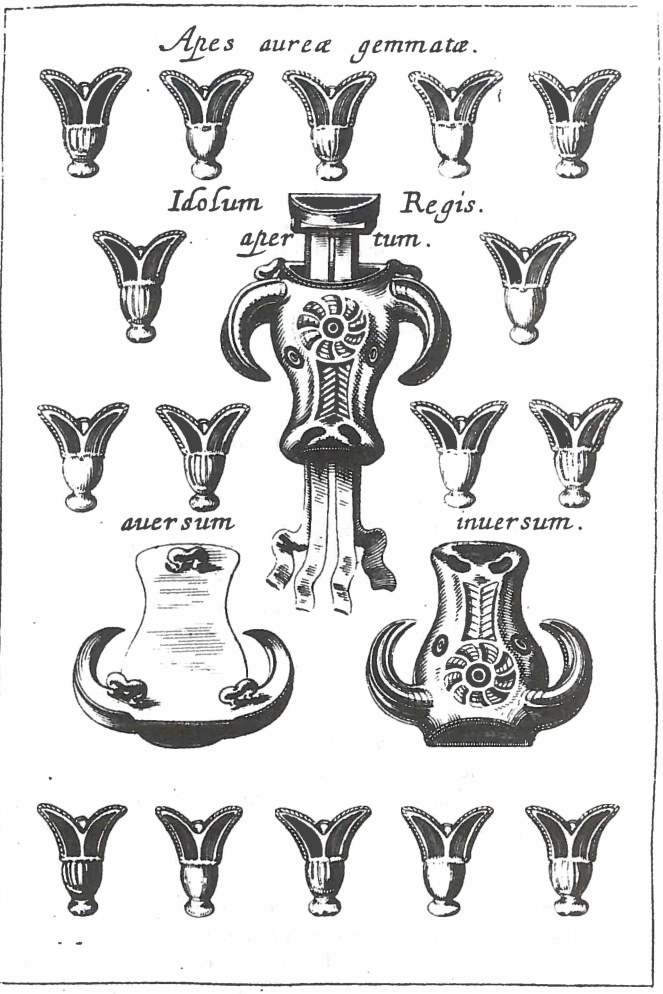
princes francs qui adoraient Isis à Lutèce même. C'étaient Francion, Pharamond, Mérovée et Childéric, Clovis étant le premier souverain chrétien. La mise au jour de la tombe de l'un d'entre eux a pleinement confirmé ces assertions. Et c'est encore Tournai qui a fourni de nouvelles preuves de l'origine de leur culte.

On sait comment, d'un coup de pioche, le sourd-muet Adrien Quinquin qui y creusait les fondations d'une vicairie de Saint-Brice, dégagea, le 27 mai 1653, un trésor fabuleux[35]. Une épée, des boucles, des fibules, des bagues en or et en argent, plus de trois cents abeilles, une tête de bœuf en or et une boule de cristal ont été recueillies autour d'ossements humains avec deux crânes. La découverte fit sensation, d'autant plus qu'un anneau sigillaire permit d'en reconnaître l'origine. Il s'agissait de la sépulture de Childéric, mort à Tournai en 481. L'archiduc Léopold-Guillaume d'Autriche, gouverneur des Pays-Bas, fut ébloui par la magnificence de ces joyaux et il chargea de leur publication son médecin Jean-Jacques Chiflet, originaire de Besançon. L'*Anastasis Childerici* parut en 1655, à Anvers[36].

Ce ne sont pas les lourdes fibules en or, ni l'arme royale dans son fourreau avec des ornements cloisonnés, que l'on voyait pour la première fois depuis un millénaire, qui y occupent la première place. L'archéologue improvisé fut frappé surtout par la petite tête bovine et il en aborda l'étude immédiatement après la bague, identifiant l'ensemble du dépôt. C'était l'idole du souverain, l'*Idolum Regis* (fig. 62), qui n'est rien d'autre qu'un Apis, l'*Apis Francorum* procédant de l'*Apis Aegyptiorum Deus,* divinité lunaire et solaire à la fois.

Ses cornes représentent, comme chez Isis, le croissant de la lune à laquelle la bête est consacrée selon Porphyre, mais l'astre de la nuit exprime les rayons du soleil qui, chez les Égyptiens, sont figurés d'une même façon. L'*Obeliscus pamphilius* de Kircher qui venait de paraître a donné toutes les précisions à ce sujet[37]. C'est sur le front de l'animal que le soleil est placé par les idolâtres francs. Il y revêt la forme d'une rosace. Ici se place une citation des *Saturnales* (I, 21) de Macrobe :

> *La religion des Égyptiens fournit plusieurs preuves du rapport qui existe entre le taureau et le soleil, soit parce*



62. *Trésor de Childéric : Apis, idole du Roi et ses abeilles,* d'après J.-J. Chiflet, 1655.

> *qu'ils rendent un culte solennel à Héliopolis à un taureau consacré au soleil qu'ils appellent Neton, soit parce que le bœuf Apis est honoré dans la ville de Memphis comme étant le soleil.*

Le soleil s'incarne aussi dans Osiris. Le fétiche zoomorphique de Childéric est égyptien à double titre.

La tête de bœuf n'a pas d'oreilles en signe de sa sagesse divine insensible aux implorations des hommes. À l'intérieur du crâne il y a un vide magique où l'on versait le vin du sacrifice. Lorsqu'il partait dans les expéditions guerrières, le roi emportait avec lui la tête de son dieu qu'il ajustait au chanfrein de sa monture. Des poils coincés dans le bijou l'indiquent. Les textes et les vestiges matériels concordent sur tous les points[38].

L'*Histoire des Francs* (II, 10)[39] de Grégoire de Tours ne décrit pas, d'ailleurs, une autre religion :

> *Or semble que cette race ait toujours esté adonnée au culte des Idoles, et certainement, elle n'a point du tout connu le vray Dieu. Mais elle se fit des simulachres ou des representations des forests et d'eaux d'oyseaux et de* BESTES *et d'autres choses qu'elle adoroit comme des Dieux et leur offroit des sacrifices.*

L'évêque s'exclame à cet endroit :

> *Ô si cette voix terrible que Dieu fit entendre au peuple par Moyse eust touché leur cœur !...*
> *Si ces Nations infideles eussent pu sçavoire quelle vengeance suivit la vénération que le peuple d'Israël rendit au* VEAU D'OR *!*

En reprenant ce texte, Chiflet ajoute, entre les deux phrases, que ces paroles étaient prononcées comme si l'*Apis franciscus* était alors montré du doigt. Le rapprochement n'est pas nouveau. Turmair-Aventin (mort en 1534)[40] a déjà confondu l'Apis des Égyptiens avec le Veau d'or des juifs, tandis que Pierre Comestor (c. 1160)[41] a inséré dans son *Exode* tout un chapitre sur Apis. Les abeilles d'or dont on a compté plus de trois cents dans le tombeau devaient aussi être mon-

tées sur le harnais du cheval de Childéric et elles relèvent d'une même mythologie.

Les abeilles naissent de l'Apis ou du bœuf. *Apum ex Api, seu bovi certa generatio* est mentionné par plusieurs écrivains. Ovide explique dans ses *Métamorphoses* (XV, 364-367) comment des corps se décomposent et se transforment en petits animaux :

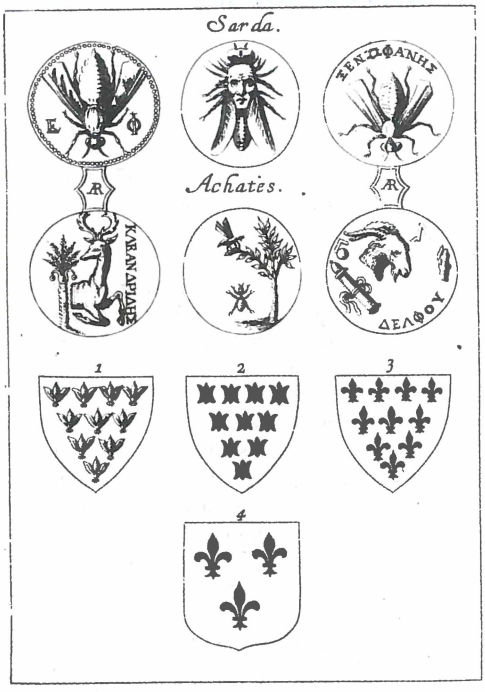
> *Tenez : choisissez une fosse, immolez-y des taureaux et rejetez sur eux de la terre par un phénomène que l'expérience atteste, de leur chair en putréfaction naissent, çà et là, des abeilles qui vont butiner les fleurs.*

Selon Varron, les abeilles sont engendrées, en partie par les abeilles, en partie par le corps décomposé du bœuf. Kircher (1650)[42] raconte qu'abeilles et bœufs sont merveilleusement amis. C'est donc comme une émanation divine que les insectes gemmés se multiplient autour de la monture du souverain. Ils symbolisent la puissance du roi et la fidélité du peuple.

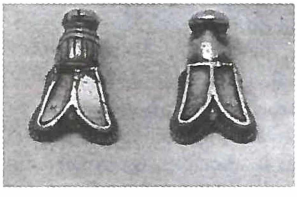
Le cycle des métamorphoses ne s'arrête pas là : il se poursuit dans les blasons royaux de France où l'on retrouve les mêmes abeilles épanouies en fleurs de lis (fig. 63). La figure à trois pointes de l'animal et de la plante stylisée est identique et la transmutation peut être parfaitement suivie depuis les gemmes antiques jusqu'au meuble héraldique des Capétiens. Les couleurs confirment cette filiation directe.

Les fleurs de lis françaises sont dorées. Les abeilles de Childéric étaient en or. Virgile a dit que les abeilles ont l'éclat de l'or ardent dans la nature. Les rapprochements peuvent être complétés. *Francorum lilia* est considérée comme céleste par le peuple. De même l'abeille a eu, pour les Anciens, un caractère divin, c'est-à-dire appartenant au ciel. Une face humaine, environnée de rayons de soleil, qui apparaît sur une sardoine au dos de l'insecte (un *grylle)* en montre l'origine aérienne. Aussi la fleur de lis française se découpe-t-elle sur un champ bleu comme dans l'azur éthéré. Selon Chiflet l'emblème de la royauté de France n'est autre chose qu'une abeille détachée d'un Apis mort, qui devint fleur tout en restant sur le même fond de l'élément qui lui est propre.

Le trésor de Tournai a été emporté en 1655 à Vienne où il passa après la mort de l'archiduc en 1662 dans les collec-



63. *Métamorphose de l'abeille en fleur de Lis des armoiries de France* : J.-J. Chiflet, 1655.



64. *Abeilles cloisonnées* : Trésor de Childeric, B.N., Cabinet des Médailles. Photo B.N.

65. *Isis de Tournai*, d'après H. Cannegieter, 1764.

tions de Léopold Ier. En 1665, en signe de reconnaissance pour l'expédition du Saint-Gothard, il fut donné à Louis XIV qui le déposa dans son Cabinet des Médailles. Sans doute le Roi-Soleil fut-il intéressé par l'idole égyptienne du dernier prince franc païen et par le prototype de ses armoiries royales découvert dans un haut lieu qu'il qualifia de « *berceau de la monarchie française* ».

Dans sa *Démonstration évangélique* (1679)[43], Huet, évêque d'Avranches, insiste sur cette insigne propagation de la religion égyptienne parmi les Gaulois. Le mobilier funéraire de Childéric, trouvé quelques années auparavant à Tournai et conservé à la Bibliothèque du Roi, en témoigne avec éclat. Présentées en raccourci, les thèses de Chiflet sont plus catégoriques encore. Avec son front marqué par une image du soleil, la tête du bœuf appartient à un Apis authentique. La tête de l'animal faisait l'objet du culte en Égypte. Les trois cents abeilles en or doivent à Apis non seulement leur origine mais également leur nom. Les abeilles naissent des viscères putréfiés d'un bœuf qui est en l'occurrence sacré :

Ex Api, qui est bos, ortae sunt apes.

Les mots *Apes* ou *Apis*-abeilles et *Apis-bœuf* sont identiques et dérivent l'un de l'autre. Le fait met en valeur étymologiquement le fonds tout égyptien, à la fois de la légende et de l'ensemble du trésor mérovingien (fig. 64). La plus extraordinaire découverte d'orfèvrerie du haut Moyen Âge est apparue aux yeux des érudits français du temps surtout comme une révélation nouvelle des sources de la théogonie de leurs ancêtres[44].

L'Isis en bronze recueillie, une cinquantaine d'années plus tard, dans une tranchée creusée dans la même ville de Tournai, complète cette collection. La statuette antique a été publiée par Cannegieter (1764)[45] (fig. 65) qui pose la question de savoir comment elle aurait pu parvenir jusqu'à la Gaule belgique. Sans doute par les Romains qui accueillirent dans leur religion la déesse nilotique. Même si, pendant la république, le Sénat en condamne le culte, des temples isiaques se sont multipliés à Rome et dans les provinces sous la domination des empereurs. On les retrouve de ce côté des Alpes. Le simulacre exhumé dans la cité flamande pouvait y avoir été apporté

lors d'une répression républicaine. Il porte sur la tête un croissant de lune et il est enlacé par un serpent. Ses rapports avec les autres monuments découverts dans les mêmes lieux sont évidents. Les cornes de l'idole de Childéric décrivent les mêmes courbes lunaires. Ce sont aussi des attributs spécifiquement isiaques, le reptile, le sistre et la pomme de pin, qui se suspendent sur la main mystique analysée par Pignoria. On est toujours dans le même monde.

Pour Cannegieter, c'est dans cette zone septentrionale que son action serait particulièrement puissante. Marseille n'avait reçu des Phocéens que les divinités grecques. Par contre le nom même de *Paris* provient, selon Patin, de l'*Isis pharia.* En Germanie *Eisleben, Eisenberg, Eisenach* ont la même consonance. Il semblerait qu'en traversant l'Europe, le courant égyptien suive des trajets précis. Situé à l'extrême fin nord-ouest de ce parcours, Tournai devient l'ultime dépositaire de ses marques.

Une statue antique, conservée dans une basilique de Lyon, figure parmi les monuments cités par Dom Martin dans son chapitre sur Isis[46]. Elle est classée comme celle de Saint-Germain-des-Prés dans la catégorie d'idoles « *qui ont été trouvées toutes debout dans des églises* ». Un Hercule que l'on pouvait voir jusqu'en 1525 dans la cathédrale de Strasbourg et les sculptures gauloises de Notre-Dame de Paris appartiennent au même groupe. La tolérance de ces débris du paganisme dans une maison de Dieu est expliquée par saint Augustin[47] :

> *On n'extermine pas les derniers païens mais on les convertit, on les change ; de même on ne détruit point les temples, on ne met pas en pièces les idoles, on ne coupe pas les bois sacrés ; on fait mieux, on les consacre à Jésus-Christ.*

Le génie du christianisme des premiers siècles recueillait ces survivants comme des trophées de la religion. La pratique était courante mais ce sont Paris et Lyon qui en présentent les cas les plus marquants. L'historien de la théogonie des Gaulois les lie directement l'un à l'autre :

> *Le sort et l'aventure de l'Idole lyonnaise ont un parfait rapport avec le sort et l'aventure de l'Idole de S. Germain.*

L'analogie s'étend à la fondation. Un hôpital aurait été créé par le même Childebert, le bâtisseur de Saint-Vincent, auprès de Saint-Étienne de Lyon[48], l'église où la statue a été engagée au coin, en bas, de la chapelle de la Sainte-Croix.

Le simulacre provenait comme à Paris des ruines d'un ancien temple. Comme à Paris, on lui portait des cierges et la cérémonie s'accompagnait de gestes étranges :

> *Quelques femmelettes par une superstition qui tenoit du Paganisme, alloient tous les ans la veille de S. Étienne, offrir des chandelles à cette Statue et lui attacher divers métaux, se promettant par ce moyen d'avoir une année abondante en toute sorte de biens. Elles tournoient le dos à cette statue et marchant à reculons, elles s'en approchoient et tenant les mains croisées derriere le dos, elles lui faisoient leurs présens.*

Comme à Paris, l'idole a été démolie par un émule de Briçonnet :

> *Jacques d'Armancourt, Précenteur de l'Église de lion pour abolir ces extravagances fit mettre en pièces cette statue.*

Ceci devait avoir lieu vers les mêmes dates, début premières décennies du XVI[e] siècle[49].

Les renseignements de Dom Martin sur tous ces faits proviennent du Père Menestrier (1694)[50] qui reproduit à leur sujet un texte de Paradin (1573)[51] basé sur un témoignage direct. La première mention de la sculpture se trouve dans le *Lugdunum Priscum,* un manuscrit de Claude Bellièvre[52], échevin de la cité en 1528-1529 et président du Parlement du Dauphiné, dont le père a vu le monument encore en place :

> *Pater mihi interroganti dicebat que a Sainct Estienne soubs l'eglise Sainct Jehan, naguyeres estoit une antiquaille de pierre qui estoit ung homme que l'on appelloit*

> *Ferrabo… Ladicte image qu'estoit œuvre antique portoit plusieurs biens comme agneau, cochon, poulle, boteille, fruicts et alia multa per quae videbatur designare abondantia rerum.*

En reprenant cette description, Paradin tente une identification. Il pense d'abord que le nom de la divinité était non pas *Ferrabo* mais *Farrago* qui en latin signifierait un mélange de divers blés (*far*-blé, *farra flava*-froment) et il poursuit :

> *Et y a conjecture que les antiques qui l'avoyent ainsi fabriquee la tenoyent pour deesse de la terre qui disoyent produire et nourrir toutes choses. Lon en void encores une a Rome, entre les antiquailles, semblable à cestecy, mais elle a plusieurs mammelles : et disent les antiquaires que c'est la deesse de la terre.*

Le passage doit être rapproché d'un manuel iconographique récent. La deuxième édition de Cartari, qui venait de paraître à Venise (1571), décrit Isis dans les mêmes termes, avec le même exemple à l'appui[53] :

> *Autres ont dit quelle est la terre comme rapporte Servius et Macrobe aussi, ou bien la nature… et de la vient qu'ils faisoient le corps de cette Deesse tout plein chargé de tetins comme voulant inferer que l'univers prend nourriture de la terre… Et à ce que j'ai entendu, une statue et Idole faicte de la mesme sorte fut trouvée à Rome au temps du pape Leon dixième du nom.*

Nous avons déjà eu à signaler ce texte au sujet de la *Tutela* de Paris. Lorsque le Père du Molinet identifiait la tête de bronze tourellée, il s'est encore servi du même ouvrage italien, sans doute dans sa dernière édition de 1615 reproduisant l'image en question.

La statue de Lyon était aussi pareille à celle de Rome. Il s'agissait évidemment d'une *Ephesia* assimilée à la déesse égyptienne par Macrobe[54]. Les bouteilles et les fruits suspendus, selon Bellièvre, autour d'un homme, n'étaient pas autre chose que des seins. L'unique réserve de Paradin tombe de ce fait. En

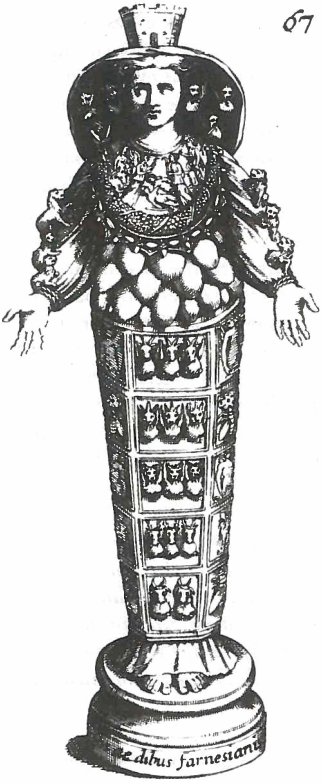
ce qui concerne les animaux, agneaux, cochons et poules, ils correspondent aux quadrupèdes et aux oiseaux entassés dans le voile et sur la gaine serrant les jambes de la figure classique (fig. 66). Dans son débordement de l'*abondantia rerum,* l'image concorde parfaitement avec l'Isis cultivatrice, déesse de la fertilité qui rejoint une tradition du Moyen Age. De sorte qu'on peut se demander si le nom même de *Ferrabo* ou *Farrago* n'a pas de lien avec le *Pharao* et la *Pharia-Faria,* l'épouse de Sérapis qui a sauvé l'Égypte de la famine, évoqués par Tertullien dans *Ad Nationes* (II, 8). Les deux versions étymologiques convergent d'ailleurs vers la même identification.

Quant à la *multimammia* lyonnaise, celle-ci n'a pas été transmise par l'intermédiaire de Rome comme le serait le bronze de Saint-Eustache, mais par Marseille dont Diane était la déesse tutélaire. Le centre de son culte en Occident fut établi dans le delta du Rhône. Au dire de Strabon (IV, 179), il n'y avait pas seulement un sanctuaire magnifique. La statue de bronze y était apportée directement d'Éphèse. Solier (1615)[55] précise qu'on lui offrait des sacrifices humains :

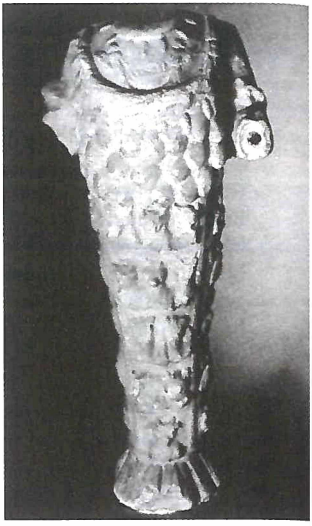
> *Les Marseillois immoloient a Diane d'Éphese des personnes en lieu de victimes, en quoi ils imitoient les Phocéens leurs ancestres ou bien les anciens Gaulois. En ce qui est des temples dont parle aussi Strabon, ils sont encore aujourd'hui presque en leur entier et n'ont en fait que changé le nom : car celui de Diane est maintenant appelle* La Majour.

Le Père Guesnay (1657)[56] et Bouche (1664)[57] affirment, à leur tour, que l'église cathédrale La Major était primitivement un *Ephesium.* Éphèse s'est brusquement trouvée à la portée immédiate de Lyon.

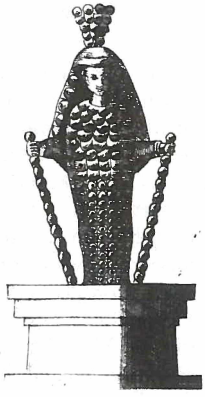
Nous possédons deux vestiges matériels de ce culte : une statuette de marbre (0,30 m) de la Diane d'Éphèse recueillie probablement à Marseille même[58] (fig. 67) et un fragment, un torse tout recouvert de seins, déterré, en 1929, lors de la démolition des remparts de Toulon[59]. Une troisième *multimammia* que l'on rapproche de ces reliefs apparaît sur une stèle de Melun[60]. La figure, une contrefaçon gauloise qui se trouvait (est-ce un hasard ?) de même qu'un autel de Sérapis dans l'ancienne « *Iseos* », ressemble à un sphinx. *L'Ephesia* de



66. *Diane d'Éphèse*, d'après C.-F. Menestrier, 1657.



67. *Diane d'Éphèse.* Marseille, musée Borély. Photo du musée.



68. *Isis multimammia*, d'après I. Moscardo, 1656.

Lyon doit être ajoutée à la série qui a, sans doute, contribué à la propagation de certaines fables. Les témoignages des dalles à inscription portant le nom de la déesse égyptienne sont complétés par ses images sculptées correspondant par leur polymastie à la définition de Macrobe.

La naissance d'Isis dans la Diane d'Éphèse ne détruit pas la divinité grecque. Elle la dédouble. Et c'est encore le Père Menestrier, que l'on a vu reprendre l'histoire de l'idole lyonnaise, qui en a précisé les signes distinctifs dans une étude qu'il publia, dans sa jeunesse, à Rome (1657)[61]. Selon ses observations méthodiques sur un grand nombre de compositions, sculptures et monnaies, la Diane à seins multiples est coiffée d'une tour, l'Isis d'un panache hiéroglyphique noué autour d'un globe ou d'oiseaux de proie. Le principe a été généralement admis. Montfaucon (1719)[62] maintient encore la tour pour l'une mais donne à l'autre une fleur de lotus. Des Isis aux seins envahissant le corps entier ou étalés comme des corbeilles de fruits avec des ornements extravagants, croissant lunaire et plumes ou même des tours sur leurs têtes, sont reproduites par Kircher (1652)[63], par Moscardo (1656)[64] (fig. 68), par Hooghe († 1708)[65]. C'est une série nouvelle qui se répand dans l'imagerie au cours du XVII[e] siècle et c'est une Isis de ce type qui devient déesse druidique :

> *Les Druides eurent une si grande veneration pour la Déesse Isis qu'ils luy consacrerent plusieurs Temples,*

écrit Guillaume Marcel dans son *Histoire de la monarchie française* (1686)[66] en ajoutant que celui de Saint-Germain-des-Prés était le plus fameux. La description qui suit reprend les définitions courantes :

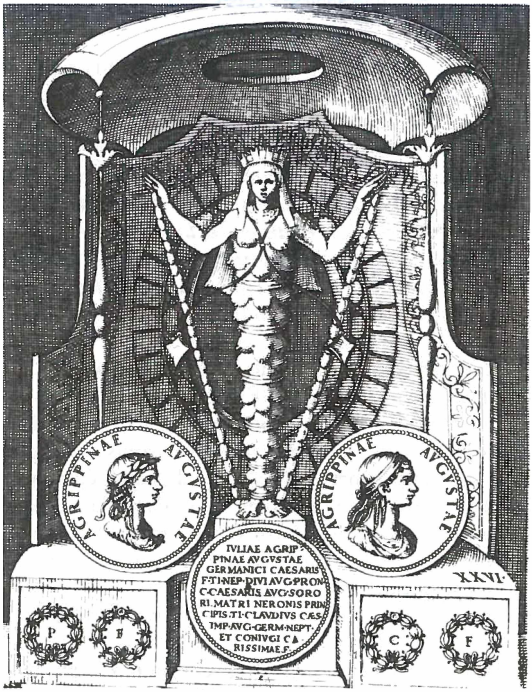
> *Au reste, l'opinion que les Peuples avoient touchant cette Déesse, n'estoit pas différente de celle des Égyptiens ; ils la confondoient avec Ceres et avec la Terre, luy rendant les mesmes honneurs et les mesmes Sacrifices, s'imaginant que c'estoit elle qui avoit donné la connoissance du bled aux hommes ; qu'elle leur avoit appris à cultiver la terre et qu'elle les nourrissoit et logeoit dans son sein : ils l'ont regardée en un mot comme la Mere commune de toutes choses ; et c'est pour cela qu'ils l'ont entourée de mam-*

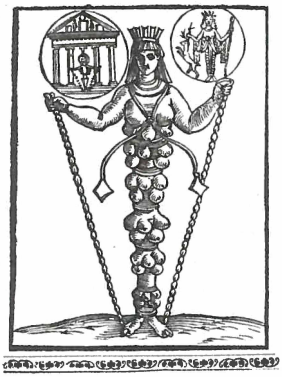
> *melles entassées les unes sur les autres, et qu'ils l'ont couronnée de Tours.*

Si l'idole de Saint-Germain-des-Prés en incarnait les vertus et les formes, comme il est sous-entendu par l'auteur, elle ne différait point de la *Farrago* de Lyon,

La concordance s'explique par une communauté des sources. L'étude ne procède pas toutefois de Paradin. Elle a été menée par le Père du Molinet qui a utilisé les mêmes matériaux pour sa dissertation parue trois ans auparavant dans le recueil de Spon (1683)[67]. Bibliothécaire de l'abbaye de Saint-Victor, Guillaume Marcel était, sans doute, en relation suivie avec son voisin, le chanoine de Sainte-Geneviève, plongé dans un même ordre de recherches. Et c'est probablement dans la même édition padouane de Cartari (1615)[68], sinon dans le même exemplaire du livre, que l'un et l'autre ont trouvé une image clef de leur démonstration iconographique. La figure y est recopiée d'après Eneas Vico (1557)[69] (fig. 69 et 70), le même numismate auquel on doit la plus ancienne reproduction de la *Table isiaque*. Des pieds jusqu'aux épaules, le corps de la déesse est fait de grappes de seins superposées. Il y en a sept, chacune serrée dans une ceinture comme à la taille. La tête est couronnée d'un faisceau lamellé. C'est ce dessin où il croyait voir un diadème architectural qui a permis à Claude du Molinet d'attribuer sa tête tourellée à la divinité égyptienne. Guillaume Marcel s'est à son tour servi de la gravure italienne[70] et il l'a mise dans son illustration en y faisant une importante retouche. La *multimammia* de Vico-Cartari est désormais coiffée d'une véritable tour telle que l'aurait voulue son confrère et ami et en dépit de Menestrier. Aussi c'est la parure de bronze de la *Tutela* de Paris que l'on retrouve sur la déesse druidique. *Isis* est écrit sur son socle et sa légende marginale en latin reprend *in extenso* le passage de Macrobe[71] (fig. 73) :

> *On joint à son culte* (de Sérapis) *celui d'Isis qui est la nature ou la terre ou la nature des choses qui sont sous le soleil. De là vient que tout le corps de la déesse est recouvert de mamelles serrées l'une sur l'autre, parce que la nature ou la terre nourrit toutes choses.*





Imagine della Dea Natura tutta piena di poppe, per mostrare, che l'vniuerso piglia nutrimento dalla virtù occulta della medesima.

69. *Diane d'Éphèse,*
d'après Eneas Vico, 1557.

70. *Isis multimammia,* d'après
V. Cartari, éd. 1615.

71. *Idole dans un char à bœufs :*
monnaie d'Évreux,
d'après G. Marcel, 1686.

C'est une remise en place du texte qui a été à l'origine de toutes ces formations. La doctrine aurait été universelle et durable :

> *Les Gaulois qui n'ont abandonné le culte de cette Déesse qu'avec peine, adoroient encore son Idole dans les premiers Siècles du Christianisme et la promenoient par les Campagnes sur un Char tiré par des bœufs, estimant qu'elle estoit d'un grand secours pour la conservation des fruits.*

Grégoire de Tours décrit une telle procession qui avait lieu à Autun[72]. Une monnaie d'Évreux la montre (fig. 71). Ni le récit de la *Vie de saint Simplice* ni le dessin de l'ancienne pièce d'argent ne donnent de précisions sur l'apparence de la figure portée à travers champs. Guillaume Marcel est cependant convaincu qu'il s'agit là toujours d'une même Isis – la terre nourricière, déesse de la fécondité de la nature et de l'esprit qui y étale ouvertement ses monstruosités physiques.

L'antique assimilation d'Isis à la terre, qui a si puissamment joué dans les enrichissements de ses formes symboliques, ouvre la voie à d'autres rapprochements. Les propositions d'un syllogisme, constituées par *Terre* et *Vierge*, donnent dans la conclusion une préfigure de la *Mère du Christ*. Christine de Pisan a déjà fait intervenir spontanément la déesse égyptienne de la fertilité dans une allégorie de l'Immaculée Conception. Guillaume Marcel[73] qui se base sur l'hébreu et sur la *Bible* va plus loin encore :

> *Le Mystère de la Déesse, dont le nom, suivant la Racine Hebraïque, signifie une Vierge, me paroist si conforme à ce qui s'est passé dans la suite des Siecles, lorsque dans l'expression de la Sainte Escriture, la Terre qui estoit la Déesse Isis chez nos anciens Druides, s'est ouverte et a mis au jour le Messie pour le salut des Hommes...*

C'est une interprétation d'Isaïe (XLV, 8), cité parallèlement en note marginale :

Que la Terre s'ouvre et produise le Salut
Et fasse germer la Justice en même temps !

La *terre* signifie *vierge* dans les paroles du prophète. Or dans la langue biblique, la *vierge* se dit *ischa. Ischa* est le nom même *d'Isis.* La démonstration philologique a été faite par Vossius (1641)[74] et par Schede (1648)[75]. Avec cette triple identification nous parvenons aux grands arcanes de la préfiguration de l'Évangile.

Les Druides étaient initiés à ces doctrines et ils ont consacré l'église de Notre-Dame de Chartres « *à la Vierge qui devoit enfanter* », ceci avant la naissance même de la Vierge. Un savant homme du siècle précédent, Chasseneux (1529)[76], a déjà admis que la chose était plus que notoire :

Cum sit plusquam notissimum Ecclesiam Carnutensem factam fuisse, et dedicatam in honorem Virginis paritu-rae.

Roulliard, moins connu par son livre sur Melun que par sa *Parthénie* (1609)[77], une histoire du sanctuaire de Chartres, se sert de ce texte mais en le complétant par d'autres plus anciens. *La vieille Chronique,* un manuscrit de 1389[78], relate en détail comment l'église a été fondée par les premiers habitants du pays qui crurent à la venue du Christ et qui ont vénéré dans un lieu secret la statue d'une Vierge avec l'enfant dans son giron. Roulliard précise la date de cette illumination prophétique :

Ce fut cent ans avant la Nativité de notre Seigneur, vrai Soleil de Justice ; duquel ces vieux Gaulois ont esté Messagers, comme le Gal ou coq, annonce le lever du Soleil ordinaire.

La légende des deux Vierges se rattache à des théogonies anciennes constituées à partir de l'Égypte. Un christianisme ésotérique a précédé la religion du Christ. Le *Serapeum* d'Alexandrie en contenait déjà des cryptogrammes. On sait que la figure de la croix y fut trouvée parmi les hiéroglyphes lors de sa démolition par Théophile, en 383, et que les Égyptiens l'ont adorée comme un emblème de la *vie à venir,* VITAE

VENTURALE[79]. Sa forme en lettre *Tau* a été retenue par l'ordre antonite. Ce n'est pas tout. Les prêtres égyptiens, craignant la prédiction de Jérémie qui annonçait la chute de leurs idoles lorsqu'une vierge enfanterait, en ont multiplié, eux-mêmes, les représentations :

> *Pour tascher à prevenir ce malheur ou eluder ce putatif desastre, ils effigierent dans leurs temples l'Image d'une Vierge, tantost tenant son enfant entre ses bras, tantost comme le reclinant dans une petite creche, laquelle ils adoiroient.*

Il s'agissait évidemment d'Isis avec Horus dont certains groupes sont effectivement semblables à une représentation de Marie avec l'Enfant. Relatée par saint Épiphane, un évêque chypriote du IV^e^ siècle[80], l'histoire a été reprise dans les études mariales de Pelbartus (1495)[81] et de Canisius (1577)[82]. Roulliard, qui se réfère à ces auteurs, la met en relation directe avec le miracle druidique. Une ruse dans la vallée du Nil, cette anticipation devient en Beauce un acte de foi. L'autel et l'image de la Vierge que les Druides ont installés à Chartres dans une grotte étaient une prophétie commémorée par l'un des plus augustes monuments de l'Occident, érigé, par la suite, en ce même lieu. Le mystère insigne et admirable a pris toute sa signification, non pas dans le pays des pharaons mais au cœur même de la Gaule. La légende a été homologuée par un jésuite, le Père Lescalopier (1660)[83], qui n'oublie pas que la *Virgo paritura* était en grand honneur chez les Égyptiens.

On pense aujourd'hui que la statue de la Dame de Chartres appartenait à l'origine à la série des Déesses-Mères gallo-romaines et que la fable même est née autour d'un monument antique[84]. Sa réplique taillée dans le poirier, noircie par la fumée des cierges et du temps, a été brûlée au cours de la Révolution en 1793. Selon ses reproductions conservées (une copie, deux dessins et deux gravures) qui toutes sont du XVII^e^ siècle, elle ne différait pas d'une Vierge en Majesté romane ou gothique. Il a été toutefois noté que les yeux de la mère étaient fermés, tandis que ceux du fils étaient ouverts. La planche, au commencement du livre de Roulliard, montre la sculpture dans la grotte derrière l'autel et à côté du puits des

Saints-Forts (fig. 72). Interprété par un graveur contemporain, le dessin n'a rien d'archaïque.

C'est dans le même paysage de la colline sacrée avec ses chênes et sa caverne druidiques que Guillaume Marcel présente, quatre-vingts ans plus tard, sa grande divinité des Gaulois, mais en remplaçant une figure par une autre. Elias Schede ayant, entre-temps, assimilé Isis non seulement à une vierge mais à la *Virgo paritura* elle-même, à laquelle les Druides élevèrent un autel, l'iconographie a été rectifiée en conséquence. Ainsi voit-on le groupe en Majesté faire place à la déesse de Macrobe-Cartari qui apparaît maintenant, à l'intérieur de la même grotte creusée dans le rocher comme celle de Bethléem, impénétrable, hiératique dans les surabondances de son corps nu (fig. 73). La proto-Vierge de Chartres devient une *multimammia.* L'idole de Saint-Germain-des-Prés, les idoles portées sur les chariots à bœufs dans les campagnes d'Autun et d'Évreux incarneraient toutes, pour l'historien de la monarchie française, la même déesse suprême de ses ancêtres. Aussi en la représentant dans son ouvrage l'a-t-il placée à l'intérieur du sanctuaire le plus glorieux et le plus mystérieux de France.

Une Isis druidique a été trouvée aussi, on s'en souvient, en Poitou. Publié par Montfaucon (1724)[85], l'octogone de Montmorillon, qui fit l'objet d'une controverse dans les années 1805-1806 entre Millon, Lenoir et Siauve, a intrigué Dom Jacques Martin qui s'empressa d'en faire état dans sa *Religion des Gaulois* (1727)[86] en lui donnant sa propre interprétation. L'étude qui fait partie du premier volume a été rédigée avant le texte sur Isis, contre-attaquant Moreau de Mantour.

La première exégèse de l'Isis poitevine diffère de celle de Lenoir qui y a vu la nature et l'année. La femme enlacée par deux serpents pendus à ses mamelles serait une divinité lunaire (fig. 74). Les anciens Perses honoraient l'astre sous la même forme en lui donnant toutefois un visage triple. Selon Macrobe (*Saturnales,* I, 9), les Hiéropolitains représentaient la lune par deux femmes prises dans les replis du reptile, dont l'une correspondait à son accroissement, l'autre au décroissement. Or, la déesse Isis avait les mêmes attributs et était lune, elle aussi. La divinité que Jules César appelait la Lune était l'Isis de Tacite.

72. *Grotte druidique de Chartres avec la Vierge qui enfantera* : S. Roulliard, 1609.

73. *Grotte druidique de Chartres avec l'Isis multimammia* : G. Marcel, 1686.

74. *Isis druidique de Montmorillon* : B. de Montfaucon, 1724.

75. *Isis romaine à serpent* : B. de Montfaucon, 1724.

Il ne s'agit plus de la doctrine terrestre et de ses singularités. La tradition de Plutarque-Servius-Varron, qui a pourtant donné un si grand nombre de prodiges, est remplacée par une autre (Diodore de Sicile-Apulée) qui a cheminé parallèlement et pour laquelle les dieux célestes les plus anciens étaient Soleil et Lune, Osiris et Isis. Dom Jacques Martin la tient par l'intermédiaire d'Eusèbe[87] et il confronte la figure poitevine avec les représentations romaines où Isis est entourée aussi par des serpents qui glissent sur son sein après avoir serré ses jambes. Le même recueil de Montfaucon[88] en montre un exemple sans faire le moindre rapprochement. La ressemblance est indéniable (fig. 75).

De la lignée des érudits qui se sont obstinés pendant plus d'un siècle à faire revivre les légendes et les dieux nilotiques en France, Dom Jacques Martin est le dernier représentant passionné. L'abbé Banier qui lui succède comme historien des *Dieux des Gaulois* (1739)[89] donne une synthèse pondérée de la question, récapitulant impartialement les faits. L'ouvrage présente une tentative d'explication par l'histoire de la mythologie et de la fable. L'auteur convient que l'on ne peut pas nier que la religion des Gaulois était, avant la conquête de César, trop différente de celle des Grecs et des Romains pour en tirer ses origines. Aussi pense-t-on généralement qu'elle procéderait d'Égypte ou de Phénicie en s'appuyant sur deux raisons :

– 1. Une prétendue similitude des cultes des Égyptiens, des Phéniciens et des Gaulois.

– 2. Les figures d'Isis et d'autres divinités égyptiennes déterrées, de temps en temps et même tout récemment, en Gaule.

L'abbé, lui-même, est partisan d'une provenance asiatique par le Nord mais tout en acceptant un certain nombre d'éléments générateurs de ces mythes : l'idole de Saint-Germain-des-Prés et la Cybèle de Saint-Eustache qui est la même divinité qu'Isis, les noms d'Issy et d'Iseos-Melun, l'inscription de Soissons, et il conclut :

> *Tout cela prouve sans réplique qu'Isis a été honorée dans les Gaules.*

L'enquête procède moins à la démolition qu'à une confirmation raisonnée des thèses isiaques.

Une offensive des sceptiques finit toutefois par éclater après cette mise au point modérée. L'attitude de Moreau de Mautour lui a frayé le chemin. Le comte de Caylus (1756)[90] relance les attaques contre le Père du Molinet : la tête du bronze avec la tour crénelée n'a rien d'une déesse égyptienne. Piganiol de la Force (1752)[91] s'oppose à l'étymologie *Paris-para-Isis* d'Abbon, d'abord parce que les *Parisii* portaient déjà leur nom lorsque César vint en Gaule, puis parce que le culte même de la déesse ne pouvait pas y exister avant l'arrivée des Romains.

L'abbé Lebeuf (1754-1757)[92], l'un des précurseurs de l'archéologie moderne, dénigre tout, systématiquement, en bloc. Le témoignage du Père Du Breul au sujet d'Issy est sans valeur. Il n'y avait pas de temple en ce lieu et son nom même, très répandu en France *(Issy-l'Évêque, Isse, Isque),* n'a aucune sonorité étrangère. L'idole de Saint-Germain-des-Prés ? Il s'agissait, sans doute, de la figure du Christ du trumeau du portail que l'on a enlevée pour dégager l'entrée de l'église. La détérioration de la statue et les formes de serpents à ses pieds auraient favorisé sa confusion avec Isis[93]. Hostile à tout ésotérisme, l'historien du *Diocèse de Paris* ne cherche même pas à vérifier les matériaux à sa disposition. L'abbé Chastelain (mort en 1712), chanoine de Notre-Dame, qui a été pourtant son maître et ami, n'échappe pas non plus à ces critiques. Lebeuf ne croit pas, comme lui, que les figures du portail de Chelles, actuellement disparu, étaient des « *hiéroglyphes égyptiaques* », ni que le décor grossier d'une apparence faussement antique de Tournon-en-Brie avait des relations avec des « *hiéroglyphes à l'égyptienne* ». Contrairement à Montfaucon (1724) et à Martin (1727), il pense que l'octogone de Montmorillon est une lanterne des morts et non un temple druidique.

Le milieu du XVIII[e] siècle marque l'avènement d'une génération de savants préconisant de nouvelles méthodes positives. Dans son étude sur le chanoine d'Auxerre qui aurait été le premier à appliquer un système cohérent aux monuments du Moyen Âge, Vanuxem[94] insiste d'une part sur toutes ses rectifications des erreurs antérieures, de l'autre sur sa « chasse aux légendes ». Celle de la *Virgo paritura* de Chartres a été démantelée par Pelloutier (1771)[95] pour lequel le Père Lescalopier se trompe lorsqu'il prétend que :

> *Il y avait près de cinquante ans* (avant César) *que l'on savait dans le Pays Chartrain non seulement que le Verbe devait être incarné, mais encore que la Vierge devait être l'objet d'un culte religieux. Ce culte ne s'introduisit cependant que plus de mille ans après…*

On ne sait à quoi peut correspondre une telle date. La tradition fabuleuse est combattue aussi avec des fables.

L'évolution des connaissances historiques s'achemine maintenant vers une rationalisation et vers une révision critique mais pas encore directement sans heurt. La plus insigne éclosion du conte égyptien et son intégration la plus complète dans les théogonies universelles prennent place précisément après cette accalmie. Les signes avant-coureurs sont d'ailleurs là. *L'Antiquité* et *Le Christianisme dévoilés* du baron d'Holbach-Boulanger ont déjà paru en 1766-1767 à Amsterdam, à Londres et à Paris. Court de Gébelin est à la veille de publier son *Monde primitif* (1773)[96] où les Druides, Isis, l'Égypte impriment leur marque dans le berceau spirituel et politique de la France. Par une curieuse contradiction, les songes et les hantises millénaires revivent, une fois de plus, et avec quel éclat, dans les esprits révolutionnaires et progressistes.

L'ISIS GERMANIQUE

Deux textes, l'un de Tacite, l'autre de Diodore de Sicile, se trouvent à l'origine d'une floraison de légendes égyptiennes au sein du monde germanique. Le chapitre IX du *De moribus Germanorum*[1] affirme, entre autres, qu'une partie des Suèves sacrifie aussi à Isis :

... Pars Suevorum et Isidis sacrificat.

Tacite ajoute :

> *Je ne connais ni la cause ni l'origine de ce culte étranger. Toutefois, la figure du vaisseau qui en est le symbole indique une religion importée.*

Le texte de Diodore concerne Osiris dont la colonne dressée sur le tombeau en Arabie aurait porté l'épitaphe suivante[2] :

> SATURNE LE PLUS JEUNE DES DIEUX EST MON PÈRE ET JE SUIS LE ROI OSIRIS QUI CONDUISIT L'ARMÉE DANS TOUTE LA TERRE, DEPUIS LES LIEUX INHABITÉS DE

> L'INDE ET LES RÉGIONS INCLINÉES VERS L'OURSE, JUSQU'AUX SOURCES DE L'ISTER (DANUBE) ET, DE LA, REVENANT SUR MES PAS, ATTEIGNIS L'OCÉAN. FILS AINÉ DE SATURNE, JE SUIS SORTI D'UN ŒUF AUSSI BEAU QUE NOBLE ET JE FUS EN GERME ISSU DE LA MEME FAMILLE QUE LE JOUR. IL N'EST AUCUN LIEU DE LA TERRE QUE JE N'AIE VISITÉ POUR PORTER AUX HOMMES TOUS LES BIENS QUE J'AVAIS DÉCOUVERTS.

Apparenté au jour, le souverain de la vallée du Nil parcourt comme la lumière solaire toute la surface des continents. Dans cet immense itinéraire, les sources du Danube, dans la Forêt Noire, sont indiquées comme un carrefour et comme un but importants.

Le culte et le séjour des dieux d'Égypte dans la même zone européenne sont signalés ainsi par deux auteurs différents. C'est sur cette tradition gréco-romaine que leur légende se forme dans l'histoire et dans la fable de l'Allemagne. La mythologie des Anciens en demeure le fondement et le décor permanents. Elle s'y développe aussi en relation avec le fonds mythologique médiéval et moderne.

La version classique d'Isis-Io, commune à tout le Moyen Âge où elle a été retransmise par les Pères de l'Église, se retrouve dans la *Chronique* d'Othon (mort en 1158)[3], évêque de Freising et frère de l'empereur Conrad III. Elle s'y rattache à la rédaction de saint Augustin[4] qui n'exclut pas une origine éthiopienne de la déesse. C'était une reine juste qui gouvernait libéralement et qui a inventé les lettres égyptiennes. Elle était vénérée comme *dea maxima.* Le récit est complété par un chapitre (XV) sur Sérapis qui figure également dans la *Cité de Dieu* (V). Il s'agissait d'Apis divinisé après sa mort. Son nom résulte, en effet, de l'adjonction à ce dernier du préfixe *ser* ou *sor (soros*-tombeau en grec) d'où *sor-apis, Soro-Apis.* L'étymologie est attribuée à Varron. Elle a été reprise par Rufin[5] et Isidore de Séville[6]. Pierre Comestor[7], contemporain d'Othon de Freising, en fait aussi état. Un autre texte qui, lui, concerne les cultes locaux remonte aussi au XII[e] siècle. Rudolf, abbé et chroniqueur de Saint-Trond, y fait la description d'étranges cérémonies dont il fut témoin en 1132[8] :

Les tisserands du lin et de la laine de Linden (ville de Saxe) *allaient, avec la permission des magistrats, dans la forêt voisine. Ils y coupaient du bois pour la construction d'un vaisseau qu'ils mettaient sur des roues et qu'ils traînaient de ville en ville, de Linden à Aix-la-Chapelle, d'Aix-la-Chapelle à Utrecht, d'Utrecht à Tongres. Le bateau était pourvu de voiles et de drapeaux. La cérémonie se faisait avec pompe. Un peuple immense de tout sexe suivait cette procession en chantant. Des femmes dansaient à demi nues.*

L'abbé était épouvanté par le spectacle de ces rites qui dépassaient le cadre d'un divertissement folklorique. C'est le *navigium Isidis* qui se retrouve en Rhénanie, en pleine époque romane. Le navire tout neuf, en bois de citronnier et dont on ne s'est point encore servi, qui selon Apulée[9] était offert à la déesse par ses prêtres, est reconstruit en chêne ou en sapin et exhibé dans un cortège solennel et burlesque. Les relations avec la *liburna* de Tacite sont indéniables[10]. Le souvenir de ces rites a persisté pendant des siècles. Gronovius (1698)[11] en reconnaît une représentation dans le relief d'un personnage avec une sorte de bouclier, qu'il reproduit dans son recueil d'Antiquités avec cette inscription :

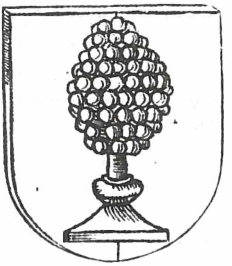
SACERDOS GERMANUS
PORTANS NAVIGIUM ISIDIS

Le navire, si c'en est un, que tient le prêtre dans ses mains y est réduit à une maquette mais l'interprétation iconographique du monument se rapporte à un même attribut et à une même cérémonie du paganisme (fig. 76).

Le deuxième texte relatif à l'Allemagne qui nous soit parvenu est la *Chronique d'Ursperg* (Ursberg) attribuée à Conrad von Lichtenau (mort en 1240). L'ouvrage a été imprimé en 1538 à Strasbourg avec une préface de Melanchthon[12]. C'est à cette édition que Jacques Du Breul a emprunté, pour sa chronique manuscrite[13] de Saint-Germain-des-Prés, tout un passage sur Isis-Io, fille d'Inachos et sœur de Pharoneus, qui coïncide par ailleurs avec la version de Pierre Comestor. Mais il n'y a pas seulement cette fable bien connue. La description

76. *Prêtre germanique avec le Navigum Isidis* : J. Gronovius, 1698.

78. *Masque de la déesse tutélaire d'Augsbourg* : M. Welser, 1595. Photo B.N.



77. *Armoiries d'Augsbourg* : S. Munster, éd. 1544.

de la ville d'Augsbourg contient aussi des éléments curieux non sans rapport avec ces traditions légendaires :

> *Lorsqu'on a bâti la ville, on l'entoura non par des murs mais par des fossés et on l'appela Zizara, d'après le nom de la déesse Ziza qui y a été religieusement vénérée. Un temple en bois a été bâti à cette déesse selon un mode barbare. Il subsista après l'arrivée des Romains. Lorsqu'il tomba en demi ruine de vieillesse, le nom resta dans la montagne voisine où on a trouvé une dalle de pierre avec les vers suivants gravés* [14] *:*
>
> Von Ziza der Abgöttin genant/
> Der nam diß berges ist bekant/
> Da groß Abgötterei beschach/
> Wölch Gallus hat zů nicht gemacht.

Ziza-Cisa est certainement Isis. Paris-*para Isis,* Melun-*Iseos* avaient leur homonyme en Souabe. Le texte est antérieur de plus d'un siècle à l'appendice des *Gesta Francorum* d'Aimoin et au *Sophologium* de Jacques Le Grant, faisant état du même culte à l'origine des mêmes noms. Dans la série médiévale, entre le barde carolingien et les auteurs français du XIV^e^ siècle, ce sont les chroniqueurs allemands, l'abbé Rudolf (1132), l'abbé Conrad von Lichtenau (c. 1230) qui nous apportent les matériaux les plus précieux sur ces survivances du paganisme.

Consigné dans une chronique du XIII^e^ siècle, le conte de la déesse d'Augsbourg, de sa montagne et de son temple, reste pour toujours inscrit dans l'histoire du pays et s'y développe progressivement. Conrad Peutinger (1506)[15], antiquaire augsbourgeois, célèbre par la table des itinéraires romains actuellement à Vienne, fait le joint avec Tacite :

> *Sachant grâce à cet auteur qu'une partie des Suèves sacrifiait à Isis, je suis persuadé,* écrit le savant homme, *que la désignation de la déesse de notre ville Augusta par le nom de Cisa est fausse. Le temple qui s'élevait comme on le croit à l'endroit où se trouve actuellement l'hôtel de ville était dédié non pas à Cisa mais à Isis. De même la montagne, où s'élève la prison, n'est pas le* Cisen *mais le* Isenberg.

On sait d'ailleurs par Annius de Viterbe (1498) qu'Isis est venue en Allemagne avec Osiris au temps de Gambrivius. Mythologie et histoire antique, croyances populaires et traditions locales sont définitivement confondues dans un même apocryphe. L'Isis augsbourgeoise est née dans les mêmes conditions que l'Isis parisienne ou mélodunoise, mais elle repose sur un socle plus solide encore, scellé du nom d'un historien latin. Intégrée à un tissu d'érudition, la légende se répand et s'enrichit avec les nouvelles recherches historiques.

Les commentateurs de Tacite et, à leur suite, les historiens d'Allemagne ne font que renchérir sur tous ces textes. Althamer, l'un des plus illustres d'entre eux, résume les faits dans ses notes sur le *De moribus Germanorum* (1529)[16] avec des références à Diodore, Apulée, Othon de Freising, Lichtenau, en mentionnant, en plus, le nom d'Isenac comme procédant d'une même étymologie que Cisara ou Isenberg. Nous reviendrons sur cette question. Une description de la déesse égyptienne venue directement d'Égypte et à laquelle les Suèves ont élevé un temple à Augsbourg est ajoutée à la deuxième édition de ces scolies (1536)[17]. Isis était ornée de cornes et couverte de rangées continues de seins. Un ciste dans la main droite, un navire dans la main gauche constituaient ses attributs. C'est qu'entre-temps, en 1532, a été publiée à la fois à Fribourg-en-Brisgau et à Anvers la *Mythologie* de Georg Pictor[18] qui fut le premier érudit du XVI^e^ siècle à renouveler la tradition de Boccace. Le passage iconographique du scoliaste en est tiré textuellement sans modification. La *multimammia* de Macrobe ressuscite en Germanie plus tôt qu'en France où elle est retransmise par Cartari (1571).

La *Cosmographie* de Sébastien Munster, dont les vingt-quatre éditions en moins d'un siècle ont largement contribué à la propagation universelle de la légende, y introduit deux éléments nouveaux : un meuble d'armoirie et une célébration annuelle. Pour le blason d'Augsbourg, il ne s'agit pas comme à Paris du *navigium* mais d'une pomme de pin considérée aussi comme un emblème isiaque (fig. 77). Achille Casarus, dont un article sur la ville est inséré dans le volume à partir de l'édition de 1556[19], donne quelques précisions à ce sujet :

> *Ilz receurent une certaine desse nommee Cisa comme patronne particuliere de leur ville du nom de laquelle ilz*

> *appelerent leur ville Cisaris. Oultreplus à cause qu'on leur enseigna une nourriture plus gracieuse, ilz ont miz en leurs armoiries une pomme de pin.*

Le culte local a pris encore une autre forme :

> *Les anciens habitans, en l'honneur de cette belle deesse celebroyent une feste anuelle le jour des 4 calendes d'Octobre, comme la reconnaissanz pour leur patrone et defenseresse, comme aussi les habitans d'Augsbourg n'ont point de honte de celebrer aujourd'hui leurs foires publiques ce mesme jour.*

La *Description* de Casarus est reproduite sans modification dans la *Cosmographie universelle* de Belleforest (1575)[20], adaptation française de l'œuvre de Munster. Mais des détails supplémentaires sur ces cérémonies religieuses se trouvent encore dans l'*Histoire de la Nation allemande* de Schopper (1582)[21] qui, par ailleurs, appelle le temple isiaque d'Augsbourg une *Isidiskirche* :

> *Lorsqu'ils lui faisaient des offrandes, ils se servaient d'un signe pareil à un petit vaisseau* (Jagschifflein), *ceci par ce qu'elle est allée sur un pareil navire en Égypte. Et aussi montraient-ils par cela que cette Isis était l'image d'une femme étrangère et qu'elle est venue chez eux d'une même façon que chez les Égyptiens et qu'elle leur enseigna beaucoup de choses utiles.*

Les renseignements sur le vaisseau sont de Tacite mais ils se greffent sur quelques souvenirs de rites païens dont l'abbé Rudolf s'est fait l'écho encore au XII^e^ siècle. Le récit est définitivement constitué à la fin du XVI^e^ siècle. Il est récapitulé une fois de plus par Marc Welser (1595)[22], ami de Galilée dont il a eu la dédicace des *Lettres sur les taches du soleil,* et chroniqueur augsbourgeois qui y joint une représentation sculptée. Il s'agissait d'une tête antique avec deux ailes au front, cernée d'un nœud de serpents qui était encastrée dans le portail de Saint-Ulrich. On la prenait pour l'effigie de la déesse tutélaire en se refusant à y reconnaître le masque de Méduse (fig. 78).

Le mystère d'une divinité lointaine, le témoignage irréfutable des Anciens, le nom d'une ville et d'une montagne, les

armoiries de la cité, le jour férié, le simulacre, le visage aux traits antiques se découpant à l'entrée d'une église composent une histoire véridique et un roman. Loin de s'estomper, la légende s'enrichit et se précise avec le temps. Elle se retrouve chez la plupart des chroniqueurs et mythographes allemands du XVII[e] et du XVIII[e] siècle[23].

Augsbourg-Cisara n'était pas seule avec son *Isenberg* à dériver étymologiquement de l'Isis de Tacite. D'autres noms de lieux conservent le souvenir de sa vénération en Germanie. Parmi ceux-ci, Isenac, cité pour la première fois par Althamer, occupe une place particulière par l'intérêt qu'il suscita parmi les historiens :

> *L'opinion commune selon laquelle Isenac (Eisenach), ville de Thuringe, a reçu son nom d'Isis n'est pas une conjecture inepte étant donné que les Suèves qui dans l'Antiquité rendaient leur culte à Isis habitaient sur l'Elbe pas loin d'Isenac*[24].

En écrivant ces lignes, le scoliaste semble être convaincu. Un doute traverse cependant son esprit, non pas pour la cité thuringienne mais pour *Isna,* la première ville de la Rhétie. Son nom procède-t-il d'*Isis* ou d'*Eisen*-fer, en allemand ? Malgré les preuves historiques alléguées par Althamer, la question s'est également posée pour *Isenac.* Mais on a vite départagé les opinions. Selon Fabricius (1540)[25], humaniste et poète contemporain, ce ne sont que les incultes, non pas les érudits, qui en contestent les origines mythologiques :

> *A ferro dictam vulgo, seb ab Iside doctis…*

Pourtant les thèses n'étaient pas aussi incompatibles, le fer-*Eisen,* lui-même, pouvant avoir une même origine, ce qu'affirmait tout au moins Turmair-Aventin (1466-1534)[26] qui traduisait Isis-*Frau Eysen.* La sainte femme ayant appris aux Souabes à forger le métal, ceux-ci l'auraient appelée d'après elle en leur langue :

> *Es sey ein göttlich herlige Frauw. Die Schwaben haben viel auf sie gebauwt, das Eysen nach ihr genannt.*

Dans ses *Annales Suevici* (1595)[27], Crusius se réfère encore à ce texte mais la querelle philologique et historique sur *Isenac* s'est prolongée bien au-delà du XVI[e] siècle. Un médecin et chroniqueur de Munster, Paullini (1698)[28], a établi une liste des adversaires dans cette polémique. Parmi les partisans d'Althamer-Fabricius qui semblent dominer, se trouvent Binhard (1613)[29], Ritter (1619)[30], Omeis (1693)[31]. Heinrich Husan (1577)[32] va jusqu'à dire qu'Isenac était bâti par la déesse elle-même :

Isidis, ut perhibent, ædificata manu...

tandis que le Père franciscain André Hanaeus[33] l'appelle d'emblée *Isidis Urbs.*

La terminaison en *nac* de l'*Isidis Urbs-Isenac* a été elle aussi examinée à ce point de vue. Le *nac* ou *nach* ne serait-il pas un abrégé de Nachen-nacelle ou barque ? *Eisenach-Isenacum :*

Isenachen sive Isidis Nachen

signifierait alors l'*Isidis navigium.* Nous retrouvons la *liburna* de Tacite que les populations rhénanes traînaient de ville en ville, en plein Moyen Âge. Mentionnée par Paulini, l'étymologie a été reprise par Boehme (1748)[34] qui fit un même rapprochement avec le *navigium Isidis* que Gronovius a cru voir dans l'attribut d'un prêtre germanique. En fin de compte, les éléments convergent vers une même solution. La ville d'*Eisleben-Islebia,* en Saxe, connue surtout comme patrie de Luther, qui se trouve à une centaine de kilomètres d'Isenac, a été aussi associée au même culte régional d'abord par Schede (1648)[35] puis par Omeis (1693)[36]. D'autres noms de lieux se sont prêtés aux mêmes spéculations.

L'alternative *Isis* ou *Eisen* a également joué à Ruffach, en Alsace, avec son château fort bâti, selon Munster (1556)[37], par Dagobert en 623,

> *lequel il feit appeler* Isenbourg, *c'est à dire bourg de fer à cause que c'est une forteresse bien seure contre les ennemys, combien que les aultres disent qu'à cause de la deesse Isis qui trouva les bledz (pour ce qu'ilz estiment qu'elle aye esté autresfois adorée en ce costau pour*

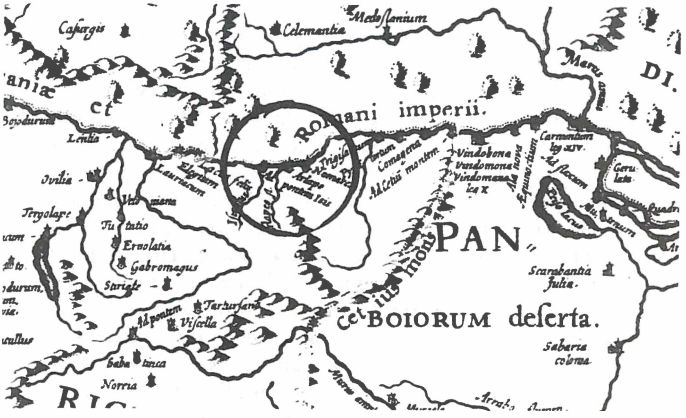
> *la fertilité d'iceluy) le dict chasteau soit este appellé Isisbourg.*

Le nom d'Isenheim, près de Colmar, serait dû à un motif semblable. Une montagne avec un temple isiaque est signalée aussi en Suisse, dans le canton de Zurich, par Plantin (1656)[38] :

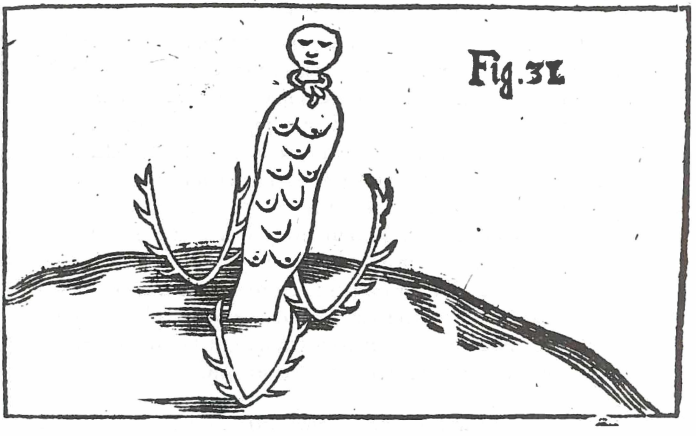
> *Entre le mont Albion et la Reuss, il existe une colline où l'on retrouve des ruines nombreuses d'un ancien édifice. Le vulgaire le désigne comme un temple païen et appelle cette colline* Isenberg, *c'est-à-dire montagne d'Isis d'où l'on peut conjecturer qu'il y avait là autrefois un temple d'Isis.*

Le *Zizen-Isenberg* d'Augsbourg avait son double helvétique. Partout, de tous côtés, surgissent les mêmes dénominations. Leur chapelet s'étend de l'Asie et de l'Afrique au cœur de l'Europe. Un pont *Isis* sur la mer Rouge, un fleuve *Isis* en Colchide, un *Isiacorum Portus* en Mésie sont mentionnés dans le *Périple* d'Arrien. Dans sa publication genevoise de 1577, Stucki[39] les relève tous méthodiquement en insistant sur leur rapport avec la *dea egyptiaca.* Un fleuve *Isis* avec une ville *Ad Pontem Isis,* vulgairement *Ips,* à l'endroit où il se jette dans le Danube (fig. 79), figure sur la carte de la Norique de Philippe Cluver (1616)[40]. L'abbé de Fontenu (1721) [41], qui consacra une importante étude au *Culte d'Isis en Germanie,* ajoute deux fleuves bavarois, *Isnisca* ou *Isin* et *Cisara quasi Cisae ara.* Et, contrairement à Althamer, il n'éprouve pas de doute au sujet d'*Isna* ou *Isnea,* en Rhétie, puisque les armes de la ville contiennent, dit-on, la figure d'un vaisseau. On a enfin pensé que la forteresse de Brunehild des *Niebelungen,* l'*Isenstein,* se trouve aussi dans le sillage de la déesse égyptienne.

Des bourgs, des villes, des châteaux forts, des ports, des fleuves, des monts et des collines de différents pays contiennent dans leurs noms les mêmes syllabes magiques où retentit l'écho d'un royaume millénaire. Des côtes de l'Atlantique avec la ville armoricaine d'Ys, ville engloutie égale à Paris-*Para Isis* et homonyme de Melun, jusqu'à la mer Noire avec son *Isiacum Portus,* la carte de l'Occident est jalonnée par ces rappels d'une épopée nilotique.



79. *Ad pontem Isis-Ips*, carte de la région : Ph. Cluver, 1616.



80. *Isis multimammia de Laponie* : O. Rudbeck, 1689.
Photo B.N.

Cette prolifération n'est pas sans présenter certaines analogies avec un mythe et une géographie de notre temps. *Stalinobad* et *Stalingrad* comme *Isenbourg ou Isenheim, Stalinogorsk* comme *Isenberg, Stalin-Canal* comme *Isis*-fleuve ont procédé d'un même désir de faire durer le souvenir d'un héros dans la topographie des sites. La similitude s'étend jusqu'à la signification de *Stal*-acier en russe et en allemand. Sans doute les choses ne sont-elles pas exactement sur le même plan : d'une part une figure politique dont on n'a pas tardé, d'ailleurs, à effacer l'empreinte à la suite de fluctuations tactiques, de l'autre une image sacrée raidie dans sa solennité, hors de l'humanité et hors du temps. Il n'en subsiste pas moins une même hantise, ou si l'on veut une mode correspondant à des périodes précises d'une évolution historique. Les érudits du XVI^e^ et du XVII^e^ siècle s'ingénient à retrouver Isis partout. Les interprétations étymologiques qui apparaissent en France dès la période carolingienne se développent en Germanie sur un terrain particulièrement propice. La consonance du nom de la déesse égyptienne et du mot *Eisen*-fer en allemand qui intervient dans un grand nombre de noms propres, en multiplie les occasions.

Ce jeu de mots ne se limite pas là. Turmair[43] et, après lui, les principaux auteurs, de Crusius (1593) à Schede (1648)[44], ont aussi décelé le nom d'Isis dans la verveine-*Eisenkraut.* Et il y avait encore la glace-*Eis.* Ce dernier rapprochement, contraire à toute notion courante, a renversé à tel point les éléments qu'il s'est trouvé quelqu'un pour reléguer les origines d'une reine égyptienne dans le grand Nord : c'est un Suédois, Olav Rudbeck (1630-1702), fils d'un évêque, célèbre par sa découverte des vaisseaux lymphatiques, connu aussi comme ingénieur et comme mythographe. Son système se base sur l'*Atlantide* de Platon, berceau des dieux et des civilisations des anciens peuples, le premier pays habité et labouré, qui aurait été en Suède. L'ouvrage comprend trois volumes *in folio* et un atlas (1680)[45].

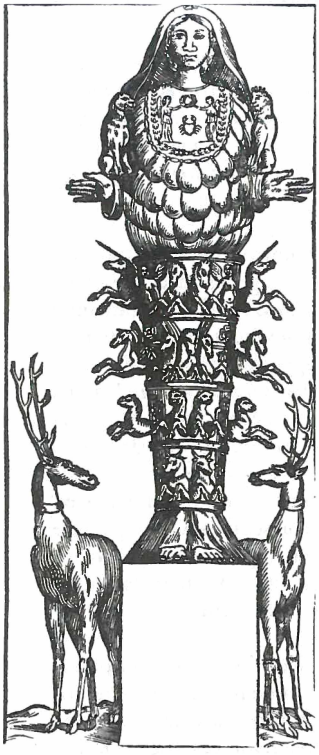
La cosmogonie hyperboréenne est aquatique par excellence. La terre, la vie procèdent de l'eau. Or l'eau provient de la glace, première substance solide de l'univers. L'Égypte y est directement associée par Plutarque (XXXIII)[46] :

> *Ils* (les Égyptiens) *pensent aussi qu'Homère, comme Thalès, apprit des Égyptiens à considérer l'eau comme le principe et la force productrice de tous les êtres. Ils affirment, en effet, que l'Océan est Osiris et que Thétis regardée comme la déesse qui nourrit et entretient toute chose, est Isis.*

Cette Isis, qui se trouve au commencement de tout, est l'eau dans son état premier. *Isis-Iis* signifie glace en vieux gothique, de même que Thétis-le *Theus fiord* est une divinité couverte de glace. Son père *Inachos-Jonchor* ou *Jonatör* était roi des Commériens, un peuple enveloppé de ténèbres. Le nom se décompose en *Jon ou Jona*-terre et *Kor*-vache dont *Isis-Io* a pris l'aspect à un moment donné. Tout semble indiquer que la déesse est descendue dans la vallée du Nil, non pas de Grèce, mais de Scandinavie en traversant les plaines scythes avec Borée. Son idole a d'ailleurs la même forme humaine en Laponie et en Égypte. On la voit représentée dans un paysage arctique sortant des neiges comme une plante, avec un tronc noueux à poitrines multipliées (fig. 80). Des bois de rennes pointent de part et d'autre, pareils à des cactus[47].

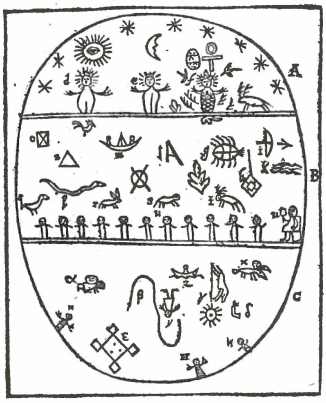
La figure est mise en relation avec l'Isis-Diane d'Éphèse, debout entre deux cerfs, dont une statue romaine a été reproduite par Perrier (1638)[48]. La *multimammia* y apparaît aussi dans un encadrement de branches ramifiées (fig 81). Les preuves de sa provenance septentrionale ne manquent pas. Le nom d'Isis se lit sur les cippes runiques. On la retrouve, aux innombrables seins, semblable à une pomme de pin, sur les tambours lapons dont les hiéroglyphes sont « *merveilleusement conformes* » à ceux des Égyptiens[49] (fig. 82). Un ouvrage récent (1673)[50] en a fourni une abondante documentation tandis que la plupart des figures égyptiennes de Rudbeck proviennent de la *Mensa isiaca* de Pignoria devenue un manuel classique et dont la dernière édition, à Amsterdam, date de 1670[51]. C'est là qu'a été emprunté l'élément le plus spectaculaire de cette démonstration : l'image d'une Isis debout, voguant sur un morceau de glace (en réalité une sorte de barque) armé d'un mât et d'une voile[52] (fig. 83).

Chez Pignoria dont la première édition a vu le jour à Venise en 1605, la figure est reproduite d'après une pièce de



81. *Isis-Ephesia entre deux cerfs* : O. Rudbeck, 1689.

82. *Tambour hiéroglyphique lapon* : O. Rudbeck, 1689. Photo B.N.



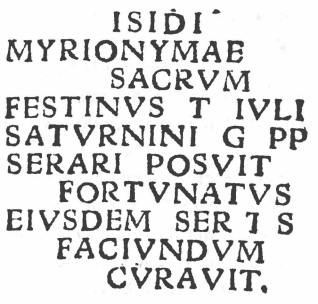
83. *Isis voguant sur un morceau de glace* : O. Rudbeck, 1689, d'après L. Pignoria, 1670. Photo B.N.

84. *Isis Pharia*, drachme de bronze, Alexandrie, 142-145. Photo Monnaies et Médailles, S.A., Bâle

monnaie alexandrine. Des drachmes de bronze d'époque impériale[53] en montrent d'identiques. On y voit l'*Isis Pelagra,* l'*Isis Pharia* voguer sur une embarcation sommaire, avec le même mât arqué, la même voile qu'elle saisit de ses mains, les mêmes vêtements agités par le vent (fig. 84). C'est cette Isis à la voile qui se retrouve dans la Fortune voguant sur une coquille vénusienne qui se répand dans l'imagerie allégorique depuis le XVI^e^ siècle[54]. Et c'est la même embarcation qui chez Rudbeck devient par déduction étymologique un bloc de *jis,* de *eis,* de glace flottant.

Il ne semble plus possible de nier que la déesse des Égyptiens soit née dans la clarté et le froid des nuits polaires et que c'est de leurs étendues glacées qu'elle est partie pour apporter à l'univers ses connaissances profondes des choses et ses bienfaits. C'est en allant vers la Méditerranée qu'elle a laissé les vestiges de son culte dans toute l'Europe. L'*Isis* de Tacite, la *Cisa* d'Augsbourg sont la *Disa* ou la *Diane* solaire des *Eddas* scandinaves[55]. Le monde est renversé par l'étymologie et par une fascination du Nord.

L'épigraphie complète les matériaux étymologiques accumulés autour de la légende. La dalle augsbourgeoise de Cisen-Isenberg avec son inscription, citée déjà par Lichtenau, fait remonter son utilisation au XIII^e^ siècle. Les historiens et les conteurs de tous les temps connaissent la poésie et le prestige des messages lapidaires. En poursuivant ses investigations mythologiques, Turmair[56] en reproduit deux autres authentiques du temps de Maximien dont l'une (fig. 85) disait :



85. *Inscription de Brixen-Isacus* : Turmair-Aventin, éd. 1554.

Il s'agissait, selon l'auteur, d'un monument votif qu'un certain Festinus a fait élever à la déesse royale et bienfaitrice aux mille noms par son esclave Fortunatus à l'occasion d'une guérison.

Les dalles de marbre ont été trouvées au sud d'Innsbruck dans la région de Brixen, appelé primitivement *Eisack* ou *Isacus,* sans doute en relation directe avec le culte dont elles sont témoins. Une rivière du même nom l'a conservé d'ailleurs jusqu'à nos jours. Les inscriptions figurent dans le recueil d'Apianus-Amantius (1534)[57] avec deux autres (ISIDI AUG.) de Pittau dans la Styrie et une troisième dédiée à Sérapis que l'on a déterrée en 1493, dans une maison privée de Vienne (fig. 86). La légende de l'Isis souabe et de l'Isis danubienne repose incontestablement sur quelques fonds locaux. Il en est de même pour l'Isis suisse.

En relatant l'histoire de la reine égyptienne vénérée en haute Allemagne, et particulièrement dans les pays helvètes, Johann Stumpf (1586)[58] se base principalement sur l'un de ces témoignages épigraphiques :

> *Le village de Wettingen, en Argovie, a existé au temps et sous l'occupation des Romains et il a possédé un temple païen consacré à la déesse Isis ainsi que l'affirme une ancienne inscription gravée dans un marbre que l'on voit encore de notre temps, encastré dans le mur du clocher de l'église* (fig. 87).

Stumpf l'interprète : le temple a été élevé en l'honneur de la déesse Isis par Lucius Annusius Magianus, un homme de Baden. Le temple a été bâti depuis ses fondations avec ses propres biens. Les ornements de ce temple ont été offerts par Alpina Alpinula, son épouse, et par Peregrina, sa fille. Le terrain était offert par les villageois reconnaissants.

Le texte a été mentionné par Plantin (1656)[59] qui a trouvé, de son côté, le temple d'*Isenberg* dans le canton de Zurich. Il en a tiré la conviction qu'Isis était la principale divinité des Helvètes.

L'inscription a été reprise, entre-temps, avec les autres dans le corpus de Gruter (1602-1603)[60] où une section spéciale *Isis, Sérapis* comporte une cinquantaine de numéros pour la plupart d'origine italienne. On sait que la classification y est due à Scaliger, le principal instigateur de l'œuvre.

INSCRIPTIONES AVSTRIAE·

¶ Viennæ inuentum in domo Ioannis Gennter in der VVülpinger ſtraſs ſub terra Anno domini 1493. per Henricum Schruttauer Ciuem Vien. & ſuos complices inquirentes Theſaurum abditum & per Sompniſi vt augurabant oſtenſum.

I. O. M. SARAPIDI·
PRO SALVTE IMP· L· SEPT· SEVERI
PII, PERTINAC, AVG· ARABICI·
ADIABEN· PARTICI MAXIMI ET
IMP. M· AVRELI· ANTONINI AVG·
ET· L· QVIRINALIS MAXIMVS
TRIB· MILIT. LEG· X· GERM·
P. F· V· S· L· L· M·

86. *Inscription de Vienne* : Apianus-Amantius, 1534.

DEAE ISIDI TEMPLVM A SOLO
L·ANNVSIVS MAGIANVS
DE SVO POSVIT VIR AQVENSIS
AD CVIVS EMPLI ORNAMENTA
ALPINIA ALPINVLA CONIVNX
ET PEREGRINA FIL·XC. DEDE
RVNT L·D·D· VICANORVM·

87. *Inscriptions de Wettingen* : J. Stumpf, 1586.

Les mythographes n'ont pas manqué de se servir de tous ces matériaux en les mêlant directement aux sources purement légendaires. *De diis germanis* de Schede (1648)[61] aligne sur le même plan les inscriptions bavaroises de Turmair, les vers sur Isen-Cisenberg de Lichtenau, l'épitaphe de la colonne funéraire reproduite par Diodore de Sicile :

> JE SUIS ISIS, REINE DE TOUTE LA TERRE, J'AI ÉTÉ INSTRUITE PAR MERCURE ET LES LOIS QUE J'AI DONNÉES, PERSONNE NE PEUT LES DÉTRUIRE.

Un livre de l'Antiquité est composé avec des fragments disparates. Le cippe dont seuls les prêtres isiaques connaissent le lieu caché en Arabie, la dalle perdue dans la montagne d'Augsbourg, les pierres romaines trouvées ici et là, se rejoignent dans le même monde de la réalité et de la fable.

Aux dalles à inscriptions s'ajoutent quelques images sculptées. Des textes en parlent, de temps en temps, sans apporter beaucoup de précision sur leur aspect. Une idole de Lunebourg en Saxe, considérée d'abord comme essentiellement lunaire (Irenicus, 1518)[62], identifiée ensuite à Isis (Willich, 1551 ; Omeis, 1692)[63], se trouve parmi ces monuments. On ne sait rien sur elle sauf qu'elle se dressait sur une montagne à l'endroit où fut bâti plus tard le monastère de Saint-Michel et qu'elle était connue. Nous savons moins encore sur l'effigie signalée par un voyageur (1632)[64] dans un château des alentours d'*Isenbourg* en Franconie, faisant évidemmment pendant à celui de Ruffach en Alsace. La sculpture d'Augsbourg n'était qu'un masque de Méduse. Nous possédons par contre le dessin d'un bas-relief que l'on voyait à Emmenzheim, un important foyer du paganisme danubien, au nord d'Ingolstadt, détruit par Charlemagne en 793.

Le site a fait l'objet de deux dissertations de Friese (1701 et 1705)[65] et d'une étude approfondie dans les *Antiquités de Northgowe* de Falckenstein (1733)[66]. Deux personnages, un homme et une femme, y ont été sculptés sur deux côtés, voisins d'une pierre carrée provenant probablement d'un temple (fig. 88). Le relief est rude, d'un art plutôt archaïsant qu'archaïque. L'homme est accroupi. La femme debout a un visage

circulaire, le corps pareil à une stèle arrondie avec deux seins. Les figures sont accompagnées de la légende :

OSIRIS UND ISIS ZU EMMENZHEIM

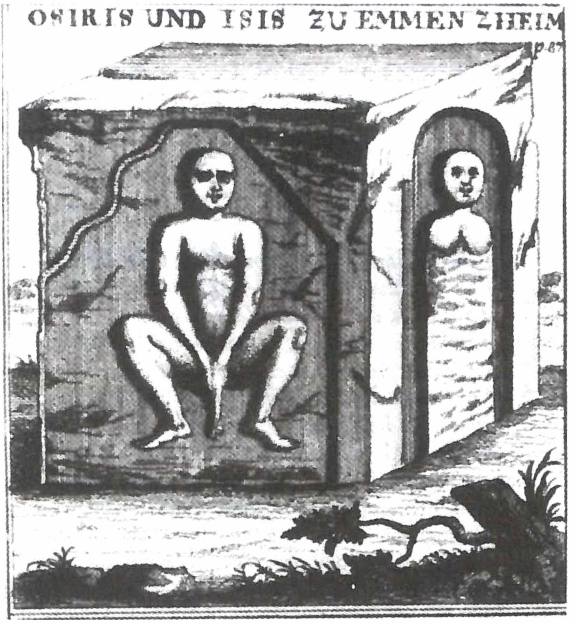
et d'une explication :

> *La femme taillée dans la pierre que l'ont voit sur la gravure de cuivre est certainemant l'Isis qui était vénérée dans ce lieu ainsi que par les Souabes et d'autres peuples allemands. Toutefois, de même que l'homme qui représente Adam, Isis est, elle aussi, considérée comme Ève qui est Ischa en hébreu. Ainsi Tacite appelle l'Ischa allemande Isis.*

Le passage sur les premiers hommes traduit littéralement un texte de Vossius (1641) [67], un professeur de Leyde, mythographe d'une très grande renommée qui a fourni, avec son exégèse hébraïque, à Schede et à Guillaume Marcel les fondements de la doctrine d'une proto-Vierge druidique. Une histoire de druidesse se greffe d'ailleurs aussi sur la légende d'Emmenzheim. Cette femme se nommait Gundhild et elle a demandé qu'après sa mort son corps fût porté sur un chariot traîné par deux génisses (fig. 89) :

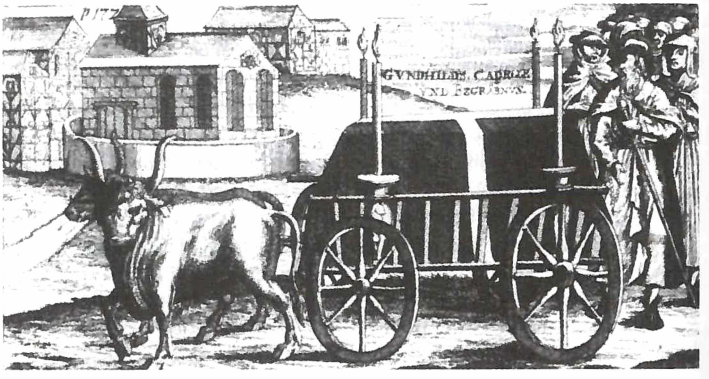
> *Ceci pour respecter une ancienne tradition de l'*Isis *ou* Hertha Erda *que l'on vénérait autrefois dans la région en conformité exacte avec ce que Tacite a dit d'Isis ou Hertha et notamment des déplacements de cette déesse dans une voiture attelée de deux vaches.*

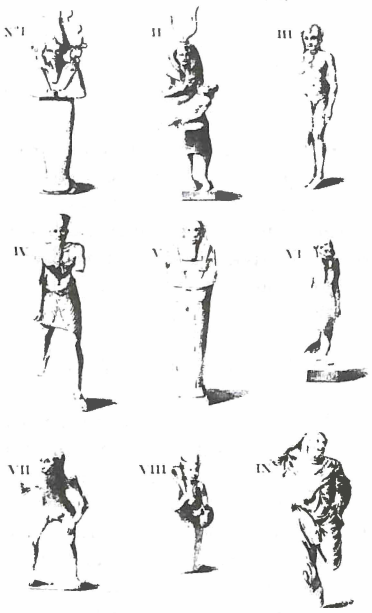
C'est la transposition en allemand, où *terre* est *Erde-Erda-Hertha,* de la définition classique : *Isis lingua Aegyptiorum terra appellatur* (Isidore de Séville) qui a permis cette confusion de deux divinités distinctes dont l'une est essentiellement germanique et l'autre égyptienne par excellence. Chez Tacite chacune d'entre elles se trouve dans un chapitre différent : Isis dans le chapitre IX, Hertha dans le chapitre XLI[68]. Seule cette dernière se déplace, lorsqu'elle quitte son île et son bois sacré, dans un chariot couvert d'un voile et traîné par des génisses, Isis restant associée généralement à un vaisseau. Toutefois, nous avons déjà vu en



88. *Relief d'Emmenzheim* : J.-H. Falckenstein, 1733.

89. *Char funèbre de la druidesse Gundhild* :
J.-H. Falckenstein, 1733.





90. *Divinités égypto-alsaciennes* : J.- D. Schoepflin, 1751.

91. *Figures de la collection de Brandebourg* : L. Berger, 1750.

Gaule donner à la déesse un attelage analogue (fig. 71) [69]. Liburne antique, bateau sur roues, navire avec l'image d'une vache (Io) pour enseigne, char à génisses ou bœufs se substituent successivement les uns aux autres dans le même convoi.

Le relief d'Emmenzheim a été exécuté sans doute par des artistes locaux de basse époque. Mais des figures égyptiennes authentiques apportées par des soldats d'occupation ont été aussi recueillies dans divers endroits : une statuette d'Isis allaitant Horus, un Osiris, un Harpocrate sont réunis dans son ouvrage sur l'Alsace[70] par Schœpflin (1751) sur une même planche intitulée (fig. 90)

NUMINA AEGYPTIO-ALSATICA

L'auteur précise qu'il a trouvé dans le pays plusieurs vestiges de leur culte et qu'il possède dans son musée une importante collection de ces objets. Il pense que l'Isis alsacienne y fut transmise non par les Romains mais par les « *Gaulois méridionaux* » ou par les Germains. L'idole de Saint-Germain-des-Prés et l'ouvrage de Tacite semblent être en faveur d'une telle supposition. Les bronzes égyptiens sont présentés non comme des curiosités d'un trafic étranger mais comme les témoins d'un passé national. Des figurines identiques dont on ne connaît pas la provenance se retrouvent dans un recueil des collections de Brandebourg (1750) [71] (fig. 91).

L'importance de ces dépôts est d'ailleurs confirmée par des trouvailles et par des fouilles modernes. Une effigie et un autel d'Isis sont signalés du côté d'Ips, l'Isis Pons de Cluver. Parmi les troupes de Vespasien stationnant sur le Danube et dans la Norique, il y aurait eu des Égyptiens et des Maures[72]. Dans un article consacré au culte romain d'Isis dans la région de la Moselle, Arnoldi[73] signale, entre autres, deux statuettes de la déesse avec Horus sur les genoux, déterrées en 1886. La même figure égyptienne trouvée en 1846 à Pfullingen dans un tombeau romain a été prise d'abord pour la Vierge avec l'Enfant[74]. Saint Épiphane a fait la même confusion au IV^e^ siècle.

Associées directement aux monuments du Moyen Âge, deux autres représentations de la déesse, un ivoire et une statue, occupent une place particulière dans ces séries. L'ivoire, une plaque alexandrine-copte, a été incorporé au revêtement

sculpté avec le Christ en Majesté, au centre, de la chaire de la cathédrale d'Aix-la-Chapelle[75]. On y voit Isis debout, tenant de la main gauche Horus placé sous une sorte de baldaquin, de la main droite son vaisseau sacré (fig. 93). La figure se trouve sur le même rang que l'image du Sauveur entouré d'Évangélistes dont elle dépasse sensiblement les dimensions. L'ensemble, qui porte une inscription de Henri II (1002-1014), a été restauré au XII^e^ siècle. En étudiant ce bas-relief dans le contexte des survivances du paganisme, Lersch[76] fait un rapprochement entre le *navigium Isidis* apparaissant aux yeux de tous dans l'ancienne chapelle palatine et le bateau sur roues que l'on a promené dans la même ville en 1132. Dans l'étude de Schaffhausen sur tous ces cultes en Rhénanie[77], les matériaux sont complétés par une statue découverte en 1882 à Cologne (fig. 92). La sculpture se trouvait dans la nef de Sainte-Ursule bâtie aux XI^e^-XII^e^ siècles. Il s'agissait d'une femme assise identifiée par l'inscription :

ISIDI
INVICTE

Avec son socle retaillé en chapiteau cubique, la figure même, noyée dans l'épaisseur du mur, a servi de matériau à une architecture romane. On a d'abord pensé qu'il y avait antérieurement un sanctuaire païen et que l'église lui succéda directement. Un autel votif au nom d'Isis, trouvé aux alentours, semblait le confirmer[78] jusqu'au moment où l'on a dégagé les fondations d'une basilique primitive à abside unique[79]. Il en est ressorti que l'*Iseum* élevé au premier siècle de notre ère se situait plutôt dans un voisinage immédiat qu'au même endroit.

Quels que soient les emplacements exacts des édifices successifs, l'histoire de Sainte-Ursule est analogue à la légende de Saint-Germain-des-Prés. Sans doute l'idole parisienne fut-elle ouvertement montrée dans une église romane comme une relique troublant la foi populaire, tandis que la déesse de la cité rhénane y fut noyée dans l'épaisseur de la maçonnerie. On a même dit qu'elle y était emprisonnée à titre symbolique pour signifier la victoire sur l'invincible[80]. Il n'en subsiste pas moins une remarquable concordance des éléments dans deux

foyers indépendants. Avec les phases successives de son destin, la statue colonaise offre d'autre part l'un des meilleurs exemples qui nous soient matériellement parvenus de la propagation des cultes égyptiens communs à tout l'empire romain[81] et de leurs prolongements posthumes. Des fables insensées ont pris naissance sur des réalités historiques.

92. *Isis de Sainte-Ursule* : Cologne, Römisch-Germanischer Museum. Photo Rheinisches Bildarchiv.

93. *Isis et son vaisseau*, ivoire alexandrin, Aix-la-Chapelle, chaire de la cathédrale, début du xie siècle, d'après L. Lersch.

L'OSIRIS GERMANO-ITALIEN

Osiris, époux et frère d'Isis, a visité aussi les pays d'Occident. Son épouse et sœur n'a fait, somme toute, que le suivre. Diodore de Sicile mentionne son voyage en Europe. Turmair-Aventin (1466-1534) en donne une description détaillée[1] :

> *Le roi Oryz* (Osiris), *qui régnait en Égypte, a levé une grande armée pour combattre les géants… Il arriva en Grèce par la mer et installa son fils Macédon – ce qui veut dire loup – comme souverain dans la contrée que l'on appela d'après son nom, Macedonia… Il alla ensuite avec son autre fils, appelé Anubis, ce qui veut dire chien en notre langue – les animaux figuraient sur leurs armes et sur leurs cuirasses – dans le pays où se trouve actuellement Constantinople, y abattit le tyran Lycurgue et poursuivit son chemin jusqu'à Damas, en Syrie…*

Sauf l'épisode de l'excursion syrienne qui n'existe pas dans la *Bibliothèque* de l'historien grec, le texte du chroniqueur augsbourgeois en reproduit, jusqu'à maintenant, exactement les éléments. Les passages relatifs aux fils du roi y disent notamment :

> *Estimés pour leur courage, ils se sont couverts d'armes défensives et empruntées de divers animaux dont les mœurs n'étaient pas sans analogie avec l'audace de ces deux guerriers. Anubis portait un casque surmonté d'une tête de chien. Macédon était revêtu de la dépouille d'un loup avec son masque et c'est pour cette raison que ces deux animaux sont en vénération parmi les Égyptiens*[2].

C'est à partir du moment où Oryz-Osiris pénètre en Allemagne que le récit du XVI[e] siècle est complété par des détails inédits :

> *Il retourna ensuite pour parvenir jusqu'au Danube à l'endroit où le fleuve tombe dans la mer Noire en sept bras. Il voulait comparer le plus grand fleuve d'Europe avec le Nil, le plus grand fleuve d'Égypte, voir d'où viennent ses grandes eaux. Il voulait aussi connaître les gens et les pays du Danube en Allemagne, leur enseigner la façon de se nourrir et aussi d'abattre le pouvoir injuste. Le roi Oryz a remonté ainsi le fleuve, traversé le duché d'Autriche et la Bavière, comme on l'appelle aujourd'hui. Il y a été reçu avec de grands honneurs. Ceci eut lieu l'an 2200 du monde. Le roi Apis ou Oryz a continué de remonter le Danube jusqu'à ses sources où il a été admirablement accueilli par notre roi Marsus auquel il a enseigné avec sa femme* (Hausfrauw) *Eysen, l'art de forger le métal, l'agriculture, la médecine, les vertus des herbes et la fabrication de la bière avec de l'orge. L'Italie y envoya une ambassade pour demander au roi Oryz de bien vouloir la libérer de la domination sinistre des géants sauvages. Ceci a été fait. Le roi alla en Italie, y abattit les géants et y régna pendant dix ans dans la prospérité, la paix et la justice. Il a transmis ensuite le pays à son neveu du nom de Lestrigon, rentra de nouveau en Égypte, laissa pour le souvenir éternel une grande colonne de marbre portant la relation de ses hauts faits accomplis avec le concours des héros, des ducs et des seigneurs. Il y avait aussi le récit de son séjour en Allemagne et aux sources du Danube. Une pareille inscription sur la colonne est décrite encore chez Diodore de Sicile. Elle se trouve dans le Livre I…*

Entre-temps, tous les géants qui existaient encore dans d'autres pays se sont alliés au Typhon, le propre frère aîné d'Oryz. Avec les vingt-six géants qui se sont joints à lui, Typhon a honteusement tué son frère Oryz, roi d'Égypte et le coupa en pièces.
Chacun des conjurés en a pris un morceau…
Frauw Eysen (Isis), *épouse et sœur du roi Oryz, a réuni alors ses fils Horus, Thot et Lybis (Apollon, Hermès et Héraclès pour les Grecs), souleva tout le pays d'Égypte et abattit le fratricide. Tous les morceaux de son époux furent réunis et déposés dans un grand tombeau au Caire, appelé autrefois Memphis. Le roi Apis ou Oryz devint un dieu… Un bœuf sacré, Sérapis, se trouvait toujours près de sa tombe. Quand il mourait, on lui en consacrait un autre en mémoire éternelle de sa bonté. Le monde entier vénérait le roi Oryz. C'est pourquoi aussi le dieu des Juifs avait l'aspect du bœuf (le Veau d'Or)… Des églises et des couvents lui ont été bâtis par les Anciens partout dans l'univers entier. Son tombeau du Caire ne fut détruit que quatre cents ans après la naissance du Christ, au temps de saint Jérôme.*

Et Isis, que devint-elle après ces événements ?

Elle a vécu quatre cents ans environ. Après la mort de son époux, elle repartit pour enseigner à tous les peuples les connaissances qu'elle partageait avec son conjoint. Elle vint aussi chez le roi Schwab (Suevus) *en Allemagne. Elle y a enseigné, entre autres, la cuisson du pain et le tissage du lin, montré aux hommes l'utilité du vin et de l'huile. Aussi fut-elle considérée comme une extraordinaire bienfaitrice et reconnue comme reine des dieux. Son image a été peinte en forme de bateau pour indiquer par cela qu'elle est venue des pays étrangers en traversant les mers. La reine* Frauw Eysen *se rendit ensuite en Italie où elle fut appelée Cérès, Junon,* regina dearum *ou reine du ciel.*

Tout en restant dans le canevas de Diodore et de Tacite, ce curieux texte comporte dans sa partie européenne des faits absolument nouveaux. Danube et Nil, les deux grands fleuves

se terminant par un delta à sept ramifications, ont été souvent comparés par les Anciens, Salluste, Hérodote, Pomponius Mela[3]. Selon Ausone :

> *Le roi des eaux illyriennes, le premier des fleuves,*
> *Après toi, ô Nil, le Danube lève de sa source son front joyeux*[4].

En relatant le voyage d'Osiris en Europe, Turmair s'est souvenu de cette tradition. Mais la plupart de ses innovations – expédition et règne en Italie, inscription commémorative sur une colonne de marbre, retour d'Isis en Occident – proviennent de Giovanni Annius dit Nanni ou Nannio, un Italien qui intervint avec une force brutale dans la constitution et dans la vie de ces légendes au lendemain immédiat du Moyen Âge.

C'était un homme parmi les plus étranges du XV^e^ siècle. Né à Viterbe en 1432, il fut dominicain, prédicateur et professeur de théologie, spécialisé en langues orientales. Alexandre VI lui conféra la dignité de Maître du Saint Palais et il mourut, peut-être du poison de César Borgia, le fils du pape, en 1502. Sa première publication (1480)[5] est une glose de l'Apocalypse où l'Antéchrist s'identifie à Mahomet. Son ouvrage capital est un recueil, avec des commentaires, d'auteurs anciens dont il prétend avoir récupéré les œuvres disparues. Les unes – Bérose et Manéthon – auraient été achetées chez un confrère arménien à Gênes, les autres – Caton, Fabius Pictor, Xénophon – découvertes parmi les manuscrits d'une collection constituée vers 1315, dans la maison d'un magistrat de Mantoue où il se serait rendu avec la suite d'un cardinal. C'étaient des apocryphes, sinon des falsifications, qui ont néanmoins pendant longtemps profondément troublé les érudits[6]. Le livre a paru à Rome et à Vérone en 1498[7] et il a eu, sous divers titres, un très grand nombre de rééditions posthumes[8]. On l'a traduit en italien (1583)[9] et ses extraits ont été reproduits dans des anthologies classiques[10]. C'est à Bérose[11], le prêtre chaldéen du III^e^ siècle avant J.-C., dont un ouvrage aurait été miraculeusement retrouvé à Gênes chez un moine d'Asie Mineure, que sont attribuées les principales révélations sur le séjour d'Osiris en Europe. Le chapitre relatif au dixième roi d'Assyrie du traité sur les monarques d'Orient dit notamment :

Le dixième roi d'Assyrie, Beloch, qui succéda à Bal, régna trente-cinq ans. En ces années, en Allemagne, régnait Gambrivius, le sixième roi de la lignée de Tuescon, un homme féroce. En Émathie commence alors le règne de Macédon, fils d'Osiris, duquel la province détient actuellement son nom. C'est vers ce temps qu'Osiris a renversé les géants qui tyrannisaient le pays. Les Italiens, opprimés par les géants, sont venus chez Osiris lorsqu'il séjournait aux sources du Danube et l'ont appelé à l'aide. Osiris se rendit maître de toute l'Italie et y régna dix ans en triomphe. Il y laissa comme rois Janigen et Lestrigon, géants, ses neveux et fils de Neptune.

Ce sont les noms des souverains contemporains fixant un cadre historique et l'extension géographique qui y rénovent le système légendaire et c'est sur ce passage attribué au mage de Babylone qu'Annius de Viterbe a composé sa fable nilotique où il a mis en œuvre toutes ses connaissances et toute son imagination. L'ouvrage marque un changement décisif des sources, accompagné de la substitution de l'Isis-Io d'Ovide qui a régné jusqu'à la fin du Moyen Âge par l'Osiris de Diodore de Sicile. Les commentaires de Nanni complètent le conte antique par des détails précis. On y voit se succéder la remontée du Danube et la rencontre d'Osiris avec un roi d'Allemagne, l'enseignement de l'élagage des arbres, de l'agriculture et de la cervoise, la bière des Anciens, la campagne d'Italie.

En se servant de ce texte, Turmair l'a respecté dans ses grandes lignes mais il a avancé les dates d'une cinquantaine d'années en remplaçant Gambrivius par Marsius, son père, cinquième roi de Germanie, et il a abrégé la partie trans alpine qui, elle, y tient la première place.

Selon Nanni, les tyrans de la Péninsule ont été défaits en trois batailles. Osiris attaqua par l'Istrie, son fils Hercule l'Égyptien en Vésuvie. Le dernier combat a été livré en Ciminie, du côté de Viterbe. Les monts *Apennins* ne tiennent-ils pas leur nom du roi *Apis* qui traversa leur chaîne lorsqu'il vint combattre les géants ? Apis était aussi *Taurus.* De même les Apennins s'associaient et même se confondaient avec les *monts Taurins. Apenninus,* l'ultime divinité des Italiens, s'appelait d'ailleurs aussi *Taurinus.* L'étymologie est attribuée à

Caton[12] qui l'aurait eue d'Antiochus de Syracuse par l'entremise de Denys d'Halicarnasse[13]. Or ce dernier raconte que lorsque Hercule passa par l'Italie avec les vaches de Geryon, un veau s'échappa de son troupeau en poursuivant sa course le long des côtes de Sicile. Tous les pays que le *vitellus* a traversés ont pris le nom de *Vitalia.* L'Italie n'en a perdu qu'une lettre, *(V) Italia.* Bien entendu, il s'agissait toujours de la même bête divine et royale. Les rapprochements les plus hardis sont infaillibles. *Trevisium-Trévise* est le *Taurisium* corrompu. *Osiricella* conserve intact le radical osirien. Le souverain et dieu des Égyptiens se reconnaît sous diverses formes dans la géographie et dans le nom même du pays.

Mais où était exactement sa résidence durant les dix ans de son règne ? Évidemment à Viterbe, berceau et première ville de l'Étrurie. Une colonne à inscriptions comme celle que le roi avait coutume d'élever dans les contrées de sa conquête s'y dresse encore à Saint-Laurent. Nanni en donne la description dans le second livre de son recueil[14].

Le monument des triomphes osiriens se trouvait devant le chancel de l'église qui aurait été primitivement un temple d'Hercule. C'était une dalle ou une colonne d'albâtre avec des « *Lettres égyptiennes sacrées* » en relief. Divers écrivains, et particulièrement Pline[15], ont mentionné de tels hiéroglyphes. Par l'insolite de ses combinaisons, cette écriture sacrée confine à un surréalisme authentique. Un chêne s'y dressait au milieu. Il affectait avec son tronc la forme d'un sceptre, avec ses branches supérieures recourbées celle d'un œil. Un crocodile ou un dragon apparaissait au pied. Dans son feuillage se profilaient deux nids pareils à des paniers avec leur couvée qui crie et vers laquelle se précipitent deux faucons. Deux têtes, une tête de femme et une tête d'homme – la moitié droite chevelue, la gauche rasée – surgissaient de part et d'autre. Le fond était garni de pampres et de colombes.

Chaque élément de cette sculpture renferme un symbole. Le sceptre surmonté d'un œil est le signe même d'Osiris conformément à Macrobe[16] et à Xénophon. Les branches du chêne représentent ses campagnes victorieuses. La tête à demi rasée appartient encore au même roi qui, selon Diodore de Sicile, a laissé pousser ses cheveux pendant ses guerres libératrices et ne les a coupés qu'en rentrant en Égypte. Macrobe[17] donne une explication astronomique :

> *Les Égyptiens le figuraient* (Osiris-Soleil) *tête rase à laquelle il ne restait des cheveux que du côté droit. Ces cheveux qui restent indiquent que le soleil n'est jamais caché à la nature ; les cheveux coupés, mais dont cependant la racine existe, désignent que cet astre, même lorsqu'il n'est pas visible pour nous, conserve comme les cheveux la propriété de reparaître.*

La tête de femme apparaissant du côté opposé est celle de Xanthe, la muse égyptienne de Saïs et la cousine germaine d'Osiris qui l'a suivi dans ses expéditions. Les nids avec les oiseaux sont l'Italie et ses enfants appelant au secours contre le tyran, celui-ci étant symbolisé par le dragon, la promptitude de l'aide par les faucons, tandis que les rinceaux de vigne figurent la production du vin et l'agriculture en général. Les hiéroglyphes doivent être lus comme suit :

> JE SUIS LE ROI OSIRIS, JUPITER LE JUSTE QUI DOMINA L'UNIVERS ET QUI EST VENU AVEC LA MUSE XANTHE AUX ABORDS DE L'ITALIE, À SAVOIR AUX SOURCES DU DANUBE.
> JE SUIS LE ROI OSIRIS QUI, APPELÉ PAR LES ITALIENS, A TRIOMPHÉ DE LEURS OPPRESSEURS EN LES ATTAQUANT DES DEUX CÔTÉS.
> JE SUIS OSIRIS QUI A ENSEIGNÉ AUX ITALIENS À LABOURER, À SEMER, À FAIRE LE VIN ET QUI LEUR A LAISSÉ SES DEUX NEVEUX POUR GOUVERNER SUR LA TERRE ET SUR LA MER.

À la colonne hiéroglyphique perdue dans les déserts de l'Arabie, décrite par Diodore de Sicile, en correspond une autre symétrique découverte à Viterbe par Nanni. C'est Osiris lui-même qui l'aurait élevée dans la cité bâtie par lui. En mentionnant cette inscription qu'il interprète à sa façon, Turmair a fait le même rapprochement. Valeriano (1561)[18] a reconstruit l'un de ces monuments épigraphiques, non pas d'après Diodore de Sicile ou Nanni, mais d'après Hérodote[19] qui les attribua à Sésostris, un autre conquérant du monde.

Isis se trouve naturellement associée à tous ces développements mais en restant d'abord à l'ombre d'Osiris – chez les Allemands imprégnés de Tacite, c'est le contraire – et elle n'y

intervient directement avec autorité qu'après la mort de son auguste époux dont elle reprend la mission civilisatrice. C'est à ce titre de continuatrice d'une grande œuvre que Jean Nanni la fait venir une seconde fois en Occident, en dissociant en quelque sorte l'action des conjoints[20]. Selon ses estimations, elle a vécu six cents ans, que Turmair réduit à quatre cents. On l'avait vue aux noces de Jasus, roi d'Étrurie, avec Cybèle. Une inscription sous une statue signale sa présence effective à Viterbe parmi les convives de la fête. En Italie, Isis s'appelait Cérès *frugifera, legifera,* fécondatrice, législatrice. Or Pline[21] raconte que cette déesse a remplacé les glands par le froment comme nourriture des hommes et en a enseigné l'usage en Attique et en Sicile. Nanni ajoute : en Italie, en précisant que c'est encore à Viterbe qu'a été cuit le premier pain. Le commentateur de Bérose fait aussi retourner Isis en Allemagne où elle avait déjà navigué avec Osiris, au temps de Gambrivius, sur le Rhin et sur les autres fleuves. Elle y rencontre maintenant Hercule Alemanus, son dixième roi, contemporain de Jasus, souverain des Toscans. Ici, Turmair a décalé l'époque de trois générations en mettant la déesse des Suèves de Tacite en relation directe avec le roi Suevus.

Tels sont les principaux apports du dominicain italien au mythe duquel il a mêlé des mondes surprenants et familiers. Personne n'a vu les fameux livres des Anciens dont il a publié et commenté les textes mais la colonne d'albâtre a réellement existé. Valeriano (1477-1560)[22] l'affirme dans ses *Hiéroglyphiques,* vers le milieu du XVI[e] siècle :

> *Or void on à Viterbe un sceptre d'albastre en une colonne avec des rinceaux de Chesne ayant les branches d'embas couppees et celles d'en-hault joinctes et cordonnées de façon qu'elles ressemblent un œil. Plutarque estime que l'on ait representé par ceste figure Osiris lequel fut Roy non seulement d'Aegypte mais aussi d'Italie.*

Un siècle plus tard, le monument était encore en place, mais la question s'était posée de savoir si cette sculpture était ancienne ou moderne. Giehlow[23] suppose qu'il y avait eu substitution d'un relief, exécuté selon les instructions de Nanni, à un marbre authentique déposé dans un coin obscur de l'église. L'opération avait réussi. Il semble qu'il y en eut une autre,

moins heureuse. Antonio Agustin (1587)[24], numismate connu et archevêque de Tarragone, rapporte en effet :

> *Comme m'a raconté Latino Latini, natif de Viterbe, homme docte et de grande probité, le frère Juan Annio a fait sculpter certains caractères sur une pierre qu'il enterra dans un champ de vignes près de Viterbe. Quelque temps après, il demanda qu'on creuse à cet endroit en assurant que d'après ses livres c'est là que se trouvait le temple le plus antique du monde. Lorsque la pierre fut déterrée, il manifesta beaucoup d'étonnement et il la fit porter triomphalement aux magistrats de la ville.*
> *Il s'en est servi pour leur faire croire que Viterbe était plus ancienne que Rome et qu'elle avait été fondée par Isis et Osiris qui ont vécu deux mille ans avant Romulus. L'inscription trouvée dont il donna la traduction commençait par :*
>
> *EGO SUM ISIS*

Le cippe de Saint-Laurent devait donc être complété par une stèle isiaque. Nanni a probablement eu recours à ce moyen après la publication de son livre, en 1498, afin de rassurer les hésitants et de convaincre les sceptiques par une nouvelle découverte devant témoins, à moins qu'il ne l'ait fait auparavant, conjointement avec la colonne osirienne, mais dans des conditions qui ne lui ont pas permis de s'en servir. Quoi qu'il en soit, on n'en trouve pas mention dans ses écrits. Latino Latini s'était-il fait l'écho d'une médisance ? La mise en scène des fouilles archéologiques est dans le même esprit que celle des prodigieuses acquisitions de livres fabuleux chez un moine et chez un magistrat avec un cardinal à l'arrière-plan du décor. Sans doute s'agissait-il ici d'une imposture préméditée mais, en même temps, d'une illumination et d'un acte de foi. Religieux d'une érudition authentique, le frère Annius de Viterbe avait une conviction profonde qui donnait corps à ses visions. Celles-ci ont été projetées aussi dans les appartements Borgia du Vatican.

La peinture de Pinturicchio (1492-1494)[25] relate le mythe d'Osiris, Isis et Apis, conformément à la version nouvelle qui rompt avec la tradition d'Isis-Io, maîtresse de Jupiter.

On y voit la reine d'Égypte enseigner les sciences et les lois (fig. 94), Isis retrouvant les membres d'Osiris dépecé, le cercueil d'Osiris, une pyramide revêtue d'une dentelle d'ornements géométriques (fig. 95), l'apparition d'Apis, à côté d'une pyramide, pareille à un objet d'orfèvrerie (fig. 97), la procession du bœuf sacré porté à l'intérieur d'un tabernacle (fig. 96). Le sujet a trait à l'ascendance fabuleuse d'Alexandre VI. On a identifié le *Toro* du blason des Borgia avec l'Apis de ces compositions[26] qui glorifiaient les origines héroïques de la famille du pape. Celle-ci viendrait en droite ligne de l'Hercule égyptien, fils d'Oriris et d'Isis[27]. Le souverain pontife était en relation suivie avec Nanni chez qui il s'est même rendu une fois à Viterbe avec toute sa curie, à l'occasion d'une découverte archéologique, et c'est à lui qu'il s'adressa pour le programme décoratif, généalogique et iconographique de sa demeure privée. La peinture était achevée quatre ans avant la parution des *Commentaires* dont elle reflète déjà l'esprit.

La même ascendance était attribuée aussi à Colonna. L'Apis des Borgia-Pinturicchio réapparaît dans un missel à ce nom : DIVO POMPEIO CARDINALI COLUMNAE[28] (fig. 99). Il s'y profile en haut du frontispice comme un blason, faisant allusion à la légende. Des figures égyptiennes, un obélisque à hiéroglyphes, des sphinx, des divinités nilotiques remplissaient la bordure de la page. L'exactitude de la reproduction est remarquable. L'*Isis multimammia* s'y dresse au centre, dans l'anse d'une grande initiale (D) historiée. Le manuscrit a été attribué à Giulio Clovio qui l'aurait exécuté après 1532. On y retrouve la même illustration d'une même origine que pour les Borgia[29].

Apis jouit maintenant d'une renommée particulière dans le pays des Apennins, les monts Apis. Filippino Lippi en a, de son côté, représenté l'Adoration sur un « cassone » (c. 1490)[30], associée à celle du Veau d'or (fig. 98). On y voit le quadrupède sacré marqué d'un croissant de lune s'élever dans les airs devant une foule émerveillée. La scène du veau volant qui correspond à un récit de Pierre Comestor[31] a aussi été interprétée astronomiquement. Selon Macrobe (XXI), Apis est le taureau du Zodiaque[32]. L'idole hébraïque faisant pendant à la divinité des Égyptiens apparaît dans un coin sur le sol.

Il reparaît, sublime et majestueux, dans le Caffè Inglese de Rome décoré par Piranèse (1760)[33]. Il y surmonte un por-

94. Pinturicchio, *Isis souveraine d'Égypte, enseignant les sciences et les lois*, 1492-1494. Rome, appartements Borgia du Vatican. Photo Anderson-Giraudon.
95. Pinturicchio, *Isis retrouvant les membres d'Osiris dépecé par Typhon et le cercueil d'Osiris*, 1492-1494. Rome, appartements Borgia du Vatican. Photo Anderson-Giraudon.
96. Pinturicchio, *Procession d'Apis*, 1492-1494. Rome, appartements Borgia du Vatican. Photo Anderson-Giraudon.

97. Pinturicchio, *Apparition d'Apis*, 1492-1494.
Rome, appartement Borgia du Vatican. Photo Scala.

98. Filippino Lippi, *Adoration d'Apis et du Veau d'or.*
C. 1490. Londres, National Gallery. Photo du musée.

tique égyptien chargé d'hiéroglyphes et de statues hiératiques. Tout en faisant partie d'un divertissement pittoresque, les figures conservent tout le poids de leur légende (fig. 100).

Ce n'est qu'après la mort d'Alexandre VI, en 1503, qu'une âpre polémique s'est engagée autour de son protégé et de ses doctrines. Dès 1504, l'attaque a été lancée par Crinito[34] avec une diatribe traitant Nanni d'absurde :

> *Le plus inepte de tous, interprétant fabuleusement les auteurs fabuleux...*

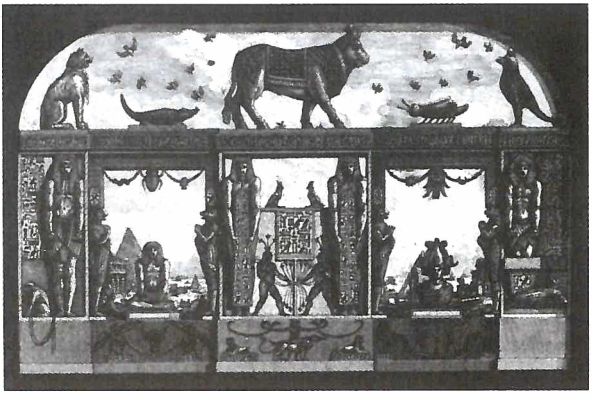
enchaîna Beatus Rhenanus en 1531[35]. La liste des adversaires et des partisans de l'érudit de Viterbe qui se sont affrontés pendant un siècle a été dressée par Vossius (1623)[36] pour qui ses textes des Anciens sont intégralement faux. Niceron[37] arrive aux mêmes conclusions en ajoutant des noms nouveaux et quelques anecdotes comme l'histoire de Leonardo Alberti[38], le plus fidèle des adeptes, mort de chagrin ayant compris qu'il était dupe de son maître.

La défense ne fut pas moins passionnée. Dans l'article sur *Viterbe* de sa *Cosmographie,* Belleforest (1585)[39] évoque en ces termes son citoyen le plus illustre :

> *Mais ce qui plus a recommandé la cité a esté ce grand personnage et maistre du palais à Rome, Jean Annie, homme de rare et singulière erudition et des plus recher-cheurs d'antiquitez qu'homme de nostre siecle, vu que par sa diligence nous avons les livres de Berose, Maneton, Caton... sur lesquels il a escrit de fort doctes Commentaires...*

Des ripostes directes succèdent à leur tour aux critiques. Théophile Raynaud (1653)[40] déplore certaines attaques dont Nanni fut l'objet. Mazza (1673)[41] les réfute toutes méthodiquement dans une publication spéciale, un *Opuscule Apologétique* qu'il lui consacre. Les allégations de Vossius et de ses acolytes sont sans fondement. Comment peut-on douter de l'authenticité du marbre déterré dans un vignoble de

99. *Missel de Colonna, frontispice* attribué à Giulio Clovio, après 1512. The John Rylands University Library of Manchester. Photo de la bibliothèque.
100. J.-B. Piranèse. *Décoration du Café Inglese*, 1760. B.N., Cabinet des Estampes. Photo B.N.



Viterbe puisque l'église Saint-Laurent, qui fut primitivement un temple des païens, en avait un semblable ? L'authenticité des manuscrits ? Le cardinal Paulus Fregosius qui était à Mantoue à l'heure de leur découverte peut certifier qu'ils figuraient dans le musée de Guilielmus. Les accusations en falsification sont d'ignobles calomnies. Annius était un grand savant d'origine noble.

L'ouvrage a eu une deuxième édition (1679)[42]. Loin de perdre de l'actualité, la pensée de Nanni déclenche de violents remous jusqu'à la fin du XVII[e] siècle et elle a exercé une influence profonde et durable sur un grand nombre de milieux. Peu de fictions aussi manifestes ont eu de telles répercussions dans le domaine historique. Le besoin latent de ces révélations étranges et une complicité tacite en ont conditionné l'emprise.

Lemaire de Belges, bibliothécaire de Marguerite d'Autriche, se trouve parmi les tout premiers qui l'aient subie comme un choc. Il séjourna en Italie de 1503 à 1508 et fut gagné par l'esprit de Viterbe. C'était un humaniste aux connaissances étendues ne craignant pas les perspectives hardies[43]. Dans son *Illustration des Gaules* (1512)[44], il ne se contente pas de suivre, point par point, les *Commentaires* de Nanni. Il les développe à sa façon.

On y apprend, entre autres, qu'Osiris était le fils de Cham et de Rhéa et qu'à la mort de son aïeul Noé, il avait soixante ans, sa sœur et épouse Isis — une cinquantaine d'années. Son blason aurait été un hiéroglyphe :

> *Les armes de l'empereur Osiris estoient un sceptre Royal et dessus la forme d'un œil comme on voit encores es colonnes antiques...*

Ses voyages eurent des prolongements notables. Celui d'Allemagne, où il est venu de Tartarie en traversant la Hongrie, ne s'arrêta point aux sources du Danube. Les sources du Rhin étaient toutes proches et le roi fonda aux alentours de nombreuses villes. En rentrant en Égypte après la guerre libératrice et les dix ans de règne en Italie, Osiris ne prit pas la voie directe. Il se rendit d'abord en Espagne qu'il libéra aussi de ses tyrans, parents de ceux qu'il abattit en Étrurie. En y allant, il passa peut-être par la Gaule. Isis, elle, y est certainement venue sinon

à ce moment, tout au moins plus tard, au temps de Lugdus XIII. Sa statue parisienne le prouve incontestablement :

> *Encores voit on son simulacre en France quon appelle l'idole de Saint Germain des prez.*

Le fameux passage se rapporte à ce dernier périple. Lorsque Roulliard (1628)[45] attribua la fondation de Melun à Isis, il s'est servi des mêmes sources. Les itinéraires tracés par Diodore et par Bérose aboutissent maintenant à la Seine. Un divertissement étymologique s'ajoute à ces innovations. Le nom d'*Apis* ne se retrouve pas seulement dans *Apennins* mais dans *Habsbourg :*

> *dont il est vraisemblable que de luy qui estoit surnommé Apis, porte encores le nom de la tres-ancienne maison des Contes de Habsbourg en Allemagne quon dit en latin Axis (Apis) burgus, desquels sont yssuz nos Princes de la tres-illustre maison d'Austriche.*

Le rapprochement fait en l'honneur de la régente des Pays-Bas lui octroie par déférence une ascendance égyptienne. Le précédent des Borgia et des Colonna a eu des suites. Maximilien I^er^, père de Marguerite, a lui aussi tenu à avoir une même origine fabuleuse. Dans le dessin de son arc de triomphe, un monument hiéroglyphique de Dürer (1517)[46], l'antiquité et la noblesse de sa famille sont signifiées par un rouleau de papyrus. L'inscription a été établie par Willibald Pirckheimer, traducteur d'Horapollon, avec le concours de l'artiste et de l'empereur lui-même.

L'ouvrage de Jean Lemaire de Belges qui a paru la même année et au même lieu (Paris, 1512) que la deuxième édition complète des *Commentaires* de Nanni a certainement contribué à la propagation de ses doctrines au nord des Alpes. Turmair-Aventin fut le second à s'en servir avec la même désinvolture et le même empressement. Par la façon de les inclure dans ses chroniques, il rejoint toutefois une tradition allemande inaugurée dès 1506 par son concitoyen Conrad Peutinger, un humaniste éclairé, ami de Pirckheimer et d'Alciate, qui lui dédia, en 1531, son *Emblematum liber.*

L'illustre antiquaire d'Augsbourg n'hésita pas à compléter Tacite et Diodore de Sicile par le Bérose retrouvé[47]. Aussi note-t-il, quelques années à peine après sa première édition en 1498, qu'Isis-Cisa, déesse des Suèves et de sa ville natale où elle avait un temple en bois, y vint avec Osiris sur un bateau, au temps de Gambrivius. La préparation d'un excellent breuvage à base d'orge aurait été enseignée à cette occasion. Adapté par l'un des novateurs de l'érudition germanique, Annius de Viterbe y reste pour longtemps associé. C'est en Allemagne, dont il a dressé la liste des premiers rois, qu'il s'imposa avec le plus de force. Le mythe égyptien s'y établit à l'intérieur d'un cadre historique précis et il gravite, tout au moins au début, autour de l'histoire d'une boisson nationale.

La dynastie des douze souverains fondée par Tuiscon y est reprise avec de légères variations d'après Bérose[48] en relation avec les monarques orientaux. Marsus – cinquième roi d'Allemagne, contemporain de Bele – huitième roi de Babylone, Gambrivius – sixième roi d'Allemagne faisant pendant à Beloch – dixième roi d'Assyrie, Suevus – septième roi d'Allemagne régnant au temps de Bele – onzième roi de Babylone, pour ne citer que ceux qui interviennent dans la légende d'Osiris et d'Isis, se retrouvent à la suite de Peutinger (1506) dans les *Chroniques* de Naucler (1516)[49] et de Franck (1539)[50], conformément au prêtre chaldéen. Une Germanie primordiale où les distances et le temps, les dieux et les rois sont confondus s'installe au commencement de l'histoire allemande pour une longue période.

C'est Althamer (1529)[51], le scoliaste de Tacite, qui fait une mise au point sur la bière :

> *Dans son livre 15 sur Bérose, J. Annius Viterbensis déduit d'une phrase de Diodore de Sicile qu'Osiris a enseigné d'utiliser, là où la vigne ne pousse pas, une boisson confectionnée avec de l'orge et des herbes que l'on appelle* zythum *ou* cervisia.

La référence est parfaitement exacte. Le passage en question concerne l'un des plus grands bienfaits rendus par le dieu égyptien :

> *Enfin Osiris ayant parcouru la terre entière mérita la reconnaissance de tous les hommes réunis en société, en*

> *leur apprenant l'usage des fruits cultivés et si, dans quelque sol, l'adaptation de la vigne n'était pas praticable, il enseignait à préparer une boisson tirée de l'orge et qui n'était pas de beaucoup inférieure au vin par son odeur agréable et ses autres qualités*[52].

Eusèbe[53] reprend les éléments de ce récit mais dans un ordre différent :

> *On dit qu'Osiris découvrit la vigne. Il avait d'abord fait usage de la bière. Il enseigna l'agriculture aux hommes.*

Les assertions de Diodore sont confirmées chez Althamer par un deuxième auteur antique :

> *Dans le dernier chapitre de son livre 14, Pline s'exclame à ce propos : Hélas, comme elle est merveilleuse cette eau qui enivre dans la douceur malfaisante !...*

La citation est une scolie. En mentionnant le *zythum* en Égypte et la *cervisia* en Gaule, le véritable texte[54] ne donne qu'une seule appréciation de leurs vertus :

> *L'écume de ces boissons est un cosmétique employé par les femmes pour entretenir la fraîcheur de leur peau.*

C'est au sixième roi d'Allemagne qu'auraient été transmises les recettes de ce breuvage divin :

> *Par la suite, Osiris est venu avec Isis chez Gambrivius roi des Germains et il lui apprit à préparer la cervoise, écrit aussi le Viterbensis et répète Conrad Peutinger dans ses* Sermones convivales...

En la faisant contresigner par un compatriote éminent, Althamer a définitivement intégré la fable dans son patrimoine historique.

Le poème sur l'*Origine des douze premiers rois de la Nation* de Burckard Waldis (1545)[55] parle de ce cadeau d'Égypte transmis par *Gambrivius, König in Brabant, Flandern,* à la nation allemande :

Er hat auss Gersten Maltz gemacht,
und des Bierbrauwen erst erdacht,
Wie er solchs von Osiride
Gelehrnt hat und von Iside.

L'histoire est consacrée par la chanson. Les vers ont été reproduits en tête de l'édition posthume allemande de Turmair (1566) qui, cependant, fait recevoir le couple égyptien non par Gambrivius mais par Marsus son père. On les retrouve, en latin, dans un petit livre illustré (1573)[56]. Une gravure y montre *Gambrivius rex,* barbu, se dressant parmi des figures symboliques, présenté comme ayant le premier confectionné de la cervoise (fig. 101) :

Hordea commacerans primus Cervisia sudit
Iside doctrice, et Syro regnante Belocho.

Le nom du dixième roi d'Assyrie y reparaît conformément à Bérose. En 1601, les deux versions, allemande et latine, de Waldis sont réimprimées dans *Memorabilia Mundi* de Mathias Quade[57].

Le conte s'est universellement répandu. Associé à la révélation à son peuple de sa boisson préférée, le nom du sixième roi d'Allemagne resta le plus connu de ces premiers monarques. On le voit encore briller sur les enseignes des brasseries et des tavernes. Et la publicité de certaines marques fait valoir « la grande origine », en entendant une origine égyptienne de leurs produits (fig 102). Des réclames sont composées avec des verres et des bouteilles posés devant une frise de hiéroglyphes et le slogan :

Il y a 4 500 ans déjà on appréciait la bière aux repas...

Certains érudits font remonter ces découvertes plus loin encore. Selon Willich (1551)[58], le merveilleux *zythum,* originaire de Péluse, ville de l'estuaire du Nil, aurait été trouvé dès l'aube de la civilisation, au temps du second roi d'Allemagne, Mannus, contemporain d'Abraham, qui a régné de 1963 à 2007 du monde (306-350 après le Déluge). C'est à Isis, épouse d'Osiris nommé aussi Apis, que reviendrait le mérite de sa première préparation. Pour un commentateur de Tacite,

101. *Gambrivius, sixième roi d'Allemagne* :
Mathias Holtwart, 1573. Photo B.N.

102. *Bière égyptienne : publicité moderne.*

la déesse occupe naturellement partout une place prépondérante. Toutefois, les événements sont généralement situés entre le XXII[e] et le XXIV[e] siècle et leur chronologie est remarquablement serrée. Crusius reprend dans ses *Annales suèves* (1595)[59] les thèses de Turmair (le secret de la boisson communiqué par Osiris à Marsus, retour d'Isis chez Suevus) et donne ses propres dates. Marsus aurait régné de 2188 à 2234 du monde (1776-1730 avant J.-C.). Les noces de Joseph avec Rachel et Lia ont été célébrées pendant cette période. Gambrivius lui succéderait de 2234 à 2278, Suevus de 2278 à 2324. Le temple de Wettingen en Suisse remonterait à cette dernière époque. Par rapport à Willich (Marsus 2114, Gambrivius 2170, Suevus 2219), il y a un décalage de soixante-dix ans environ. Par rapport à Eusèbe[60] pour qui Apis fut divinisé en 3365 tandis qu'Io devint Isis en 3790, il est de plus de quinze siècles. Les érudits allemands, qui calculent autrement l'année de la Création, ne semblent pas en tenir compte. Mecker von Balgheim (1597)[61], qui suit la même tradition, date de 2206 l'invention par Osiris de la boisson pendant longtemps très appréciée en Allemagne. *Isis der Teutschen Gottin* y est revenue en 2258, chez Suevus, lorsque Joseph vivait encore en Égypte et qu'en Assyrie régnait Altadès, son douzième souverain. Le tableau chronologique est établi en relation non seulement avec un Orient légendaire mais aussi avec la Bible.

Ces réajustements des années et des noms n'affectent en rien la signification des faits. Gambrivius finit d'ailleurs par revenir sur l'avant-scène de ces rencontres entre les deux mondes. Chez Omeis (1693)[62], chez Pregizer (1716)[63], il redevient l'hôte germanique par excellence. Les différentes versions se constituent sur le même fonds. Giovanni Annius de Viterbe se trouve à la source de tous leurs développements. L'autorité d'un Peutinger et la popularité d'un Naucler ont assuré, de leur côté, une foudroyante propagation des fables, reprises, à leur suite, par des générations de chroniqueurs locaux. L'introduction dans l'histoire des rois d'une histoire de la bière lui imprima une vitalité folklorique. C'est une légende nouvelle qui a été forgée avec les textes authentiques et apocryphes des Anciens. L'origine même de la nation allemande ressortirait de tous ces matériaux.

> *… Les Germains célébrèrent par des chants antiques, qui leur servent d'Histoire et d'Annales, un dieu nommé Tuiston, issu de la terre et son fils Mann, origine et fondation de leur nation,*

écrit Tacite[64] dans le deuxième chapitre de son livre sur leurs mœurs. Nanni[65] qui reproduit ce texte fait de *Tuisto deus, Tuiscon gigas,* un fils de Noé dont l'un des noms de la femme ou de l'une des femmes aurait été *Tytea sive Aretia id est Terra.*

L'autorité de Bérose permet ces arrangements désinvoltes de la Genèse (X). Après le Déluge, le patriarche distribua lui-même le monde à ses enfants. La part de Tuiscon s'étendait du Tanais (Dniepr) jusqu'au Rhin. C'est lui qui fut le fondateur de la dynastie des douze premiers rois d'Allemagne. Les choses restèrent admises dans leurs grandes lignes pendant des siècles[66].

Le désaccord avec Eusèbe et saint Jérôme[67] selon lesquels Ascenez, fils de Gomer et petit-fils de Japhet serait le père du peuple germanique fut aplani par Althamer (1536)[68] pour qui *Ascen, Ascon, Descon, Diescon, Duiscon* ne serait autre que Tuiscon. Le compromis qui correspond à un flottement d'un siècle environ a été repris par quelques historiens (Willich, Crusius). Toutefois, c'est la version d'Annius de Viterbe, faisant du premier souverain allemand le propre fils et non l'arrière-petit-fils de Noé, qui s'est généralisée dans les chroniques.

Le nom de la nation, *Tuisci, Tuitschen, Teutschen, Deutschen,* procède de *Tuiscon,* le nom allemand de *Mann-Mannus,* son fils et le deuxième roi germanique, celui des *Teutons,* de *Teutatès,* neuvième roi d'Allemagne. Belleforest (1585)[69] fait le point :

> *Les Germains, qui sont maintenant appellez Allemans, ont este nommez Teutoniens incontinent apres le deluge et ce à cause de Tuiscon, premier occupateur de la Germanie, qui fut fils de Noë, lequel il eut de sa femme Araze ou Aretie, apres le deluge et apres que Tuiscon fut grand, son père l'envoya aupres du Rhin, luy donnant le pays pour y regner. Berose, ancien historiographe, et Corneille Tacite sont aussi de ceste opinion, lesquels affir-*

> *ment que Tuiscon a este pere premier chef des Teutoniens et Sarmates.*
> *Mais Teutonie procede d'un autre homme, nommé Teuton, qui fut ordonné prince et gouverneur sur la Germanie quelque temps apres Tuiscon…*
> *Selon Berose, au sixième an du regne de Semiramis, Royne des Assyriens, Mannus, fils de Tuiscon, obtint le royaume sur les Germains aupres du Rhin. Les Teutones ont este depuis appellez Allemans…*

Les éléments de cette étymologie ont été repris par Théobald Hock dans son *Schönes Blumenfeld* (1601)[70], un livre d'histoire versifiée, célèbre en Alsace. Jusqu'alors l'Égypte n'est pas encore intervenue dans ces spéculations. Cela ne tardera pas par l'entremise et sous le signe de Mercure, le premier dieu allemand selon Tacite[71] :

> *Le principal objet de leur culte* (des Germains) *est Mercure, auquel ils croient devoir, à certains jours, immoler des victimes humaines…*

Lucain[72] évoque un autre dieu des Gaulois dans des termes presque identiques :

> *Vous qui apaisez par des flots de sang humain*
> *Teutatès et l'autel horrible de Hésus…*

Schopper (1582)[73] a déjà fait le joint entre ces textes en concluant que les deux divinités sanguinaires, Mercure et Teutatès, n'en étaient qu'une et en notant, à ce propos, que le Mercure-Hermès des Grecs devient *Hermann* ou *Mann* chez les Allemands. Or il existe aussi un Mercure égyptien qui s'appelle *Theuth, Toyth, Thoth,* un nom singulièrement proche de *Teutatès.* Il ne restait qu'à faire un deuxième rapprochement et à boucler le syllogisme.

C'est à un Hollandais, Philippe Cluver (1616)[74], que l'on doit les premières déductions de ces données. Il y a d'abord une rectification de l'orthographe. Une erreur se serait glissée dans les copies de Tacite : l'interversion des lettres S et T dans *Tuiston* qui devrait être *Tuitson.* Des liens entre les mots ont pu se resserrer et se multiplier à la faveur de cette remarque

préliminaire. *Tuitson* n'est pas seulement à l'origine de *Teutsch.* Le souverain des Cimbres s'appelait de son côté *Theuto* et il donna le nom de *Teutons* aux anciens Danois. Dans les deux cas il s'agissait, bien entendu, d'un même personnage et d'un même dieu. Ce dieu est *Theuth* dont on retrouve l'écho dans toutes les langues, dans tous les dialectes des Celtes et des Germains. *Theath, Theith, Theoth, Theuth* ne sont que des variations du même mot qui mènent inéluctablement d'une part vers l'Égypte, de l'autre vers l'Allemagne. Le *Zeus* et le *Theos* des Grecs, le *Deus* des Romains ont la même provenance. Aussi retrouve-t-on *Deus* et *Theos* dans *Deutsch* et dans *Teutsch.*

L'identité de Teuth et de Mercure ? Celle-ci ne ressort pas seulement des ressemblances avec Teutatès. Les Anciens l'ont établie directement. Elle est acquise pour Cicéron dans le *De natura Deorum*[75], pour Platon dans *Phèdre* et dans *Philèbe.* Le dieu possède d'ailleurs un troisième nom. Selon Paul Diacre[76], moine du Mont-Cassin du IX^e^ siècle et Godefroy de Viterbe (1120-1191)[77], Mercure est également *Wodam,* dieu germanique par excellence. L'adjonction ou la modification d'une lettre en font *Gwodam* ou *Godam,* d'où *Gott* qui veut dire dieu en langue teutonne. Dans sa transposition allemande, le *Theuth-Theos-Deus* se transforme en *Wodam.*

En ce qui concerne le mot *Allemand,* il procède bien de *Mann-Mannus* comme le signale la tradition classique mais ce Mannus n'est pas le second roi des Germains ni fils de Tuiscon. Il est l'*Adam* hébraïque, donc fils de Dieu, comme Jésus-Christ, selon la généalogie de saint Luc (III, 38). En allemand, l'homme se dit *Mann,* les hommes s'appellent *die Menschen. Adam* ou *Mann* se trouve par conséquent à l'origine des hommes et des Allemands. Superposés dans le passé, le monde après la Création et le monde après le Déluge sont confondus dans une même perspective perdue à l'horizon des temps.

Les thèses révolutionnaires de Cluver ont été reprises par son compatriote Gérard-Jean Vossius (1577-1649), le professeur de Leyde que nous avons déjà cité à deux reprises, à propos d'Emmenzheim et de la polémique autour de Nanni. Incorporées dans un système syncrétique d'une longue portée, elles s'y retrouvent réaffirmées et développées sur des assises plus larges (1641)[78].

Aux textes de Cicéron et de Platon s'ajoute maintenant Sanchoniathon, un historien phénicien du III^e^-II^e^ siècle avant J.-C., dont les fragments traduits en grec par Philon de Byblos ont été recueillis par Porphyre et consignés dans la *Préparation évangélique* d'Eusèbe[79]. Le problème y est déjà réglé dans son ensemble :

> *De Misor naquit Tautus qui découvrit l'écriture et forma les premières lettres. Les Égyptiens le nommaient Thoo, les Alexandrains Thoyth, les Grecs Hermès.*

Ce dieu universel avait un fief :

> *Cronus étant venu dans la région du Midi donna toute l'Égypte au dieu Tautus pour qu'elle fût son empire.*

Le Teutatès des Gaulois et le Wodam des Germains sont à leur tour directement associés, sans passer par Mercure, au même Theuth qui, imitant Uranus, créa les caractères sacrés de l'écriture. En en attribuant l'invention à Isis-Io, le Moyen Âge (saint Augustin, Pierre Comestor, Boccace) a fait une confusion.

Mann reste Adam, chez Vossius, mais un Adam égyptianisé car il devient Osiris, Isis correspondant à Ève qui en hébreu s'appelle *Ischa*. L'Égypte a adoré les premiers hommes sous les noms d'Osiris et d'Isis. C'est ce passage qui a servi à Falckenstein pour l'iconographie du monument trouvé dans une région danubienne, à Elias Schede et à Guillaume Marcel pour leur doctrine de la proto-Vierge. Nous ne sommes plus dans l'histoire proprement dite, mais dans une vaste théogonie qui s'élargit de deux côtés : mythologie antique et monde biblique.

Sérapis ne serait-il pas, selon Rufin[80], le patriarche Joseph divinisé pour avoir sauvé l'Égypte de la famine ? Hérodote (II, 40) et Nonnos[81], poète grec né sur les bords du Nil, au début du V^e^ siècle, identifient, de leur côté, Osiris avec Bacchus. Cent soixante ans après Vossius, Alexandre Lenoir (1801)[82] a étendu cette assimilation à Dionysos-saint Denis. Bacchus ressemble aussi à Moïse, ceci pour un grand nombre de raisons. Tous deux ont été mis à leur naissance, en Égypte, dans un coffret laissé au gré de l'eau. Tous deux avaient deux

mères. Tous deux étaient d'une grande beauté et s'illustrèrent dans les armes. Le Bacchus bicorne est le Moïse au visage rayonnant. L'ouvrage compose une sorte de table synoptique où les figures se superposent et se recoupent.

Le mythographe hollandais croit à l'unité profonde des religions dans la diversité des civilisations. Sa *Théologie païenne* veut devenir universelle en s'appuyant sur l'Ancien Testament. Elle est écrite avec la conviction d'une permanence de la révélation divine dans toutes les manifestations de l'esprit. Le système est énoncé dans la préface, en première page du premier livre. La providence, qui veille sur la conservation des dons de Dieu, se reconnaît jusque dans la poésie du paganisme. Ce sont les éléments de vérité cachée dans les représentations mythologiques des peuples, dont il exclut les cultes erronés des météores, des hommes, des animaux et des insectes, que Vossius décèle dans leur mystère. Les exégèses comparatives du XVII[e] siècle ont toutes été conduites sur le même plan.

Moïse ne ressemble pas seulement à Bacchus mais aussi à Theuth, ce qui ressort de l'invention des lettres. Philon d'Alexandrie (20 avant J.-C.)[83] lui en attribue le mérite. Caussin (1634)[84] fait valoir cette assertion dans son étude sur la sagesse des hiéroglyphes, Juan Eusebio Nieremberg (1641)[85] – un jésuite espagnol –, dans son traité sur l'origine de l'écriture. C'est ce dernier qui rétablit le lien direct avec le Mercure égyptien. Moïse et Theuth ayant conçu les caractères sacrés, Moïse est Theuth. Artapanus[86], un historien des juifs, les réunit, du reste, dans un même personnage :

> *Moïse ainsi appelé par les Juifs est appelé par les Grecs Musée de la doctrine d'Orphée. Les Égyptiens l'appellent Mercure et l'honorent comme un dieu…*

La divergence avec Sanchoniathon n'est qu'apparente. En désignant Theuth comme l'inventeur des lettres, les païens n'entendaient nul autre que Moïse. Moïse est aussi Anubis et il a été adoré en Égypte non seulement sous le nom de Mercure mais aussi sous l'apparence d'un chien.

Des textes oubliés, des ressemblances inaperçues, des relations secrètes entre les figures sont recherchés maintenant partout dans la hantise d'une universalité des cultes. Les systèmes

qui se succèdent sont modulés sur les mêmes bases mais ils comportent des extensions et des substitutions. Bochart (1646)[87] ne croit pas aux fables des Anciens mais il croit aux consonances des noms. L'identité de *Tuiston* avec *Teutatès-Theuth* ne fait pour lui aucun doute, tandis que pour les mêmes raisons *Mannus* n'est plus *Adam* mais *Menas,* le premier souverain d'Égypte. La méthode étymologique le démontre. *The fabulousness of the poets,* altérant les traditions anciennes, inquiète Stillingfleet (1662)[88], évêque de Worcester, qui a tenté aussi l'une de ces synthèses en reprenant toutefois les principales comparaisons de Vossius avec leurs sources fabuleuses. Le Père Beurrier (1666)[89] revient, à son tour, sur cette typologie. Moïse est bien le dieu Mercure en Égypte. Joseph, Hercule, Samson sont *Sérapis* ou *Sarae pronepos.* Mais Osiris n'est plus Adam. Il s'apparente à Abel, Isis demeurant Ève. Les métamorphoses sont présentées dans un contexte symbolique, avec chacun des dieux du paganisme reproduisant l'un des aspects du dieu unique.

C'est un tableau vertigineux avec Moïse au centre que Paul-Daniel Huet (1679)[89], évêque d'Avranches, construit avec ces éléments. Le Moïse des juifs fut dieu en Égypte. C'est en Égypte et d'Égypte que se sont répandus ses homologues, ses copies, ses réincarnations dans des univers différents. Aussi est-il moins biblique qu'égyptien. Il se confond avec Anubis, avec Apis, avec Sérapis, avec Osiris. Il est principalement Theuth-Thaautus. Il est aussi Bacchus qui, à son tour, est Osiris. Mais avant tout, Moïse se reconnaît dans le Mercure législateur, pasteur comme lui, comme lui un dieu des routes avec le caducée, la verge miraculeuse dans la main qui est à la fois et Anubis et Theuth. Les traits du visage hébraïque, dissimulés derrière ces masques, s'estompent avec le développement de la doctrine mosaïque. Le premier personnage de l'Ancien Testament finit par être invisible sous les faces des dieux qui l'incarnent et l'on oublie jusqu'à son nom. Les Allemands ne le doivent pas à lui, mais à ses doubles. Ils sont *Germains* par l'entremise de Mercure, alias *Hermès-Irmin-Hermann.* Ils sont *Teutons* par l'entremise de *Theuth,* tous deux étant la même divinité égyptienne. L'étymologie basée sur les rois est dépassée par une théologie comparée.

Dans son ouvrage sur l'origine des peuples germaniques, Kriegsmann (1684)[91] a apporté, de son côté, beaucoup de

précisions sur ce point. Leur fondateur est l'Hermès Trismégiste (trois fois grand). C'est le cinquième Hermès de Cicéron[92] qui s'est enfui en Égypte après avoir tué Argus, le geôlier d'Isis-Io. Les Égyptiens, auxquels il enseigna les signes de l'écriture et les lois, l'appelèrent Theuth et ils donnèrent le même nom au premier mois de l'année. Une récapitulation de ses sosies remet en place tous les volets du polyptyque. L'Hermès-Theuth avec Moïse à l'arrière-plan – le Mercure des païens – le Tuiston de Tacite – le Teutatès de Lucain… nous retrouvons partout le dieu de la vallée du Nil. Sa découverte au sein du monde tudesque par Cluver a remué un très grand nombre de questions qui, toutes, convergent maintenant vers une même solution. Les érudits comme Omeis (1695)[93] ou Vetter[94] (1714) n'omettent pas de faire état dans leurs travaux mythologiques et historiques des théories sur l'origine divine et égyptienne de la nation allemande. La fable d'Osiris et d'Isis rendant visite à ses premiers rois est éclipsée par ces dernières révélations mystiques.

L'ÉGYPTE AUX INDES ORIENTALES

La migration des dieux de la vallée du Nil atteint les terres les plus éloignées du monde. Au *Teutatès* des Gaulois, au *Tuiston* des Germains, Huet ajoute dans sa *Démonstration évangélique* (1679)[1] deux autres doubles du Mercure égyptien, *Theuth. Thoth* est le *T'ao* des Chinois. Il est aussi le *Teutl* des Mexicains. Les Indes orientales et occidentales connaissent à leur tour ces réincarnations.

C'est Pignoria (1571-1631), l'illustre Padouan, ami de Galilée et de Peiresc, qui, le premier, envisagea le double aspect de la question. Son mémoire sur les deux Indes a été publié en appendice à l'édition de 1615 de Cartari[2]. Dans l'ensemble de son œuvre égyptologique, l'étude se place entre la *Table isiaque* de Turin (1605) et la *Main hiéroglyphique* de Tournai (1623). L'ouvrage commence par une apologie du pays des pharaons :

> *Hérodote, écrivain sérieux et pas aussi menteur qu'il est communément tenu, parlant de l'Égypte, écrit qu'il y a des choses plus merveilleuses que partout ailleurs, et véritablement on ne peut appeler hyberbolique les termes d'Hérodote quand il loue la grandeur, la force, la richesse de ce règne noble entre tous.*

L'Antiquité gréco-romaine semble être éclipsée par un royaume encore plus mystérieux et plus ancien. Et le fait même qu'une telle remarque ait pu intervenir dans un grand manuel mythologique du temps est en soi révélateur. Il signifie une ouverture vers des perspectives plus larges et une évolution du goût. La puissance de l'emprise égyptienne sur la civilisation et sur la vie de peuples étrangers s'explique historiquement. Deux souverains portèrent leurs armes victorieuses dans les pays lontains. Sésostris a conquis l'Éthiopie, la Scythie, la Thrace, la Colchide, une grande partie de l'Asie Mineure :

> *Dans les temps plus anciens, comme on le voit chez Diodore de Sicile, Osiris a voyagé à travers le monde, des déserts aux confins de l'Inde et à la vue de l'Océan. Or, que la religion ait passé avec l'empire chez les peuples subjugués, il me semble absurde d'en douter.*

Ce sont encore les mêmes textes qui alimentent les mêmes fables. Avant de venir en Europe, Osiris a séjourné dans l'Inde où il laissa de nombreuses marques. Certaines idoles décrites par Louys Froes, un missionnaire portugais, en sont les témoignages vivants. Dans la lettre de Goa datée de 1555, le missionnaire signale dans une pagode de l'Éléphant une statue tricéphale à triple main et à jambe triple (fig. 103). Cinq ans plus tard, il parle d'un dieu à tête de quadrupède que l'on appelle Ganissone. Il s'agissait de Ganeça, le fils de Çiva, qui eut effectivement la tête coupée et remplacée par celle du premier animal rencontré. Le hasard voulut que ce fût précisément un éléphant (fig. 104). L'illustration (XXVIII) combine les deux récits : elle se compose d'un corps humain aux bras et aux pieds triples et de trois têtes éléphantines. Avec leurs excroissances tentaculaires, celles-ci ressemblent à un poulpe. Le commentaire explique :

> *Et ces combinaisons d'hommes et de bêtes ne sont pas d'une autre religion que celle des Égyptiens, comme on le peut voir dans les antiquités du pays.*

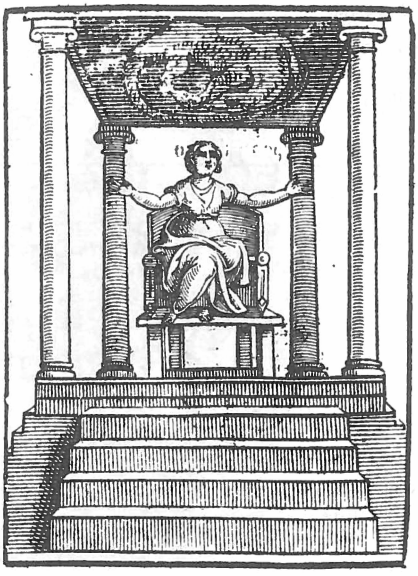
Dans une autre lettre de 1565, le même religieux mentionne un autre monument se rattachant au même groupe :

103. *Idole à triple tête de la pagode de l'Éléphant,* Goa : L. Pignoria, 1615.

104. *Ganeça,* statuette de bronze : musée Guimet. Photo du musée.

105. *Amida* (à droite) et *Harpocrate* (à gauche) *assis sur des fleurs* : L. Pignoria, 1615.

106. *Temple bâti en l'honneur de ceux qui le méritent*, Macao : L. Pignoria, 1615.



> *Dans la cité de Macao on pouvait voir une statue d'Amida à l'oreille percée, à demi nue, assise sur une grande rose, comme ailleurs la statue de Xaca, faite de métal ciselé.*

Pignoria ajoute :

> *La même disposition est donnée par les Égyptiens à Segalion ou Harpocrate, leur dieu, ainsi qu'on voit sur un jaspe que j'ai sous la main.*

Le dessin de cette dernière figure posée sur un lotus est reproduit, sans doute, d'après une pierre gravée mais il est confronté avec une image fantaisiste de la divinité de l'Inde reposant sur une somptueuse fleur fraîchement épanouie (XXXII) (fig. 105). Enfin c'est un hiéroglyphe qui apparaît à l'intérieur d'un temple de la même région de Macao, bâti « *pour honorer tous ceux qui le méritent* » :

> *On n'y voyait ni statue ni autel mais seulement la figure en cercle et en forme de roue, comme les Égyptiens représentent l'année au moyen du serpent.*

Sur la gravure (XXXVI), c'est un dragon qui tourne sur le plafond au-dessus d'un personnage assis (fig. 106). Le signe zoomorphique du temps et de l'éternité y est projeté comme un halo.

Quinze figurines indiennes et japonaises appartenant à Girolamo Aleandro, petit-neveu du cardinal, recteur de l'université de Paris sous Louis XII, sont reproduites ensuite dans un certain désordre avec une description sommaire et la remarque générale qu'elles ont été exécutées dans l'esprit égyptien

En se rendant quelques années plus tard dans le pays du Gange, Pietro della Valle (1586-1652) a fait les mêmes observations sur place. C'était un patricien romain qui entreprit sa grande expédition à la suite d'une déception sentimentale, ayant choisi entre le suicide et l'évasion. Le voyage qui l'a conduit en Perse, aux Indes et en Égypte dura douze ans, de 1614 à 1626, et il en rapporta divers matériaux parmi lesquels deux manuscrits coptes qui suscitèrent

un très grand intérêt à Rome. Deux lettres, l'une de Surat, l'autre d'Ikkeri, datées du 22 mars et du 22 novembre 1623[3], contiennent des réflexions conformes à Pignoria dont la dissertation n'a cependant paru qu'un an après son départ pour l'Orient.

Venu aux Indes une soixantaine d'années après Froes, le voyageur italien retrouve les mêmes divinités et les mêmes temples, les idoles à têtes et bras multiples, le génie à tête d'éléphant. Il donne l'exacte version de la légende de Ganeça (Ganescio) sauvé par cette substitution animale après avoir été décapité par son père à la suite d'une méprise. En passant en revue les autres êtres composites parmi lesquels un Anubis à tête de chien, Pietro della Valle les explique par la métempsycose où âme et corps sont constamment interchangés :

> *Les Indiens Idolâtres croient avec Pythagore et les anciens Égyptiens à la transmigration des ames et non seulement d'un homme en un homme, mais mesme d'un homme en une beste.*

Voici les origines et les raisons de ces zoomorphismes surprenants qui définissent toute une famille de dieux, communs aux deux nations. Dans leur hiérarchie spirituelle l'Égypte et l'Inde ont aussi les mêmes castes :

> *Diodore (livre 2) et Strabon (livre 15) disent quasi en mesmes termes comme s'ils s'estoient copiez l'un l'autre, qu'anciennement les familles des Indiens n'estoient que sept qui s'appliquoient chacune à un exercice particulier, et nommoient pour la premiere celle des Philosophes qui sont sans doute les Brahmanes. Conformément à Diodore, Herodote nous a aussi laissé par écrit qu'en ces temps-là les Égyptiens estoient divisez en sept differentes lignées des gens, avec leurs particuliers et perpétuels emplois, qu'ils exerçoient de pere en fils d'où on peut voir le grand rapport qu'il y avoit entre les Égyptiens et les Indiens en toute leur conduite.*

Celle-ci implique même les vêtements et tout particulièrement leur couleur blanche :

> *Ils* (les Indiens) *sont tellement amateurs du blanc, que tous les hommes en font faire ordinairement les vestes. Coustumes, peut-estre, que leurs Anciens leur ont transmis d'Égypte où on s'en servoit aussi selon Herodote et d'où il estoit croyable, comme ont remarqué Eliano et plusieurs autres, que Pythagore, qui estoit ordinairement vestu de blanc, l'a tiré.*

La certitude de l'existence de ces affinités et de ces liens ne fait que s'affirmer avec l'approfondissement des connaissances. Huit mois plus tard l'explorateur écrit encore d'Ikkeri :

> *Il y a beaucoup de rapport en plusieurs choses à l'Idolâtrie des Égyptiens : d'où j'ay inferé, après quelques anciens autheurs, que les Égyptiens et les Indiens adoroient egalement Isis et Osiris, comme Apollonius le témoigne dans Philostrate...*

La dernière référence n'est pas absolument exacte. Le texte mentionné faisait état d'idoles égyptiennes sans en donner, nous le verrons, le nom. Le surcroît de précision y correspond à la puissance d'une conviction

Les relations entre les deux peuples sont incontestablement étroites. Mais il est important de savoir comment et quand elles se seraient établies ; sans doute de très bonne heure, dès les premières formations historiques. Les Indiens modernes ne font que respecter les traditions de leurs ancêtres qui, eux, les ont reçues des Égyptiens. Le fait que ces derniers descendent directement de Cham, fils de Noé, assure leur antériorité et il y avait toujours un important commerce de l'Inde avec l'Égypte par l'Océan méridional.

Le processus de transmission s'y double d'une survie. On est en plein anachronisme. En arrivant dans un pays avec des habitants vêtus selon une mode pythagoricienne, rendant obstinément leur culte aux dieux d'Égypte qui en Égypte sont oubliés depuis des siècles, le visiteur contemporain se trouve brusquement en face d'un passé doublement illustre et au milieu d'un double exotisme asiatique et africain. En 1615, Pignoria affirme, en se basant sur Diodore, Hérodote et Froes, que l'Inde est égyptienne. En 1623, Pietro della Valle le reconnaît sur les lieux mêmes en étendant ses investigations jus-

qu'aux systèmes religieux et sociaux. Il connaissait aussi les ouvrages des Anciens. Sans doute en préparant son vaste itinéraire consulta-t-il tout ce qui avait été écrit sur ces contrées à demi fabuleuses et c'est un « *Guide* » antique à la main qu'il explora son Inde.

Mais quels étaient exactement ces textes ? La *Bibliothèque* de Diodore de Sicile[4] demeure à la base de la légende égyptienne. Le chemin qui a conduit Osiris sur le Danube passa par tout l'Orient et c'est de ce côté que se situent ses premiers exploits. Avant de commencer son tour du monde, le roi a fait aux dieux le vœu de se laisser pousser les cheveux jusqu'à son retour en Égypte. Il se dirigea d'abord vers l'Éthiopie, peuplée d'une race de satyres avec une reine velue. Il suivit ensuite le rivage de la mer d'Érythrée et pénétra chez les Indiens en poursuivant sa route jusqu'aux extrémités de la terre habitable :

> *Il fonda chez eux un assez grand nombre de villes et donna à l'une d'entre elles le nom de Nyse en mémoire de celle où il avait été nourri sur les confins de l'Égypte… Il laissa dans cette région beaucoup d'autres monuments… Dans ce voyage Osiris fit la chasse à l'éléphant et eut soin d'élever dans un grand nombre de lieux des colonnes monumentales pour conserver la mémoire de son expédition. En quittant l'Inde, il visita toutes les autres nations de l'Asie, traversa ensuite l'Hellespont pour passer en Europe…*

On reconnaît les termes mêmes de l'histoire apocryphe de son séjour en Italie et en Allemagne. L'hiéroglyphe d'une tête à demi rasée sur la colonne de Viterbe, la colonne même commémorant les hauts faits du souverain égyptien, les villes bâties autour du Rhin et du Danube dont parle Nanni procèdent directement de ce chapitre. Plusieurs aspects de l'aventure européenne d'Osiris ont été calqués par les Modernes sur son expédition indienne.

Osiris n'était pas seul à avoir dominé l'Inde : Sésostris lui succéda. Si Hérodote[5] limite ses conquêtes à la Colchide et à l'Asie Mineure, Diodore lui attribue l'Asie entière[6]. Après ses premiers succès militaires en Libye, le jeune roi forma, comme Osiris, « *le dessein de se rendre maître de toute la terre habitable* ».

Il leva à cette fin six cent mille hommes de pied et cinquante mille cavaliers, auxquels il ajouta vingt-sept mille chars de guerre. Il équipa aussi une flotte de trois cents vaisseaux longs. Le continent asiatique fut envahi avec ces forces combinées qui s'avancèrent bien au-delà des futures conquêtes d'Alexandre :

> *En effet Sésostris passa le Gange, s'avança dans l'Inde jusqu'à l'Océan et traversa le pays occupé par diverses nations scythes jusqu'à Tanaïs* (Dniepr), *fleuve qui sépare l'Europe et l'Asie… Sésostris entra en Europe et pénétra dans la Thrace… Ayant pris cette contrée pour terme de son expédition, il fit placer en plusieurs points, comme monuments de ses conquêtes, des colonnes qui portaient en caractères égyptiens, de la classe de ceux que l'on nomme sacrés, une inscription conçue en ces termes : le Roi des Rois, Seigneur des Seigneurs, Sésostris, par la force de ses armes soumit cette province… On y avait en plus gravé les parties sexuelles d'un homme dans le pays dont les peuples s'étaient défendus vaillamment et celles de la femme chez les nations qui s'étaient montrées sans valeur et sans courage* (fig. 107).

La campagne qui a beaucoup d'analogie avec l'entreprise osirienne dura en tout neuf ans.

C'est à Apollonios de Tyane, un thaumaturge et néo-pythagoricien du premier siècle de notre ère, que l'on doit les principaux renseignements sur la religion de l'Inde. Il a été considéré au XVI[e] siècle comme un sorcier ayant conclu un pacte avec le diable. Sa vie a été racontée par Philostrate (175-249)[7]. Idoles, Brahmanes, métempsycose font tour à tour l'objet de ses récits.

En arrivant dans le pays, Apollonios n'est pas surpris d'y retrouver des idoles égyptiennes :

> *Il vid là aussi, selon ce qu'il le raconta depuis, force images des Dieux d'Inde et d'Égypte dont il ne s'esbahit point autrement…*

Lui-même n'approuve pas ces représentations sous formes animales mais leur raison lui a été révélée, plus tard, en Éthio-

pie, par un gymnosophiste, les Éthiopiens étant originaires de l'Inde :

> *Si les Égyptiens ont montré de la sagesse en quelque chose c'est en n'ayant pas la presomption de representer les dieux eux mesmes, mais en n'offrant d'eux que des images symboliques et allegoriques. Ces images n'en sont que plus respectables.*

Pour éviter leur détérioration, les traits de la divinité doivent être enveloppés de signes.

Sur la doctrine de la métempsycose, Apollonios a été renseigné directement par les Brahmanes qui, tous, portaient comme Pythagore et comme les prêtres isiaques des robes blanches de lin et c'est avec leur chef Jarchas, lui-même, qu'il engagea le dialogue :

> *– Et quel jugement faites vous de l'ame ?*
> *– Le mesme que Pythagore nous a laissé et que nous avons donné aux Égyptiens.*

La primauté indienne vient naturellement à l'esprit d'un homme qui révéla, au cours de la conversation, qu'il avait été le roi Gange dans son existence antérieure.

Souvent utilisés pour l'histoire du brahmanisme, les écrits de Philostrate étaient aussi souvent très librement interprétés. Nous l'avons vu chez Pietro della Valle. Un autre érudit, Kircher, est plus hardi encore dans leur transposition.

Par son érudition, la masse et la diversité de ses travaux, la démesure de ses ambitions, le Père Athanase Kircher (1602-1680)[8] se détache avec une force particulière de la série des hommes nouveaux qui ont bâti la légende égyptienne. Fuyant Wurzbourg occupé par les Suédois, le jésuite allemand alla en 1633 à Avignon. Là il se mit en relation avec Peiresc dont la maison d'Aix-en-Provence, remplie de collections, était ouverte à tous les érudits. Il s'installa ensuite, jusqu'à la fin de sa vie, à Rome, où il passa plus de quarante ans.

L'étude de l'expansion égyptienne en Asie a été abordée par le religieux dès 1636, dans le *Prodromus coptus*[9], son premier livre d'égyptologie contenant tout le programme des recherches

ultérieures. Elle est reprise et développée successivement dans l'*Œdipus aegyptiacus* (1652)[10] et dans la *China Illustrata* (1667)[11] qui en complète définitivement les éléments.

Reprises par un chercheur exalté, les assertions d'Apollonios-Philostrate deviennent de plus en plus catégoriques. Pour les idoles, par exemple, il ne s'agit plus d'une cohabitation des dieux locaux et égyptiens aux Indes, mais d'un même panthéon. Ceci est précisé sans équivoque :

> *Les Indiens avoient les mesmes statues et les mesmes idoles que les Égyptiens.*

Isis et Osiris, Canope, Anubis… les noms cités dès 1636 sont plus nombreux que ceux de Pietro della Valle dont les *Voyages* n'ont d'ailleurs pas encore paru. Apis est vénéré non seulement dans les temples mais dans les lieux publics[12]. Nous en avons le témoignage dans un récit que Kircher a recueilli, sans doute, lors de son séjour en France :

> *Louis Sachinus, marchand d'Avignon, m'a dit avoir veu dans le Royaume Mogor* (Hindoustan) *un bœuf d'une excessive grandeur, eslevé au milieu d'un grand chemin et dont les yeux n'estoient autre chose que deux admirables Scarboucles ou deux grands Rubis enchassés dans cette Idole, lesquels rendoient cette beste semblable à un soleil ou à un autre astre du firmament.*

La même vénération du bœuf est signalée par Marco Polo[13] dans les îles proches du Bengale. Le culte est essentiellement égyptien et il comporte des usages singuliers :

> *En effet l'on adore pour le présent la mesme Vache que les Anciens d'Egipte adoroient sous le nom d'Apis et ils luy rendent leurs adorations avec tant de respect et de zele qu'ils croiroient ne pouvoir jamais entrer dans le ciel s'ils n'avoient pas une queue de vache entre les mains lorsqu'ils rendent le dernier soupir de leur vie.*

Les temples élevés à tous ces dieux sont aussi égyptiens. Un autre voyageur, Nicolas Cantarenus, un Vénitien comme Marco Polo, le sous-entend dans son *Itinéraire* :

> *Dans toute l'Inde, on adore des Idoles (c'est à dire des Pagodes) à qui on bastit des temples semblables à ceux d'Egypte, lesquels sont remplis d'images de toute sorte de peinture.*

Des pyramides mystiques figurent parmi ces monuments autour desquels se perpétuent des cérémonies millénaires. Certains fidèles se lavent à l'eau claire avant d'entrer dans les sanctuaires, une fois le matin, une fois le soir. D'autres se purifient dans l'eau de la rivière :

> *Ce sont les coutumes que les Brahmanes observent encore aujourd'huy dans le Royaume d'Indostan ou des Mogores où ils se plongent dans le sacré fleuve du Gange comme dans un autre Nil.*

De même que le Danube, le plus grand fleuve d'Europe, le fleuve sacré d'Asie se trouve associé au plus grand fleuve d'Afrique.

Apollonios demeure l'une des bases de ces recherches sur les religions comparées. Son nom est constamment cité, même s'il le faut, à contresens, et notamment pour la métempsycose :

> *Ils* (les Indiens) *croient la transmigration des ames d'un animal dans l'autre,* lit-on dans la Chine Illustrée, *ce que les Egiptiens ont creu et publié les premiers dans le monde, si nous en croyons à Hérostrate* (Philostrate) *qui l'assure dans la vie qu'il a faite d'Apollonius.*

Or Apollonios a soutenu, nous l'avons vu, une thèse opposée. Ce seraient les Égyptiens qui auraient été initiés à la doctrine pythagoricienne par l'Inde. Le chef des Brahmanes était formel sur ce point.

En reprenant ailleurs le même récit, Kircher l'arrange encore dans le même sens :

> *Les Brahmanes portent des cheveux et ont des mithres en testes. Enfin ils ont leurs Pagodes et leurs statues Isiaques… Ils sont revêtus de robes de lin, avec un bas-*

ton à la main. Voilà ce qui est propre aux seuls prestres Egiptiens.

Une phrase sur deux de ce passage attribué à Philostrate[14] est rajoutée. Un entretien récent avec Heinrich Roth, un jésuite augsbourgeois, explorateur de l'Hindoustan venu chez son compatriote à Rome, l'a définitivement convaincu qu'il ne peut y avoir de doute

que ce pays ne soit une image parfaite des mœurs et des actions des Egiptiens.

L'introduction et la propagation du monde nilotique dans l'Inde se seraient effectuées en deux étapes, avec pour principal foyer précisément le pays de Mogore d'où revenait le Père Rothls : la première vague à l'aube de la civilisation avec l'entreprise osirienne, la seconde, la plus puissante, lors de sa chute sous l'emprise perse. L'occupation de l'Égypte par Cambyse (529-521) qui profana ses temples et ses tombes et qui a fouetté les corps embaumés des derniers pharaons, a provoqué un exode général[16] :

Il est hors de doute (suivant le sentiment d'Herodote, de Pline, de Diodore, de Pausanias, de Plutarque et des autres autheurs) qu'apres l'irruption de Cambyse, Roi de Perse, dans l'Egipte, qui arriva sous l'empire de Numa Pompilius, second Roy des Romains, la Sagesse Egiptienne qui avoit subsisté plus de mille ans, finit misérablement et perit avec le gouvernement et la monarchie de cet Estat...
La chose estant donc de la sorte, il arriva que les Prestres et les Hyeromantes bannis, ne sachant quel chemin prendre pour leur seureté, parce que les ennemis occupoient tous les passages, se resolurent de passer le Golfe Arabique qui est près de l'Egipte. Ce qu'ayant executé ils arriverent enfin dans l'Inde, laquelle porte maintenant le nom d'Indostan, qui est l'endroit où l'on dit qu'Hermes, Bacchus et Osiride furent autrefois[17].

Ils y trouvèrent les restes des villes et des tombeaux bâtis par leurs prédécesseurs et ils y rétablirent le culte de leurs dieux.

Toute l'Inde fut convertie. Anéanties dans leur berceau, les traditions égyptiennes ont refleuri à cette extrémité du monde.

Un étalage d'érudition, des noms, des faits incontestables constituant une armature à la fiction, c'est là la méthode kirchérienne. Des textes antiques y sont glosés ou remaniés selon le besoin tout en restant parés de leur prestige. Une multitude de citations, tirées de tous côtés, des renseignements exclusifs accumulés avec passion, une dialectique inflexible à la faveur d'une confusion assurent ensuite le cours d'une démonstration conduite à sa guise. Le tout est présenté comme la dernière acquisition des connaissances modernes et correspond à une aspiration du temps.

Le développement du mythe égyptien d'Asie au cours du XVII[e] siècle est synchronique de celui d'Europe : première esquisse et nouvelle extension, Pignoria (1615) et Cluver (1616) ; mise au point et incorporation dans des systèmes généraux, Kircher (1636-1652-1667) d'une part, Vossius (1641), Bochart (1646), Stillingfleet (1662) de l'autre. Chez Huet, dans sa *Démonstration évangélique* (1679) et son *Histoire du commerce* (1716)[19], les deux légendes sont présentées ensemble, comme deux faisceaux du même rayonnement.

L'évêque d'Avranches se réfère à Kircher en avançant ses propres arguments. Aux pyramides mystiques et au respect de la vache, s'ajoutent la création du monde par Dieu à l'intérieur de la figure d'un œuf, une double écriture et une langue double. Pour tout ceci la primauté est égyptienne. Elle l'est aussi pour la métempsycose comme il ressort d'Hérodote (II, 20) et de Clément d'Alexandrie (*Stromate,* III et VI). La thèse de Philostrate l'attribuant à l'Inde est une erreur grossière. Dans leur commun panégyptianisme, Kircher ne craint pas de déformer le texte d'un classique, Huet de le combattre. Historiquement, l'accent est reporté sur Osiris qui a régné aux Indes cinquante-deux ans. Un terme nouveau, la *colonie égyptienne,* est introduit en même temps. Il ne s'agit plus d'une contamination des formes de la religion et de la vie, mais de l'implantation massive d'un peuple.

Si toute la nation des Indiens et des Chinois n'est pas descendue des Égyptiens, elle l'est du moins en la plus grande partie, conclut Huet dans son traité sur les rapports commerciaux entre les anciens peuples. Dans sa *Démonstration évan-*

gélique, cette histoire de l'Inde est intégrée dans une théogonie où Osiris, identifié avec Moïse, se superpose à Bacchus, qui fut aussi son conquérant.

L'idée de la colonisation a été retenue par plusieurs érudits. Le Père Catrou (1708) [20] l'a même attribuée à la sagesse indienne :

> *Si nous en croyons les plus habiles Brahmines, les anciens Habitans des Indes sont une colonie d'Egyptiens qui s'y établirent autrefois et dont la postérité s'y conserve encore aujourd'hui. Ce qui nous le fait croire c'est que les mœurs, les coutumes et la Religion de l'ancienne Egypte sont encore aux Indes, telles à peu près qu'Hérodote les a décrites.*

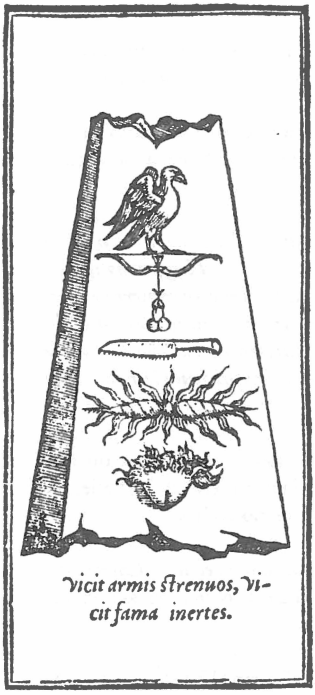
Le phénomène d'une éclosion anachronique sur un terrain nouveau, si fortement senti déjà par Pietro della Valle, est relevé maintenant avec des précisions nouvelles :

> *Plusieurs raisons portent à assurer avec le P. Catrou sur la foi des Brahmines que les anciens Indiens ont été des Colonies d'Égypte,*

affirme, à son tour, Veyssière de la Croze (1724)[21] en tête de son livre sur *l'Idolâtrie des Indes.* Il s'appuie également sur Huet qu'il trouve toutefois trop bref dans ses explications et il se charge d'y remédier. Un manuscrit sur la généalogie des dieux de Malabar, de Ziegenbolg, un missionnaire danois, et un ouvrage sur les Brahmanes, d'Abraham Roger (1670)[22], sont mentionnés parmi ses sources.

Comme éléments indo-égyptiens nouveaux, notons les plantes et le feu, assimilés aux animaux, la dévotion aux génies malfaisants, l'observation des jours heureux et malheureux, l'abstinence, la mortification, le monachisme, les signes du Zodiaque, les sept jours de la semaine. Des trois dieux supérieurs de l'Inde, deux, Brahma (fig. 108) et Isuren, sont d'origine égyptienne, le troisième, Vishnou, venant de Perse.

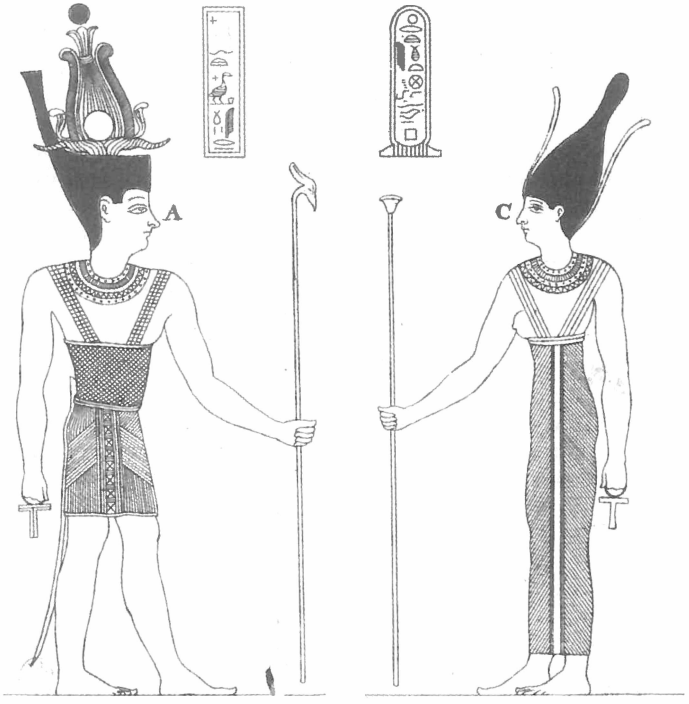
Le nom de *Brahma,* le Créateur, procède de *Piromi* qui désigne l'homme en égyptien. En sanscrit, la langue sacrée des Indiens, le mot *Brahma* a la même signification. Les Malabares prononcent *Birouma,* les Cingalais *Pirimia,* qui



107. *Stèle hiéroglyphique de Sésostris* : P. Valeriano, 1561.

108. *Bramha*, relief : musée Guimet. Photo du musée.

109. *Masque à triple œil*, Tibet, XVII[e] siècle : musée Guimet. Photo du musée.



110. *Personnages tenant une croix ansée*, table isiaque, Turin : L. Pignoria, 1670.

diffère peu du *Piromi* originaire. Les structures phonétiques et sémantiques concordent parfaitement, toutefois le dieu lui-même, selon l'auteur, serait sans idoles. On ne lui rend aucun culte mais il est honoré en la personne des *Brahmanes* qui sont plus blancs que tous les autres habitants de l'Inde.

Isuren, le second grand dieu, est *Osiris* dont le nom était différemment orthographié. Eusèbe écrivait *Isiris,* Hellamicus, cité par Plutarque, *Ysiris.* Selon Plutarque et Diodore de Sicile, le mot veut dire en égyptien un personnage à yeux multiples. Lorsqu'il est montré sous l'apparence humaine, Isuren a sur le front un troisième œil (fig. 109). Une autre forme est également donnée à sa représentation.

L'Osiris égyptien correspondant au Bacchus grec, il en détient l'emblème phallique. Le *lingam,* l'attribut d'Isuren, n'est pas autre chose et c'est sous cette image monstrueuse et infâme que la divinité est adorée par les Indiens. La même figure est reproduite sur la *Table isiaque* publiée par Pignoria. La plupart des trente-six *Decani* y tiennent dans la main gauche un phallus. C'est lui aussi que l'on retrouva dans le temple de Sérapis d'Alexandrie renversé par le patriarche Théophile. Socrate (le Scolastique) et Sezomen[23] précisent que cet objet symbolisait pour les païens « *la vie à venir* ». Saint Antoine d'Égypte et son ordre l'ont adopté comme insigne. En fait, il s'agissait de la croix ansée et du *tau* (fig. 110).

Au Malabar, le *lingam* égyptien, image de la génération et de la *vita ventura,* se trouve dans la partie la plus secrète, la plus sacrée des temples d'Isuren. Une lampe y brûle continuellement. L'idole est entourée de plusieurs autres lampes à sept branches pareilles au chandelier des juifs représenté sur l'arc triomphal de Titus.

Vingt ans après la Croze, Fourmont (1747)[24], hébraïsant et sinologue réputé, reprend encore le schéma de Huet en l'arrangeant avec ses propres matériaux. Il ne croit pas non plus à l'importance donnée par Kircher à Cambyse. Si tous les prêtres égyptiens se sont enfuis vers l'Inde et non en Grèce, c'est qu'ils savaient que l'Inde est égyptienne depuis Osiris et Sésostris. Toutefois Osiris n'est pas Moïse comme le voudrait l'auteur de la *Démonstration évangélique* mais Esaü, tandis que Sésostris se confond avec Sésac du *Premier Livre des Rois* (XIV, 25-26). John Marsham (1672)[25] l'a déjà relevé en se basant

sur Flavius Josèphe[26]. Auparavant, le rapprochement a été fait par Mercati (1589)[27] à propos d'un obélisque romain :

> *Sésac ou Sésostris, Roi d'Égypte et monarque, ayant pillé le temple et la ville de Jérusalem après la mort de Salomon, fit ensuite deux obélisques et les érigea dans la ville de Héliopolis. L'un des deux y est resté, l'autre fut porté à Rome par Auguste et dressé sur le Champ de Mars…*

Dans son *Discours sur l'Histoire universelle à Monsieur le Dauphin* (1681)[28], Bossuet n'a pas manqué de mentionner cette identification :

> *On croit que Sesostris, ce fameux conquérant des Egyptiens, est le Sesac, Roy d'Egypte, dont Dieu se servit pour chastier l'impieté de Roboam.*

Il signale aussi que Sésostris a pénétré dans l'Inde et soumis le pays au-delà du Gange. Pour devenir véridique, l'histoire ancienne doit être accordée avec la Bible. La disjonction par Fourmont des deux figures, Moïse et Osiris, n'élimine pas Bacchus que Vossius, avant Huet, a installé dans la triade. Bien au contraire, les rapports se resserrent. Le nom de Bacchus dérive du *bakou* hébraïque signifiant *pleurs,* car Osiris était pleuré les jours de ses fêtes par toute l'Égypte. Et c'est conformément au mythe osirien que les *Dionysiaques* de Nonnos[29] situent les aventures, voyages, amours et conquêtes du dieu précisément dans l'Inde. De nombreux noms des villes indiennes cités par Pline et Ptolémée proviennent de ce séjour d'Esaü-Osiris. Tous ceux qui se terminent en *our* comme *Coreour, Acour, Salour, Manganour* se rattachent directement à *Our* en Chaldée où est né son grand-père Abraham. Le feu sacré que le roi a allumé lui-même dans ses *Pyrées* était généralement gardé dans leurs enceintes. Son beau-père *Ana* donna son nom à *Betana.*

L'étymologie biblique se substitue à toutes les autres. Fourmont ignore les filiations de *Pirami-Brahma-Pirimia* et c'est encore Abraham, l'aïeul du roi égyptien, qui se trouve à l'origine de *Brahma* et de ses prêtres les *Brahmanes.* Personne ne peut le nier. *Sara,* l'épouse du Patriarche, *Sarasvadi* en Inde, y garde intact son nom, *vadi* signifiant *dame.*

En ce qui concerne *Sésostris,* nom grec de *Sésac* hébreu, il est *Séthos* en égyptien. Marsham a fait la triple identification. D'après certaines estimations son règne dura cinquante-neuf ans. Il aurait commencé l'an 4362 du monde, l'an 302 avant la prise de Troie, l'an 1511 avant J.-C. Mais toutes ces associations et toutes ces dates ont fait, depuis un certain temps, l'objet d'une polémique.

L'assimilation antique de Bacchus à Osiris qui a été reprise au cours du XVII[e] siècle et qui joua dans l'histoire de l'égyptianisation de l'Inde, n'a jamais été contestée. Mais Osiris fut aussi rapproché de Sésac. Le nom d'Isaac Newton se trouve directement mêlé à cette innovation qui bouleversa tous les systèmes chronologiques et historiques établis.

Par un curieux concours de circonstances, la première édition de sa *Chronologie corrigée* (1725)[30] était française. On la doit à Nicolas Fréret qui l'a traduite d'après un manuscrit, en possession d'un Vénitien, l'abbé Conti, résidant à Paris, sans consentement de l'auteur. Celui-ci protesta (1726)[31] contre une publication faite à son insu, par surcroît critique, et fit paraître son ouvrage, lui-même, en 1728[32].

Le savant anglais commence par rejeter en bloc certaines catégories de textes gênants :

> *Les Antiquités Grecques sont remplies de fictions Poëtiques, parce que les Grecs n'ont pas écrit en Prose avant la Conquête de l'Asie par Cyrus, roi de Perse.*

Et il s'appuie d'abord sur l'Ancien Testament en construisant sa propre fable de Sésac qu'il associe en premier lieu à Osiris. Rappelons ce qu'en rapporte le *Premier Livre des Rois* :

> *La cinquième année du règne de Roboam* (fils de Salomon) *Sésac, roi d'Égypte, monta contre Jérusalem. Il prit les trésors de la maison de Jéhovah et les trésors de la maison du roi. Il prit tout.*

Selon Newton, après ce premier exploit, Sésac s'est emparé de la Perse et de l'Inde. Il se tourna ensuite vers l'Occident,

traversa l'Hellespont et occupa la Thrace. Il procéda aussi à des aménagements en Égypte. Pour assurer l'irrigation de son pays, le souverain coupa le Nil en canaux qui l'ont rendu utile à toutes les villes. Aussi les peuples l'ont-ils surnommé *Sihor, Siris, Nilus, Egyptus.* Les Grecs qui entendirent les Égyptiens invoquer leur prince dans les cantiques par *O Siris ou Bou Siris* l'ont appelé *Osiris.* Pour les Arabes, il fut Bacchus. L'intégration de Diodore de Sicile (I, XIX-XX) dans le *Livre des Rois* est justifiée par une étymologie nouvelle.

Le système est capital pour la question des dates, toute l'épopée osirienne étant ramenée d'un coup après le règne de Salomon. On sait, d'une part que Sésac lui avait survécu de vingt-cinq ans, de l'autre que l'expédition des Argonautes a été entreprise quarante-cinq ans avant sa mort. Or, l'époque de cette croisière peut être établie à un an près. Ici Newton retrouve son élément et il propose pour la chronologie un procédé astronomique.

Le calcul se base sur la sphère que Chiron a spécialement conçue pour les marins en quête de la Toison d'Or. La configuration sidérale y correspond, en effet, à un moment précis que l'on obtient par la comparaison avec la carte du ciel de Méton, relevée en 432 avant notre ère. La différence de position des points cardinaux dans les constellations représenterait sept degrés parcourus contre l'ordre des signes. Le solstice d'été, par exemple, qui chez Chiron se place au quinzième degré du Cancer, y était dans le huitième au temps de Méton. Chaque degré comptant soixante-douze ans d'évolution, il y a entre les deux planisphères cinq cent quatre ans. L'année qui précéda l'appareillage d'Argo serait donc 936 (432 + 504)

Pour la sphère de Chiron, Newton se réfère à l'auteur de la *Gigantomachie,* cité par Clément d'Alexandrie (*Stromate,* I) et à Laerce (*Proemium*). L'*Uranologion* du Père Denis Peteau (1630)[34] réunissant les principales sources, Eudoxe, Artus, Hipparque, lui a fourni les matériaux sur les tableaux célestes des Anciens. Fixé par les chronologistes au XIV^e^ siècle avant J.-C., le voyage des Argonautes se situerait ainsi, astronomiquement, au X^e^ siècle. Le raccourcissement de l'histoire grecque et égyptienne qui en résulte n'est pas loin d'un demi-millénaire.

La cinquième année du règne de Roboam où l'Inde aurait été conquise par l'Égypte, après la chute de Jérusalem, serait

974 et c'est la même année que furent élevées les deux colonnes commémoratives à l'embouchure du Gange. En 964, sur le conseil de Theuth, l'Égypte est divisée en trente-six préfectures possédant chacune son temple. Sésac et son épouse y furent adorés sous le nom d'Osiris et d'Isis. Le souverain aurait été assassiné par Japet alias Typhon, son frère, en 956.

Ce déplacement spectaculaire des époques conduit à la deuxième partie du syllogisme. Ce n'est qu'après avoir été identifié avec Sésac qu'Osiris se superpose à Sésostris. Dans une période de temps rétrécie, il ne reste plus de place pour deux monarques ayant conquis successivement le monde. Flavius Josèphe[35] ne relève-t-il pas, d'ailleurs, l'erreur d'Hérodote attribuant à Sésostris toutes les actions de Sésac ? L'histoire écrite est pleine de pareilles corruptions de noms. *Sésostris, Sésoosis, Sésochris, Sésoch, Séthos, Sésac* ne sont que des variétés de transcription et d'orthographe, Sésostris et Osiris-Bacchus sont d'autre part similaires :

> *Osiris, Bacchus et Sesostris vivoient vers le même tems et, au rapport des Historiens, ils furent Rois de toute l'Egypte et furent puissants sur mer et sur terre. Tous les trois furent des grands conquérans et pousserent leurs conquêtes par terre, au travers de l'Asie jusqu'aux Indes. Tous les trois passerent l'Hellespont... Enfin tous les trois dresserent des Colonnes dans les païs de leurs conquêtes : par conséquent, il faut qu'ils ne soient qu'un seul et même Roi d'Egypte lequel ne peut être que Sesac.*

On reconnaît les dogmes évhéméristes faisant jaillir l'histoire d'un dieu de la vie d'un héros, raffermis depuis le siècle précédent. Pour Osiris et Sésostris un rapprochement direct a déjà été fait, dans cet esprit, par Humphridus Prideaux, doyen de Norwich (1676)[36]. C'est naturellement Marsham (1672) et non Bossuet ou Mercati, qui a été cité pour Sésostris-Sésac. Dans sa démonstration, Newton a toutefois regroupé les éléments : il l'a axée résolument sur le roi biblique, les rois légendaires constituant les deux volets de son triptyque. En accordant les périodes historiques avec les mouvements sidéraux, l'illustre physicien créa un mythe des sciences exactes.

L'ouvrage fut attaqué dès sa première publication de 1725, accompagnée d'observations du traducteur Fréret, secrétaire perpétuel de l'Académie Royale des Inscriptions[37]. Les preuves astronomiques et historiques de la chronologie nouvelle ne résistent pas à l'examen. La sphère de Chiron ? Sa restitution ne se base que sur un vers d'écrivain et sur la sphère d'Eudoxe décrite dans le poème d'Aratus commenté par Hipparque. Sésostris fut antérieur à Sésac de cinq siècles. Le culte d'Osiris remonte à l'origine du paganisme et son attribution à l'apothéose d'un mort est parfaitement absurde. D'ailleurs Bacchus n'était jamais considéré comme un héros ou comme un homme.

L'année suivante, avant la publication de *La Chronologie des anciens royaumes corrigée* par son auteur lui-même, le Père Souciet (1726)[38] riposte, à son tour, en avançant ses propres contre-preuves astronomiques, numismatiques et historiques. Le centaure Chiron forme les constellations et place les points cardinaux au milieu de leur signe non pas en 936 mais en 1470 avant notre ère. Et tous les autres événements s'alignent sur ce niveau. De l'autre côté de la Manche, c'est Warburton (1742)[39] qui fit le plus retentissant procès de son compatriote.

La ressemblance entre Osiris, Sésostris et Sésac s'explique par la sentence d'un poète anglais,

Heroes are much the same...

tous les héros ont des points communs. S'il voulait prouver que le roi Arthur et Guillaume le Conquérant n'étaient qu'un seul et même souverain, un historien futur d'origine étrangère aurait pu faire valoir :

– une naissance incertaine,
– la venue de France pour combattre les Saxons,
– la réussite de cette expédition,
– un second royaume hors d'Angleterre,
– un demi-frère coupable d'injustice exemplairement puni,
– un règne d'une cinquantaine d'années,
– la mort en guerre.

Les concordances sont plus nombreuses et plus précises encore que pour le dieu et le roi d'Égypte. Pourtant, on compte

aussi cinq siècles environ entre les deux figures, l'une légendaire, l'autre historique du Moyen Âge anglais.

Newton, Fourmont, La Croze, Huet ont tous fourni des matériaux à la *Dissertation sur une colonie égyptienne établie aux Indes* de Frédéric Samuel Schmidt, professeur d'Antiquité de Bâle. L'ouvrage a été présenté à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres de Paris en 1758[40]. Il réunit la somme de toutes les investigations conduites dans ce domaine depuis Pignoria.

Évhémériste et historien, l'auteur croit comme ses prédécesseurs immédiats que les dieux des Anciens ont été des héros connus de l'Écriture sainte mais qui, divinisés, furent adorés sous d'autres noms par divers peuples. Il pense aussi avec Newton et Prideaux que la légende asiatique d'Osiris est née de la campagne réelle de Sésostris. Il n'ignore pas les sérieuses objections de Warburton et de Fréret mais, même si Osiris était un autre personnage, il aurait aussi existé. Il s'agirait alors de deux expéditions de deux monarques distincts que l'on aurait confondus à cause d'une ressemblance des faits et gestes. Quoi qu'il en soit, une colonisation demeure certaine :

> *Je le prouverai,* assure l'érudit suisse au commencement de son traité, *par les noms des Dieux, par ceux des Rois, par ceux des villes de plusieurs endroits des Indes, qui sont Égyptiens et par les coutumes religieuses et civiles des Indiens qui ont une affinité surprenante avec celles des Égyptiens.*

Et il replonge dans une étymologie aride mais entièrement renouvelée. La double langue des Indiens dont parle Huet ? Mais l'une d'entre elles est égyptienne, introduite par les colons tandis que l'autre est du pays. La différence entre les deux est tellement grande qu'elle

> *a fait dire à un ancien, qui a voyagé dans ces contrées, que les hommes y avoient des langues fendues dans leur longueur et doubles jusqu'à la racine.*

La métaphore procède d'Hérodote affirmant que l'on s'y servait de deux langues absolument distinctes et elle fait allu-

sion à l'importance d'apports étrangers dans la structure linguistique et tout d'abord dans les noms propres.

Si, pour les dieux, l'ouvrage reprend l'exemple d'Isuren-Osiris d'après La Croze, pour les rois et pour les villes, il donne des listes modifiées. Ce sont surtout les Royaumes des « cantons » qui revenaient aux descendants des colonisateurs, représentant le parti victorieux et le plus sage. Mais il y avait aussi plusieurs rois indiens appartenant à la même souche. Parmi ceux-ci, Moeris et Porus sont universellement connus.

Moeris, roi indien, est homonyme de *Moeris,* roi égyptien qui a donné son nom à un lac de la région du Nil Moyen. *Porus* (Poros ou Paurava), roi indien vaincu par Alexandre le Grand dont il devint ensuite l'allié, était d'une même origine, Son nom procède de *Phero* ou *Pharao,* le titre général des rois d'Égypte et des rois des Indes d'extraction égyptienne. Les villes qui portent des noms égyptiens sont groupées pour la plupart dans le Nord-Ouest. Selon Arrien, c'est de ce côté septentrional des Indes que la population ressemble physiquement aux Égyptiens, tandis que celle du Midi a plus d'affinité avec les Ethiopiens :

> *Certe, qui ad Austrum ventum vergunt Indi, Aethiopibus magis similes sunt – qui vero ad Septentrionem incolunt Aegyptios potius Corporis forma representant.*

Le passage est pris dans l'édition de Gronovius (1704)[41], le savant hollandais qui, nous l'avons vu dans le chapitre sur l'Allemagne[42], publia l'image d'un prêtre germanique avec le *navigium Isidis.*

Nysa, la première ville fondée, lors de son expédition, par Osiris-Bacchus, offrait le principal séjour aux Égyptiens. Son nom dérive moins de la déesse égyptienne *Neitha* que des mots *nei (constituer)* et *sa (terminus)* qui, combinés, signifiaient « *borne frontière* ». De nombreuses villes bâties aux confins de l'Empire égyptien dans la Carie, la Béotie, la Thrace ont eu le même nom. Toutefois Bacchus s'appelle en grec *Dionysos* d'après la *Nysa* de l'Inde. Les Indiens racontent encore aujourd'hui qu'un homme à cornes de bœuf s'est établi autrefois sur la montagne voisine, le *Nysadobura.* Or Osiris, Bacchus et Isis portaient ordinairement, tous les trois,

les mêmes ornements. Une ville d'Anubis, *Anubingora,* est signalée dans l'île Taprobane par la *Géographie* de Ptolémée (VII, 4). Enfin *Thina,* le Siam, correspond à *Thoinis* et *Nome Thynite,* ville et province égyptiennes.

Il ne s'agit plus, comme chez Fourmont, de noms bibliques en *our* perpétuant le souvenir de la patrie de l'aïeul d'Osiris, mais de noms égyptiens par excellence. Si on en dressait une carte d'ensemble, celle-ci se déploierait avec la même régularité de l'Atlantique à la mer Noire et de la mer Noire au golfe du Bengale.

L'étude comparée des deux religions met en lumière leur ésotérisme :

> *Les Égyptiens et Pythagore, leur constant initiateur, cherchèrent des mystères partout. Non contents de trouver presque dans tous les animaux les analogies avec leurs Dieux, ils en cherchèrent dans les figures des lettres aussi bien que dans les figures géométriques.*

Le cercle est une marque de la divinité. Il est la plus parfaite de toutes les formes régulières et il contient le disque du soleil et de la lune. Les personnages des anciens monuments portent fréquemment des globes sur la tête. Le culte du cercle est passé d'Égypte aux Indes où l'on vénère les cailloux ronds et ovales doués de pouvoirs magiques.

Les pyramides et les obélisques relèvent aussi de cette géométrie mystique. Pour les Anciens (Pline, XXXVI, 14), ils sont des figures des rayons solaires ou, si l'on veut, des rayons pétrifiés. Jablonski[43] a récemment montré que *Pyramis* signifie la même chose en copte. Selon Clément d'Alexandrie[44], les anciens philosophes de l'Inde ont aussi adoré la pyramide. Le texte, déjà cité par Huet[45], est rapproché maintenant de Pietro della Valle qui dit que les Indiens modernes donnent la même forme régulière à Mohadev, leur plus grand dieu. En fait, il y est question plutôt d'un cône défini comme une colonne de pierre plus grosse par le bas que par le haut, mais qui croissait miraculeusement comme une plante. Mohadev n'est autre qu'Isuren-Osiris. À ses images à yeux multiples et phalliques s'ajoute une effigie géométrique qui, elle aussi, est égyptienne. Le dessin d'une pagode, communiqué par le comte de Caylus, montre une architecture religieuse dominée par des tracés pyramidaux.

Il y a une géométrie divine. Il y a aussi les couleurs des dieux. Osiris représentait le Nil, *Melas* en grec et *Melo* en latin. Le bœuf Mnevis et l'épervier qui lui sont consacrés étaient noirs, comme est noire la belle statue du Nil conservée au Vatican. Anubis, l'étoile la plus brillante de la canicule, était de couleur or et on dorait toutes ses statues. Typhon le fratricide s'apparentait à la mer Rouge qui a détruit l'armée du Pharaon à la poursuite des Hébreux. L'évêque Clayton (1753)[47] a rapproché cette destruction de celle d'Osiris en justifiant ainsi la couleur rouge de Typhon. Aussi celle-ci, bien qu'admirée par tant de peuples, était-elle détestée des Égyptiens. L'âne, qui en Égypte est roux, devint un animal méprisable. Et on n'y sacrifie que des taureaux à robe rousse (Plutarque, XXXI).

Les Indiens donnent, aujourd'hui encore, une couleur à chaque dieu. Selon La Croze, Vichnou a le visage vert, Birouma olivâtre. Kenki est peinte en rouge et elle possède une queue de poisson. C'est bien une divinité marine comme Typhon, dont le royaume est également un *Rubrum mare,* nom que les Anciens donnèrent à l'océan Indien.

C'est sur le fond de ces spéculations métaphysiques que se regroupent les éléments communs aux deux civilisations dont on a fait souvent état. Comme rapprochements nouveaux, notons encore les plantes dédiées aux dieux, la déesse changée en nénuphar, la haine du chardon, la plante de Typhon, le lotus cultivé dans un vase de porcelaine, les fakirs indiens imitant les ermites égyptiens, les eaux du Nil et du Gange distribuées par les prêtres. Dans les deux fleuves un homme entraîné par un crocodile meurt glorieusement, appelé directement par Osiris-Isuren. Il y a encore chez les deux peuples la même horreur du vin. La vigne bacchique est oubliée. Bacchus-Osiris cultivait l'orge, fruit dû à la fertilité du Nil. Et c'est la bière qu'il inventa en premier lieu, selon Diodore (I, XX) et Hérodote (II, 103) :

> *Osiris ou Bacchus, disent les Anciens, apprit partout où il voyageoit l'usage de la bierre, c'à.d. que les Colons Egyptiens apprirent cette composition à tous les peuples chez lesquels ils alloient s'établir et qu'ils leur disoient que c'étoit une invention et un don de leur Dieu Osiris. C'est de là que cette boisson étoit si fort en usage en Thrace, Colonie Egyptienne et que c'étoit aussi, au rapport de Strabon, la boisson favorite des Indiens.*

Les choses se sont passées comme en Allemagne où Osiris a enseigné la boisson nationale à Gambrivius. En développant ce dernier argument dans sa dissertation sur l'Inde, le professeur Schmidt a certainement suivi l'exemple de ses confrères germaniques et il écrit en concluant :

> *Les Brahmines de nos jours se vantent d'être encore des descendans des sages et anciens Egyptiens et je me flatte d'avoir fait voir, dans ce discours, que cette tradition n'est pas dépourvue de probabilité.*

Sans doute, sa tâche était-elle moins ardue que celle des mythographes de l'Occident. Les textes antiques sont particulièrement précis et abondants et il est plus aisé de déceler un monde exotique dans un pays environné de fables que dans un monde familier. L'Égypte et l'Inde sont toutes les deux suffisamment éloignées, suffisamment énigmatiques pour se confondre. Nous nous trouvons, toutefois, à une limite. La vision redevient parfaitement étrange lorsqu'elle s'étend jusqu'à la Chine.

L'ÉGYPTE EN CHINE

Pignoria inclut dès 1615 l'Extrême-Orient entier dans les Indes orientales. Cent cinquante ans plus tard, après quelques études séparées, Kircher finit par insérer les Indes dans son ouvrage monumental sur la Chine dont elles ne constituent qu'une sorte de supplément. La *China Illustrata* (1667) fit date dans la sinologie naissante. Ses traductions successives allemande et hollandaise (1668), anglaise (1669) et française (1670) attestent l'ampleur de son succès.

Dans la préface, le jésuite allemand se réclame de plusieurs sources d'information particulières. Il remercie en premier lieu le Père Martino Martini, son disciple en mathématiques, qui a écrit de nombreux livres sur la Chine où il est mort en 1661. Celui-ci lui aurait personnellement fourni la plus belle documentation, lors d'une mission en Europe. Puis vient Michel Boym, un Polonais de Lvov faisant office d'ambassadeur de l'empereur Yung Li auprès d'Innocent X. Un Autrichien, le Père jésuite Joannes Grueber qui a passé huit ans chez les Célestes, est également venu chez son confrère à Rome en 1664. L'arrangement des matériaux réalise, avec son abondante illustration et une bibliographie imposante, une mise en scène kirchérienne à grand spectacle.

L'auteur pense comme Pignoria, dont il se garde de prononcer le nom, que l'origine profonde d'une nation est révélée par sa religion et c'est dans le chapitre sur l'idolâtrie qu'il en aborde l'examen, en commençant par le problème des castes. Pietro della Valle en compta sept dans l'Inde. Kircher, pour la Chine, les réduit à trois :

> *Les Chinois font mention de trois sortes de sectes dans leurs trois livres de toute la terre (c'est de la sorte qu'ils appellent leur Royaume), croyant que le monde ne comprend point d'autres Estats que les leurs ny d'autres provinces que celles qui sont aux environs de leur Empire. La première est celle des Lettrez, la seconde s'appelle Siequia, la troisiesme Lanzu. Voilà les trois differentes religions qui sont reçuës des Chinois et generalement de tous les peuples voisins qui se servent des caracteres des Chinois, les Coreens, les Tonkinois, les Cocinchinois*[1].

L'exposé est recopié sur Nicolas Trigault (1615)[2] qui publia les notes du Père Matthieu Ricci mort à Pékin en 1610. Kircher ajoute sans transition :

> *Ces trois sectes correspondent aux triples ordres d'hommes dont estoit composé l'Estat des Egyptiens à sçavoir des Prestres, des Sages ou des Hierogrammatistes-Hieroglyphistes et communs du peuple.*

On reconnaît le procédé, intercalant des phrases et des passages entiers à l'intérieur d'un texte faisant autorité, tel que nous l'avons noté pour Apollonios Philostrate avec la différence qu'il n'y a plus aucune indication de source. Kircher reprend l'ensemble à son compte et il poursuit en alternant l'emprunt et la glose :

> *La secte des Lettrez de la Chine est très-ancienne en ce Royaume et elle gouverne les affaires publiques. Elle a de nombreux livres et elle est la plus estimee de toutes. Elle reconnoit pour son auteur* Confucius *qu'elle estime estre un Prince des philosophes…* (Trigault-Ricci)… *de mesme que chez les Egiptiens leur* Thoyt *que les Grecs*

> *appellent Hermes Trismegiste, de mesme que les sages Egiptiens n'adorent qu'un dieu unique, nommé Hemepht, de mesme les Lettrez chinois n'ont pas d'idoles autour de Confucius et ils n'honorent qu'une seule divinité qu'ils nomment le Roy du Ciel.*

Là intervient une citation, en italique, avec la référence à Trigault. Elle ne concerne que deux temples, ceux de Pékin et de Nankin,

> *dans lesquels on voit de très graves magistrats qui y font l'office des sacrificateurs et y presentent au Ciel et à la Terre (de mesme que les Egiptiens à Osiris et à Isis) des bœufs et des brebis en grand nombre…*

Mais même ici se glisse une parenthèse nouvelle, *de même que les Egiptiens à Osiris et à Isis,* qui, imprimée dans le même corps de caractères, paraît être copiée sur le même livre.

Ces temples de Confucius sont élevés dans toutes les villes de la Chine près des universités où l'on enseigne ses doctrines. Le Prince des Philosophes y est représenté par une statue toute recouverte de lettres ou par son nom gravé en or sur une table (fig. 111). Parfois, il y a aussi des effigies de ses disciples. Les honneurs lui sont rendus avec des cierges allumés, de l'encens et des parfums, les jours de la nouvelle et de la pleine lune. Kircher s'empresse d'ajouter à cet extrait du Père Trigault :

> *Voyla la façon dont ces Lettrez adorent cette fausse divinité, qui est presque la mesme que celle dont se servoient les Egiptiens, lesquels offroient des sacrifices à Mercure le premier jour du mois de Thoth.*

Le religieux romain était en possession d'une de ces statues tout enveloppée de bandes à inscriptions qu'il a reçue du Père Nannius Mascarenias, assistant au Portugal, et il la reproduit dans une scène d'adoration[3].

La deuxième secte des Chinois (Siequia ou Omyto) correspond aux Philosophes des Égyptiens, c'est-à-dire aux Pythagoriciens, croyant à la pluralité des mondes et à la transmigration des âmes. La doctrine passa en Chine et au Japon peut-être par les Indes. Sa diffusion s'accompagnait d'un foi-

sonnement de simulacres. L'exposé est également une mosaïque :

> *Ses temples sont remplis d'un nombre infiny d'Idoles qui representent les plus horribles et les plus effroyables monstres qu'on sauroit voir et qu'on pourroit mesme s'imaginer et dont la matière est si differente qu'il y en a de marbre, d'airain, de bois et de terre…* (Trigault-Ricci)*… de sorte qu'on diroit que c'est l'image de l'Egipte et la représentation naïfve du lieu secret ou du sanctuaire du temple des Egiptiens* (Kircher).

Ici aussi, comme dans les Indes de Pietro della Valle, la genèse et la propagation des êtres composites se trouvent directement associées à la métempsycose :

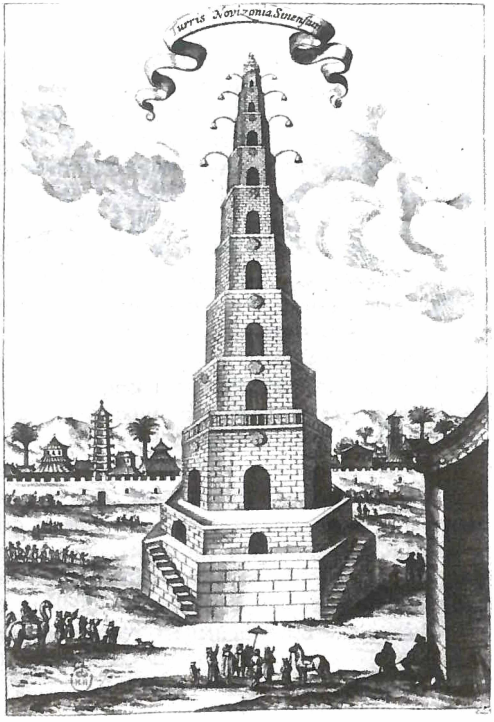
> *La troisième sorte de secte, que l'on voit dans la Chine, appellée Lanzu, n'est que pour les gens du commun…* (Trigault-Ricci)
> *… quoique anciennement elle fût la religion des Mages et des Sages d'Egipte* (Kircher)
> *Une chose peut sembler incroyable, sçavoir la multitude des Idoles qui se voient en ce Royaume…* (Trigault-Ricci)*… en quoi les Chinois sont des veritables sectateurs des Egiptiens…* (Kircher).

Les éléments de la présentation sont savamment dosés. L'histoire des sectes est entièrement construite avec des arrangements autour d'un récit emprunté dont l'auteur n'est évoqué qu'une seule fois pour un détail. Nous retrouvons la méthode éprouvée, toujours valable, qui fait passer le plagiat derrière une référence secondaire. Une abondance de citations et de renvois, à d'autres occasions, complète le tableau par une façade d'exactitude.

La question des pyramides chinoises se rattache directement à ces divinités et à leurs temples :

> *Nous sçavons que les Egiptiens ont eu les piramides dans une si grande veneration, qu'ils sembloient leur rendre des honneurs, qui n'appartenaient qu'à Dieu et nous remarquons que la Chine est presque dans le mesme sen-*

111. *Confucius-Teuth des Chinois* : A. Kircher, *China Illustrata*, 1667.
112. *Turris novizonia - Pyramide Chinoise* :
A. Kircher, *China Illustrata*, 1667.



> *timent aujourd'huy, puisque personne n'ose approcher de ces semblables bastiments.*

Une divinité pyramidale de l'Inde, Mohadev, associée par Schmidt à Osiris, a été signalée par Pietro della Valle. Kircher semble toujours l'ignorer bien que son livre de voyages ait été publié à Rome en 1650 avec une deuxième édition en 1662. Il a à sa disposition un ouvrage sur la Chine du Père du Jarric (1614)[4] qu'il cite en français :

> *Outre ces idoles de bois il y en a d'autres, qu'ils appellent* Chines *faictes en forme de pyramides ouvragées, dans lesquelles il y a certaine espece de fourmis blanches qui ne se monstrent pas de hors ; mais ont leurs petites loges au dedans… qui sont faictes en forme d'Oratoire, dont les Gentils sont forts emerveillez car ils ont grand'peur de ces* Chines…

Dans l'*Œdipus aegyptiacus* (1652)[5], la description est accompagnée d'un rappel qu'en tout ceci les Chinois imitent les Égyptiens. Dans la *China Illustrata* (1667), le dieu géométrique est incarné par une pagode dont l'*Atlas sinensis* de Martino Martini (1655)[6] a fait connaître, entre-temps, un spécimen de la province du Foukien :

> *Nos Peres nous assurent qu'il y a de ces sortes de piramides basties d'une tres belle pierre, qu'on appelle* Tours Novizones, *c'est à dire à neuf estages, lesquelles sont excessivement hautes.*

Les dimensions indiquées sont fantastiques : neuf cents coudées de hauteur et une largeur en proportion. Si une coudée a cinquante centimètres environ, le monument serait de quatre cent cinquante mètres, tandis que la Grande Pyramide, l'une des sept merveilles du monde, n'en a que cent trente-huit. Ses parois sont recouvertes de porcelaine et des clochettes suspendues autour remuent au moindre vent. Fixée sur le sommet, l'idole en cuivre doré correspond à la boule des pyramides égyptiennes qui était adorée comme dieu. Sur le dessin d'illustration, cette figure est réduite à une tête (fig. 112).

Aux dieux en forme de pyramide succèdent des dieux assis sur des calices de fleurs. Parmi ceux-ci la première place revient à Amida, l'idole des Japonais, correspondant à Harpocrate[7]. Nous retrouvons une figure de Pignoria avec le même rapprochement basé, d'ailleurs, sur la même lettre de Louys Froes (1565), qui cette fois, est citée intégralement :

> *Amida est placé sur un autel qui est au milieu de son temple* (de Macao). *Sa face est presque la mesme que celle d'une femme ayant les oreilles percées et beaucoup de rayons qui environnent sa teste. Il est placé sur une très belle rose de bois qui l'environne de tous costés.*

Les éléments de la documentation sont refondus et complétés. Le texte concerne un monument de la Chine méridionale mais un Amida japonais est mentionné chez Belleforest (1575)[8] et chez Guzman (1601)[9]. Ceux qui l'invoquent, *Namu-Amida - Buth (heureux Amida, sauve-moi),* recouvrent la santé. En ce qui concerne Harpocrate, Clément d'Alexandrie et Jamblique[10] disent que les Égyptiens le peignent reposant sur un lotus. Il est figuré d'une façon analogue par les Gnostiques. Selon Plutarque[11], le fils d'Isis, qui fut conçu par Osiris après sa mort, était un astre, le soleil nouveau-né que les Égyptiens représentaient comme un enfant sortant du sein d'un nénuphar. L'Extrême-Orient entier l'a reproduit sous cet aspect.

En Chine et au Japon, Amida s'appelle aussi *Fombum* – assis sur une rose ou sur un nymphéa épanoui et il y est entouré de rayons lumineux. Une image communiquée par l'assistant du Portugal, sans doute le même qui a donné la statuette de Confucius, le montre accroupi. Mais il n'y a pas de fleur, Kircher n'en est point embarrassé. Si le nymphéa n'est pas visible, c'est qu'il incarne un mystère :

> *Il n'appartient qu'à ce Dieu de descouvrir les vertus secretes de cette plante, et de faire voir les propriétés de cette fleur, lesquelles sont desrobées à la connoissance de l'homme, comme on le peut juger par l'habit dont elle est couverte et mesme cachée.*

Dans une représentation mystique, le nénuphar est caché sous la robe comme un objet sacré par un rideau (fig. 113). N'ayant à sa disposition aucun document correspondant à l'iconographie du personnage, Kircher y remédie par des considérations métaphysiques. L'illustration est complétée par une deuxième figure fantaisiste, exécutée à cet effet conformément aux descriptions et aux intailles antiques (fig. 115). Amida y est assis sur une étrange plante effilée avec des feuilles et des pétales pareils à des coquilles plates. Son visage est recouvert d'un masque solaire (fig. 116).

Les deux gravures, reproduites dans l'*Œdipus aegyptiacus*[12], ont été refaites pour la *China Illustrata*[13], la première, « occidentalisée » par le dessinateur de la première édition latine à Amsterdam (fig. 114), la seconde, recomposée dans un paysage marin (fig. 117). Il ne s'y agit plus d'ailleurs d'Amida, l'Harpocrate japonais, mais de Pussa, l'Isis chinoise. Une troisième composition, celle-ci tirée d'un dessin authentique, la montre reposant sur un lotus avec une tige pareille à un tronc d'arbre (fig. 118). La divinité possède seize bras représentant chacun un siècle durant lequel la Chine vécut en paix grâce à sa protection. Les doctes l'appellent *multibrachia* en signifiant ainsi qu'elle est la mère de tous les dieux, qui chez les Égyptiens se nomme *multimammia*. La multiplicité des mains de la déesse chinoise procède de la multiplication des seins d'une Isis confondue avec la Diane d'Éphèse sur laquelle Menestrier venait de publier un important ouvrage à Rome (1657)[14]. Le raisonnement n'est pas moins curieux que celui qui justifie l'absence d'une rose dans une figuration par le secret de ses valeurs symboliques. Marco Polo (III, 6) a vu de ces idoles à plusieurs mains dans l'île de Zapangri, c'est-à-dire au Japon.

Et Osiris ? Un de ses rites se perpétue encore en Cochinchine. Le Père Borrus (1631)[15] raconte, en effet, qu'un service funèbre y est célébré pour un même homme, nommé Onsey, en douze endroits. Des prêtres habillés de blanc y font le sacrifice du vin et des bœufs devant son cercueil installé sur un autel, que l'on ensevelit ensuite en grand secret. La même sépulture se retrouve ainsi en douze lieux différents qui tous acquièrent, avec l'incertitude, le même prestige.

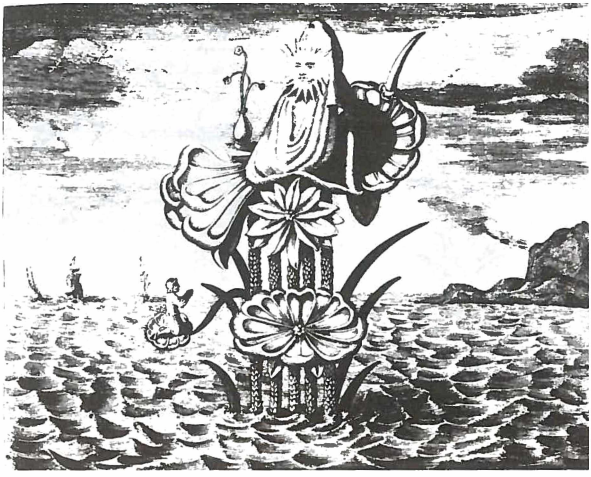
Or, lorsque Osiris fut découpé en quatorze pièces, Isis les a récupérées toutes sauf une, et elle a fait modeler avec de la cire et des parfums une figure pareille à son époux autour de

113. *Amida-Harpocrate japonais* : A. Kircher, *Œdipus Aegyptiacus*, 1652.

114. *Amida-Harpocrate japonais* : A. Kircher, *China Illustrata*, 1667.

115. *Harpocrate* : intaille antique d'après G. Cuper, 1676.

116. *Amida-Harpocrate japonais* : A. Kircher, *Œdipus Aegyptiacus*, 1652.



118. *Pussa-Isis chinoise* :
A. Kircher, *China Illustrata*, 1667.

117. *Pussa-Isis chinoise* :
A. Kircher, *China Illustrata*, 1667.

chaque morceau (Diodore de Sicile, XXI). En les distribuant à plusieurs prêtres, elle assurait chacun que c'était à lui qu'elle confiait le véritable corps du soleil mort. Chacun le croyait. Le mystère qui enveloppait chacune de ces dépouilles factices leur conférait à toutes une sainteté insigne. En multipliant les sépultures d'un même dieu, l'Extrême-Orient a eu recours à la même ruse. Les systèmes d'écriture constituent un autre trait d'union entre les deux mondes. Le Père du Jarric (1610)[16] a déjà fait un rapprochement à propos de l'imprimerie, connue en Chine avant l'Europe :

> *Vray est que leur façon d'imprimer n'est pas semblable à la nostre car ils n'ont point d'Alphabet ny de lettres comme nous : mais quand ils escrivent, ils ne font autre chose que peindre quelques figures comme les Egiptiens faisoyent jadis leurs Hiérogliphes.*

Et il précise plus loin :

> *Leurs lettres sont toutes differentes et arrivent pour le moins jusqu'à quarante mille, de maniere que pour signifier chaque chose ils ont une lettre à la façon des figures des anciens Egiptiens que les Grecs appelloyent des Hiérogliphiques.*

Trigault-Ricci (1615)[17] parlent, eux aussi, des caractères hiéroglyphiques des Chinois, dont ils estiment le nombre de soixante-dix à quatre-vingt mille. Mais c'est Kircher qui en a fait une analyse serrée. Il dit avoir appris le chinois avec Michel Boym, le sinologue polonais qui séjourna à Rome de 1652 à 1656 et qui lui aurait apporté des documents intéressants[18].

Historiquement, la filiation s'explique par le fait que les hiéroglyphes ont été inventés trois siècles à peine après le Déluge, au temps où les enfants de Noé gouvernaient encore la terre entière. Aussi Fo hi, le premier empereur de la Chine, en aurait-il reçu l'enseignement directement des descendants de Cham, qui établirent dans son pays des colonies égyptiennes. Ceux-ci étaient instruits en la matière par leurs parents et par Mercure Trismégiste, le secrétaire de Mesraïm et l'inventeur des lettres. Il apparaît ainsi que Theuth était aussi le créateur des caractères chinois.

Parmi ces signes, il y a un groupe purement linéaire basé sur la croix (fig. 119). Or la croix est estimée à la fois en Chine et en Égypte comme un symbole de perfection. Si l'on y ajoute un trait horizontal en bas, elle signifiera : *terre,* un deuxième en haut : *roi,* un point à droite de la figure du roi : *pierre précieuse.* Toute cette partie est recopiée sur Alvarez Semedo (1645)[19], un jésuite et ami portugais. De même que pour les sectes, Kircher reprend intégralement un texte sans y faire allusion.

Ces abstractions présentent, toutefois, un stade déjà évolué de l'écriture chinoise qui commença par l'imagerie :

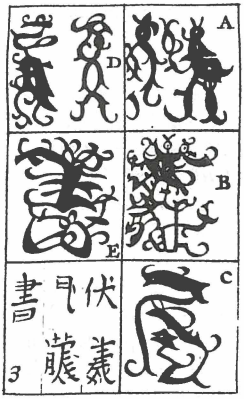
> *Les premiers Chinois ont fait leurs caracteres de toutes les choses du monde, et se sont servis de tout... car ils les formaient de mesmes que les Egiptiens, representant tantost les animaux, maintenant des volatiles, apres des reptiles, des poissons et, enfin apres tout cela, ils se servoient des herbes.*

Les figures étaient en relation avec le contenu. Les choses du feu se signifiaient par des serpents ou des aspics (fig. 120) ; les choses de l'air par des oiseaux, celles de l'eau par des poissons (fig. 121), celles de la terre par des fleurs et par des feuilles ou par des rameaux d'arbres. Sans doute y a-t-il une différence dans la structure sémantique. L'hiéroglyphe égyptien a des vertus secrètes et il exprime des concepts. Un scarabée, par exemple, n'y est pas seulement un animal et le soleil du monde sensible. Il est encore le phénomène du monde intelligible et représente toutes les opérations occultes de l'archétype, tandis que l'hiéroglyphe chinois n'est qu'une image et un mot. L'emprunt à une civilisation étrangère s'y reconnaît dans cette dégradation :

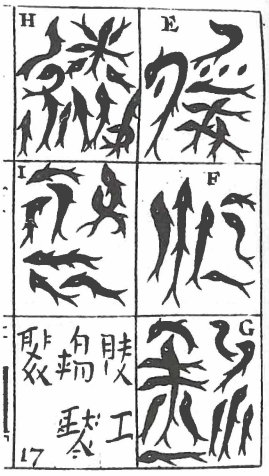
> *Les premiers Chinois estant descendus des Egiptiens ont suivi leur façon de faire pour leur escriture non pas quand à la composition des lettres, mais quand aux figures tirées des diverses choses naturelles lesquelles leur servoient pour manifester leur concept.*

Ce sont ces signes figuratifs que Kircher attribue au plus ancien monarque de la Chine :

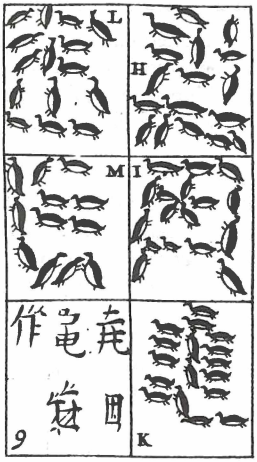
119. *Hiéroglyphes chinois - Signe en croix égyptienne* :
A. Kircher, *China Illustrata*, 1667.



120. *Hiéroglyphes du livre du Dragon* :
A. Kircher, *China Illustrata*, 1667.



121. *Hiéroglyphes zoomorphiques chinois* :
A. Kircher, *China Illustrata*, 1667.



L'Empereur Fo hi, qui est le premier inventeur de ces caractères en trouva cent, tous differents, tirés des serpens et des dragons dont on s'est servi pour faire les Annales chinoises *comme aussi le livre qu'on appelle* le Livre du Dragon.

L'illustration en montre un grand nombre où, aux reptiles fantastiques, merveilleusement entremêlés, succèdent des formes d'huîtres et de vers, des formes de racines d'herbes, des formes de tortues, des formes d'étoiles et de planètes. Les dessins proviennent, sans doute, d'un recueil d'ornements rapporté probablement par Michel Bovm. Kircher renonce à déchiffrer ces hiéroglyphes dont l'origine remonte si loin qu'on en a complètement perdu le sens, mais qui apportent la dernière preuve irréfutable de l'ascendance égyptienne du peuple chinois.

La Chine, l'Égypte, les deux plus vieilles civilisations du monde, dépositaires de ses mystères sacrés, se sont trouvées inéluctablement associées dans les esprits. Le système se développe sur l'arrière-fond des exégèses comparatives qui cherchent obstinément, depuis Vossius (1641), à démontrer une universalité des cultes avec, au commencement, l'Égypte, un pays de la Bible. Dans leur action au sein des peuples exotiques et méconnus de l'Ancien Testament, les missionnaires s'en sont servis pour les inclure dans son orbite. L'Égypte constituait, en quelque sorte, un trait d'union entre la Chine et l'univers des traditions religieuses anciennes et chrétiennes orthodoxes[20]. La sagesse des hiéroglyphes, où se retrouve, de part et d'autre, la croix, en est une forme symbolique. Aussi un groupe de Pères sinologues était-il qualifié d'*hiéroglyphiste,* l'hiéroglyphe étant religieux par définition et toute religion hiéroglyphique par excellence.

Le Père Beurrier (1666)[21], abbé de Saint-Étienne-du-Mont, construit à son tour un vaste échafaudage allégorique, réunissant, en une religion unique, toutes les religions du monde. La Chine y participe avec Fo hi au même titre que l'Égypte avec son Mercure Trismégiste. Martino Martini[22] et Athanase Kircher[23] l'ont mis, d'après ses propres citations, sur cette voie d'une vision élargie. L'ouvrage a eu un grand retentissement auprès des missions en Extrême-Orient.

Dans son système mosaïque, Huet (1679)[24], l'évêque d'Avranches, identifie, de son côté, Moïse-*Theuth*, le père des hiéroglyphes, avec *T'ao*. Les vêtements décorés de dragons, le Phénix égyptien qui devient Fung, la connaissance de la chimie, l'affinité des langues relèvent du même réseau de liens qui appartient aussi aux Indes. Il s'agirait d'une même colonisation de toute l'Asie par Osiris et Sésostris mais où la Chine finit par avoir une place particulière :

> *Quoi que les Chinois soient sortis d'Egypte, en tout ou en partie, avec le reste des Indiens, ils ont pourtant fait depuis long-temps un Etat séparé qui s'est autrefois acquis une si grande puissance qu'il s'est rendu maître de toutes les Indes,*

écrit Huet dans son traité de la navigation et du commerce.

Leibniz qui fut en relation épistolaire, d'une part avec Kircher, de l'autre avec les missionnaires en Chine, était profondément troublé par le débat sur ces rapports et il exprime ses doutes en comparant précisément les écritures :

> *Je ne sais que dire des hiéroglyphes des Égyptiens et j'ai peine à croire qu'ils aient quelque convenance avec ceux des Chinois. Car il me semble que les caractères égyptiens sont plus populaires et sont trop à la ressemblance des choses sensibles, comme animaux et autres : et par conséquent aux allégories ; au lieu que les caractères chinois sont peut-être plus philosophiques et paroissent bâtis sur des considérations plus intellectuelles, telles que donnant le nombre, l'ordre et les relations ; ainsi il n'y a que des traits détachés qui ne butent à aucune ressemblance avec quelque espèce de corps. Je sais que plusieurs ont cru que les Chinois étoient une colonie des Égyptiens, fondés sur la prétendue convenance des caractères mais il n'y a aucune apparence.*

Ces réflexions se trouvent dans une lettre adressée au Père Bouvet, un missionnaire-hiéroglyphiste, sans doute au commencement du XVIII[e] siècle[25]. Par rapport à la doctrine kirchérienne, les valeurs sont renversées. Ce sont les figures égyp-

tiennes chargées de signification qui se réduisent maintenant à une imagerie populaire, tandis que l'abstraction des Chinois est portée au sommet du symbolisme. Le jugement se base sur Fo hi au sujet duquel le philosophe écrit au même religieux en 1703[26] :

> *Je serais bien aise de savoir ce que signifient les caractères chinois ajoutés à chaque nombre dans la figure de Fo hi.*

Il ne s'agit plus de caractères zoomorphiques attribués par Athanase Kircher au premier souverain de Chine, mais d'un système linéaire du *Livre des Transmutations, Ly King,* associé au nom du même roi. Ce sont des traits droits, interrompus ou continus, superposés par trois qui signifient, selon le cas, la perfection, l'imperfection, le ciel, la terre, l'homme. Fo hi les aurait découverts sur le dos du dragon qui lui est apparu, sortant des profondeurs d'un lac. Bouvet a envoyé à Leibniz, en 1700, un mémoire sur ces idéogrammes[27]. Dès 1658, Martino Martini[28] en a montré un certain nombre :

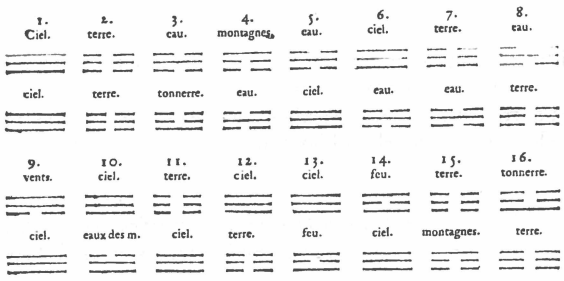
> *… huit simboles qui signifient certaines choses generales desquelles dépendent des corruptions et la generation des choses particulieres…*

Et si la *China Illustrata,* qui se réclame pourtant d'une importante contribution du même missionnaire, n'en fait aucun état, c'est que le type de ces symboles géométriques n'est pas conforme à un Fo hi contrefaisant des hiéroglyphes égyptiens.

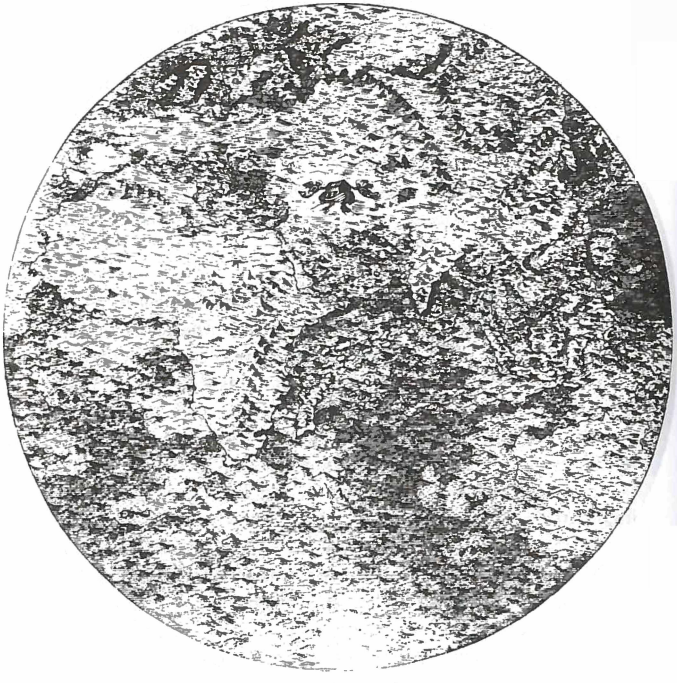
Le livre qualifié de « *pure énigme* » a été étudié ensuite par les Pères Prémare (1725)[29], Foucquet (1726)[30], du Halde (1735)[31]. Les figures « *profondément obscures* » excitent les imaginations (fig. 122).

Le *Ly King* est actuellement attribué à l'époque Tchéou (1129-256). Les soixante-quatre trigrammes que la légende fait relever dans les écailles d'un dragon auraient, en fait, leur origine dans les craquelures d'une carapace de tortue, mise dans le feu par des sorciers. Les devins y lisaient l'avenir et ils en rapportaient les traits, en guise d'horoscope, sur de l'écorce ou du papier[32].

Quelle que soit l'interprétation de son œuvre, Fo hi a été considéré pendant longtemps comme une figure primordiale



122. *Trigrammes du livre des Transmigrations, Ly King* : J.-B. du Halde, 1735.



123. *Figure du déluge* : Th. Burnet, 1684.

de l'histoire de la nation et de la civilisation chinoises. Nicolas Fréret (1725)[33], traducteur et adversaire de la *Chronologie* de Newton, situe le commencement de son règne en 2639 ou en 2710 avant J.-C. Ceci concorde avec la Genèse (X, 25) qui fixe la dispersion des peuples à l'époque de Phaleg, né en 2891 ou en 3520. Il y aurait eu ainsi suffisamment de temps pour le transfert d'une colonie jusqu'à la Chine. L'érudit ne donne aucune précision sur la nature de cette migration, mais il signale d'une part que l'histoire des Égyptiens est plus ancienne que celle des Chinois, de l'autre qu'il y a une ressemblance entre les deux races.

Le système chronologique a connu des fluctuations. En attribuant la colonisation de la Chine aux fils de Cham, Kircher l'a déjà reculée de trois générations, à trois cents ans après le Déluge. Le Père du Halde[34] fait remonter les événements d'un siècle et songe aux enfants de Noé. Le Père Beurrier[35] s'est demandé si Fo hi, lui-même, n'était pas Sem, tandis que Bouvet et Prémare[36] vont beaucoup plus loin encore en en faisant Enoch, le maître de l'humanité prédiluvienne. C'est lui, le père de Mathusalem, qui serait l'auteur des livres mystérieux contenant des vérités premières qu'il aurait recueillies par tradition orale depuis Adam et Seth. Le *Ly King* serait l'une de ses œuvres.

Dans son *Essai* sur les anciens ouvrages chinois, le Père Foucquet (1726)[37] adopte ce point de vue, en lui donnant une nouvelle extension. Fo hi n'est pas seulement Enoch, mais également l'Hermès Trismégiste :

> *Le plus ancien Mercure Trismégiste dont il s'agit n'est pas différent du Saint Patriarche Enoch, c'est ce que d'habiles gens ont avancé et imprimé dans Rome avec l'approbation des puissances et l'applaudissement des sçavans. Or, Enoch paraît caché sous le symbole de Fo hi et d'Hermanubis ou de cynocéphale.*

L'auteur n'ignore aucun de ses noms, ni Theuth, ni Thaaut, ni même Teutatès. Il sait aussi que la tradition attribue au Trismégiste 36 225 livres tandis que Fo hi en aurait laissé beaucoup moins, mais il explique cette différence par le fait que ce chiffre se rapporte non pas au nombre des volumes mais à celui des caractères chinois.

Il existait encore une hypothèse qui bouleversait toutes les données de l'histoire et de l'Écriture sainte. Pour Samuel Shuckford (1728)[38], le premier empereur de Chine ne serait ni Sem ni Enoch. Il n'est autre que Noé. La démonstration s'appuie sur deux constatations. Selon Martino Martini[39], Fo hi n'eut pas de père. Or Noé n'était-il pas le premier homme après le Déluge (fig. 123) ? Il y a une concordance troublante entre les deux héros énigmatiques. Les rapports se précisent si l'on conçoit que le mont Ararat se trouve, non pas au sud du Caucase, mais dans l'Himalaya, le pic le plus élevé de tous les continents. Les axes géographiques sont renversés. Noé a débarqué au nord de l'Inde et c'est d'abord en Chine que se seraient établis ses premiers descendants avec lui-même pour souverain. L'Égypte n'aurait été fondée que par son petit-fils Mesraïm en l'an 1712 du monde (fig. 124). Mesraïm y a été appelé Menas, et il en fut le premier roi. À Thèbes régnait son fils et secrétaire, Phétrusim, qu'on nommait *Thyot, Thoth, Hermès ou Mercure.*

La thèse rejoint sur ce point Kircher et la personnalité de l'inventeur des écritures n'a jamais été mise en doute. Il reste à savoir quel a été exactement leur mode. L'historien anglais n'ignore pas que Thomas Burnet (1692)[40] prétend que les hiéroglyphes ont été combinés à partir des lettres chinoises. Lui-même ne le pense pas. L'arrière-petit-fils de Fo hi aurait donné aux Égyptiens des caractères absolument nouveaux.

Le monde à l'envers de Shuckford n'a pas trouvé beaucoup d'adeptes mais le problème des liens entre l'Égypte et l'Asie n'a rien perdu de son actualité. Après Leibniz et Newton, ce sont certains milieux scientifiques français qui s'y attaquent à leur tour. L'Académie des Sciences de Paris entretenait des relations suivies avec les missionnaires d'Extrême-Orient. L'astronomie et les mathématiques étaient alors considérées comme le meilleur moyen d'accès auprès des Chinois et de leur empereur Kang hi (1654-1722) pour la propagation de l'Évangile. Aussi ce sont surtout des Pères versés dans ces matières que l'on choisissait pour la mission de Pékin. Ceux-ci communiquaient régulièrement à leurs collègues parisiens des matériaux se rapportant à leur domaine.

Le dialogue s'est engagé entre deux hommes en vue, M. de Mairan et Parrenin. M. de Mairan, membre de la Compagnie, devint plus tard, en succédant à Fontenelle, son Secrétaire perpétuel. Le Père Parrenin était aussi un personnage illustre dont ont parlé Voltaire et Chateaubriand. Installé en Chine depuis 1698, il envoyait en France des traductions d'ouvrages tartares et chinois sur la physique, l'astronomie, la médecine ainsi que des recueils de fables. C'est en lisant ses mémoires que M. de Mairan s'est demandé s'il n'y avait pas quelques rapports entre cette extraordinaire civilisation lointaine et l'Égypte, et il lui écrivit à ce propos de nombreuses lettres. Trois d'entre elles (1728, 1732, 1736) ont été réunies dans un recueil spécial, publié seulement en 1759[41], tandis que les réponses de Parrenin (1730, 1735, 1740) paraissaient au fur et à mesure dans la série des *Lettres édifiantes* de la Mission dirigée alors par le Père du Halde[42].

Le sujet est abordé, après des considérations générales sur le génie, l'astronomie et la chronologie des Chinois, par une interrogation abrupte[43] :

> *Mais à propos des traditions, mon R. P., ne vous est-il jamais venu dans l'esprit qu'il y en avoit plusieurs à la Chine, qui sembloient tirer leur origine de l'Egypte ? Je vous avoue que le parallèle que j'ai fait quelques fois des mœurs et des coutumes de ces deux Nations m'a frappé.*

Aux éléments anciens, comme hiéroglyphes ou castes, ce *Parallèle* ajoute la connaissance des métaux, la grande année de six cents ans correspondant à la durée moyenne de vie des premiers patriarches, le mouvement de Vénus et de Mercure autour du soleil et la diminution de l'oblicité de l'éclyptique. Il y a encore le respect des pères, des rois et des vieillards, l'absence de dispositions guerrières qui n'exclut pas de grands soldats et l'observance de certaines fêtes.

Une Fête des Lanternes se célébrait solennellement à Saïs, au dire d'Hérodote. À cette occasion, dans toute l'Égypte des lampes s'allumaient aux fenêtres des maisons. La Fête des Lanternes, décrite par le Père Le Comte (1696)[44], ne reprend-elle pas la même tradition en Chine ? Le pays entier y était aussi illuminé par plus de deux cents millions de lampes.

M. de Mairan observe également que les Égyptiens et les Chinois se considèrent réciproquement comme le plus ancien et parfois l'unique peuple qui existe. Ils traitent les étrangers de barbares et de monstres et se ressemblent physiquement :

> *Quelques figures antiques de l'Égypte m'ont aussi rappelé les physionomies Chinoises, ces yeux fendus et un peu convergeans de haut en bas vers le nez...*

De même que pour certains Indiens, le type de la race jaune serait égyptien. Pour les contacts historiques, l'académicien se réfère à Huet (1716)[45] en faisant abstraction de ses doctrines mosaïques. La route de la Chine passait tout simplement par l'Inde :

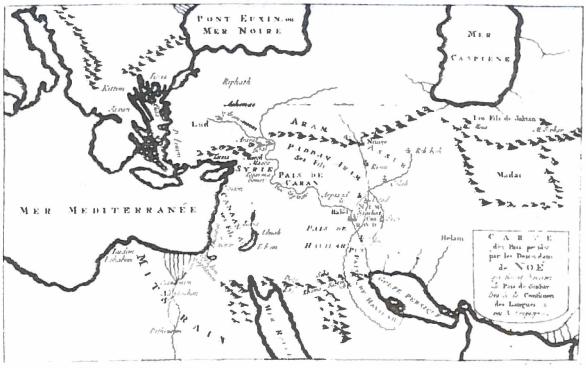
> *L'histoire ancienne nous apprend que Sésostris soumit les peuples qui étoient au-delà du Gange et qu'il pénétra jusqu'à l'Océan oriental. Et pourquoi n'y auroit-il pas établi quelques Colonies ?*
> *... Et si Sésostris ne vous paroit pas assez ancien, Osiris qu'on dit avoir de même pénétré jusqu'à l'Océan oriental, nous fournit une antiquité tout-à-fait illimitée,*

lit-on encore au commencement de sa dernière lettre avec un renvoi direct à Diodore de Sicile. Le problème ne semble pas beaucoup préoccuper le savant parisien qui se contente des thèses classiques en leur donnant une signification élargie.

Ce sont surtout certains points nouveaux et souvent singuliers qui firent l'objet de ses recherches et il reprend son *Parallèle* dans ce sens. Même les trigrammes de Fo hi considérés jusqu'à présent comme spécifiquement chinois auraient, pour lui, la même provenance que les hiéroglyphes proprement dits. Il était au courant de la correspondance entre Leibniz et Bouvet. L'admirable livre *Kim* (*Ly King*) [46], la source de tous les livres, est sans défaut sauf celui qu'on n'y entend rien :

> *Mais qu'y a-t-il de plus hiéroglyphique que ce défaut ?*

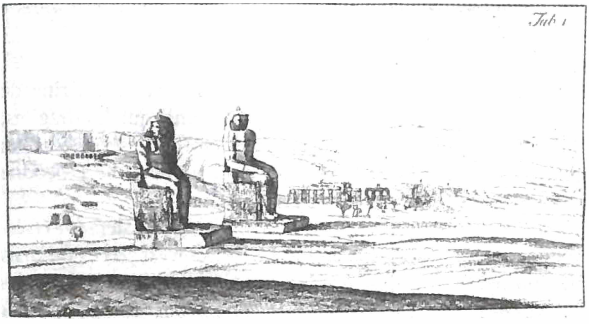
Les signes n'ont pas été relevés dans les écailles d'un monstre. Les lignes entières et brisées qui les composent repré-



124. *Carte des pays peuplés par les descendants de Noé* : S. Shuckford, 1728.

125. *Dragon ornant la poitrine de l'empereur de Chine* : A. Kircher, *China Illustrata*, 1667.

126. *Colosses de Thèbes* : F.L. Norden, 1741.



sentent les cordelettes et les nœuds d'une écriture primitive mentionnée dans le *Hi sse* de Confucius. Or, le système a été parfaitement connu des Égyptiens. On le retrouve sur leurs obélisques et dans un *Rituel* dont Apulée décrit les lettres. Si les symboles géométriques égyptiens n'ont pas été, en Chine, une révélation du dragon, le dragon lui-même, qui apparut à son premier roi, était une créature du Nil. Ceci ressort de deux textes dont l'un biblique. Ézéchiel (XXIX 3) dit notamment :

Je viens à vous, pharaon, roi d'Égypte,
Grand dragon que vous cherchez au milieu de vos fleuves.

Pour M. de Mairan, un esprit positif,

> *Ce dragon n'a pu être autre chose que le Crocodile, le seul peut-être entre tous les grands animaux connus qui puisse faire naître l'idée d'un dragon à quatre pieds.*

Et nous savons par un recueil chinois que le prodige que Fo hi a vu surgir d'un lac était précisément un animal de cette nature. Dans le *Vay Ky* dont Parrenin a envoyé la traduction dans une de ses grandes lettres, il est appelé un dragon-cheval. La bête avait du cheval les quatre pieds, du dragon l'écaille. Il s'agissait évidemment d'un crocodile. Mais existe-t-il des crocodiles en Chine ? Au fond, la chose importe peu :

> *L'induction n'auroit qu'à gagner dans la négative. Ce sera pour l'enveloppe de cette fiction que le* symbole national *du Dragon aura été adapté à la Chine après y être venu de l'Egypte.*

Sans doute le reptile fulminant qui orne la poitrine de l'empereur (fig. 125) et des mandarins, ainsi que les dragons, ailés ou non, qui se répandent sur les étoffes, les meubles, les bijoux, sont-ils exécutés dans un goût chinois. Le crocodile égyptien y demeure toutefois reconnaissable.

Les réponses du Père Parrenin étaient généralement réservées et évasives. Sésostris en Chine ? Ceci n'est pas exclu mais peu probable. Les *Annales chinoises* n'en parlent pas. Les hiéroglyphes ? Les caractères des Chinois ont été établis par

Tsang-Ktai deux mille ans avant notre ère. Y avait-il déjà des hiéroglyphes en Égypte ? Leur écriture n'était d'ailleurs hiéroglyphique que très improprement, sans relation avec les apparences physiques des objets. La Fête des Lanternes ? Elle a une origine locale et il n'est pas certain que la cérémonie des lampes le long du Nil lui soit antérieure. Le respect des pères et des vieillards ? La coutume ne saurait provenir des Égyptiens qui sont les descendants de Cham.

Le missionnaire, à qui la Chine s'est révélée comme un morceau vivant de la première civilisation des hommes, miraculeusement conservée au bout du monde, n'est pas un « hiéroglyphiste » et il n'est pas certain de la priorité de l'Égypte. Dans le domaine astronomique, les Chinois ont appris avant les Égyptiens que Vénus et Mercure gravitent autour du soleil. En géométrie, leur connaissance du « *triangle rectangle* », qui fut plus tard l'une des gloires de Pythagore, a été aussi précoce. Comment peut-on concevoir une dépendance entre les deux nations dont l'une, égyptienne, devint rapidement idolâtre, tandis que l'autre resta pendant longtemps fidèle au culte du véritable Être Supérieur ? Où sont maintenant les sciences, les lois, les institutions de l'Égypte ? Il n'y subsiste de leur grandeur que des masures et des colonnes brisées. La Chine, elle, continue, et elle vainquit ses divers conquérants en les assimilant. Elle est une mer qui sale tous les fleuves qui s'y précipitent.

La question de l'architecture s'est finalement aussi posée au cours de ces échanges épistolaires. Le Père Parrenin affirme dans sa missive datée du 20 septembre 1740[47], un an avant sa mort à Pékin, qu'il n'a pas vu de pyramides en Chine, ce qui n'est pas une preuve qu'il n'y en a point. Un jeune artiste, M. Lorrain, qui lui portait la troisième lettre de M. de Mairan, comportant un paragraphe sur les beaux-arts, était, de son côté, chargé de réunir une documentation sur les monuments chinois. Le secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences n'en a reçu aucune nouvelle et c'est seulement vingt ans après qu'il en a eu des éléments avec l'ouvrage de Chambers qui, de retour d'Extrême-Orient, a publié ses matériaux en 1757 à Londres. Ceux-ci ont pu être utilisés dans le recueil de 1759, intercalés dans sa dernière partie. Si le Père Parrenin n'a jamais rencontré de pyramides en Chine, l'architecte anglais[48] en reconnaît les ordonnances partout :

> *Dans l'Architecture Chinoise, de même que dans l'antique, la forme générale de presque toutes les compositions tend à la pyramidale.*

L'architecture grecque relativement récente, explique M. de Mairan, procède, elle-même, des systèmes égyptiens, tandis que les colonnes chinoises en bois, sans chapiteaux, avec des bases de pierre ou de marbre, sont particulièrement proches de celles que le capitaine Norden (1755)[49] a relevées dans les ruines de Thèbes. Les deux colosses assis (fig. 126) de la même ville doivent être comparés à ceux que Chambers a signalés devant l'entrée d'un temple sans en donner, malheureusement, ni dimensions ni croquis. Par contre, ses renseignements sur une pagode de Canton sont suffisamment précis pour que l'on puisse en tirer quelques conclusions :

> *Les Prêtres et les animaux y sont enterrés pêle-mêle et honorés également par les monumens et par les épitaphes. Or ceci ne tiendroit-il point encore à ce qui se pratiquoit en Egypte, où l'on sçait que les plus vils animaux étoient déifiés, du moins y avoient-ils des temples comme emblèmes de la Divinité*[50].

Le *Parallèle* se termine par une remarque récapitulative. Les Chinois possédaient leurs arts et leurs sciences depuis trois ou quatre millénaires et ils étaient alors à cette extrémité de l'univers – où rien ne laissait prévoir cette éclosion – la plus instruite des nations. D'où seraient venues ces connaissances soudaines et profondes ? Les premiers empereurs Fo hi, Hoam Ty, ne pouvaient pas tomber du ciel avec leur sagesse fabuleuse, leur paradis terrestre et leur âge d'or. Toute grande civilisation se constitue progressivement et si la Chine n'a pas connu ces stades préliminaires, c'est que ceux-ci ont été traversés ailleurs. L'arrivée de Sésostris à la tête de cent mille Égyptiens expliquerait tout. Mais la fierté de la nation se refuse à l'admettre :

> *Du reste, on conçoit comment la vanité d'un peuple qui s'est cru longtemps seul sur la Terre aurait pu couvrir cet événement de tout le merveilleux qu'on lit dans l'histoire de ses premiers Empereurs.*

L'observation s'adresse autant à la Chine qu'à Parrenin qui y a cru.

La publication en 1759 des *Lettres de M. de Mairan au R.P. Parrenin,* vingt-trois ans après la rédaction de la dernière missive, s'explique par un ouvrage nouveau traitant, une fois de plus, le même sujet. Il s'agissait d'un *Mémoire dans lequel il est prouvé que les Chinois sont une colonie égyptienne,* présenté à l'Académie des Inscriptions par Joseph de Guignes, l'un de ses membres. La séance eut lieu le 14 novembre 1758, quelques mois après la réunion consacrée à la dissertation de Schmidt sur l'Inde. Le livre a paru dès le début de l'année suivante[51]. Et c'est pour bien marquer l'antériorité de ses travaux que le Secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences fit imprimer d'urgence son recueil complété de commentaires et d'adjonctions :

> *J'avois, en touchant cette dernière Nation* (chinoise), *une idée tout à fait semblable à celle de M. de Guignes,*

affirme-t-il dans la préface.

Quant à Joseph de Guignes, il renoua avec la tradition hiéroglyphique mais tout en renouvelant radicalement les éléments et la méthode. Toutes les notions sont bouleversées. C'est que les caractères chinois ne seraient que des espèces de monogrammes constitués avec des lettres phéniciennes. Les sons qu'ils enregistrent sont phéniciens ou égyptiens. Un mémoire de l'abbé Barthélemy sur l'écriture en Phénicie[52], lu à la même Académie le 21 avril 1758, et un *Dictionnaire* chinois contenant les formes antiques ont été à la base de cette interprétation.

Le *Jad* phénicien, un signe formé par un trident, se retrouve en Chine où il figure aussi la main. L'*Aleph,* une verticale coupée par les deux côtés d'un angle, y signifie l'union de tous les peuples de l'Orient. Les lettres phéniciennes procèdent elles-mêmes des hiéroglyphes égyptiens. Elles redeviennent hiéroglyphes en Chine. Mais la lecture du même caractère diffère selon la langue du pays. Le *Kiun* chinois, par exemple, signifiant *prince,* est composé d'un F et de deux I phéniciens, ce qui donne *Phii.* Or la plupart des noms des rois d'Égypte

se terminent en *phis : Aménophis, Aphophis, Saophis…* Il en résulte des phénomènes assez curieux : un peuple possédant une langue qu'il ignore, cette langue enveloppée de traits qui la déforment et affectée de sons qui lui sont étrangers, une écriture alphabétique interprétée comme un idéogramme.

Le système est illustré par un exemple théorique comme celui de Warburton pour Osiris-Arthur et Sésostris-Guillaume le Conquérant. Imaginons des Français débarquant dans une île chez des sauvages dont ils ne peuvent pas transcrire la langue avec un alphabet latin. Comment feraient-ils ? Ils écriraient le mot *père* en français en expliquant ce que veut dire ce groupe de lettres, sans en donner la prononciation. Celui-ci devient alors un hiéroglyphe du sujet que l'on exprime ici avec un autre mot. Le signe conserve son sens tout en changeant de son. Le signe s'altère et se contracte au bout d'un certain temps. Le P-E-R-E devient P-R et donne de nombreux dérivés. Voyons maintenant ce qui se passerait si, quatre mille ans plus tard, des Européens débarquaient dans la même île. Que découvrent-ils avec stupéfaction ? Une écriture et une langue étrangères bâties sur les ruines des lettres utilisées dans toute l'Europe et sur les débris de la langue française :

> *C'est ainsi que les lettres et la langue égyptiennes sont devenues à la Chine les instruments passifs d'une nouvelle langue et s'y sont perpétuées dans le silence et dans l'obscurité…*

Le deuxième type d'écriture qui se retrouve chez les deux peuples est essentiellement figuratif :

> *La haine s'exprime chez les Égyptiens et chez les Chinois par deux animaux antipathiques. Horus Apollo dit que les Égyptiens pour représenter une bataille peignoient deux mains dont l'une tenoit un bouclier et l'autre un arc. Les Chinois, pour représenter une bataille, peignent deux mains et un arc. Enfin parmi les uns et les autres, un cercle avec un petit animal au milieu étoit le symbole du soleil…*

C'est la première fois qu'Horapollon est mentionné dans ces études comparatives.

Deux faits sont encore relevés dans la dissertation de Joseph de Guignes :

– Il y a en Chine une nation barbare qui s'est retirée dans les montagnes dès le début de son Empire et qui y reste jusqu'à présent. Sans doute ce repli en masse a-t-il été provoqué par l'arrivée des Égyptiens.

– Des historiens chinois rapportent qu'il y a des peuples du *Tarsin* qui ont une origine commune avec la nation jaune. Or le mot *Tarsin* désigne les pays situés à l'ouest de la mer Caspienne parmi lesquels l'Égypte et la Phénicie.

Tout semble indiquer que les rapports entre l'Égypte et la Chine remontent à la plus haute Antiquité. Nous arrivons à la partie la plus spectaculaire de cette démonstration. Fo hi ne serait qu'une figure légendaire. La première des vingt-deux dynasties qui dominèrent l'Empire Céleste est celle des Yu fondée en 2207 avant notre ère. Ses premiers rois sont *Yu, Ki, Kang* et *Tchong.* C'est dans ces noms que se trouve la clef de l'énigme historique. Transposés en phénicien, les caractères anciens qui les composent forment ceux des premiers souverains d'Égypte. En procédant de cette façon, *Yu* devient *Men,* c'est-à-dire *Ménas,* le fondateur du royaume de Thèbes ; son successeur *Iodea* ou *Athaes* se transcrit *Ki.* Dans *Kang* se cache *Iabia-Diabies,* le troisième souverain thébain. Le quatrième, *Penphos-Penphi,* se reconnaît dans *Tchong.*

Toutefois, il ne faut pas penser qu'il s'agit là de souverains ayant effectivement régné dans le pays, mais de rois dont parlent les *Annales égyptiennes* considérées par les Chinois comme un morceau de leur propre histoire. Ce sont des princes égyptiens d'Égypte qui se trouvent en tête de toutes leurs dynasties. La colonie égyptienne ne serait venue en Chine qu'au bout d'un millénaire, vers 1122 avant J.-C., lorsque l'on voit un monarque partager le pays entre plusieurs généraux en récompense de leurs services. La date correspond au démembrement du royaume des Yin par Wen et à la fondation de la dynastie Tchéou.

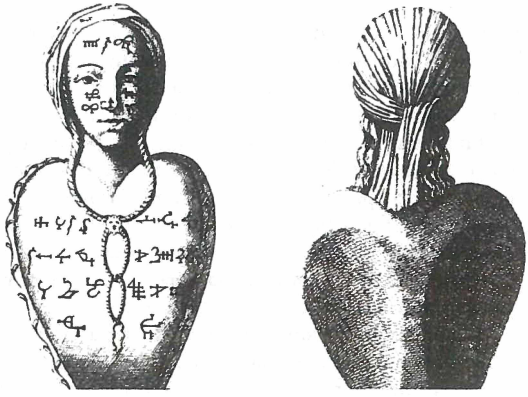
Comme preuve supplémentaire de cette emprise, le *Mémoire* mentionne l'ancienne année chinoise pareille à celle des Égyptiens, le nom du *Fleuve Noir* donné au fleuve *Hoang,* le même qu'au Nil, et les ouvrages d'endiguement. Si les anciens sauvages de la Chine ont été civilisés relativement tard, c'est que la Chine est très éloignée de l'Égypte.

Les arguments révolutionnaires en faveur d'une thèse que l'on a vu cheminer depuis un siècle et demi dans les travaux d'érudition n'ont pas manqué de provoquer des réactions qui remettaient en cause des positions déjà acquises. La même année 1759, M. Leroux Deshauterayes, interprète du roi pour les langues orientales et ancien professeur de Joseph de Guignes, adresse aux Messieurs de l'Académie Royale des Inscriptions ses doutes sur cette dissertation[53]. Il y en avait vingt-quatre en quatre-vingt-neuf pages, dix pages de plus que l'ouvrage en question qui comprenait pourtant aussi de longs extraits de Barthélemy et même de Parrenin. Joseph de Guignes riposte sur-le-champ (1759)[54] et les passions se déchaînent comme jadis autour de Nanni. L'analogie est d'autant plus frappante qu'ici aussi se greffe une histoire de faux.

Celui-ci n'est pas un cippe hiéroglyphique, comme à Viterbe, mais une Isis couverte d'inscriptions (fig. 127). Le buste aurait été apporté avec la *Table* du même nom, au temps des Goths, de Rome à Venise. Il est tombé ensuite en la possession de la famille mantouane de Gonzague, puis de la maison de Savoie qui en aurait fait don, avec sa collection égyptienne, au musée de Turin. C'est un Anglais, l'abbé Needham, fixé en Italie, qui publia l'objet dans une monographie en 1761[55]. L'étude qui a interprété ses caractères comme sino-égyptiens fit sensation dans toute l'Europe. Il y en avait trente-six distribués sur le visage et la poitrine de la statue.

L'inscription serait relative à la figure qu'elle recouvre, à ses mesures, à la couleur noire de son marbre incrusté de gemmes blanches marquant les yeux, et elle se termine par un nom : *Shi-Sou-chi (Chi-Sou-Tchi)* se rapportant soit à l'idôle même, soit au souverain qui l'aurait commandée. Deux pharaons *Satouchi* et *Asouchis* portaient des noms semblables.

L'auteur se réclame de M. de Guignes dont les travaux l'ont mis sur la voie de cette explication. Il a été secondé par un Chinois, né à Pékin, qui faisait des recherches à la Bibliothèque du Vatican. Un dictionnaire en vingt-six volumes, imprimés au temps de Kang hi, lui a fourni la solution. Des caractères astronomiques égyptiens ont été reconnus, de leur côté, en Chine et tous les hiéroglyphes des monuments égyptiens que l'on voit à Rome, la *Table isiaque* de Turin, etc., peuvent être déchiffrés à l'aide des lettres chinoises. En décelant ces rapports étroits, l'académicien de Paris



127. *Buste d'Isis à inscriptions sino-égyptiennes*, musée de Turin : J.T. Needham, 1761.

128. *Buste égyptien à hiéroglyphes* : Cl. Duchet, 1573.

a fait la plus grande découverte du siècle. Les échanges entre les deux mondes sont confirmés par les chinoiseries des ruines d'Herculanum et par le papier chinois fait de bambou, une espèce de roseau pareil au papyrus du Nil[56].

En ce qui concerne l'Isis de Turin, elle ne serait pas une œuvre chinoise mais égyptienne. La même distribution des signes sur le corps d'un personnage sculpté existe sur plusieurs monuments (fig. 128). Le système est signalé par Hérodote pour Sésostris, par Pockoch pour le colosse de Memnon. Le type de la déesse et la nature de son marbre ne laissent pas non plus de doute à ce sujet.

Needham fut à son tour violemment attaqué. Bartoli, l'antiquaire du roi de Sardaigne, a contesté l'authenticité du relief. Son marbre proviendrait d'une carrière près de Côme, les lettres ne seraient pas chinoises, les ornements autour de la tête n'ont rien d'égyptien. De plus, la reproduction de la figure dans le livre ne serait pas conforme à son modèle. Needham a répliqué (1762)[57]. Mais de Guignes lui-même n'est pas content de cette dissertation qui l'a pourtant mis à l'honneur. L'Anglais n'a rien compris à son système. Il n'a même pas cherché de signes phéniciens dans l'écriture chinoise. L'inscription est d'ailleurs fantaisiste, une imitation du gnostique par un faussaire moderne[58].

L'érudit parisien poursuit imperturbablement son œuvre[59]. L'abbé Barthélemy en parle dans sa lettre adressée au comte d'Œtting, le 21 novembre 1765[60]. La doctrine de M. de Guignes est à l'abri de toute critique. La primauté de l'Égypte est manifeste. Les Chinois n'étaient même pas conscients du fait que les débris du phénicien et de l'égyptien, qui appartiennent à un même groupe linguistique[61], se retrouvent dans leur langue. Les premières liaisons entre les peuples seraient établies par l'entremise des marins phéniciens. Malgré les divergences des matériaux et des méthodes, les noms des deux paléographes du sino-égyptien resteront associés à la même cause. Dans son traité sur les statues antiques, l'abbé Guasco (1768)[62] présente l'Isis de Needham comme parfaitement conforme au schéma de M. de Guignes. Mais tout ceci n'est qu'une dernière démarche.

Avec de Guignes et Schmidt, nous nous trouvons dans l'ultime phase du développement d'un conte antique des dieux et des rois d'Égypte civilisant l'Asie, qui s'est refait

continuellement au cours du dernier quart du millénaire. Il a fleuri d'abord en Italie (Pignoria, Pietro della Valle, Kircher). La France l'a accueilli ensuite (Beurrier, Huet) dans ses synthèses théologiques. Les milieux rationalistes du XVII[e] siècle ont reconstruit ses armatures scientifiques, philologiques et historiques. Dépouillé de poésie et de couleur légendaire, le système devient de plus en plus absurde. Aussi une réaction ne tarde-t-elle pas à se manifester.

« *Une rêverie d'écrivains* », s'exclame à son propos Cornelius Pauw, petit-neveu de Witt, dans ses *Recherches philosophiques sur les Égyptiens et les Chinois* (1774) [63]. L'ouvrage s'attaque au mythe des deux nations à la fois. Le mythe de la Chine serait né en Occident de la vision des missionnaires en quête de merveilleux au bout du monde. Le mythe de l'Égypte est une évocation romanesque. Sa grandeur et son mystère ne sont que fables. Sa religion est un abîme engloutissant tous ceux qui tentent d'en sonder les profondeurs. Ses sciences – astronomie, chimie, mathématiques – n'ont pas franchi leurs phases rudimentaires et ses artistes se sont montrés inaptes à reproduire les formes de la nature. Des relations entre les deux royaumes ? Jamais supposition ne fut moins fondée. La quantité de matériaux utilisés et la prolixité du texte de quatre volumes correspondent à la force avec laquelle ces « rêveries » se sont enracinées dans les esprits.

L'*Origine de tous les cultes* de Charles Dupuis (1794)[64] en garde encore le souvenir. L'Égypte, la Chine, leur écriture et leurs dieux relèvent toujours d'une même civilisation. Ce sont les mêmes *idoles hiéroglyphiques* qui en incarnent les structures internes. Les assemblages des divers corps dans un même organisme ne procèdent pas de la métempsycose. Ils constituent des signes imagés dont chaque partie a la valeur d'un mot et d'une vision de la pensée. Les êtres composites sont des rébus et des hiéroglyphes qui se répandent dans tout l'Orient selon les mêmes lois.

> *Les ruines des temples de l'Égypte, ses obéliques, la Table Isiaque et en général tous les monuments Égyptiens nous présentent une foule de ces longues phrases de la langue hiéroglyphique, aujourd'hui intraduisibles et comprises souvent en une seule figure composée. Tous les temples de l'Inde, de la Chine et des îles de l'Asie, sont remplis de ces*

figures monstrueuses que j'appelle des phrases de l'écriture hiéroglyphique.

Quelle que soit la traduction ou l'interprétation exacte de ces figures, leur confusion et leurs combinaisons contre nature sont celles de l'histoire qui a été bâtie autour d'un ancien songe. La légende égyptienne de toutes les Indes orientales était écrite avec de pareils monstres.

L'ÉGYPTE AUX INDES OCCIDENTALES ET EN ANGLETERRE

La légende égyptienne de l'Inde ne concerne pas seulement l'Orient. Depuis la découverte, en 1492, du Nouveau Monde pris pour son prolongement, une Inde symétrique fit son apparition en Occident. Plusieurs pays géographiquement opposés se sont trouvés unis sous le même nom magique. Le Père Acosta (1590)[1] en énumère un certain nombre :

> *... Ainsi nous autres Espagnols, indifferemment appellons Inde, le Perou, le Mexique, la Chine, Malaque et le Bresil...*

La confusion s'explique par une certaine similitude de leur disposition dans l'univers :

> *Et pour ce que anciennement on parlait de ces Indes comme d'une terre fort esloignée, de là est venu que à la descouverture de ces autres terres aussi bien esloignées, a-t-on donné le nom des Indes pour estre distantes des autres et tenues comme le bout du monde.*

Le bout du monde et l'Inde sont presque synonymes. Les bouts du monde se rejoignent sous le même signe du mer-

veilleux, inaccessible au commun. Aussi le mémoire de Pignoria qui a paru dans l'édition de 1615 de Cartari[2] traite-t-il des Indes orientales et occidentales à la fois. C'est même à ces dernières qu'il réserva la première place.

L'apparition de perspectives nouvelles a soulevé un certain nombre de problèmes et l'on s'est demandé à un moment donné[3] si les vastes terres découvertes par les Espagnols n'étaient pas l'Atlantide de Platon, l'île mystérieuse plus grande que l'Asie et l'Afrique réunies qui se trouvait à l'ouest des Colonnes d'Hercule. Rudbeck a situé, plus tard (1689), ce continent, nous l'avons vu, en Suède. L'histoire de ses rapports avec l'Égypte se base toutefois non pas sur des auteurs antiques, mais sur l'Écriture sainte. Le pays d'Ophir où Salomon a envoyé sa flotte en ferait partie. Voici comment Pignoria[4] présente l'ensemble de ses vues :

> *Si les Égyptiens eurent connaissance des Indes Occidentales ou non, il y en a beaucoup qui en doutent. Toutefois Benedetto Arias Montana pense que la terre d'Ophir, citée dans le* Livre des Rois, *et dans les* Paralipomènes *serait le Pérou et la nouvelle Espagne. Et si les Hébreux en auraient connaissance il serait peu fondé de dire que les Égyptiens ne la connaissaient pas, puisque la flotte de Salomon s'apprêtait à faire le voyage, comme le dit l'Écriture, du port d'Asiongaber près d'Elath, sur la mer Rouge, c'est-à-dire chez les Égyptiens.*

Selon le *Premier Livre des Rois* (IX, 26-28), et les *Paralipomènes* (II, IX, 10-11), ces vaisseaux ont rapporté de leur voyage de l'or. En reprenant ces textes dans ses *Antiquités Judaïques* (VIII, II, 188-189)[5], Flavius Josèphe précise qu'Ophir, qu'il nomme Sophir, était dans l'Inde et s'appelle maintenant la *Terre dorée*... Or une légende nouvelle de l'or est née dans l'Inde des conquistadores : lorsque Fernand Cortès débarque avec ses hommes en avril 1519, au Mexique, dans la paisible baie de Campeche, il passe d'étonnement en étonnement. Le casque prêté par un soldat au messager de Montézuma lui est rendu plein de métal précieux. L'envahisseur reçoit des présents extraordinaires : soleil en or fin grand comme une roue de charrue, disque en argent représentant la lune, canards, pumas, jaguars et singes en or, chefs-

d'œuvre des fonderies aztèques[6]. Au Pérou c'étaient les trésors d'Atahualpa, ses trônes, ses vases, ses plats, les soleils en or étincelant de faces humaines des sanctuaires incas que Pizarre (1532-1535) a fait refondre en lingots. Le monde fut ébloui, et l'on s'est demandé si l'or de Salomon ne venait pas de ces contrées aux richesses fabuleuses. La légende d'Ophir et la légende d'Eldorado finissent par se superposer et se confondre.

Dès 1523, Pietro Martyre d'Anghiera[7] affirme que l'île d'Haïti, Hispaniola, n'est autre que l'Ophir biblique. Le commentaire d'une Bible publiée en 1540[8] le répète. On lit à son sujet chez Acosta[9] :

> *Robert Estienne, ou pour mieux dire François Vetable, homme fort versé en la langue Hebraïque, dit aux annotations sur le 9e chapitre du Livre des Roys que l'Isle Espagnolle, que trouva Christophe Colomb, estoit celle d'Ophir dont Salomon faisoit apporter quatre cens vingt ou quatre cens cinquante talents d'or très fin et pur.*
> *L'or de Cibao que les nostres apportent de l'Espagnolla est de telle façon et qualité.*

C'est à un homme curieux, Goropius (1518-1572)[10], un médecin belge qui s'attacha à démontrer l'identité de l'idiome flamand et du langage d'Adam, que l'on doit la mise au point de la thèse péruvienne. La légende d'Ophir y est associée au mythe d'Atlas. Selon une tradition, celui-ci ne serait pas l'un des Titans, condamné à soutenir sur ses épaules la voûte céleste, mais un roi paisible qui a régné sur les extrémités du Couchant et dont l'Océan occidental a pris le nom. Le jardin des Hespérides, ses filles, où fleurissait un arbre à pommes d'or, était planté dans l'une des îles de son domaine. Nous retrouvons un mythe qui rejoint l'Ancien Testament.

L'étymologie flamingo-adamique explique tout. L'Ophir biblique désigne l'*Orbis atlanticus.* C'est du côté le plus éloigné de l'Occident, en face de l'Afrique et derrière l'isthme de Panama séparant deux vastes mers, qu'Atlas a établi son principal repère. Il y bâtit des fortifications protégeant le chargement des bateaux qui, en flamand, la première langue du monde, s'appellent *Pherhu ou Pherhu-heim.* La transcription hébraïque qui élimine les « h » aspirés en fait *Peru ou Perueim.*

Le nom du pays entier *Pérou* procède de ces installations portuaires. Il correspond à d'autres acceptions.

Dans les *Paralipomènes,* le même mot *(Pheruheim)* est employé pour « or » qui ne signifie pas autre chose que l'*or Opher,* c'est-à-dire l'or provenant d'outre-Atlantique *opher, over* désignant aussi « un grand éloignement » en flamand. Dans le langage des marchands et des marins, le nom d'*aurum Opher* et d'*aurum Perueim* était donné à l'or de première qualité importé d'au-delà de l'océan. C'est avec lui qu'est revenue la flotte de Salomon. Parmi les matériaux de son temple que l'on est allé chercher dans différents pays, cet or représentait le monde Atlantique.

La *Chronographie* de Genebrard (1580)[11], qui fixe la date de la croisière des navires de Salomon à l'an 3146 du monde, suit le même raisonnement étymologique en en éliminant la part flamande. L'or se disant en hébreu *parvaim,* la *Terra aurea* des *Antiquités Judaïques* pourrait bien être péruvienne, si elle ne se trouve pas du côté de l'Orient. Pour Montano[12] (1583), il n'y a pas de doute : le mot *Peru* s'applique à un pays et en même temps à l'or. *Peruaim ou Paruaim,* la terre qui en abonde est donc l'*Ophir* de la Bible. Le nom *Sophir* employé par Flavius Josèphe correspond à une chaîne de montagnes que l'on appelle, aujourd'hui, les Andes.

C'est sur ces conclusions que se base Pignoria. Il n'ignore pas que certains érudits anglais (Wystfliet, 1597)[13] et portugais (Verriero, 1600)[14] ont situé Ophir dans la presqu'île de Malacca, mais il invoque l'autorité d'un géographe, Ortelius (1596)[15] qui n'a, en fait, que récapitulé les hypothèses émises (le Nouveau Monde, la Chersonèse dorée, l'Asie) en avançant la sienne au sud-est de l'Afrique (fig. 129). En adoptant le parti péruvien, l'égyptologue de Padoue le consolide avec ses propres arguments : la migration massive des dieux d'un pays riverain de la mer Rouge :

> … *Mais laissant de côté les autorités,* dit-il après les avoir énumérées, *je veux faire état d'une conjecture qui n'est pas faible, à savoir que les peuples de cette partie du monde se sont conformés, dans leur manière de fabriquer les idoles, aux images des dieux d'Égypte et rien de plus.*

Le mystère de Salomon et le mystère des Indes occidentales sont éclaircis du même coup.

Parmi les dieux farouches de ces nations, l'auteur évoque, en premier lieu, Homoyoca (fig. 130 et 131), le Jupiter mexicain et un seigneur triple, correspondant au dogme ineffable de la Sainte Trinité. De même qu'en Chine et en Égypte, des vérités premières se cachent au sein du paganisme. Le portrait de la divinité est, à lui seul, révélateur :

> *Cet Homoyoca a les vêtements et la position qui ressemblent plus ou moins à ceux des Égyptiens et c'est presque ainsi qu'était figuré Osiris dans la très antique Table isiaque du sérénissime duc de Mantoue sur le bord de laquelle on peut voir une image semblable.*

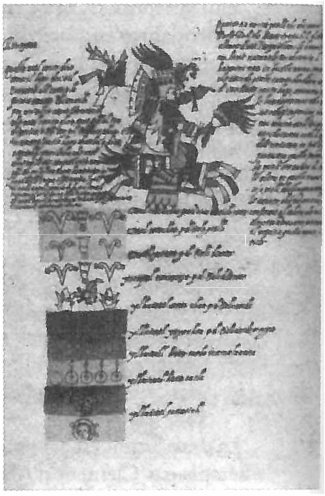
La référence au monument actuellement au musée de Turin vient naturellement à l'esprit de son premier commentateur. Le dessin d'illustration (fig. 130) montre le dieu aztèque avec un bec d'oiseau, tout embrasé de plumes, pareil à un insecte articulé. Deux personnages, l'un à tête d'aigle, l'autre couronné d'une triple touffe, se trouvent à côté, à l'intérieur des médaillons provenant de la fameuse monographie. L'archéologue padouan est particulièrement intéressé par les coiffures qu'il voit semblables aux « *extravagances* » de l'Égypte. Ainsi, le casque pointu d'une idole mexicaine est rapproché de celui d'Horus (XXIV) reproduit d'après la même *Table,* qui cependant n'en possède pas (fig. 132). Ceci a exigé certaines retouches. Même Pignoria a eu recours à des falsifications. Un génie, le messager de Citlallatanac (XIV), porte sur la tête les ornements d'Harpocrate (fig. 133 et 134). Un autre dieu, plus animal qu'humain, procède directement d'un cercopithèque égyptien (XXIV) (fig. 136). Certaines de ces compositions sont faites de mosaïques montées sur du bois (fig. 135) :

> *Gomara (1554)*[16] *écrit qu'au Mexique, sur la tête de quelques-unes de leurs idoles principales, ils représentaient une statue non nommée, composée d'une variété de grains en usage dans le pays, d'or, de pierreries et de choses similaires, modelées et fondues ensemble.*

La description est rapprochée de celle de la représentation de Sérapis par Clément d'Alexandrie[17],

129. *Mappemonde avec les emplacements d'Ophir selon divers érudits* : A. Ortelius, 1624.

130. Homoyoca-Osiris mexicain : L. Pignoria, 1615.



131. *Homoyoca* : *Codex Rios-Vaticanus 3738*, à Rome depuis 1570. Bibliothèque du Vatican. Photo de la bibliothèque.

A

B

132. *Casque d'Horus* : A - *Idole mexicaine* (Galerie du duc de Bavière) *et son modèle de la Table isisaque*, L. Pignoria, 1615. B - *Table isiaque*, L. Pignoria, 1605.

133. *Génie à coiffure d'Harpocrate* : L. Pignoria, 1615. Photo B.N.

134. *Génie à coiffure d'Harpocrate* : *Codex Rios-Vaticanus 3738*, à Rome depuis 1570. Bibliothèque du Vatican. Photo de la bibliothèque.

> *dans laquelle étaient placés des fragments d'or, d'argent, de fer, de plomb, de marbre et de pierreries diverses.*

Ici et là, une certaine qualité et même une signification secrète de la figuration sont en rapport avec la multiplicité des matériaux qui la composent :

> *De même l'embaumement des corps des morts relaté par Pierre Martyre*[18] *en usage en divers lieux n'est-il pas utilisé en Égypte ?*

Le mode d'écriture fait également partie, comme pour la Chine, de cette démonstration des rapports étroits :

> *Cela confirme,* poursuit l'auteur, *que la religion de ces pays est conforme à celle de l'Égypte selon laquelle comme écrit Francesco Lopez de Gomara*[19]*, les Mexicains expliquent les concepts de leur esprit avec des signes semblables aux hiéroglyphes des Égyptiens. Pietro Martyre*[20] *écrit en conséquence que les caractères de leurs écritures sont des choses qui imitent les anciennes lettres de l'Égypte. Et je me souviens d'avoir vu chez le cardinal Amulio des peintures avec leurs explications. Par exemple ils peignaient un cerf pour l'homme ingrat, une pierre avec un épi de maïs sec au-dessus pour la stérilité, un lézard pour l'abondance d'eau, un épi de maïs vert pour l'abondance.*

Images des dieux, coutumes, hiéroglyphes de la vallée du Nil se répandent avec la même intensité dans les deux Indes. Pignoria insiste sur la puissance du double rayonnement :

> *Autant en Occident que dans l'Orient, j'ai remarqué la même conformité entre les superstitions de l'Égypte et celles de ces pays qui m'ont quelques fois émerveillé.*

Comme source de sa documentation, il fait état avec la collection des dessins mexicains du cardinal Amulio, alors en la possession du sénateur Ottavio Malipiero, de la galerie du duc de Bavière, où se trouvaient l'idole à casque d'Horus et la divinité simiesque. Les deux sont accompagnées d'une inscription en espagnol disant :

136. *Idole mexicaine pareille au cercopithèque égyptien* (Galerie du duc de Bavière), L. Pignoria, 1615. Photo B.N.

135. Masque aztèque. Londres, British Museum. Photo E.T. Archives.

137. *Divinités aztèques* :
A - L. Pignoria, 1615.

B - *Codex Rios-Vaticanus* 3738, à Rome depuis 1570.

A

B

Idole adorée dans la cité de Mexico qui fut envoyée des Indes au cardinal François Ximenez, archevêque de Tolède, avec le témoignage authentique que le démon avait coutume de parler par son intermédiaire.

Les figures ont été acquises par l'entremise de Herwart (1554-1622), conseiller de Son Altesse et le deuxième hiéroglyphiste, après Pignoria, du commencement du XVII[e] siècle qui a aussi interprété à sa façon la *Table isiaque*[21]. Mais la plupart des dieux aztèques sont reproduits d'après un recueil mexicain du Vatican[22] (fig. 131, 133, 134 et 137). Le manuscrit était à Rome depuis 1570 environ. Mercati (1589)[23] en fait état à propos des hiéroglyphes des obélisques romains. Le Père Acosta[24] rapporte qu'un frère jésuite de retour du Mexique l'a expliqué au bibliothécaire de Sa Sainteté. Or Pignoria rend un hommage particulier à la science du cardinal Baronio, successeur de ce dernier depuis 1596, qui l'a guidé dans ses investigations.

Le problème du Nouveau Monde est entièrement repris par Athanase Kircher qui continue à respecter sa symétrie avec l'Asie mais qui réfute un Ophir péruvien. Celui-ci signifierait en copte l'Inde dont il confirme les relations avec l'Égypte, traitées dans la *China Illustrata* (1667)[25]. Dans l'*Œdipus aegyptiacus* (1652)[26], le chapitre consacré au parallélisme des religions américaine et égyptienne succède directement à celui de la religion indienne. Les données sont parfaitement conformes.

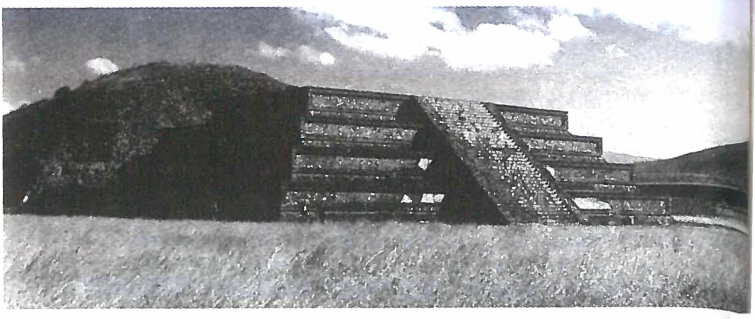
Les mages et les devins d'Amérique suivent les mêmes rites que les hiérophantes d'Égypte ou les gymnosophistes du pays du Gange. Leurs idoles en bois sont habillées, comme Sérapis, d'une mosaïque mystérieuse faite de pierreries et de métaux. Le jésuite allemand semble toujours ignorer Pignoria qui a déjà fait valoir le même rapprochement. Mais il apporte aussi des arguments nouveaux. C'est à l'exemple de l'Égypte, en s'inspirant de sa mystique, qu'on a donné la forme pyramidale aux temples mexicains. La description de l'un d'entre eux a été faite par le conquistador Fernand Cortès lui-même, dans une de ses lettres adressées à Charles Quint :

L'édifice est une tour carrée de 150 pas ou un peu plus de longueur et de 115 ou 120 de largeur, et cet édifice com-

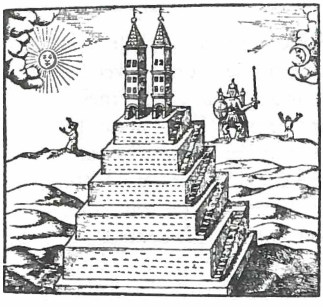
mence tout massivement, puis il monte par degrés de deux statures d'homme. Les matériaux sont la pierre et le mortier. Trois côtés sont sans degrés. Les escaliers s'élèvent tellement qu'ils montent jusqu'à 12 ou 13 degrés et au sommet se trouve une petite plate-forme. Au centre de celle-ci se dressent deux autres tours qui s'élèvent à 10 ou 12 hauteurs d'homme et au sommet il y a les fenêtres. Dans ces tours ils gardent leurs idoles bien rangées et ornées et toute la salle est en bon état et bien ordonnée où se trouve leur dieu principal... Et dans cette pièce où se trouve cette idole, il n'y a pas d'accès.

L'analogie de ces énormes soubassements des temples tels qu'on les voit encore à Teotihuacan, près de Mexico, avec les pyramides égyptiennes a été notée par des savants modernes[27] (fig. 138). Ils ont été construits entre le III^e^ et le IX^e^ siècle. La gravure exécutée d'après cette description représente une pyramide à cinq degrés surmontée de deux clochers (fig. 139). L'escalier se trouve, conformément au texte, d'un seul côté, mais il ne va pas droit comme une avenue vers le sommet. Il est coupé en cinq tronçons qui montent parallèlement, le long du mur de chaque étage.

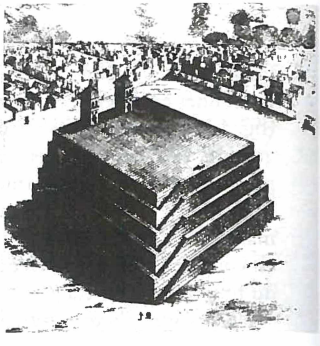
Dans son *Histoire antique du Mexique,* Francesco Saverio Clavigero reprend encore en 1780[28] l'iconographie kirchérienne du monument. Élevé au milieu d'une vaste place enfermée dans une enceinte carrée derrière laquelle se profile une ville avec ses avenues et ses maisons. C'est un énorme édifice à cinq degrés surmonté d'une large plate-forme avec deux petites chapelles-clochers (fig. 140). Avec ses masses solides, compactes, sa majesté monumentale, le temple mexicain, reproduit dans l'*Œdipus aegyptiacus,* y apparaît en quelque sorte égyptianisé. L'escalier même est réduit pour respecter l'aplomb de la surface murale. Il reste bien entendu coupé en cinq tronçons longeant les parois. Un escalier droit, montant directement jusqu'au sommet d'une pyramide tronquée, figure pourtant dans le recueil de Don Lorenzana, archevêque de Mexico, daté de 1770[29]. Le monument y est aussi à l'intérieur d'une cour carrée mais sur un fond de plaines et de montagnes arides et il est sans gradins. C'est dans le *Voyage pittoresque et archéologique* de Nebel (1836)[30] que l'on voit un temple mexicain antique se rapprocher le plus des vestiges conservés à



138. *Pyramide du temple mexicain : Teotihuacan.* Photo Roger-Viollet.



139. *Temple mexicain* :
A. Kircher, 1652



140. *Temple mexicain* : F.S. Clavigero, 1780.
Doc. Franco Maria Ricci, éd. Milan.

141. *Temple mexicain* : C. Nebel, 1836. Photo B.N.

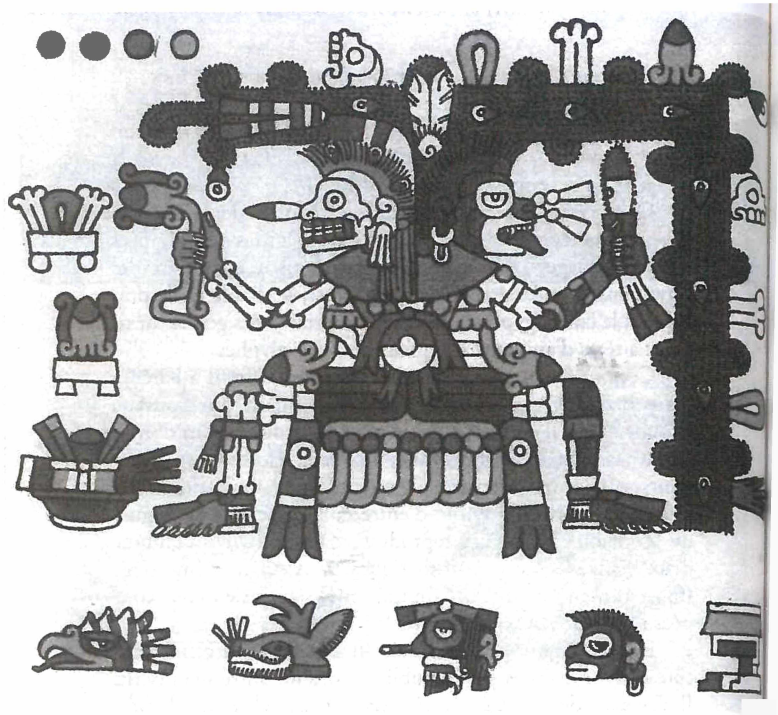
Teotihuacan : même escalier droit, même pyramide à degrés avec une tour pyramidale au sommet, elle aussi. Le fantôme égyptien n'y apparaît toutefois ni dans une ville ni dans un désert montagneux mais dans le miroitement d'une forêt vierge qui l'enserre de toutes parts (fig. 141).

Dans certains lieux, les indigènes adorent le soleil et la lune, les météores et les astres, les lions et autres bêtes féroces dont les images remplissent des temples pareils à ceux des Égyptiens. Les Américains adorent aussi le diable et ils pratiquent le culte égyptien du phallus. Certains des génies mexicains à têtes d'animaux évoquent des hiéroglyphes.

Ce sont encore les lettres de Cortès qui offrent à Kircher ses principaux renseignements sur la religion du Nouveau Monde. Mais il connaît aussi le manuscrit du Vatican dont il décrit les dieux à oreilles d'âne, aux yeux exorbités et fulminants, aux corps monstrueux ou mutilés, aux pattes d'éléphant. Un certain nombre d'entre eux rappellent des signes du Zodiaque. La figure reproduite dans l'*Œdipus* combine deux dieux, Gémeaux antithétiques, assis sur le même siège (fig. 142), en une divinité unique, environnée de mains coupées substituées aux ornements (fig. 143).

Depuis Pignoria, les connaissances relatives à cette peinture ont été accrues par la publication d'un autre manuscrit. Il s'agissait des *Annales mexicaines* qui, expédiées à Charles-Quint sur un bateau intercepté par des navires de guerre français, sont tombées entre les mains d'André Thévet, géographe du Roi. Elles ont été achetées ensuite pour vingt écus par Hakluyt, chapelain de l'ambassade anglaise en France, qui les légua à Samuel Purchas, curé de Saint-Martin de Londres. Des extraits du livre qui se trouve actuellement à Oxford[31] ont été publiés par les soins de ce dernier en 1636[32].

La fondation de Mexico y est contée au premier folio par un ensemble de figures enfermées dans un rectangle (fig. 145). La bordure est divisée en cinquante et un compartiments correspondant chacun à une année du règne de Tenuch qui commença en 1324. C'est l'année même où furent posées les premières pierres de la cité au milieu d'un marécage couvert de roseaux et de joncs et parcouru par un ruisseau d'eau claire. Sur le dessin, celui-ci se ramifie en croix de saint André et constitue les diagonales du cadre. Il est représenté comme sur



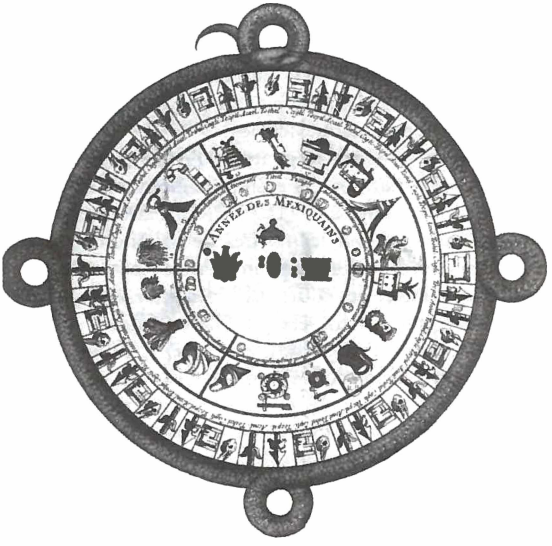
142. *Divinités aztèques*, Ms. Laud Misc. 678. Oxford, Bodleian Library. Photo B.N.

143. *Divinité mexicaine* : A. Kircher, 1652. Photo B.N.

144. *Calendrier mexicain* : G.F. Gemelli-Carreri, 1699. Photo B.N.

145. *Fondation de Mexico* : annales mexicaines, Oxford. Bodleian Library, Seld. A.I.

146. *Fondation de Mexico* : A. Kircher, *Theatrum hieroglyphicum*, 1654, d'après S. Purchas, 1635.



une carte. Au centre se profile un rocher avec un aigle perché sur un figuier des Indes. Dans les compartiments triangulaires apparaissent une maisonnette représentant la ville et les dix chefs qui l'ont bâtie.

La composition est reproduite d'après Purchas (fig. 146), avec les spécimens des écritures chinoise et brahmamique, dans le *Theatrum hieroglyphicum*, au dernier tome de l'*Œdipus aegyptiacus* (1654)[33]. Kircher refuse cependant à l'écriture mexicaine la qualité d'hiéroglyphe proprement dit. Elle représente les choses comme elles sont, sans déguisement allégorique. Pourtant la description du calendrier mexicain qu'il emprunta au Père Acosta pourrait se référer à l'une de ces figurations égyptiennes. Le siècle y est symbolisé par une roue dont le moyeu est le soleil. Il compte cinquante-deux ans, l'année étant de dix-huit mois de vingt jours. Chaque siècle se divise en quatre semaines de treize ans. Le texte est sans illustration. Mais le dessin de ce cadran est publié par Gemelli-Carreri dans son *Tour du Monde*, en 1699[34] (fig. 144). Il est cerné par un serpent se mordant la queue comme l'hiéroglyphe égyptien du temps et de l'éternité. Nous avons vu Pignoria décrire, d'après le Père Froes, le même reptile en roue sculpté sur le plafond d'un temple voisin de Macao où il avait la même signification et la même origine. L'année solaire provient d'ailleurs d'Égypte. Bérose affirme que ses prêtres en ont reçu les fondements de Noé par l'entremise de Cham, le père de la nation. Aussi le nom d'hiéroglyphe est-il maintenant restitué à sa pictographie mexicaine.

Les rapports entre l'Égypte et l'Amérique préoccupent aussi Huet qui ne veut pas exclure le Nouveau Monde de sa *Démonstration évangélique* (1679)[35]. La liaison serait établie, pour lui, non pas par les navires de Salomon mais par les Phéniciens. Depuis des temps immémoriaux, ils traversaient, au gré des vents et des courants, les eaux de l'Atlantique. Les points d'embarquement étaient Gadis (Cadix) ou d'autres ports européens ou africains. C'est le même *Theuth* que l'on a vu passer en Chine sous le nom de *T'ao* qui se retrouve au Mexique. Il s'y appelle *Teutl, Teutlille* et il y reçoit d'horribles sacrifices humains comme *Thaautus* des Phéniciens et des Carthaginois. Sur le trajet de cette lointaine migration, Carthage constituait une importante étape. Parmi les auteurs consultés, l'évêque d'Avranches mentionne Lopez de Gomara

et Acosta. De toute évidence, il ignorait Pignoria et c'est en reprenant, spontanément, les éléments de la question qu'il l'intégra dans son système mosaïque.

Avec Huet nous arrivons à l'épilogue de la légende américaine. Contrairement au conte des Indes orientales qui a reçu de nouvelles impulsions, celle-ci s'est estompée au cours du XVIII^e siècle ou plutôt s'est déplacée vers des régions moins excentriques. En réexaminant le système mexicain dans un ouvrage philosophique sur l'origine des écritures, Warburton (1744)[36] le définit comme une « *peinture des mots* » correspondant au premier stade de leur figuration. L'empire aztèque n'a pas assez duré pour l'élever à la hauteur d'un signe. Aucun rapport historique n'était envisagé entre ces préhiéroglyphes d'outre-Atlantique et les hiéroglyphes égyptiens.

C'est l'Angleterre qui apparaît maintenant à l'Extrême-Occident. Elle appartient encore à l'Europe, mais tout en s'intégrant à une même expansion vers l'ouest avec les mêmes navigateurs suivant les mêmes itinéraires. L'association est due à William Stukeley (1740 et 1743), médecin et antiquaire entré dans les ordres et devenu recteur d'All Saints de Stampford. Il fut dans son pays le pionnier de l'archéologie druidique. Les monuments mégalithiques de Stonehenge et d'Avebury, les deux cromlechs ou « *stone-circles* » parmi les plus illustres de ces ouvrages énigmatiques de l'âge des métaux, sont à la base de ses recherches.

Le cromlech de Stonehenge est ordonné sur deux ovales et sur deux cercles respectivement concentriques (fig. 147). Il est formé par des dolmens avec un rang de stèles au milieu et un entablement continu sur l'enceinte extérieure. Dans les dessins de la restitution, les groupes dolméniques composent de magnifiques portiques d'architecture. Il s'agirait d'un temple druidique. L'ensemble revêtait « une fière singularité et une grandeur extravagante ». Ses dimensions étaient plus vastes que celles de la coupole de Saint-Paul[37]. C'est à Hercule tyrien, qui est le même que l'Hercule égyptien, qu'était attribué ce type de construction nécessitant des forces surhumaines. Le temple de Gadis (Cadix) en était une parmi tant d'autrés. Selon Avien, c'est là qu'il éleva aussi ses colonnes fabuleuses. Nous retrouvons un port, qui pour Huet était

l'une des grandes portes d'Amérique. Fils d'Osiris pour Annius de Viterbe, l'Hercule égyptien qui, lui aussi, a parcouru la terre habitable, était pour Diodore de Sicile (XXIV)[38] antérieur de dix mille ans à l'Hercule grec. Selon la chronologie d'Eusèbe, le héros mythologique vivait au temps d'Abraham ou peu après, c'est-à-dire avant l'apparition du paganisme dans le monde. Il fut un grand navigateur qui parcourait avec sa flotte les mers et l'océan, guidé par une boussole. Partout où il passait, il implantait des colonies et bâtissait des sanctuaires. À la fin de son parcours, il débarqua après Gadis, dans l'île britannique où il a introduit la vraie religion encore incorrompue et un modèle patriarcal de temples. Les premiers Druides y sont venus sur ses bateaux. La construction de Stonehenge ne remonte toutefois pas à une si haute époque.

L'histoire de la boussole se greffe ici sur l'histoire du monument. Son secret était connu des Chinois mais il est égyptien par excellence. Herwart, ce conseiller du duc de Bavière que Pignoria a signalé comme amateur de figures mexicaines, l'affirme formellement. Selon ses théories, exposées par son fils (1623)[39], la *Table isiaque* de Turin contient sous une enveloppe d'hiéroglyphes la doctrine admirable de l'aimant. Elle est une rose des vents avec la Terre-Isis au centre. Il pense aussi que la croix ansée des obélisques que l'on a prise pour un phallus serait, en fait, l'aiguille aimantée, une aiguille prophétique fixant la position des choses dans l'univers comme un oracle. Les Druides étaient initiés à ses mystères et c'est avec cet instrument magique qu'ils orientaient leurs temples dont tous les axes devaient se conformer aux différentes parties du ciel et aux points cardinaux. L'édifice se dirigeait comme un navire. C'est même le mode de son orientation qui offre un moyen d'en préciser la date.

Le système chronologique de Newton se base sur la position du solstice à l'intérieur du Zodiaque, celui de Stukeley sur les écarts du pôle magnétique qui oscillerait en Angleterre de 11,5° à l'Est à 11,5° à l'Ouest. La révolution complète s'effectuerait en sept cents ans. Selon diverses observations, il se trouvait en 1550 à 11,3° Est, en 1657 à 0°, en 1723 à 11° Ouest. L'aiguille n'indique donc pas seulement la direction mais également le temps. Ainsi à Stonehenge, disposé à l'aide d'une boussole, son décalage de 6° Est correspond à celui qui

a été enregistré en 1620. La soustraction de trois révolutions entières, c'est-à-dire de 2 100 ans, situe sa fondation vers 480 avant notre ère.

L'auteur remarque à ce propos que cette époque suit d'assez près la conquête de l'Égypte par Cambyse (525) et il reprend à son compte la thèse kirchérienne selon laquelle cette irruption des Perses a provoqué un exode général des prêtres et des habitants. Ceux-ci ont fui d'une part vers l'Inde orientale où ils ont répandu leurs dieux et leurs coutumes millénaires, de l'autre en Occident. Certains d'entre eux ont débarqué dans l'île d'Albion. Ici aussi ils enseignèrent aux Druides les éléments de leur religion, de leurs sciences et de leurs arts. Sans doute ont-ils aussi participé à l'érection du temple-cathédrale de Stonehenge, le seul monument mégalithique connu à pierres taillées (fig. 148).

Les apports s'intensifient à un moment de floraison du commerce phénicien avec le monde britannique. Le deuxième temple de Jérusalem n'a pas encore été bâti et il n'y a pas eu encore d'histoire grecque. Pour Kendrick (1927)[40], l'édifice d'une ordonnance évoluée, actuellement en place, daterait avec ses procédés classiques d'assemblage des pièces, de l'époque de la Tène, qui correspond plus ou moins à la période envisagée par Stukeley. Les travaux les plus récents[41] font échelonner sa construction de 1700 à 1400 avant J.-C.

Dans son ouvrage sur Abury (Avebury), Stukeley[42] identifie deux autres types de sanctuaires druidiques qui, eux aussi, relèvent du même complexe patriarcal et égyptien, l'Égypte étant dépositaire des vérités religieuses premières. Deux textes de l'Ancien Testament projettent une vive lumière sur ce dernier point :

> *... En ce jour-là Jéhovah aura un autel*
> *au milieu du pays d'Égypte et près de la frontière*
> *un obélisque sera consacré à Jéhovah,*

lit-on dans *Isaïe* (XIX, 19). Pour l'érudit anglais, il ne peut y avoir de doute qu'il s'agissait d'un temple circulaire découvert, selon la mode du temps. Le premier modèle rectangulaire et couvert n'apparaît qu'avec le tabernacle de Moïse.

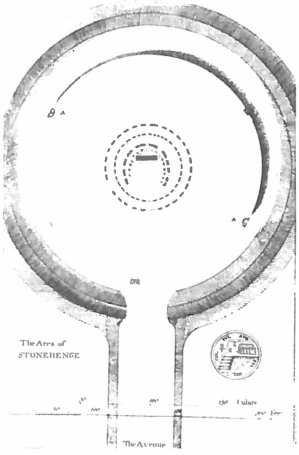
Le deuxième texte se trouve dans la Genèse (XII, 9-20) où il est dit qu'Abraham, contraint par la famine, s'est rendu en

Égypte en y faisant passer Sara, sa femme, pour sa sœur. Celle-ci fut remarquée pour sa beauté et emmenée dans la maison du pharaon. Ayant appris de Jéhovah sa vraie identité, le souverain appela Abraham et lui rendit sa femme.

Ce pharaon était le dernier Roi-Pasteur qui a régné depuis 2071 du monde sous le nom d'*Assis,* d'*Archlès* ou de *Melcartus* en phénicien[43]. Or Cumberland, l'évêque de Peterborough qui publia un *Sanchoniathon* (1720)[44], remarque que le nom d'*Archlès* est mentionné par Manéthon, cité dans le commentaire de la *Chronique* d'Eusèbe par Scaliger[45] et qu'il répond à celui d'*Héraclès* ou de l'*Hercule égyptien.* Marsham (1672)[46] a fait le même rapprochement avec *Melcartus.* La double identification permet d'établir avec beaucoup d'exactitude les conditions et le moment d'une expansion puissante du fonds patriarcal par la vallée du Nil.

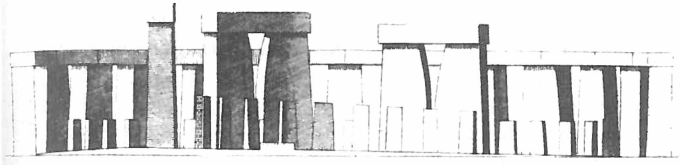
Abraham y serait venu en 2084 et il vécut jusqu'en 2182. Hercule aurait quitté l'Égypte avec 240 000 hommes, pour sillonner les mers et l'océan, en 2120. Il a reçu son instruction religieuse directement du patriarche avec lequel il conserva, jusqu'à sa mort, des rapports étroits et il en répandit avec ferveur les fondements et les pratiques dans son pays et à travers le monde. L'avènement de l'idolâtrie est postérieur de trois générations. Il est marqué par la transformation de Joseph, arrière-petit-fils d'Abraham, en Sérapis. C'est dans ce cadre historique précis que se développe, jusqu'aux extrêmes limites de l'Occident, une vaste propagation des connaissances du véritable dieu, de ses emblèmes et de ses temples.

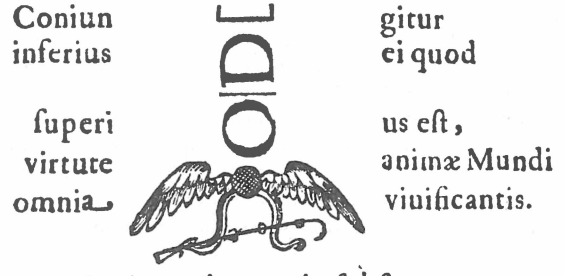
Au commencement, le signe de la divinité était un cercle, un serpent, des ailes. Kircher[47], qui lui a consacré plusieurs études approfondies, l'appelle *ophio-cyclop-terygo-morphus* (fig. 149). Le cercle signifie la source suprême de tous les êtres, la puissance invisible, ineffable et sans nom. Le serpent est la première émanation divine que l'on nomme *Ptha,* ce qui veut dire *Verbe* en hébreu et *Fils* en arabe. L'animal est d'une extraordinaire beauté. Sa langue fourchue symbolise l'éloquence. Les ailes figurent la seconde émanation divine que l'on appelle l'*Esprit* ou *Anima Mundi.* Les Égyptiens lui ont donné le nom de *Kneph.* Dans la partie de son *Œdipe* consacrée à la cabale, Kircher[48] insiste sur l'origine patriarcale de cet emblème tri-



147. *Cromlech de Stonehenge.*
Plan : W. Stukeley, 1740.

148. *Cromlech de Stonehenge.* Élévation : W. Stukeley, 1740.





149. *Hiéroglyphe de l'Anima Mundi* : A. Kircher, 1653.

nitaire introduit dans les arcanes des hiéroglyphes égyptiens par Abraham le premier patriarche lui-même.

C'est à partir de ce trigramme sacré que se sont développées les formes des sanctuaires orthodoxes. Le temple circulaire, comme celui de Stonehenge, en constitue un élément fondamental et permanent autour duquel s'ordonnent deux autres plans, ailé et serpentin, ce dernier appelé *Dracontium,* et c'est encore en Angleterre que l'on en retrouve les seuls exemples conservés.

Le *Dracontium* le plus extraordinaire du monde a été bâti à Abury, dans le Wiltshire, près de Stonehenge, auquel il est de beaucoup antérieur, tout en utilisant les mêmes matériaux. Une importante carrière de pierre pareille à du granit égyptien, située dans la région sur la montagne de Prescelly, explique cette localisation.

L'ensemble se compose d'un enclos circulaire d'un diamètre de quatre cent soixante-dix mètres environ, délimité par des dolmens. À l'intérieur s'élèvent deux cromlechs dont l'un avec un obélisque au centre, l'autre contenant une niche représentant le ciel. Par rapport à Stonehenge, leurs dimensions sont quadruplées. Deux avenues de pierres dressées décrivent, de part et d'autre du grand cercle, deux larges courbes. Elles constituent la figure du serpent. Avec son corps s'élargissant vers le milieu, s'amincissant au cou et à la queue, la tête formant un temple ovoïde, l'animal est parfaitement reconnaissable (fig. 150). Le *Ptha* a plus de quatre kilomètres de longueur et il se glisse dans les vallées environnantes. Un hiéroglyphe fantastique se découpe dans la campagne anglaise[49].

La vision est insolite. En présentant Stukeley comme un protagoniste de l'archéologie druidique ayant régné pendant longtemps sur les esprits, Kendrick[50] fait le portrait d'un obsédé et d'un poète qui éleva, lui-même, dans son jardin de Grantham, un sanctuaire sylvestre et qui voyait la courbe d'une queue dans un alignement droit de pierres et la tête d'un serpent là où personne ne trouvait rien.

De même qu'à Stonehenge, la date du monument peut être établie à l'aide de la boussole qui, là aussi, en a réglé l'orientation. Étant donné le décalage du pôle magnétique de 10° à l'Est (Stonehenge 6°) et, compte tenu de deux révolutions, chacune de sept cents ans, effectuées entre les deux ouvrages voisins, celle-ci se trouve aux environs de 1800 avant

notre ère (2162 du monde). Cette fois-ci, l'indication de l'aiguille magnétique concorde avec l'estimation moderne. Elle nous fait remonter aussi au temps de la mort de Sara, la femme d'Abraham, durant l'été de 1859 (2103) et nous savons que le départ d'Hercule pour son expédition océanique l'avait suivie de près, en 1842 (2120). Il apparaît ainsi que si Stonehenge était élevé après l'exode des Égyptiens fuyant Cambyse, la fondation d'Abury est postérieure de peu au départ d'Égypte de son dernier Roi-Pasteur. C'est le premier grand temple d'Angleterre bâti par sa première colonie, que l'on croit être phénicienne. Deux autres *Dracontia* y ont été identifiés à Shap (Westmoreland) et à Classerness, village d'une île entre l'Écosse et l'Irlande.

Le troisième type de sanctuaires patriarcaux, un *temple ailé,* a été construit sur les rivages de l'Humber, près de la ville de Barrow dans le Lincolnshire (fig. 151). Il est formé non pas de pierres alignées mais de massifs de terre[51]. Ici aussi c'est un hiéroglyphe avec le cercle de trente-cinq mètres de rayon, les ailes de quatre-vingt-dix à cent mètres de longueur, celle de droite étant plus grande comme dans certaines antiquités égyptiennes. Navestock dans l'Essex et Hurlers en Cornouaille conservent des restes d'ouvrages analogues.

Ces gigantesques compositions hiéroglyphiques font méditer l'auteur sur l'uniformité de la pensée humaine. Nous bâtissons nos cathédrales et nos églises en forme de croix, symbole du christianisme. Les premiers architectes de temples les ont conçus sur les symboles de la divinité, le *Ptha,* le *Kneph,* fixés par Dieu lui-même, dès l'origine du monde, et dont l'Égypte a recueilli les principales reproductions connues. La planche du livre[52] qui en montre les dessins définissant les plans ailés et serpentins est presque entièrement constituée par les figures de la *Table isiaque* empruntées à la publication de Pignoria (fig. 152).

C'est en passant par ces étapes que le système religieux et symbolique s'est répandu dans l'univers entier et qu'il a survécu. Introduits dans des théogonies nouvelles, le *Ptha* et le *Kneph* s'y associent, plus ou moins semblables à eux-mêmes, plus ou moins transfigurés. Les Égyptiens ont rapproché Vulcain de *Ptha* et ils l'ont reconnu comme fils du dieu suprême. Cicéron en fait le dieu gardien d'Égypte.

nitaire introduit dans les arcanes des hiéroglyphes égyptiens par Abraham le premier patriarche lui-même.

C'est à partir de ce trigramme sacré que se sont développées les formes des sanctuaires orthodoxes. Le temple circulaire, comme celui de Stonehenge, en constitue un élément fondamental et permanent autour duquel s'ordonnent deux autres plans, ailé et serpentin, ce dernier appelé *Dracontium,* et c'est encore en Angleterre que l'on en retrouve les seuls exemples conservés.

Le *Dracontium* le plus extraordinaire du monde a été bâti à Abury, dans le Wiltshire, près de Stonehenge, auquel il est de beaucoup antérieur, tout en utilisant les mêmes matériaux. Une importante carrière de pierre pareille à du granit égyptien, située dans la région sur la montagne de Prescelly, explique cette localisation.

L'ensemble se compose d'un enclos circulaire d'un diamètre de quatre cent soixante-dix mètres environ, délimité par des dolmens. À l'intérieur s'élèvent deux cromlechs dont l'un avec un obélisque au centre, l'autre contenant une niche représentant le ciel. Par rapport à Stonehenge, leurs dimensions sont quadruplées. Deux avenues de pierres dressées décrivent, de part et d'autre du grand cercle, deux larges courbes. Elles constituent la figure du serpent. Avec son corps s'élargissant vers le milieu, s'amincissant au cou et à la queue, la tête formant un temple ovoïde, l'animal est parfaitement reconnaissable (fig. 150). Le *Ptha* a plus de quatre kilomètres de longueur et il se glisse dans les vallées environnantes. Un hiéroglyphe fantastique se découpe dans la campagne anglaise[49].

La vision est insolite. En présentant Stukeley comme un protagoniste de l'archéologie druidique ayant régné pendant longtemps sur les esprits, Kendrick[50] fait le portrait d'un obsédé et d'un poète qui éleva, lui-même, dans son jardin de Grantham, un sanctuaire sylvestre et qui voyait la courbe d'une queue dans un alignement droit de pierres et la tête d'un serpent là où personne ne trouvait rien.

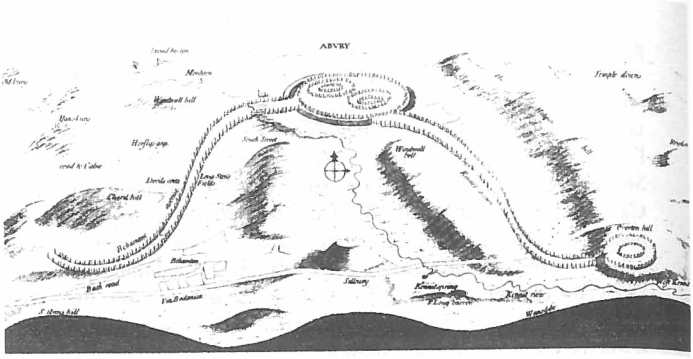
De même qu'à Stonehenge, la date du monument peut être établie à l'aide de la boussole qui, là aussi, en a réglé l'orientation. Étant donné le décalage du pôle magnétique de 10° à l'Est (Stonehenge 6°) et, compte tenu de deux révolutions, chacune de sept cents ans, effectuées entre les deux ouvrages voisins, celle-ci se trouve aux environs de 1800 avant

notre ère (2162 du monde). Cette fois-ci, l'indication de l'aiguille magnétique concorde avec l'estimation moderne. Elle nous fait remonter aussi au temps de la mort de Sara, la femme d'Abraham, durant l'été de 1859 (2103) et nous savons que le départ d'Hercule pour son expédition océanique l'avait suivie de près, en 1842 (2120). Il apparaît ainsi que si Stonehenge était élevé après l'exode des Égyptiens fuyant Cambyse, la fondation d'Abury est postérieure de peu au départ d'Égypte de son dernier Roi-Pasteur. C'est le premier grand temple d'Angleterre bâti par sa première colonie, que l'on croit être phénicienne. Deux autres *Dracontia* y ont été identifiés à Shap (Westmoreland) et à Classerness, village d'une île entre l'Écosse et l'Irlande.

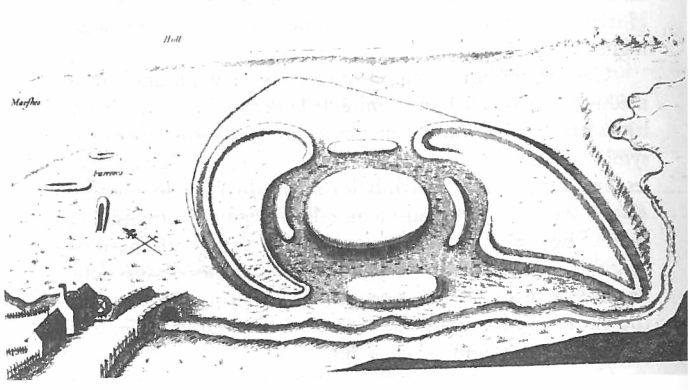
Le troisième type de sanctuaires patriarcaux, un *temple ailé,* a été construit sur les rivages de l'Humber, près de la ville de Barrow dans le Lincolnshire (fig. 151). Il est formé non pas de pierres alignées mais de massifs de terre[51]. Ici aussi c'est un hiéroglyphe avec le cercle de trente-cinq mètres de rayon, les ailes de quatre-vingt-dix à cent mètres de longueur, celle de droite étant plus grande comme dans certaines antiquités égyptiennes. Navestock dans l'Essex et Hurlers en Cornouaille conservent des restes d'ouvrages analogues.

Ces gigantesques compositions hiéroglyphiques font méditer l'auteur sur l'uniformité de la pensée humaine. Nous bâtissons nos cathédrales et nos églises en forme de croix, symbole du christianisme. Les premiers architectes de temples les ont conçus sur les symboles de la divinité, le *Ptha,* le *Kneph,* fixés par Dieu lui-même, dès l'origine du monde, et dont l'Égypte a recueilli les principales reproductions connues. La planche du livre[52] qui en montre les dessins définissant les plans ailés et serpentins est presque entièrement constituée par les figures de la *Table isiaque* empruntées à la publication de Pignoria (fig. 152).

C'est en passant par ces étapes que le système religieux et symbolique s'est répandu dans l'univers entier et qu'il a survécu. Introduits dans des théogonies nouvelles, le *Ptha* et le *Kneph* s'y associent, plus ou moins semblables à eux-mêmes, plus ou moins transfigurés. Les Égyptiens ont rapproché Vulcain de *Ptha* et ils l'ont reconnu comme fils du dieu suprême. Cicéron en fait le dieu gardien d'Égypte.



150. *Dracontium : Abury (Avebury)*, W. Stukeley, 1743.



151. *Temple ailé : Barrow*, W. Stukeley, 1743.

Diogène Laërce lui attribue toute la philosophie égyptienne. Il fut la plus ancienne divinité de la nation que l'on désignait souvent par le serpent. En ce qui concerne *Kneph,* Eusèbe l'appelle le Créateur et il en donne, dans sa *Préparation évangélique,* la description par Porphyre :

> *Les Égyptiens peignaient le dieu qu'ils nommaient* Kneph *sous l'apparence d'un homme vêtu de bleu, tenant un cercle et un serpent et ayant sur sa tête des plumes ou des ailes.*

Stukeley a arrangé cette citation. En fait il n'y est question que d'un sceptre et de plumes symbolisant la royauté[53], mais la divinité a réellement existé si l'on en croit divers écrivains.

Ainsi Strabon signale un temple de *Cnuphis,* c'est-à-dire de *Kneph,* à Syene (Assouan), dans l'arrière-pays de la Thébaïde. C'était évidemment un édifice ailé. Le culte du même génie dans les mêmes lieux est confirmé dans un passage d'*Isis et Osiris* de Plutarque qui lui confère une signification particulière :

> *Les habitants de la Thébaïde ou la partie la plus éloignée d'Égypte ne vénèrent qu'un seul dieu éternel,* Kneph, *en ignorant les cultes idolâtres des autres.*

L'idée de cet îlot béni, dans un pays ouvert à toutes les corruptions, a été retenue par Cumberland (1720)[54] qui y signale aussi, en se basant, sans doute, sur les mêmes textes, une religion plus proche de la nôtre que celle de la Basse-Égypte. Stukeley déduit de tout ceci, d'une façon générale, que c'est dans les contrées périphériques se trouvant à l'abri des vaines agitations du siècle que les doctrines anciennes sont conservées le mieux dans leur pureté.

Des mythes innombrables s'y greffent inéluctablement ailleurs. *Kneph* se transforme, entre autres, en *Canope.* Les Égyptiens en ont donné le nom à l'étoile la plus brillante du ciel, après Sirius, faisant partie de la constellation du Navire. Sur leurs planisphères, elle est un *circulus alatus* qui monte au-dessus de l'horizon méridional. Le lac *Canope,* dans la région d'Alexandrie, était appelé ainsi d'après un *Kneph* bâti par le héros Cygnus, changé en oiseau, selon Ovide[55], sur les lieux

mêmes. Le dieu est constamment associé à l'eau. D'après une cosmogonie hébraïque, l'*Esprit* ou *l'Anima Mundi* se meut au-dessus de sa surface. Le Neptune grec en est une réincarnation. Son nom se composant de *Kneph*-ailes et de *dunia*-sphère, cercle en hébreu, il réunit les mêmes éléments que l'hiéroglyphe. Le *canope,* vase égyptien[56] qui gardait l'eau, source de la vie, dans les familles et dans les temples, était souvent orné d'un scarabée à ailes déployées constituant la même marque. Selon Strabon, Hercule, le bâtisseur des *Kneph,* a été surnommé *Canopeus.* Aussi le temple de Barrow a-t-il été aménagé au bord d'un fleuve.

L'Hercule égyptien n'était ni le seul ni le premier à propager ces types de monuments patriarcaux. Le troisième fils de Cham, *Phut* alias *Python,* l'a précédé de huit générations. *Python* fut également *Typhon,* frère d'Osiris : on reconnaît, une fois de plus, une divinité égyptienne. Il possédait une flotte dans la Méditerranée et alla en Grèce où il devint l'*Apollon Pythius.* Ses colonies ont été installées dans la Phocide, autour du mont Parnasse, sur le sommet duquel fut érigé l'un des premiers *Dracontia* dont Abury est une réplique. L'histoire du reptile gigantesque, rejeté sur terre avec la vase du Déluge et abattu par Apollon, serait née de sa disposition reproduisant le corps du serpent, le *Ptha,* qui émergeait du sol et enserrait dans ses replis pierreux les flancs de la montagne.

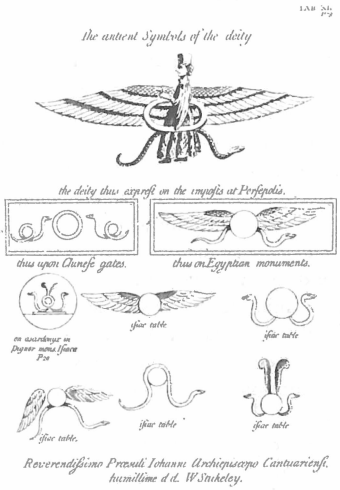
La légende de Memnon, roi d'Égypte et d'Éthiopie, aurait aussi, à l'origine de sa genèse, un de ces sanctuaires qui se trouvait en Phrygie. Ovide[57] raconte encore comment il a été changé, après sa mort, en oiseau qui s'envola du bûcher funéraire. D'autres oiseaux, sortis des mêmes cendres encore chaudes, s'élevèrent et s'entre-tuèrent dans le ciel. Ils revenaient régulièrement à la même date se massacrer en honorant de leurs cris le tombeau de leur père, comportant, sans doute, un temple ailé. Memnon et Cygnus qui, lui aussi, fut transformé en créature volante, avaient chacun un *Kneph.* Le récit des mêmes métamorphoses se constitue autour des mêmes monuments dont il reste le seul témoin.

L'Égypte se trouve partout directement ou indirectement associée à la propagation de ces emblèmes sacrés avec leurs temples et leurs fables. Les grands symboles de la religion primordiale et unique ont été tous inclus dans ses hiéroglyphes,

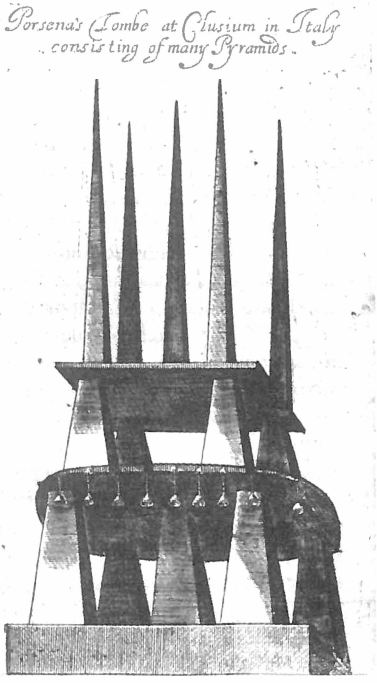
y compris celui du christianisme. Rufin, Sozomène, Suidas rapportent, en effet, que le signe de la « *vie à venir* » y revêtait la forme de la croix. Celle-ci fut découverte lors de la destruction du *Serapeum* d'Alexandrie, au temps de Théodose, en 383. Or les Druides l'ont également connue. Elias Schede (1648)[58] écrit qu'ils choisissaient comme objet de culte un chêne puissant et svelte qui en compose la figure avec deux branches horizontales et symétriques. Des noms étaient gravés dans son écorce, *Hésus* sur le côté droit, *Taramis* au milieu, à gauche *Belenus*. À la racine et au sommet de l'arbre se lisait le mot *Thau* signifiant « *dieu* » et l'unité de la nature divine. Sur d'autres inscriptions *Hésus* désigne en celte la principale divinité. Chez les Étrusques il se prononce *Eisar,* chez les Germains *Caesar* ou *Keisar. Belenus* est le *Baal* des Écritures, correspondant, avant de devenir le *Belus* assyrien, à un dieu vrai. En babylonien, *Bel* veut dire « fils », tandis que *Taramis* n'est autre que le *Thoth-Theuth* des Égyptiens. Les nations septentrionales le nommaient *Thor* et le considéraient comme un esprit, le Prince de l'air symbolisé par des ailes.

Il s'agit bien du *Teutatès* et du *Mercure* germaniques dont parlent César et Tacite, et, en même temps, du trigramme *ophio-cyclo-pterygo-morphus* à l'origine de tant de développements insignes. Les Grecs ne le représentaient-ils pas avec un casque et des talons ailés ? C'était encore un *circulus alatus*. Le bâton qu'il tenait dans sa main était aussi chargé d'un globe ailé et de serpents, d'un *Kneph* et d'un *Ptha.* Le caducée d'Hermès-Thoth reprend intégralement l'hiéroglyphe de la Trinité dans sa version zoomorphique originelle.

C'est par l'évocation du chêne druidique qu'il associe d'une part à la croix hiéroglyphique, de l'autre à une divinité égyptienne, que l'archéologue anglais conclut son exégèse des monuments patriarcaux de son pays. Si en Orient et dans la Méditerranée, ils ont été souvent touchés par l'éclosion du paganisme divinisant les hommes qui les ont élevés, dans l'île d'Albion, foyer périphérique faisant pendant à la Thébaïde, ils gardent intacte leur première signification. Fondé par le dernier Roi-Pasteur, le pharaon, ami d'Abraham, le *Dracontium* d'Abury n'était atteint d'aucune hérésie : l'idéogramme divin s'y déploie majestueusement sur une superficie immense sans se dénaturer. C'était aussi l'une des merveilles du monde. Certes, les Anciens avaient construit d'énormes temples aux



152. *Hiéroglyphes fixant les plans des temples patriarcaux* : W. Stukeley, 1743. Photo B.N.



153. *Mausolée de Porsena,* John Greaves, 1746. Photo Flammarion.

colonnades pareilles à des forêts. Ils bâtissaient de vastes coupoles et des colosses reproduisant le ciel et leurs dieux. Mais c'est aux Druides britanniques que revient l'honneur de l'idée et de la réalisation d'un plan où les collines, les plaines et les vallées sont intégrées dans l'ordonnance d'un temple étendu sur plusieurs kilomètres. Un site entier est estampé, en quelque sorte, avec un caractère sacré, ceci de la façon la plus durable. Le temple doré de Salomon a disparu. Le temple de Bélus de Babylone, le temple de Diane d'Éphèse, bien d'autres monuments illustres de l'Antiquité n'ont pas laissé de traces, tandis qu'Abury qui leur est antérieur était encore debout au commencement du siècle. Ce sont les mêmes figures que sur la *Table isiaque,* le *Ptha,* le *Kneph,* qui se retrouvent mystérieusement posées sur le relief de l'Angleterre.

L'Angleterre avait non seulement ses hiéroglyphes monumentaux mais également ses pyramides ayant, elles aussi, une valeur symbolique. John Greaves, mathématicien et astronome d'Oxford qui étudia sur place les monuments de la vallée du Nil, mentionne dans sa *Pyramidographie* (1646)[59] la flèche *(shaft or spire)* du vieux Saint-Paul de Londres, plus haute que la plus grande des pyramides d'Égypte. Le rapprochement se réfère aux Annales anglaises pour l'an 1589[60], selon lesquelles la « *Pyramis pulcherissima cathedralis Ecclesiae S. Pauli* » atteignit cinq cent vingt pieds de hauteur. Le fait qu'une cathédrale gothique figure dans l'un des plus anciens traités d'architecture égyptienne est en soi significatif.

L'ouvrage comporte aussi une très curieuse restitution d'un monument antique égyptisant semblant s'inspirer de l'architecture médiévale. Le monument, le mausolée de Porsenna, roi étrusque (VI^e^ siècle avant J.-C.) élevé à Chiusi, a été décrit par Pline-Varron (XXXVI, 13-14). L'édifice, un labyrinthe sans issue, se composait d'une multitude de pyramides superposées : cinq à la base, de cent cinquante pieds de haut, portant une sphère d'airain, quatre autres au-dessus, de cent pieds et, au sommet, encore cinq pyramides d'une hauteur inconnue, posées sur une plate-forme.

Lequeu (1792)[61], Quatremère de Quincy (1826), enfin un architecte moderne, John Myres (1951)[62] ont proposé leur solution pour cette architecture fantastique défiant toutes les lois de l'équilibre ; un globe gigantesque posé sur des supports pyramidaux, des pyramides disposées sur des plates-formes en

gradins, cinq pyramides monumentales avec sur leur sommet des édicules légers. John Greaves procède différemment (fig. 153). La flèche de Saint-Paul étant pareille à une pyramide égyptienne, les pyramides de Porsenna deviennent pareilles à des flèches. Avec ses excroissances pointues superposées, l'ensemble rejoint la pyramidographie gothique. Dans le traité, la description de Saint-Paul de Londres fait suite à la représentation du mausolée étrusque. L'abbaye de Westminster, la cathédrale d'York hérissée de gables, de pinacles et de flèches sont elles aussi des pyramides, reprend Murphy dans une dissertation parue en 1795[63]. Les pyramides pointent partout. On les retrouve dans les tours élevées à côté des églises irlandaises à une époque où l'on ne savait pas encore monter des flèches sur les transepts, dans des clochers, des tours-lanternes. Les dimensions immenses de certaines nefs sont égyptiennes. La « tendance » pyramidale domine les dispositions générales jusqu'aux détails des baies, des niches des dais qui foisonnent dans les églises gothiques. La pointe d'un arc ogif est le sommet d'une pyramide. Les cathédrales sont embrasées par ces triangulations – géométrie du feu – qui en conservent la signification symbolique.

La pyramide était sacrée chez les sujets des pharaons et exprimait par sa figure les origines de toutes choses. Sa forme est celle d'une flamme dont elle procède à l'origine. Élevée sur un tombeau, elle représente l'esprit du mort qui se dégage du corps et monte vers le séjour divin. Les chrétiens s'en sont servis pour exalter l'immortalité de l'âme. Ce sont encore des hiéroglyphes qui se répandent avec l'architecture religieuse de l'Occident.

Faut-il conclure que l'Europe a renoué directement avec ces traditions lointaines ? Personne, selon Murphy, n'aurait émis jusqu'à présent une telle supposition. Pourtant si l'on parcourt l'Angleterre, on y trouvera plus de pyramides dans une seule province qu'il en reste aujourd'hui à Memphis ou à Saqqarah. Nous sommes donc amenés à supposer que l'origine des flèches des clochers médiévaux procède dans une certaine mesure des idées égyptiennes, greffées sur des principes chrétiens. L'architecture gothique, son symbolisme et ses formes en montrent des transpositions multiples.

L'étude a fait autorité et elle est fréquemment citée dans les ouvrages techniques. Publiée en 1795, un an après les

volumes de Dupuis[64] avec une dédicace de 1792, elle a été conçue en toute indépendance des doctrines françaises du moment. La légende égyptienne est complétée en Extrême-Occident par quelques éléments nouveaux, y compris des concordances étymologiques : *Tamise-Tamesis,* en latin, Isis partie du même fleuve, *Tendera* en Cornouailles, *Denderah* en Haute-Égypte, *Saint-Tudy* de *Djehouti*-dieu *Thot, Saint-Mildred-Mertred,* l'ami du peuple selon une expression égyptienne. L'ancienne église d'Oxford placée sous son vocable, aurait été élevée à l'emplacement d'un *Iseum.* Selon une fable répandue, le culte d'une *Isis* oxonienne aurait été perpétué au Moyen Âge[65].

EN GUISE
DE CONCLUSION

HISTOIRE ET POÉTIQUE

Le conte est terminé. Les dieux et les rois nilotiques ont fait le tour des continents et ils se sont trouvés à l'origine des grandes civilisations et des nations entières d'Europe et d'Asie. Leur monde fut enchanté et il transfigura l'histoire des religions et des peuples. La fin irrévocable de l'Égypte ancienne à la suite de l'emprise de l'Islam (641) et les scellés posés sur ses messages jusqu'à leur déchiffrement (1822) ont eu pour conséquence un phénomène inattendu : une Égypte imaginaire, universelle et immortelle a pris naissance loin de ses frontières et s'est substituée à l'Égypte historique. Sa légende s'est édifiée autour des textes antiques et de l'Écriture sainte avec des matériaux continuellement renouvelés. Du Moyen Âge jusqu'au XIX^e siècle, le développement est sans rupture avec des ramifications et des rebondissements multiples.

Paris - ab urbe Isia d'Abbon (c. 896), *Parisius* - semblable à *Isius* d'un anonyme scotte du IX^e siècle, Melun-*Iseos* du

temps de Charlemagne, Isis adorée par les rois francs jusqu'à Clovis… de nombreux textes font remonter la nouvelle fable à une très haute époque. Dans un pays gallo-romain qui en a pratiqué le culte, la légende de la déesse succède directement à son mythe. Son idole de plâtre aurait été placée à Saint-Germain-des-Prés dès le début du XI^e^ siècle. C'est dans les mêmes années qu'un ivoire alexandrin avec Isis, Horus et le vaisseau a été incrusté dans la chaire épiscopale d'Aix-la-Chapelle. En 1132 encore, un *navigium Isidis,* accompagné de danses et de cris, était promené dans ces régions rhénanes. Le mystère d'une religion oubliée survit dans un folklore sauvage. C'est également vers la même date qu'une statue d'Isis a été emmurée symboliquement dans une église romane colonaise.

La *Chronique d'Ursperg* signale vers 1230 la ville de *Zizara* dont la déesse *Ziza-Cisa* (Isis) avait un sanctuaire barbare en bois. Il s'agissait d'Augsbourg qui fut, ensuite, un important foyer catalyseur de la légende germanique. La légende de l'Ile-de-France a été reprise, de son côté, au XIV^e^ et au XV^e^ siècle, par une série de textes s'échelonnant d'un appendice des *Gesta Francorum* d'Aimoin jusqu'aux notices d'un chanoine de Lille, Miélot (1460).

C'est la version ovidienne d'Isis-Io, fille d'un roi grec et reine d'Égypte, civilisatrice de son pays et du monde qui constitue le fonds mythologique du Moyen Âge. L'histoire d'Apis divinisé après sa mort sous le nom de Sérapis procède de saint Augustin. La tradition est respectée tant par Pierre Comestor (c. 1160) et Othon de Freising (c. 1150) que par *La mer des hystoires* (1488) et la *Chronique de Nuremberg* (1491). D'extraordinaires exégèses ont été édifiées sur ces sujets par Boccace et Christine de Pisan. Isis, la terre, est fille d'un fleuve, aimée par le soleil. Elle est le fruit de la lumière, un être laborieux métamorphosé en vache. Elle enseigna aux Égyptiens les hiéroglyphes, c'est-à-dire l'Écriture sainte. Elle symbolise l'Immaculée Conception. Avec ses étymologies des noms des lieux, ses temples, ses idoles et ses cérémonies, son sens de la poésie antique et ses spéculations insensées, le cycle médiéval s'est développé organiquement comme un ensemble homogène et complet et il contient tout un programme de l'avenir.

C'est de Viterbe que viennent, ensuite, les nouvelles impulsions avec un renouveau complet des sources. L'œuvre

de Nanni est capitale pour cette évolution. L'Isis-Io d'Ovide y est remplacée par l'Isis de Tacite. Le Sérapis-Apis augustin par l'Osiris de Diodore de Sicile. Leur entrée en scène se fait avec éclat à la faveur des textes anciens et des ouvrages contrefaits, parmi lesquels un apocryphe de Bérose, présentés comme une redécouverte de livres disparus. Le roi d'Égypte devient maintenant le protagoniste d'une épopée où l'on voit se succéder le voyage aux sources du Danube, la rencontre avec un souverain allemand, la traversée des Alpes et la libération de l'Italie de ses tyrans, le règne de dix ans sur les Étrusques. Isis suit son époux partout. Après sa mort, elle fera un pèlerinage en Europe. Des preuves matérielles ont été fournies par des hiéroglyphes exécutés, à cet effet, sur une colonne d'albâtre. Le vrai se mêle à l'invention. La Renaissance commence dans un vertige de l'Antiquité et des falsifications. Le recueil des livres fabuleux, publié en 1498, fit sensation et il troubla pendant longtemps les érudits. Des générations d'historiens ont été marquées par la pensée du visionnaire italien.

En France, deux éditions de Nanni ont vu le jour dès 1509 et 1512. Lemaire de Belges (1512) qui revenait d'Italie, fut le premier à renchérir sur ses thèses en faisant passer le monarque égyptien des sources du Danube aux sources du Rhin, d'Italie en Espagne et en Gaule, et en mettant l'idole de Saint-Germain-des-Prés en relation avec la visite d'Isis à Lugdus XIII, sur les bords de la Seine. Roulliard (1618) rattache la fondation de Melun à cette dernière excursion. Les mythes du Nil s'élèvent au-dessus des fleuves d'Europe.

Adoptées par Peutinger, dès 1506, les doctrines de Nanni, qui comportaient aussi une liste des douze premiers rois d'Allemagne dressée en liaison avec celle des souverains d'Orient, ont eu en Germanie des répercussions particulièrement fortes. Turmair-Aventin (mort en 1534) compose, à l'instar de Lemaire de Belges, un voyage pittoresque du couple égyptien à travers l'Autriche et la Bavière, sans oublier ni la campagne d'Italie, ni l'inscription hiéroglyphique commémorant ces exploits. Les chroniqueurs et les commentateurs du *De moribus Germanorum* se réfèrent au pseudo-Bérose comme à un classique. L'épisode de la communication de la recette de la bière par Osiris à Gambrivius ou à Marsus a assuré une large popularité à la légende. On est loin de la version originelle antique ne mentionnant qu'une mystérieuse divinité des

Suèves (Tacite) et la venue des Égyptiens aux sources de l'Ister (Diodore de Sicile). Des extensions et des transpositions successives l'ont transformée en un roman avec plusieurs chapitres surprenants établissant un vaste réseau de liens directs entre l'Égypte et les pays de l'Occident. Le développement des anciennes fables médiévales prend place maintenant à l'intérieur de toutes ces perspectives élargies.

Reprise et intégrée dans l'histoire de Paris par Corrozet (1550), la légende de l'Isis de Saint-Germain-des-Prés atteint son plein épanouissement avec le Père Du Breul (1612). Celle de l'Isis-Cisa augsbourgeoise est complétée dans tous ses éléments par Schöpper-Welser (1582-1595). Les deux grands centres isiaques, Paris et Augsbourg, avaient chacun leur satellite, Isia-Melun et Isenac dont l'importance grandit après le XVI^e^ siècle. Les noms des lieux marqués par la déesse se multiplient parallèlement des deux côtés du Rhin et des légendes nouvelles se forment autour de certains monuments énigmatiques au fur et à mesure de leur découverte. Celle de l'*Isis Pharia,* divinité des Parisiens ou Pharisiens, a été inspirée par une médaille d'Hélène, épouse de Julien, identifiée par Jean Tristan de Saint-Amant (1644). Celle de la *tutela* égyptienne de Lutèce procède de la tête de bronze tourellée déterrée en 1671 dans le jardin de Saint-Eustache, celle de l'Isis provençale de plusieurs inscriptions et du relief d'une femme voilée du Pont du Gard, signalé en 1692. La tête de bœuf en or et les abeilles cloisonnées trouvées, en 1653, dans le tombeau de Childéric à Tournai, ont révélé qu'Apis était la principale divinité des rois francs et que la fleur de lis des armoiries royales de France était à l'origine un insecte égyptien.

C'est Diane d'Éphèse, aux innombrables seins, prise pour Isis par Macrobe, qui a connu le sort le plus curieux. Dame tutélaire de Marseille, elle fut l'objet d'un culte superstitieux dans une église de Lyon, qui en gardait la statue jusqu'au début du XVI^e^ siècle. Et c'est la même *multimammia* que l'on croit pouvoir identifier à la fois dans les idoles parisiennes de Saint-Germain-des-Prés et de Saint-Eustache et dans la Vierge druidique « *qui enfantera* » de Chartres (1686). Nous arrivons à un moment où l'on ne craint plus de faire préfigurer un mystère de l'Évangile par une monstruosité physique.

Le conte de la déesse ne cesse de s'enrichir et il s'étend à des pays nouveaux. Aux Isis françaises et allemandes s'ajoutent

une Isis suisse et une Isis suédoise. Une inscription antique relevée sur le clocher d'un village argovien et les ruines d'un *Iseum* du canton de Zurich ont permis d'introniser la reine égyptienne comme *dea maxima* des Helvètes (1586-1654). En Suède, le mythe commence par une acrobatie étymologique. En faisant dériver le nom d'*Isis* de *Jis* ou *Eis*-la glace, Rudbeck (1680) situe sa naissance dans l'Arctique où se trouverait l'Atlantide de Platon, berceau de la première civilisation du monde. Io, fille d'*Inachos-Jonachör,* roi des Commériens, serait donc venue dans la vallée du Nil, non pas de Grèce mais de Scandinavie. En traversant la Germanie, elle y laissa de nombreuses traces de son culte. La Germanie, elle-même, a eu un deuxième mythe constitué autour de Theuth, le secrétaire d'Osiris et l'Hermès égyptien. Deux savants hollandais, Cluver (1616) et Vossius (1641), le rapprochèrent à la fois de Tuiston et de Tuiscon, le premier dieu et le premier roi de la nation allemande et en ont fait le père des *Teutons,* le nom des *Germains* correspondant à celui d'*Hermès-Hermann.*

Une assimilation conduit à une autre. Le deuxième roi d'Allemagne, *Mann-Manus,* est confondu avec *Adam,* Adam avec Osiris devenant Ève. Osiris n'est autre que Bacchus, Bacchus n'est autre que Moïse. Bacchus est aussi Theuth. Toutes les notions élémentaires de la Genèse sont bouleversées par la même idée fixe. Le système éclate et se refait continuellement à l'intérieur d'une triple typologie : mythologique, biblique et historique. Il se développe de Vossius jusqu'à Huet (1679), en quête d'une unité religieuse coordonnant l'Antiquité et l'Ancien Testament. L'Égypte domine le jeu de ce kaléidoscope où apparaissent aussi des univers nouveaux.

Lorenzo Pignoria, l'illustre antiquaire et iconographe padouan (1615), fut le premier à soulever l'ensemble des problèmes concernant la migration des divinités égyptiennes vers les deux Indes. Le tableau qu'il brosse ne manque ni de grandeur ni de hardiesse. Les liens avec les Indes orientales qui comprennent toute l'Asie furent établis par les invasions successives d'Osiris d'abord, de Sésostris ensuite (Diodore de Sicile). Les Indes occidentales, le Nouveau Monde entier, auraient été atteints par les navires de Salomon, partis de la mer Rouge à la recherche de l'or à Ophir (Premier Livre des Rois). Les deux voies sont symétriques et aboutissent aux extrémités opposées de la terre où l'on retrouve les mêmes

idoles qu'en Égypte. L'Amida de Macao réincarne Harpocrate assis sur un lotus. Le Homoyoca aztèque à bec crochu et l'Osiris de la *Table isiaque* se ressemblent. L'Asie et l'Amérique sont tributaires d'une même civilisation millénaire que l'Europe mais elles en ont gardé encore vivantes les formes disparues. Aussi en se rendant aux Indes, en 1623, Pietro della Valle remonte-t-il également le cours des temps et se trouve-t-il face à face avec les dieux depuis longtemps abandonnés dans leur patrie. Une fois de plus de vastes systèmes sont ébauchés en Italie et c'est encore à Rome que l'on en voit la cristallisation.

La figure d'Athanase Kircher, qui apparaît maintenant au premier plan, est de la même souche que celle de Nanni mais d'une carrure monumentale. Avec son écrasante érudition, le jésuite allemand, fixé dans la ville éternelle, élève méthodiquement des mondes démesurés. Son œuvre égyptologique renferme tous les arcanes de l'univers et c'est l'*Œdipus aegyptiacus* (1652) qui dévoile le mystère des Indes et du Mexique. Apis, le bœuf sacré, est adoré dans le pays du deuxième Nil, le Gange, dont tous les dieux sont par ailleurs égyptiens. Les monstres composites qui en remplissent les temples proviennent de la métempsycose, doctrine pythagoricienne et égyptienne par excellence. Les Brahmanes portent les habits des prêtres isiaques. La présentation des matériaux recueillis chez Marco Polo et les explorateurs modernes est assortie de textes antiques (Apollonios-Philostrate) aux arrangements glosés et même à contresens. La technique des falsifications à dosages calculés est au point. Historiquement, l'accent est reporté sur un troisième afflux des hiérophantes fuyant les atrocités de Cambyse. En Amérique, ce sont des dieux hiéroglyphiques ou revêtus de mosaïques et même des pyramides avec des statues enfermées dans des chapelles inaccessibles aux humains, qui reparaissent comme un mirage égyptien.

La Chine, de mieux en mieux connue par les missions, occupe maintenant une place particulière dans ce diptyque avec un livre hors série, la *China Illustrata* (1667). L'Égypte s'y manifeste à chaque instant sous diverses formes, institutions religieuses, sectes, monuments. Les déesses à bras multiples sont des Isis à nombreux seins transfigurées. Confucius est Theuth. La dispersion des sépultures osiriennes donne toujours lieu à des cérémonies appropriées en Cochinchine et la

plus haute des pyramides connues se trouve dans le Fou-Kien. Ce sont les hiéroglyphes, introduits dans le pays avec les colonies égyptiennes par les enfants de Cham, qui offrent des indications sur le moment et sur le mode de toutes ces transmissions.

Élaborées en toute indépendance, mais simultanément, dans différents milieux des deux côtés des Alpes, les légendes égyptiennes de l'Europe et des deux Indes finissent par se rejoindre. À la fin du XVII[e] siècle, elles se retrouvent toutes réunies dans la *Démonstration évangélique* de Huet qui en conclut le développement par une vision exhaustive. Avec Moïse-Theuth des Égyptiens, Teutatès des Gaulois, Tuiston des Germains, T'ao des Chinois et Teutl des Mexicains, sa table synoptique englobe les quatre continents.

Un mouvement de démythisation se manifeste au cours du XVIII[e] siècle. Moreau de Mautour (1717-1725), Caylus (1756), Lebeuf (1754-1757), Winckelmann (1768) animent les réactions des sciences positives et leurs méthodes critiques. Il en résulte des controverses, des raidissements et des enrichissements. La légende poursuit toutefois imperturbablement son chemin jusqu'à la Révolution où, à la suite d'un revirement surprenant, elle est reprise et exaltée précisément par les esprits rationalistes modernes qui y apportent la même passion que les hommes de la Renaissance.

L'idole de Saint-Germain-des-Prés n'est pas reniée par Dom Bouillart (1724), le dernier historien de l'abbaye. Dans un sursaut de polémique, Isis est proclamée déesse de toutes les Gaules par Dom Martin (1727). L'abbé De Fontenu (1721) et Boehme (1748) rédigent deux importantes dissertations sur la divinité des Suèves et des foyers nouveaux des cultes égyptiens sont repérés, d'une part dans la région d'Ingolstadt (1733), de l'autre en Alsace (1751). Des figurines trouvées sur place ont été qualifiées d'égypto-alsaciennes et la publication, en 1764, d'un bronze de Tournai a fourni une nouvelle occasion de retracer les principaux itinéraires de ces apports en Europe. Mais le XVIII[e] siècle est également le siècle de l'Extrême-Orient.

Les thèses de Huet sur l'Inde, colonie égyptienne, sont développées par plusieurs érudits. La Croze (1724) les consolide par ses observations sur l'idolâtrie et sur le monachisme. Brahma et Isuren (Osiris) seraient des dieux égyptiens. Un

mémoire adressé à l'Académie des Inscriptions et publié séparément par Schmidt, un historien bâlois (1758), reprend ensuite toute la série des rapprochements. Noms des rois, des dieux, des lieux, coutumes et rites, géométrie et couleur symboliques, langue double, ressemblance physique, apportent autant de preuves de la filiation. Il est certain qu'Osiris et Sésostris étaient des héros historiques. Leur conquête de l'Inde n'est pas une fable.

Depuis un certain temps on cherche d'ailleurs à accorder ces événements avec la Bible, Sésostris ne serait-il pas Sésac, le pharaon qui a pillé Jérusalem après la mort de Salomon et qui aurait foncé ensuite vers l'est. Mercati (1589), Marsham (1672), Bossuet (1681) l'affirment à la suite de Flavius Josèphe. Isaac Newton a fait une identification triple de Sésostris avec Osiris, de Sésostris-Osiris avec Sésac, et il a calculé la date de l'arrivée des Égyptiens sur le Gange, qu'il fixe à 974 avant J.-C., à l'aide des planisphères antiques. La réduction brutale de l'histoire d'un demi-millénaire qui résulta de cette assimilation de deux monarques (Sésostris et Osiris), a suscité un grand débat autour de leur emprise sur l'Asie, dont le fait même n'a jamais été contesté. Fourmont (1746) conserve, pour sa part, le Sésostris-Sésac, mais Osiris devient chez lui Esaü, petit-fils d'Abraham qui, lui, n'est autre que Brahma, Osiris se confondant aussi, selon une tradition antique reprise par Vossius-Huet, avec Bacchus. Les *Dionysiaques* de Nonnos (V^e^ siècle), qui se déroulent précisément aux Indes, ont trait à la même épopée. Le dédale de la mythologie ancienne et de l'Ancien Testament réunis conduit à des rencontres imprévues.

Considérée depuis Kircher comme une même colonie que l'Inde, la Chine devient une part de plus en plus considérable de cet Orient égyptianisé. Au XVIII^e^ siècle, son problème fut posé à nouveau au cours d'une discussion philosophique et historique sur les hiéroglyphes de Fo hi, avec Leibniz parmi les interlocuteurs. Le premier souverain, le père d'une écriture et d'une pensée profonde, a été tour à tour assimilé à Sem et à Enoch. Le Père Fouquet (1726) identifia Fo hi-Enoch à Theuth, qui fut aussi un inventeur des lettres. Shuckford (1728) fit de Fo hi Noé, dont l'arche se serait arrêtée au nord de l'Inde et qui aurait régné sur la race jaune. Menas-Mesraïm et Theuth-Phétrusim, les fondateurs et les premiers rois

d'Égypte et de Thèbes, deviennent ainsi les descendants directs d'un empereur des Célestes. Le monde est à l'envers, comme chez Rudbeck, mais dans le sens est-ouest. L'entremise de l'Égypte étant le seul moyen d'associer la Chine à l'histoire sainte, les missionnaires se sont beaucoup intéressés à tous ces rapprochements. Avec le goût marqué des Chinois pour les mathématiques, leur deuxième arme était scientifique. Aussi est-ce dans le cadre de l'Académie des Sciences de Paris avec laquelle les jésuites de Pékin maintenaient des relations suivies, que se déroule la deuxième phase de cette enquête.

Un parallèle nouveau est établi par M. de Mairan, qui succéda à Fontenelle comme Secrétaire perpétuel, dans une correspondance avec le Père Parrenin (1728, 1740, 1759). L'établissement des liens entre les deux mondes se fonde maintenant sur l'astronomie, la géométrie et la chimie, complétées par une communauté de mœurs. Une vanité nationale, la Fête des Lanternes et le dragon chinois, qui serait à l'origine un crocodile du Nil, en sont des confirmations manifestes. L'éclosion subite d'une telle civilisation dans cette extrémité perdue de l'univers est expliquée par l'arrivée de Sésostris ou d'Osiris à la tête de cent mille hommes. Préoccupé par les considérations techniques, M. de Mairan se contente, sans chercher plus loin, de la version classique de Diodore de Sicile, selon laquelle la conquête égyptienne de l'Inde s'est étendue à toutes les autres nations de l'Asie.

Après les « hiéroglyphistes », poètes des écritures secrètes, et les savants, ce sont les déchiffreurs des signes qui prennent le relais. Joseph de Guignes, de l'Académie des Inscriptions, parvient aux mêmes résultats avec des méthodes purement linguistiques. La lecture phonétique des lettres chinoises à l'aide de l'alphabet phénicien, établi par l'abbé Barthélemy (1758), lui a fait faire une extraordinaire découverte : les premiers princes de Chine auraient porté les mêmes noms que ceux d'Égypte. Cependant il ne s'agit pas encore de l'établissement réel des pharaons dans le pays du Hoang-ho, le Fleuve Noir comme le Nil, mais de l'appropriation de leurs Annales. La colonie n'y serait venue qu'en 1122 avant J.-C. en installant la dynastie des Tcheou. Le temps concorde, à deux siècles près, avec les dates envisagées selon les différentes chronologies, pour la campagne de Sésostris-Sésac. Un autre type de lettres sino-égyptiennes, sans relation avec la Phénicie, a été

relevé en 1764, sur une Isis du musée de Turin qui y serait parvenue avec la *Mensa isiaca.* C'était encore un faux qui apportait, comme les hiéroglyphes de Nanni, la dernière preuve tangible et formelle de ces rapports entre les deux peuples. Au commencement et à la fin d'une longue évolution, la légende a eu recours aux mêmes impostures.

Un développement dans le sens opposé répond toujours à cette poussée vers l'est. Mais la légende des Indes occidentales proprement dites est pratiquement abandonnée. C'est l'Angleterre, une ancienne halte sur leur chemin, qui est maintenant son principal objectif. La migration massive des Égyptiens qui se serait produite, selon Kircher, à la suite de l'invasion de Cambyse, aurait atteint, non seulement les rivages d'Asie, mais aussi l'île d'Albion. De même que dans les Indes orientales, elle y aurait rejoint une première colonie, installée dès 2120 du monde non pas par Osiris mais par l'Hercule égyptien. La symétrie demeure toutefois synchronique.

Selon Stukeley (1740-1743), l'Égypte n'a pas encore connu alors l'idolâtrie dont l'avènement ne fut marqué que par la transformation de Joseph en Sérapis. L'Hercule égyptien, lui-même, était le pharaon qui accueillit Abraham dans son palais et qui en a reçu directement l'initiation religieuse. Aussi ce ne sont pas les dogmes erronés du paganisme mais les doctrines et les temples du culte patriarcal orthodoxe qu'il répandit en sillonnant les mers jusqu'à l'Atlantique. Sa mission chemine dans le monde des symboles. De même que les églises des Chrétiens s'élèvent sur des plans cruciformes, de même les sanctuaires mégalithiques des Druides sont bâtis sur les figures du cercle, du serpent et des ailes, représentant 1e Dieu suprême, le Verbe-son fils et l'Esprit. Ce sont encore des hiéroglyphes qui se découpent, gigantesques, incorporés dans le paysage familier de la campagne anglaise. Le caducée d'Hermès-Theuth compose le même emblème trinitaire. On est en pleine révélation. Le labyrinthe des signes enferme des valeurs sacrées. La *vitaventura* signifiée par une croix, la *Virgo paritura* incarnée par une Isis avec Horus ou une Isis *multimammia,* appartiennent aux mêmes anticipations. L'Égypte gardienne des vérités premières, l'Égypte universelle et prophétique se réaffirme avec force dans les théogonies druidiques, en découvrant, du même coup, une trame profonde

de sa légende. Le sentiment obscur de ces significations cachées en a toujours favorisé l'emprise.

Dans la pensée de la Révolution, les éléments sont renversés. L'Égypte n'est plus un mythe de la sagesse qui côtoie l'Ancien Testament et qui est rehaussé par la vision de l'Évangile dont elle recèle des préfigurations. Le mythe égyptien sert désormais à un démantèlement du christianisme, ramené à la catégorie d'une religion primitive. La Vierge de l'*Iseum,* la cathédrale de Paris, qui apparaît sur le portail avec le dieu-lumière, fils d'Osiris, dans un encadrement du Zodiaque, est la déesse de l'année, comme l'est aussi la proto-Vierge de Chartres. L'histoire du dieu ressuscité complète maintenant ces rapprochements. La fable d'Osiris et du Christ n'est qu'une allégorie des morts et des résurrections cycliques de la nature. Elle se retrouve, sous diverses formes, chez tous les peuples archaïques.

Ébauché par les matérialistes-athées dès 1760, le système donna naissance à des spéculations d'illuminés (Court de Gébelin, 1773, et Bonneville, 1791) assimilant *Isis* à *Hésus, Ésos, Jésus,* et il a fait l'objet de recherches méthodiques. Le traité de Charles Dupuis (1794), philosophe et mythographe qui travailla en étroite liaison avec un astronome, Lalande, représente une somme d'érudition. On y apprend que l'origine de tous les cultes, y compris celui du Christ, remonte à la religion primordiale des astres avec, comme berceau principal, l'Égypte.

L'ouvrage a fait école. Alexandre Lenoir (1800-1801-1809), conservateur des monuments français, s'est constamment servi de ces méthodes en en élargissant le champ d'application. Si Notre-Dame de Paris est un sanctuaire d'Isis, la basilique de *Saint-Denis-Dionysos-Bacchus* est un *Osireum.* Aussi toutes les sculptures romanes et gothiques sont-elles mises en rapport avec les hiéroglyphes égyptiens. Ici encore il y a un renversement des valeurs. Ce ne sont pas les signes de la croix que l'on retrouve maintenant avec émerveillement dans le *Serapeum* d'Alexandrie mais des emblèmes de Sérapis dans une église d'Occident.

Les choses ne s'arrêtent pas là. Toute lutte antireligieuse finit par une religion. Elle est moins la destruction d'un culte que son remplacement par un autre. Le christianisme étant,

pour les théoriciens des dogmes sidéraux, une forme tardive, défigurée, de la première théogonie des hommes, la vérité se rétablit dans un retour aux origines. Certains penseurs, tout au moins, l'ont cru. Un temple isiaque a été ouvert, en 1784, à Paris, rue de la Sourdière, par Cagliostro. Une fantaisie franc-maçonnique ? Peut-être… mais sous le signe du temps, car tous les promoteurs de ces systèmes intellectuels, de Court de Gébelin à Lenoir, étaient des francs-maçons. Le rituel égyptien fut naturellement à la mode. Il est préconisé la même année (1784) en Autriche par Ignas von Born, le conseiller de Joseph II et le grand prêtre d'Osiris et d'Isis de *La Flûte enchantée* (1791). Une autre mise en scène égyptienne fut arrangée avec des fabriques dans le jardin royal de Potsdam au moment même où l'opéra était donné à Vienne. Avec les noms de Mozart, de Gœthe, de Frédéric-Guillaume II, roi de Prusse, le courant, si fortement marqué par la nouvelle égyptomanie, dépasse largement le cadre d'une société secrète.

En Angleterre, les origines égyptiennes des loges ont été mises en avant, dès 1783, par George Smith. L'Américain Thomas Paine, mêlé à la Révolution française, y fait jouer un intermédiaire nouveau : les francs-maçons ne seraient rien autre que les Druides, héritiers directs des prêtres osiriens qui durent entrer dans la clandestinité et modifier leur nom à la suite de leur persécution, dans toute l'Europe, par les Chrétiens.

Converti lui-même à la religion d'Isis, c'est Lenoir, l'archéologue et administrateur en titre de ce qui était alors le service des Beaux-Arts, qui en a enseigné en France les doctrines et les rites (1812). La cérémonie de l'admission d'un néophyte est empruntée chez lui à un roman, mais un roman qui se confond avec un témoignage authentique. Se réclamant d'un manuscrit grec, le *Séthos* de l'abbé Terrasson (1731) constituait une sorte d'apocryphe renouant avec la tradition des livres fabuleux inaugurée par Annius de Viterbe. De nombreuses œuvres littéraires et théâtrales qui s'en sont inspirées ont répandu le goût des fastes égyptiens dans des milieux toujours plus larges. Vingt ans avant le manuel maçonnique français, le livret de Schikaneder (1791) en a tiré exactement le même parti. Reprises par les théogonies philosophiques modernes, les histoires des dieux nilotiques revivent maintenant avec une virulence particulière au sein du monde ésoté-

rique de l'archéologie médiévale, des confréries d'initiés et des spectacles d'opéra.

Le cycle se referme sur un blason. De 1811 à 1814, par ordre de Napoléon, Isis s'installe sur la proue de son vaisseau dans les armoiries de la ville de Paris. Reproduite d'après la *Mensa isiaca* qui, découverte à Rome en 1525, n'a pas cessé d'intervenir dans la vie même de la légende, la figure hiératique s'y pose, en dernier lieu, comme un sceau. La dissertation de Déal (1826) sur la déesse égyptienne des *Parissi,* des Gaulois et des Germains, achève son développement par une récapitulation des sources depuis Abbon jusqu'à Dupuis.

Cette conclusion n'est pas une fin. L'Isis de Plutarque viendra encore tenter le saint Antoine de Flaubert (1849-1872), avec les grands dieux immobiles. Et le déchiffrement des papyrus commencé méthodiquement par Champollion dès 1822 ne détruit pas d'un coup toutes les versions de son mythe. Il les recrée progressivement sur des données nouvelles. Jamais aucun démantèlement scientifique n'en affaiblira le pouvoir surnaturel. Les fables mêmes, qui gravitaient autour de l'Égypte en l'étendant au-delà de ses limites géographiques et au-delà de son temps, finissent par se confondre avec elle. La légende complète aujourd'hui le mythe en s'y incorporant comme un chapitre posthume.

> *Par les soleils couchants, il semble qu'au-delà de notre horizon, commencent des pays chimériques, les pays brûlés, la terre de Feu, les pays qui nous jettent en plein rêve, dont l'évocation nous charme et qui sont pour nous des paradis accessibles, l'Égypte et ses grands sphinx, l'Asie et ses mystères, tout, excepté notre pauvre, petit, maigre et triste monde.*

En écrivant ces lignes dans son *Journal* (22 mai 1889), Jules Renard relève le côté nostalgique de ces visions lointaines sans savoir que l'Asie et ses secrets ont été aussi égyptiens.

La diffusion des cultes égyptiens au sein du monde gréco-romain fut à la base des formations légendaires qui se sont poursuivies du IX^e^ au XIX^e^ siècle. Toutefois les témoignages antiques ne concernent que l'Europe et le Moyen-Orient. Les

textes relatifs à l'Inde sont déjà fabuleux. La Chine et l'Extrême-Occident ont eu recours à l'Ancien Testament. Et c'est en multipliant les artifices et les fictions que l'on a établi le vaste système dans son ensemble.

Parée de son auguste antiquité, l'Égypte fantastique qui a passé sur l'univers extra-égyptien néglige d'ailleurs les seules réalités historiques qui l'ont fait naître. Pour l'homme du XIII^e^ siècle (Lichteneur, c. 1230) l'*Iseum* d'Augsbourg était debout avant l'arrivée des Romains. Cinq cents ans plus tard, Stukeley (1740) affirme encore que Stonehenge, qui fut pourtant le monument « druido-égyptien » le plus récent, appartenait à une époque où il n'y avait pas encore d'histoire grecque. Fondée par Osiris, Viterbe est plus ancienne que Rome (Nanni, 1498). Et c'est Isis, elle-même, qui a bâti Melun-Iseos, mille et un ans avant Paris (Roulliard, 1628), autre ville pharaonique (Tristan de Saint-Amand, 1644). La légende de l'Égypte est d'abord celle de sa priorité et de sa primauté sur l'univers. Après Boccace qui confondait encore les grandes civilisations anciennes, les thèses de sa propagation romaine n'ont été formulées qu'*in extremis* par Dom Martin (1727), Connegieter (1764), Le Gentil de la Galaisière (1788). Les dalles à inscriptions latines de Bavière et de Suisse se rapportaient aux cultes millénaires et certaines d'entre elles ont été rapprochées directement de l'épitaphe gravée sur la tombe même d'Isis. Celle de Wettingen concernerait un *Iseum* de 1686 avant notre ère.

L'éclosion et l'expansion du monde nilotique remonte à l'aube des temps mais la chronologie donnée par différents auteurs est remarquablement serrée :

Eusèbe-Boccace (XIV^e^ s.)	3397 du monde		
ou	3547		Naissance d'Io
	3783		Io devient Isis
Eusèbe-Roulliard (1628)	3350		Naissance d'Io
	3680		Déification d'Isis et fondation de Melun
	4681		Fondation de Paris
Turmair († 1534)	2200		Osiris reçu sur le Danube par Marsus
Willich (1551)	1812	2150 av. J.-C	(155 après le Déluge) Tuiscon-Theuth, premier roi d'Allemagne

	2170	1780	Gambrivius reçoit Osiris et Isis
	2219	1743	Suevus reçoit Isis
Crusius (1595)	1794	2170	Tuiscon-Theuth
	2188	1776	Marsus reçoit Osiris et Isis
	2234	1730	Gambrivius
	2278	1686	Suevus reçoit Isis *Iseum* de Wettingen en Suisse
Newton (1725)		974	Osiris-Sésostris-Sésac s'empare de l'Inde
		964	Sur le conseil de Teuth, l'Égypte est divisée en trente-six préfectures. Osiris et Isis adorés dans trente-six temples.
Fourmont (1747)	4362	1511	Sésoris-Sésac-Séthos
J. de Guignes (1759)		2207	Fondation de la première dynastie égyptienne
		1122	Les Égyptiens en Chine
Stukeley (1743)	2071	1899	L'Hercule égyptien
	2084	1886	Abraham chez le pharaon (l'Hercule égyptien)
	2120	1842	Départ du pharaon (l'Hercule égyptien) vers l'Angleterre
	2162	1800	Abury
Genebrard (1580)	3146		Appareillage de la flotte de Salomon pour Ophir-Pérou

Les dates les plus anciennes de ce tableau sont 2207 (première dynastie égyptienne) et 2170 (Tuiscon-Theuth) avant J.-C., les plus récentes, 1511 (Sésostris-Sésac), 1122 (l'une des colonies égyptiennes en Chine) et 974 (Osiris-Sésostris-Sésac sur le Gange selon la chronologie raccourcie). Les migrations primordiales, conduites d'une part par Osiris qui est allé d'Asie en Europe, de l'autre par l'Hercule égyptien se dirigeant vers l'Atlantique, prennent place aux XVIII[e] et XIX[e] siècles avant notre ère. Calculée depuis la Création, l'échelle des années a des écarts particulièrement sensibles chez divers écrivains.

Ainsi le second voyage d'Isis en Occident est situé tantôt en 3680, tantôt en 2219, la croisière péruvienne de la flotte de Salomon tantôt en 3146, tantôt un peu avant 4362 (avènement de Sésac-Sésostris). Les différences correspondent aux évaluations de l'âge du monde à la naissance du Christ, oscillant de 5873 à 3962. Nous remontons à une époque fabuleuse où Isis vécut quatre cents ou six cents ans, comme les premiers patriarches, et où Noé est mort à neuf cent cinquante ans, trois cent cinquante ans après le Déluge. Tout est pourtant étrangement catégorique : les datations fournies à l'intérieur de fluctuations de plusieurs siècles fixent l'année même de l'événement (1812 et non 1810 ou 1820 ; 2188 et non 2200… après le commencement de l'univers). Ce sont ces comptes minutieux qui frappent et convainquent les sceptiques. On est émerveillé par leurs prodiges et les systèmes chronologiques dont les mesures s'appliquent à l'infini appartiennent à l'art d'évocation. Avec l'exactitude établissant un fait par son moment, leurs chiffres donnent la formule arithmétique d'un procédé fondamental conférant la vie à l'irréel par un détail précis.

C'est l'étymologie phonétique qui a fourni le plus extraordinaire instrument à la transplantation du mythe égyptien sur le sol étranger. On la retrouve à toutes les phases de la propagation dans la plupart des pays. Disséminés sur d'immenses étendues, les noms de lieux composent, à eux seuls, la carte d'un empire :

FRANCE	Paris - *para Isis* (de Saint-Germain-des-Prés) *par Isis, par Iseos* (Melun) *Isis Pharia, Paria* *Baris* (barque, *Navigium Isidis)* Issy, Ys, Issoire *(Isis* et *Horus),* Villa Isidis *(Cereris),* Sacrum Cereris *(Isidis),* Iseos-Melun
ALLEMAGNE	*Germanie-Hermès* (Trismégiste-Theuth) Teutonie-*Theuth* Cisara-Zizara (Augsbourg), Cisen-Isenberg *(ibid.),* Isenac, Eisleben, Isacus-Eisac (Brixen), Ad pontem Isis (Ips), Isenstein *Fleuves :* Isis, Cisara *(quasi cisae ara),* Isnisca ou Isin, Isacus

ALSACE	Isenbourg (Ruffach), Isenheim
SUISSE	Isenberg, Isna ou Isnea
ANGLETERRE	Tamise - Tamesis, Isis (fleuves) Tendera (Denderah)
ITALIE	Italia-*Vitalia* (Vitellus-Apis) Apennin-*Apis*, Trévise-Taurisium (Taurus-Apis), Osiricella
MOYEN-ORIENT	Pont Isis (mer Rouge), Isis (Colchide, fleuve), Isidis Insula (côte arabique), Isius *(ibid.)*, Issa (près d'Alexandrie)
INDE	Anubingora *(Anubis)*, Nysa (ville égyptienne et borne frontière de l'Empire égyptien), Nysaadobura Acour, Coreour, Mangeanour, Salour (noms en *our*, Our patrie d'Abraham, aïeul d'Osiris)
SIAM	Thina *(Thoinis* et *Nome Thynite*, ville et province égyptiennes)

C'est la géographie d'une « grande Égypte » et une épigraphie avec les noms des dieux gravés non pas sur les frontons des sanctuaires ou sur des dalles commémoratives mais dans les noms mêmes des lieux, des fleuves, et des États entiers, où ils sont plus durables. Isis, Osiris, Apis, Theuth… les mêmes noms se reconnaissent aussi dans ceux des déités et des héros des différentes nations.

ISIS	Cisa, Ziza (déesse d'Augsbourg)
	Disa (Diane solaire des Scandinaves)
	Ischa (vierge en hébreu)
	Hésus (divinité celte)
	Jésus
OSIRIS	Isuren (Inde)
	Esaü (petit-fils d'Abraham)
	Abraham-Brahma
APIS	Apis burgus (Habsbourg)
THEUTH	Teutatès (Gaule)
	Tuiston (Germanie)
	Taramis (divinité celte)
	T'ao (Chine)
	Teutl, Teutlille (Mexique)

Les princes égyptiens ont été également identifiés phonétiquement avec des figures de la Bible :

HERCULE ÉGYPTIEN	Héraclès-Archlès (pharaon, dernier Roi-Pasteur)
SÉSOSTRIS	Sésoosis-Sésochris-Sésoch-Séthos-Sésac
TYPHON (frère d'Osiris)	Python, Phut (troisième fils de Cham)

On les retrouve régnant sur des pays lointains :

ROIS D'ALLEMAGNE	Tuiscon, premier roi-Theuth Mannus, deuxième roi-Menas, premier roi d'Égypte
ROIS DES INDES	Moeris-Moeris, roi et lac d'Égypte Porus-Pharo, pharaon-un souverain d'Égypte
ROIS SINO-ÉGYPTIENS	Yu-Men, Menas (première dynastie), Ki-Iodea ou Athaes, Kang-Iabia ou Diabies, Tchong-Penphos ou Penphi (lecture phonétique des signes chinois avec des lettres phéniciennes)

Il y a aussi les noms des choses :

ISIS	Eis, Jis-*glace* Eisen-*fer* Eisenkraut-*verveine*

La méthode philologique est constamment utilisée. Le témoignage de la composition des mots n'est pas moins valable que celui des vestiges matériels du passé et il résiste mieux au temps. Un édifice vertigineux est entièrement bâti avec ces éléments. Sont établis étymologiquement :

– une large propagation du culte isiaque dans le Moyen-Orient et en Europe ;

– les origines égyptiennes de la nation allemande et de la civilisation italienne ;

– une implantation égyptienne dans l'Inde et le Siam ?

– des règnes égyptiens en Allemagne et en Inde ;

– des rapports directs entre l'Égypte légendaire et l'Ancien Testament, entre l'Égypte et la Chine ;

– une universalité de sa religion symbolisée par Theuth ;

– un renversement géographique des centres à la suite de l'identification de la déesse égyptienne avec la glace polaire.

Tout devient brusquement possible, le mont Apis en Italie, un Osiris-Esaü, fils de Brahma, alias Abraham. Les

figures et les choses se reconnaissent par leurs noms dont les structures phonétiques révèlent aussi les relations profondes. Des consonances suffisent pour ériger des mondes accomplis. Leur jeu est obsédant et il se prête à toutes les fins. Introduit dans la légende par les Carolingiens, il sert encore aux hommes de la Révolution. Les quatre versions du Paris isiaque illustrent sa persévérance et l'étendue de ses moyens.

Le système typologique élargissant le mythe à d'autres civilisations a été pratiqué déjà par les Antiques. On le voit maintenant s'étendre à l'Écriture sainte et aux théogonies des peuples exotiques. Les mêmes divinités égyptiennes s'y reconnaissent, sous divers traits, dans un grand nombre de figures.

ISIS	Lune	Io	Ève	Pussa (Chine)
	Terre	Proserpine		
	Nature	Junon		
	Vénus			
	Minerve			
	Diane d'Éphèse			
	Magna Mater			
OSIRIS	Soleil	Apollon	Adam	Mohadev (Inde)
		Jupiter le Juste	Abel	Onsey (Cochinchine)
		Esculape	Saint Deni	Homoyoca (Mexique)
		Dionysos-Bacchus	Christ	
THEUTH		Hermès-Mercure	Phétrusim	Confucius (Chine)
			Enoch	Fo hi (Chine)
SÉRAPIS		Pluton	Joseph	
		Hercule		
APIS	Taureau du Zodiaque	Epaphus	Veau d'or	Vache sacrée (Inde)

Les concordances typologiques complètent, en multipliant les identifications, les apparentements phonétiques. L'Égypte grandit dans ces spéculations sur les structures et les valeurs linguistiques. Les mythographes ont aussi fréquemment recours aux syllogismes :

Osiris ressemblant à Bacchus
Bacchus ressemblant à *Moïse*
Osiris est Moïse

Osiris étant Sésac
Sésac étant *Sésostris*
Osiris est Sésostris

Isis étant la terre qui produit le salut
Ischa (Isis) signifiant en hébreu *vierge*
Isis préfigure la mère du Christ

Isis étant la terre qui en allemand est Erde
Erde étant *Hertha,* déesse germanique
Isis est Hertha

Pharia étant l'épouse de Joseph-Sérapis
L'épouse de Sérapis étant *Isis*
Pharia est Isis

Theuth ayant inventé les lettres
L'écriture étant inventée par *Moïse*
Theuth est Moïse

Theuth ayant inventé les lettres
L'écriture chinoise étant inventée par *Fo hi*
Theuth est Fo hi

Teutatès des Gaulois recevant des sacrifices humains
Des sacrifices humains étant offerts au *Mercure* des Germains
Teutatès est le Mercure germanique

Osiris-Bacchus ayant été coupé en morceaux
La même mise à mort ayant été appliquée à *Denis*
Osiris-Bacchus est saint Denis

Le raisonnement est infaillible et il conduit à de nouvelles expansions. C'est en suivant les règles les plus strictes de la démonstration logique, à double recoupement, que l'on par-

vient aux solutions les plus hardies. Le mythe éclate dans toutes les directions et se refait sur divers plans. Typologie et étymologie en sont les procédés régénérateurs. On est surpris par la diversité et par la multitude des noms qui se détachent d'une même divinité.

OSIRIS	Soleil, Apollon, Jupiter le Juste, Esculape, Dionysos-Bacchus, Adam, Abel, Esaü, Moïse, Sésac, Mohadev, Onsey, Isuren, Homoyoca, saint Denis, Christ.
ISIS	Lune, Terre, Nature, Io, Proserpine, Junon, Vénus, Cybèle, Cérès, Diane d'Éphèse, Magna Mater, Pussa, Cisa, Disa, Diane solaire scandinave, Hertha, Ischa, Vierge, Hésus, Jésus.

L'extraordinaire composition de ces listes est due à la même obsession qui se retrouve dans des domaines différents.

Les deux grands dieux sont myrionymes et leurs royaumes illimités, mais la légende de la conquête de l'univers n'a été consignée à l'origine que dans la *Bibliothèque historique* de Diodore de Sicile. Lorsqu'il décrit la marche des armées à travers *la terre habitable,* le mythographe grec apporte certains renseignements sur les régions d'Asie et d'Europe, en insistant sur l'Inde. Osiris serait seul dans cette expédition, Isis régnant à Thèbes, en son absence, avec Hermès-Theuth pour conseiller. Selon Plutarque (XIII) qui mentionne, à son tour, la randonnée du roi, charmant les peuples qu'il rencontre par la raison, les chants et la musique, la déesse n'avait quitté l'Égypte qu'une seule fois, à la recherche des restes de son époux en Phénicie. Aucun écrit antique n'a donné d'autres précisions sur ses voyages à l'étranger.

Le fameux passage de Tacite (IX) sur l'Isis suève ne concerne, en fait, que son culte dont l'origine lointaine serait indiquée par l'emblème du vaisseau, et il n'y est pas question de sa venue dans le pays. Ce n'est qu'à partir des *Commentaires* du faux Bérose, par Nanni (1498), qu'on la fait naviguer sur les fleuves germaniques, d'abord avec Osiris, puis seule, devenue veuve. Tacite est interprété conformément à un schéma de Diodore de Sicile sur le point même où il y a contradiction.

Le mythe égyptien de l'Italie, où les témoignages relatifs à la religion d'Isis sont pourtant particulièrement nombreux, se constitue d'une même façon et sur les mêmes données. On n'y retrouve aucune mention des réalités historiques, ni l'*Iseum campensis,* ni la célébration des rites isiaques par les empereurs Othon et Commode, ni les temples de Caracalla, décrits par Apulée, Suétone, Spartien, mais des spéculations sur le même Diodore de Sicile, combinées avec le même Tacite, sous le même nom de Bérose. La technique consiste à faire jaillir la fantaisie d'un morceau authentique ou à inclure dans un récit nouveau des phrases et des mots extraits d'un texte classique irréfutable.

Ainsi lit-on dans Diodore de Sicile (XIV) :

> *Osiris fit ensuite son fils Macédon roi de Macédoine, pays auquel le nouveau roi donna son nom…*

et dans Bérose-Nanni (XV) :

> *En Eméthie, commence alors le règne de Macédon, fils d'Osiris duquel la province détient actuellement le nom…*

Le développement qui suit se greffe sur l'épitaphe :

> *Je suis Osiris qui conduisit l'armée dans toute la terre… jusqu'aux sources du Danube* (Diodore de Sicile (XXVII),
> *Les Italiens opprimés sont venus chez Osiris lorsqu'il séjourna aux sources du Danube et l'ont appelé à l'aide* (Bérose-Nanni (XV),

Les versions successives qui s'établissent sur le même fonds procèdent par ces circonvolutions et ces intercalations. Les fables d'Osiris sont composées comme ses figures « *moulées avec de la cire, mêlée d'aromates* » autour de son corps dépecé par Typhon. En décrivant la ruse d'Isis qui magnifiait la renommée de son époux en multipliant ses sépultures factices et leur mystère, Diodore de Sicile (XXI) révèle spontanément, d'une façon imagée, le processus de la constitution de sa légende posthume et les bases mêmes de sa poétique. Toutes les parties du monde font tour à tour l'objet de ces stratifica-

tions légendaires. Le voyage d'Osiris étant en relation avec le mythe solaire, il n'existait aucun lieu qu'il n'eût visité. Mais le soleil se lève à l'Orient. Aussi l'Asie et le pays du Gange occupent-ils une place particulière dans ces pérégrinations et c'est encore Diodore de Sicile qui en développe le thème. Deux autres conquérants des Indes et du monde font leur apparition : Sésostris dont l'avance s'arrête toutefois au Dniepr (LIII-LV) et le premier Bacchus assimilé à Osiris qui, lui, a parcouru à la tête d'une armée la terre tout entière (LXIII). L'égyptianisation de l'Inde a été confirmée par Apollonios-Philostrate et par Arrien.

À tout ceci s'ajoute un texte de l'Ancien Testament que l'on rajuste aussi progressivement à la légende :

> PREMIER LIVRE DES ROIS (XIV, 25-26) : Sésac, roi d'Égypte, pilla Jérusalem cinq ans après la mort de Salomon.
> FLAVIUS JOSEPHE (VIII, 4) : Sésac n'est autre que le Sésostris d'Hérodote qui s'avança jusqu'en Colchide.
> MARSHAM (1672), BOSSUET (1681) : Sésac n'est autre que le Sésostris d'Hérodote et de Diodore de Sicile selon lequel le roi s'avança au-delà des Indes.

Même un passage de la Bible est arrangé selon une idée préconçue.

Le troisième personnage associé à cette mythologie biblique, qui, lui aussi, a parcouru comme Osiris ou Bacchus « *toute la terre habitable* », fut également connu de la *Bibliothèque historique* (XXIV). Identifié phonétiquement au pharaon (Archlès-Héraclès) ayant accueilli Abraham (Genèse, XI, 15-20), l'Hercule égyptien donne, de son côté, une dimension nouvelle aux événements. Les perspectives se tournent maintenant vers l'ouest et une version plus astucieuse encore de cette poussée occidentale s'appuie sur le même livre qui a servi à l'histoire de l'emprise de l'Égypte sur l'Asie.

> PREMIER LIVRE DES ROIS (IX, 26-28) : la flotte de Salomon, partie d'un port égyptien, va à Ophir, d'où elle apporte quatre cent vingt talents d'or.

– OPHIR - Atlantide - Jardin des Hespérides.
– OPHIR - Peruheim - Pervaim (or en hébreu) - Terra aurea - Pérou.

Les liens entre les pays de l'Amazone et du Nil sont établis par une prestidigitation mythologique et étymologique. D'autres arrangements concernent l'Allemagne et la Chine.

– Aux trois fils de Noé, Sem, Cham et Japhet (Genèse, IX, 18), s'ajoute un quatrième, Tuiscon-Theuth, qui, lors de la distribution du monde, reçoit sa part du Dniepr jusqu'au Rhin.
– Colonie égyptienne établie en Chine par les enfants de Cham.
– Colonie établie en Chine lors de la dispersion des peuples au temps de Phaleg (Genèse, X, 2 5).
– Fo hi identifié à Sem,
à Noé,
à Enoch,
à Enoch-Theuth.

Qu'importent les contradictions entre le texte du *Pentateuque,* les scolies, les exégèses et les versions des différents auteurs. La légende joue librement avec les dogmes historiques et le joint le plus fragile suffit pour qu'il y ait interpénétration. Il en résulte des formes composites semblables à la nature et aux représentations des divinités des Anciens. Les figures prennent corps à l'intérieur des mêmes schémas et évoluent dans le même cadre. Tracé par Diodore de Sicile, le réseau des circuits égyptiens qui couvre l'univers entier se réaffirme et se complète par l'entremise de la Bible. L'Écriture sainte est interprétée comme Tacite et tous les autres écrivains par un réajustement à la vision d'une Égypte absolue.

Les étymologies phonétiques ou sémantiques, les typologies directes ou syllogistiques établissant le phénomène égyptien dans différentes civilisations, les armatures historiques, montées sur le support unique d'une source grecque, se constituent chacune dans son domaine, avec ses moyens propres, mais tout en composant un même tableau. Les assemblages se font dans l'abstraction : une histoire chimérique est érigée au-dessus de l'histoire proprement dite avec

des éléments chronologiques hors des mesures réelles du temps et une géographie humaine hors des frontières naturelles de la mappemonde.

Les matériaux accumulés autour de cette épure se plient à cette même règle insensée. Des rapprochements, des identifications, des parallèles se multiplient sur tous les plans et la font vivre. De grands classiques sont dépouillés, des textes obscurs et rares interprétés et recueillis dans ce dessein. Des apocryphes, des arrangements des textes corrompus et toute une imagerie énigmatique alimentent continuellement la fable. Paysages sacrés, le Nil-Danube, le Nil-Gange, le Nil-Hoang ho, le « Fleuve Noir », les pyramides pointant aux Indes, en Chine, en Angleterre, au Mexique dressent un décor approprié sur tous les horizons. On y voit surgir des Osiris pyramidaux, des Osiris à œil triple, des Osiris noirs, des Isis à bras multiples et une Isis à tête de Méduse cernée de serpents. L'idole de Saint-Germain-des-Prés s'apparente tantôt à la déesse de Saïs, tantôt à la Simia d'Alexandrie, tantôt à la Diane d'Éphèse aux innombrables seins. Une iconographie fantaisiste ajoute une note d'étrangeté à ces évocations de l'Égypte extérieure. Celle-ci se transfigure sans cesse en s'étendant à des régions nouvelles, théologiques, scientifiques, ethnographiques. Elle demeure toujours un composé de singularités, de paradoxes, de raisonnements rigides et de falsifications poétiques qui correspondent, en quelque sorte, aux « aromates » qu'Isis, au dire des Anciens, a fait mêler à la cire remplissant les fausses figures d'Osiris mort. La légende du mythe égyptien n'est pas seulement la nostalgie d'un Paradis perdu. Elle est aussi une logique implacable qui côtoie la déraison, et une érudition mise au service du songe. L'ensemble appartient à un chapitre de l'histoire de la pensée humaine et de ses égarements.

NOTES

Introduction

1. G. Flaubert, *La Tentation de saint Antoine,* Paris, Conart éd., 1924, p. 144.
2. E. Iversen, *The Myth of Egypt and its Hieroglyphs in European Tradition,* Copenhague, 1961, p. 39 ; voir tout le chapitre II, *The Classical Tradition,* pp. 38-56. Voir aussi J. Leclant, « Les sanctuaires isiaques, un aspect de l'exotisme gréco-romain », dans *Silex.* n° 13, 1970, pp. 43-51.
3. W. Budge, *The Gods of the Egyptians or Studies in Egyptian Mythology,* Londres, 1904 et *Osiris and the Egyptian Resurrection,* Londres, 1911 ; W. Otto, *Priester und Tempel in hellenistischen Aegypten,* Berlin, 1905-1908 ; J.-G. Frazer, *Adonis, Attis, Osiris,* II, Londres, 1927, p. 117 et *sq.* Voir aussi P. Lavedan, *Dictionnaire illustré de la mythologie et des antiquités grecques et romaines,* Paris, 1931, art. *Isis,* p. 548, *Osiris,* p. 722 et *Sérapis,* p. 872.
4. V. Tran Tam Tinh, *Essai sur le culte d'Isis à Pompéi,* Paris, 1964. Pour les dessins de *l'Iseum* de Pompéi par J.-L. Desprez, voir M.-L. Cornillot, *Collection Pierre-Adrien Pâris,* Besançon, *Inventaire général des musées de Province,* décembre 1957, n° 23-24 et Catalogue *France in the eighteenth Century, Royal Academy of Arts, winter Exhibition 1968,* n° 204, fig. 274, British Museum, collection W.H. Carpenter.

5. Ségnier de Saint-Brissan, *Essai sur le polythéisme,* Paris, 1810, p, 164 ; G. Lafaye, *Histoire des cultes des divinités d'Alexandrie, Sérapis, Isis, Harpocrate et Anubis, hors de l'Égypte,* Paris, 1884 ; F. Cumont, *Les Religions orientales dans le paganisme romain, Annales du musée Guimet,* XXIV, Paris, 1909, P.M. Fraser, « Two Studies on the Cult of Scipio in the Hellenistic World », dans *Opuscula Atheniensa,* III, Lund, 1960 ; S. Morenz, « Aegyptische Nationalreligion und sogennante Isismission », dans *Zeitschrift der deutschen Morgendlandischen Gesellschaft,* III, 1960, p. 432 et *sq.* ; R. Solditt-Trappmann, *Tempel der aegyptischen Götter in Griechenland und an Westküste Kleinasiens,* Leyde, 1970 ; I. Dunand, *Le Culte d'Isis dans le bassin oriental de la Méditerranée,* Leyde, 1973 ; M.-C. Budischovsky, *La Diffusion des cultes isiaques autour de la mer Adriatique,* Leyde, 1977.
6. E. Guimet, « Les Isiaques de la Gaule », *Revue archéologique,* 1900, pp. 75-86, 1912, pp. 197-208, 1916, pp. 184-210 ; A.-A. Textor, *Vestiges égyptiens en France, ouverture d'une salle isiaque au musée Guimet,* Paris, 1896 ; L. Armand-Colliat, *Objets égyptiens ou égyptisants trouvés dans le Chalonnais, Mémoire de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Chalon-sur-Saône* 1924-1929.
7. W. Drexler, *Der Kultus der aegyptischen Göttheiten in den Donauländern,* Leipzig, 1890 ; H. Schaaffhausen, « Über den römischen Isis Dienst am Rhein », *Jahrbücher des Vereins von Alterthumsfreunden im Rheinlande,* LXXVI, 1883, pp. 31-62 ; K. Parlasca, « Die Isis-und Sarapis Verehrung im römischen Köln », dans *Kölner Jahrbuch für Vor-und Frühgeschichte,* I, 1955, p. 18 et *sq.* ; V. Wessetzky, *Die aegyptischen Kulte zur Römerzeit in Ungaren,* Leyde, 1961 ; J. Leclant, « Du Nil au Rhin, de l'antique au cœur de l'Europe », dans *Mélanges offerts à Polys Modinos, Extrait, sq.*1., 1968.
8. A. Garcia y Bellido, *El culto a Serapis en la Peninsula Iberica,* Madrid, 1956.
9. E. et J. Harris, *The Oriental Cults in roman Britain,* Leyde, 1964.
10. Pour la bibliographie et pour l'état de la question voir J. Leclant, « Histoire de la diffusion du culte égyptien » dans l'*Annuaire 1968-1969* de l'EPHE (V^e^ section), pp. 122-131.
11. F. W. von Bissing, *Der Anteil der aegyptischen Kunst am Kunstleben der Völker,* Munich, 1912.
12. E. Panofsky, *Hercules am Scheidewege,* Leipzig, 1930 p. 23 ;

E.H. Gombrich, « Icones symbolicae, The Visual Image in Neo-Platonic Thought », *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes,* Xl, 1948, p. 170 ; A. Chastel, *Marsile Ficin et l'art,* Genève, 1954, p. 72 ; E. Wind, *Pagan Mysteries in the Renaissance,* Londres, 1958, p. 169.

13. Les éléments des *Hiéroglyphes* d'Horapollon ont été reconnus dans l'*Oneirocritica* d'Anémidore. Voir pour la question de ces rapports W. Warburton, *Essai sur les hiéroglyphes des Égyptiens où l'on voit l'origine et le progrès du langage et de l'écriture, l'antiquité de la science en Égypte et l'origine du culte des animaux,* Paris, 1744, pp. 226-235.

14. M. Praz, « Studies in seventeenth Century Imagery, Studies of the Warburg Institute », III, Londres, 1939 ; Fr. A. Yales, « The Emblematic Conceit in Giordano Bruno's De gli eroici furori and in the Elizabethan Sonnet sequences », dans *England and the Mediterranean Tradition,* Londres, 1945, p. 85 ; J. Baltrušaitis, « Monstres et emblèmes, une survivance du Moyen Âge aux XVI^e^et XVII^e^siècles », *Médecine de France,* 1953, XXXIX, pp. 1730 ; R. Klein, « La Théorie de l'expression figurée dans les traités italiens sur les imprese », *1555-1612, Bibliothèque d'Humanisme et Renaissance,* XIX, 1957 ; A. Chastel, *Art et humanisme à Florence au temps de Laurent le Magnifique,* Paris, 1959, p. 85 ; R. Caillois, *Au cœur du fantastique,* Paris, 1965, pp. 57-112.

15. E. Panofsky, *op. cit., p.* 23.

16. C.-F. Menestrier, *L'Art des Emblèmes où s'enseigne la morale par les figures de la Fable et de la Nature,* Paris, 1684.

17. C.-F. Menestrier, *La Philosophie des images énigmatiques,* Lyon, 1694, p. 12.

18. K. Giehlow, « Die Hieroglyphenkunde des Humanismus in der Allegorie der Renaissance ». *Jahrbuch der kunsthistorischen Sammlungen des Allerhöchsten Kaiserhauses,* XXXII, Vienne, 1915.

19. L. Volkmann, *Bilderschriften der Renaissance, Hieroglyphik and Emblematik in ihren Beziehungen und Fortwirkungen,* Leipzig, 1923.

20. A. Chastel, *Art et humanisme,* p. 443.

21. N. Pevsner et S. Lang, « The Egyptian Revival » dans *The Architectural Review,* CXIX, 1956 et *Studies in Art, Architecture and Design,* I, Londres, 1968, pp. 213-235.

22. E. Iversen, « Hieroglyphic Studies in the Renaissance », *The Burlington Magazine,* janvier 1958, pp. 15-21.

23. M. V.-David, *Le Débat sur les écritures et l'hiéroglyphe aux XVII^e et XVIII^e siècles, et l'application de la notion de déchiffrement aux écritures mortes,* Paris, 1965.
24. 0. Kurz, « Filippino Lippi's Worship of the Apis », *The Burlington Magazine,* 1947, pp. 145-147 ; E. Panofsky, « "Canopus deus" the Iconography of a non-existent God », *Gazette des Beaux-Arts,* 1961, pp. 193-216 ; Ch.-G. Dempsey, « Poussin and Egypt », *The Art Bulletin,* 1963, pp. 109-119. Comme essai de synthèse, voir S. Morenz, *Die Begegnung Europas mit Aegypten, Sitzungsberichte der sächsischen Akademie der Wissenschaften zu Leipzig,* CXIII, V, 1968. La revue *Silex* a publié à l'occasion du dixième congrès mondial d'Égyptologie (Grenoble, 1979) un numéro spécial, *Le Rêve égyptien.* La question a été reprise dans son ensemble par J.S. Curl, *The Egyptian Revival,* Londres, 1982. Pour le réveil égyptien dans l'architecture du XIX^e siècle, voir Richard G. Carrott, *The Egyptian Revival, Its Sources, Monuments and Meaning,* 1808-1858, Los Angeles, 1978.
25. J. Baltrušaitis, *Les Perspectives dépravées, Aberrations. Essai sur la légende des formes,* Paris, 1983 (Réédition, 1995) et *Anamorphoses* (Réédition, 1996) *ou Thaumaturgus opticus,* Paris, 1984.

Théogonies égyptiennes de la Révolution

1. Nous devons à un exposé de Jacques Vanuxem, fait le 7 février 1951, la première connaissance des matériaux de ce chapitre.
2. A. Court de Gébelin, *Le Monde primitif analysé et comparé avec le monde moderne ou recherches sur l'antiquité du monde,* I, Paris, 1773, pp. 60-61 et p. 165.
3. *Baris,* mot égyptien signifiant un navire de transport que l'on retrouve chez Hérodote, Properce et d'autres auteurs classiques, voir J. Leclant, « En quête de l'Égyptomanie », dans *Revue de l'Art,* 5, 1969, p. 82.
4. Voir J. Ledant, *op. cit.,* note se référant à A. Alfödi, « Die Alexandrinischen Götter und die Vota publica am Jahresbeginn », dans *Jarbuch für Antike und Christentum,* VIII-IX, 1965-1966, pp. 53-87.
5. *Encyclopédie du XIX^e siècle,* VIII, Paris, 1881.
6. Sur les dix-huit volumes projetés, il n'en est paru que neuf.
7. Cf. Rabaut-Saint-Étienne, *Lettre sur la vie et les écrits de Court*

de Gébelin, Paris, 1826 et Ch. Dardier, *Court de Gébelin,* Nîmes, 1890.
8. N. de Bonneville, *De l'esprit des religions, ouvrage promis et nécessaire à la confédération universelle des amis de la vérité,* Paris, 1791, I, § 11-13, p. 20 et *sq.*
9. *Ibid.,* II, § 11-12, p. 42 et *sq.*
10. *Les Fêtes de la Révolution, Catalogue de l'Exposition.* Musée Bargoin, Clermont-Ferrand, 1974, p. 26, n° 33, Musée Carnavalet et B.N. Cabinet des Estampes, de Vinck, n°1720, gravure d'Helman d'après Mannet, P. Lacroix, *Directoire, Consulat et Empire* (1795-1815), Paris, 1884, fig. 289.
11. Ch. Dupuis, *Origine de tous les cultes ou religion universelle,* III, Paris, l'an III de la République (1794), p 50.
12. *Ibid.,* p. 48 et *sq.*
13. E. Mâle, *L'Art religieux au XIII^e siècle en France,* Paris, 1923, p. 67.
14. F. de Guilhermy et E. Viollet-le-Duc, *Description de Notre-Dame de Paris,* Paris, 1856, p. 61, cf. W. Hinkle, « The Cosmic and Terrestrial Cycles of the Virgin Portal of Notre-Dame », *The Art Bulletin,* décembre 1967, pp. 287-298.
15. *Planches de l'origine de tous les cultes du citoyen Dupuis,* Paris, an III de la République, n° 18.
16. G. Le Gentil de la Galaisière, *Comparaison du Zodiaque indien avec celui de Notre-Dame de Paris, Mémoires de l'Académie des Sciences,* 1785, p. 21 et pl. I, II. Voir aussi, pour le « statuaire », E. Pasumot, *Dissertation sur le Zodiaque du grand portail de Notre-Dame de Paris,* s.l.n.d., p. 4 et le Président Fauris de Saint-Vincens, *Mémoire sur les bas-reliefs de l'église de Notre-Dame de Paris,* Paris, 1815, p. 22 et *sq.*
17. Esprit Gobineau de Montluisant, *Explication très-curieuse des énigmes et figures hiéroglyphiques, physiques qui sont au grand portail de l'église cathédrale de Notre-Dame de Paris.* L'auteur a examiné le monument le 20 mai 1640. Le texte figure dans le tome IV de la *Bibliothèque des philosophes alchimiques et hermétiques,* Paris, 1754, d'où il a été repris par Dideron, *Annales archéologiques,* 21, Paris, 1861, pp. 137-147, 210-220. L'ouvrage signale l'interversion des signes du Cancer et du Lion notée ensuite par tous les iconographes du portail.
18. Voir, pour l'iconographie du portail, E. Mâle, *op. cit.,* p. 64, n° 5 ; Louise Pillion, *Les Sculpteurs francais du XVII^e siècle,* Paris, s.d., p. 54, M. Aubert, *La Cathédrale Notre-Dame de Paris,* Paris, 1950, p. 131.

19. Ch. Dupuis, *op. cit.*, III, p. 51.
20. *Ibid.*, p. 319, note 5. La figure en question se trouve dans A. Kircher, *Œdipus ægyptiacus,* I, Rome, 1652, p. 215.
21. Ch. Dupuis, *op. cit.*, III, p. 46.
22. *Ibid.*, p. 67.
23. Plutarque, *Isis et Osiris,* voir trad. de M. Meunier, Paris, 1924, pp. 50, 74, 131. Pour la légende de la résurrection d'Osiris, voir J.-G. Frazer, *Adonis, Attis, Osiris,* II, Londres, 1927, pp. 13, 38 et *sq.*
24. Cité d'après l'*Abrégé de l'origine de tous les cultes,* Paris, an VI de la République, p. 366.
25. Ch. Dupuis, *op. cit.*, I, *Préface* III, chap. II, *Osiris ou le soleil* et chap. III, *Poème égyptien sur Isis ou sur la lune,* pp. 366-411.
26. *Le Journal des Sçavans,* juin, octobre et décembre 1779, février 1780.
27. Ch. Dupuis, « Mémoire sur l'origine des constellations », dans l'*Astronomie* de J. de Lalande, IV, Paris, 1781, pp. 74-228.
28. G. Le Gentil de la Galaisière, *Mémoire sur l'origine du Zodiaque, l'explication des douze signes et sur le système chronologique de Newton, Mémoires de l'Académie Royale des Sciences,* 1785, pp. 9-16.
29. J.-B. Bailly, *Histoire de l'astronomie ancienne,* Paris, 1775, p. 11.
30. G. Le Gentil de la Galaisière, *Comparaison du Zodiaque indien des Transactions Philosophiques de 1772 avec celui de Notre-Dame de Paris, ibid.,* pp. 17-23. Une lettre de G. Le Gentil concernant ce Zodiaque a été publiée aussi dans *Le Journal Général de France* du 26 mars 1786.
31. « A Letter from John Call, Esq., to Nevil Maskelyne F.R.S., Astronomer Royal containing a Sketch of the Signs of the Zodiac found in a Pagoda near Cape Comorin in India », *Philosophical Transactions,* LXII, Londres, 1772, p. 353. Le dessin a été reproduit par J.-B. Bailly, *op. cit.*, pl. I.
32. Ch. Dupuis, *Mémoire sur l'origine des constellations, Extrait* de l'*Astronomie* de Lalande, Paris, 1781, p. 15. L'auteur attaque d'ailleurs de son côté Le Gentil sur son interprétation du Zodiaque des Brahmanes et des Égyptiens. Voir G. Le Gentil de la Galaisière, *Voyages dans les mers de l'Inde à l'occasion du passage de Vénus sur le disque du Soleil le 6 juin 1761,* I, Paris, 1779, p. 246 et *sq.*
33. « Histoire de l'Académie Royale des Sciences, année 1785 »,

compte rendu de J. de Lalande dans *Le Journal des Sçavans,* juillet 1788, pp. 475-478.
34. G. Le Gentil de la Galaisière, *Observations sur un écrit de M. de Lalande inséré dans Le Journal des Sçavans du mois de juillet 1788, dans lequel cet académicien rend compte de mon mémoire sur le Zodiaque de N.-D. de Paris, comparé au Zodiaque indien. Mémoires de l'Académie Royale des Sciences,* 1788, pp. 411-438. 35. G. Le Gentil de la Galaisière, *Observations sur plusieurs anciens monumens gothiques dans la capitale sur lesquels sont gravés les signes du Zodiaque et quelques hiéroglyphes égyptiens relatifs à la religion d'Isis, ibid.,* pp. 390-410, pl. III, VI et VII.
36. A. Kircher, *Œdipus ægyptiacus,* II, Rome, 1653, p. 164 et *sq.*
37. F. S. Schmidt, *Dissertatio de Zodiaci nostri origine ægyptia,* Berne, 1760, p. 25. Le second Gémeau est Harpocrate, comme chez Kircher qui identifie le premier avec Helitomen.
38. L'église a été démolie en 1807. Les chapiteaux à Zodiaque, datés de 1100 environ, sont conservés à l'École des Beaux-Arts. La Balance et le Lion (avec l'« Ibis ») ont disparu. Voir C. Giteau, *Les Sculptures de l'abbaye de Sainte-Geneviève de Paris, Moyen Âge,* dans *Paris et Ile-de-France, Mémoires,* XII, 1961-1962, pp. 13-24 ; May Vieillard-Troïekouroff, « Les zodiaques parisiens sculptés d'après Le Gentil de la Galaisière, astronome du XVIII[e] siècle » dans *Mémoires de la Société des Antiquaires de France,* neuvième série, T. IV, 1968, pp. 161- 194.
39. J. Bouillart, *Histoire de l'abbaye royale de Saint Germain des Prez,* Paris, 1724, pp. 4 et 179.
40. N. Pluche, *Histoire du ciel considéré selon les idées des poètes, des philosophes et de Moïse,* Paris, 1739.
41. N. A. Boulanger, *L'Antiquité dévoilée par les usages,* Amsterdam, 1766, p. 142 et *sq.*, ouvrage posthume refait sur le manuscrit par le baron d'Holbach.
42. N. A. Boulanger, *Le Christianisme dévoilé ou examen des principes et des effets de la religion chrétienne,* Londres et Paris, 1767, p. 319 et *sq.* On sait que l'auteur réel de ce livre a été le baron P. H. D. d'Holbach.
43. Le texte de l'arrêté est reproduit dans Dr Robinet, *Le mouvement religieux à Paris pendant la Révolution,* II, *Préliminaire de la déchristianisation,* Paris, 1898, p. 455.
44. F. de Guilhermy, *Itinéraire archéologique de Paris,* 1855, p. 27.
45. Delangle, *Paris littéraire,* Hambourg, an VII, p. 21.

Pour la polémique autour de la doctrine de Ch. Dupuis, voir M. V.-David. « La Notion du fétichisme chez Auguste Comte et l'œuvre du président de Brosse "Du culte des dieux fétiches" », *Revue de l'Histoire des Religions,* 1967, p. 211 et *sq.*
46. Notice sur Dupuis dans l'édition en dix volumes de l'*Origine de tous les cultes,* I, Paris, 1834, p. XIV.
47. An VI, 1820, 1822, 1827, 1831, 1836...
48. S. Maréchal et J. de Lalande, *Dictionnaire des Athées anciens et modernes,* Paris, an VIII (1799), voir p. 113, article *Druides* et p. 212, article *Isiaques.*
49. Lettre insérée par J. de Lalande dans son *Second Supplément au Dictionnaire des Athées,* Paris 1805, p. 99.
50. Voir L. Courajod, *Alexandre Lenoir,* Paris, 1878.
51. A. Lenoir, *Description historique et chronologique des monumens de sculpture réunis au Musée des Monumens Français,* Paris, an X (1801), p. 142.
52. A. Lenoir, *Musée des Monumens Français,* II, Paris, an IX (1800), p. 37.
53. A. Lenoir, *Nouvelle explication des hiéroglyphes,* Paris, 1809.
54. *Ibid.,* p. 74, pl. VI et p. 98, pl. X.
55. B. de Montfaucon, *Supplément au livre de l'Antiquité expliquée,* II, Paris, 1724, ch. III, p. 222 et *sq.*
56. J. Martin, *La Religion des Gaulois,* I, Paris, 1727, p. 219. Voir aussi M. Siauve, *Temple des Druides,* Utrecht, 1805.
57. S. L. Millin, *Monumens antiques nouvellement expliqués,* II, Paris, 1806, p. 323 et *sq. Dissertation sur l'octogone de Montmorillon qu'on a cru être un temple des Druides.*
58. A. Lenoir, *Nouvelle explication des hiéroglyphes,* p. 98 et « Observation sur les figures du temple de Montmorillon » dans *Mémoires de l'Académie celtique,* III, 1805, p. 6 et *sq.*
59. E. Mâle, *L'Art religieux du XII^e siècle,* Paris, 1922, p. 235 ; J. Adhémar, *Influences antiques dans l'art du Moyen Âge français,* Londres, 1937, pp. 197-198.
60. A. Lenoir, *Nouvelle explication des hiéroglyphes,* p. 128 et *sq.*, pl. XI.
61. A. Lenoir, *Essai sur le Zodiaque de Denderah,* Paris, 1822, p. 82, n. I.
62. Pour les « momies égyptiennes » trouvées en Auvergne, voir J. B. Bouillet, *Statistique monumentale de départemenl du Puy-de-Dôme,* 1846, pp. 69-71 ; Abbé Croizet, *Annales de l'Auvergne publiées par l'Académie des Sciences, Belles-Lettres et Arts de*

Clermont-Ferrand, XXVI, 1853, p. 483 ; A. Joanne, *Itinéraire général de la France,* 1883, p. 252.
63. B.N., ms. fr. 6954 fol. 206-209. Le manuscrit nous a été signalé par May Vieillard-Troïekouroff.
64. *Ibid.,* fol. 326.
65. A. Lenoir, *Nouvelle explication des hiéroglyphes,* p. 125, pl. X. Le monument est décrit dans le *Musée des Monumens Français,* Paris, IX-1800, n° 5, p. 154.
66. A. Lenoir, *Musée des Monuments Français,* II, n° 525, pp. 38-41, pl. 62 et *Description historique et chronologique des monuments de sculpture,* p. 120 et *sq.*
67. A. Lenoir, *Le Zodiaque de Denderah,* p. 78. Le monument est actuellement à la B.N.
68. Pour la théorie arabe de l'architecture gothique, voir J. Baltrušaitis, *Aberrations,* Paris, 1983, III, *Le roman de l'architecture gothique,* p. 90 et *sq.* ; Réédition 1995, p. 151 et *sq.*
69. A. Lenoir, *Musée des Monumens Français,* III, Paris, an X-1802, p. 3.
70. Chateaubriand, *Itinéraire de Paris à Jérusalem,* éd. Julliard, Paris, 1984. Ce texte nous a été signalé par J.-F. Chevrier. Pour les théories arabes et sylvestres de cette architecture, voir *Le roman de l'architecture gothique,* dans nos *Aberrations,* Paris, 1983, p. 90 et *sq.* ; Réédition 1995, p. 151 et *sq.*

L'Égypte de l'Opéra et des Francs-Maçons

1. E. Lert, *Mozart auf dem Theater,* Leipzig, 1918, p. 404.
2. Nous citons d'après l'édition francaise, E. Schikaneder, *Die Zauberflöte, La flûte enchantée, grand opéra en quatre actes, musique de Mozart,* Paris, s.d.
3. E. Zellweker, *Das Urbild des Sarastro, Ignas von Born,* Vienne, 1953.
4. Le conte figure dans le volume III du recueil *Dschinnistan oder auserlesene Feen and Geistermärchen.* Wintherthur, 1789, publié par Wieland, Einsiedel et Liebeskind.
5. Abbé J. Terrasson, *Séthos, histoire et vie tirée des monuments et anecdotes de l'ancienne Égypte, traduite d'un manuscrit grec,* Paris, 1731.
6. *Histoire universelle de Diodore de Sicile,* Paris, 1737-1744.
7. Voir pour cette série théâtrale, E. Iversen, *The Myth of Egypt*

and its Hieroglyphs in European Tradition, Copenhague, 1961, p. 122.
8. Voir E. von Komorzynski, *Emmanuel Schikaneder,* Berlin, 1901 ; V. Junk, « Goethes Forsetzung der Mozartischen Zauberflöte », dans *Forschungen zur naueren Literaturgeschichte,* XII, 1890 ; M. Kufferath, *La Flûte enchantée de Mozart,* Paris, 1919 ; S. Morenz, « *Die Zauberflöte,* Eine Studie zum Lebenszusammenlang Europas mit Aegypten », dans *Münstersche Forschungen,* V, 1952 ; A. Rosenberg, *Die Zauberflöte, Geschichte und Deutung von Mozart Opera,* Munich, 1964 ; J. Chailley, *La Flûte enchantée, opéra maçonnique,* Paris, 1968.
9. E. Lert, *op. cit.*, p. 405, fig. 27-30.
10. H. Thicrsch, *Artemis Ephesia, eine archaeologische Untersuchung, Abhandlungen der Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen,* 3e série, n° 12, Berlin, 1935, p. 117, pl. LXV, 2-3. Pour les fabriques égyptiennes dans les jardins paysagers, voir J. Baltrušaitis, *Aberrations, op. cit.,* Paris, 1983, IV : *Jardins et pays d'illusion,* p. 101, fig. 75 ; Réédition 1995, p. 210, fig. 107.
11. V. Junk, *op. cit.,* III, *Inhalt und kunstlerisches Charakter des Goethischen Fragments,* p. 43 et *sq.* Le *Fragment* a été publié pour la première fois en 1802. Retouché en 1806, il figure dans le volume VII de *Goethes Werke* de 1807.
12. Novalis, *Les Disciples à Saïs,* voir trad. G. Roud, Paris, 1948, p. 9 et *sq.* pp. 205-206.
13. C. A. Thory, *Chronologie de l'histoire de la Franche-Maçonnerie française et étrangère,* II, Paris, 1815, p. 305.
14. E. Rebold, *Histoire générale de la Franc-Maçonnerie,* Paris, 1851, p. 147.
15. M. Haven, *Le Rituel de la maçonnerie égyptienne de Cagliostro,* Nice, s.d. Voir aussi H. Conrad, *Der Graf Cagliostro,* Stuttgart, 1921.
16. A. Lenoir, *La Franche-Maçonnerie, rendue à sa véritable origine ou l'Antiquité de la Franche-Maçonnerie,* Paris, 1814, p. 7.
17. L'auteur se réfère au baron D.V. Denon, *Voyage dans la Basse et la Haute Égypte, pendant les campagnes du Général Bonaparte,* Paris, an X-1802, p. 303 et pl. 129.
18. A. Lenoir, *La Franche-Maçonnerie,* p. 240 et *sq.*
19. J. Terrasson, *Séthos,* pp. 210-228.
20. A. Lenoir, *La Franche-Maçonnerie,* p. 242.
21. A. Lenoir, *ibid.,* p. 241.
22. *Ibid.*, p. 247.

23. Le rapprochement entre les textes de *Séthos* et de la *Zauberflöte* a été fait par V. Junk, *op. cit.*, p. 27. Le roman de Terrasson a été réédité en 1767, 1795, 1813…
24. *Architecture Civile de Jean-Jacques Lequeu, contenant nombre d'édifices de différents peuples disséminés sur la terre…*, B.N., Cabinet des Estampes, Ha 80, fig. 156.
25. G. Metken, « Jean-Jacques Lequeu ou l'architecture rêvée », *Gazette des Beaux-Arts,* avril 1965, p. 22, fig. 7 et A. Lenoir, *La Franche-Maçonnerie,* pp. 242, 243 et 247.
26. G. Smith, *The Use and Abuse of the Free Masonery,* Londres, 1783, cité d'après Paine-Bonneville, voir note suivante, p. 42-43.
27. *De l'origine de la Franc-Maçonnerie, ouvrage posthume de Thomas Paine,* trad. N. Bonneville, Paris 1812.
28. N. de Bonneville, *Les Jésuites chassés de la maçonnerie et leur poignard brisé par les Maçons,* Orient de Londres, 1788, p. 17 et *sq.*
29. *Les Poésies de Nicolas Bonneville,* Paris, l'an II de la République, p. 123 et *sq.*
30. A. de Coëtlogon et L.-M. Tisserand, *Les Armoiries de la ville de Paris,* II, Paris, 1875, p. 152.
31. Voir *ibid.*, II, p. 179 et *sq.* Appendice XXXVII.
32. *Les Monumens antiques du Musée Napoléon… avec une explication par Louis Petit-Radel, publié par F. et P. Piranesi,* IV, Paris, 1806, p. 191 et *sq.*
33. A. de Coëtlogon et L.-M. Tisserand, *op. cit.*, pl. p. 158 et II, p. 205, *Appendice* XLVIII. La question est résumée par G. Lafaye, *Les Divinités alexandrines chez les Parisii, Recueil des mémoires publiés par la Société des Antiquaires de France à l'occasion de son centenaire,* Paris, 1904, p. 2 de l'Extrait.
34. L. Pignoria, *Vetustissimae Tabulae aeneae sacris Aegyptiorum simulachis coelatae accurata explicatio...* Venise, 1605, *Characteres aegyptii,* Francfort-sur-le-Main, 1608 ; *Mensa Isiaca,* Amsterdam, 1670.
35. E. Scamuzzi, *La Mensa Isiaca del Regio Museo di Antiquità a Torino* (Publ. Egittologiche del R. Museo di Torino, V), Roma, 1939. L'auteur pense que le nom de *Claudius Tiberius autocrator Caesar,* relevé sur le monument, y a été rapporté à titre purement ornemental.
36. B. de Montfaucon, *L'Antiquité expliquée,* Paris, 1719, II, p. 335, pl. p. 340.

Les Isis de Gilles Corrozet

1. J.-N. Déal, *Dissertation sur les Parisii ou Parisiens et sur le culte d'Isis chez les Gaulois*, Paris, 1826.
2. J.-A. Dulaure, *Histoire civile, physique et morale de Paris*, I, Paris, 1821, p. 39.
3. J.-A. Dulaure, *Des cultes qui ont précédé et amené l'idolâtrie ou l'adoration*, Paris, 1805, p. IV.
4. G. Lafaye, *Les Divinités alexandrines chez les Parisii. Recueil des mémoires publiés par la Société des Antiquaires de France à l'occasion de son centenaire*, Paris, 1904, Extrait ; M. Barroux, *Les Origines légendaires de Paris, Fédération des Sociétés Savantes de Paris et de l'Ile-de-France*, IV, 1955, pp. 7-40 ; R. Barroux « Statue, et légende d'Isis à Saint-Germain-des-Prés », *Le Moyen Âge, Revue d'histoire et de philosophie*, LXV (4e sérié XIV), 1959, pp. 245-251. L'état de la question a été résumé par F.-G. de Pachtère, *Paris à l'époque gallo-romaine*, Paris, 1912, p. IV et *sq.* et par P.-M. Duval, *Paris antique des origines au IIIe siècle*, Paris, 1961, p. 293 et *sq.*
5. G. Corrozet, *La Fleur des Antiquitez, singularitez et excellences de la plus que noble et triomphante ville et cité de Paris...*, Paris, 1532.
6. G. Corrozet, *Les Antiquitez, histoires et singularitez de Paris*, Paris, 1550, fol. 3. Pour les rééditions de l'ouvrage, voir A. Bonnardot, *Études sur Gilles Corrozet*, Paris, 1848, et S.-P. Michel Bouchereaux, « Recherches sur Gilles Corrozet », *Bulletin du Bibliophile*, mars 1948-avril 1949 et 1954 (n° 6), 1955 (n° 1).
7. J. Lemaire de Belges, *Les Illustrations de Gaule et singularitez de Troye*, Paris, 1512, p. 19 et *sq.*, p. 39.
8. Bruxelles, B.R., ms. 9392 ; P.-G.-C. Campbell, *L'Épître d'Othéa, Étude sur les sources de Christine de Pisan*, Paris, 1924, p. 62.
9. Boulogne-sur-Mer, B.N., ms. 185 ; Fr. Morand, « Questions d'Histoire littéraire au sujet du *Doctrinal metricum* d'Alexandre de Villedieu, de ses glossateurs et particulièrement de Nicolas Francisci », *Revue des Sociétés Savantes des Départements*, 1863, II, p. 578 et R. Barroux, *op. cit.*, p. 29.
10. B.N., ms. lat. 12711 (anc. ms. S.G., lat. 436). La notice a été reproduite *in extenso* par J. Quicherat, (*Critiques des deux plus anciennes chartes de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, Bibliothèque de l'École des Chartes*, XXVI, 6e série, I, 1865, p. 536) qui a apporté quelques retouches à la lecture de

Quicherat. Pour le manuscrit voir S. Luce, *La Continuation d'Aimoin et le ms. latin 12711, Notice et Documents, Société de l'Histoire de France,* 1884, p. 61 et *sq.* et J.E. Lemarignier, *La continuation d'Aimoin et le manuscrit latin 12711 de la B.N., Bibliothèque de l'École des Chartes,* CXIII, 1955, p. 25 et *sq.*

11. Saint Augustin, *De civitate Dei,* Lib. XVIII, cap. III, Migne, *P.L.,* 41, col. 563 ; Isidore de Séville, *Etymologiarum lib. VIII* cap. XI, Migne, *P.L.,* 82, col. 323.

12. Petrus Comestor, *Historia Scholastica, Gen.* cap. LXX, Migne, *P.L.,* 198, col. 112.

13. B.N., ms. fr. 28125, fol. 42^{v}, cf. P. Meyer, « Les premières compilations de l'Histoire Ancienne, Romania », XIV, 1885, pp. 36-81.

14. Vincent de Beauvais, *Speculum historiale,* Lib. II, cap. CVI. Voir *Le premier volume de Vincent, Miroir hystorial,* Paris, 1531, fol. XL.

15. Roger Bacon, *Opus Majus and Clementem Quartum,* Londres, 1733, Lib. I, cap. VIII, p. 30.

16. C. de Boer, *Ovide moralisé, poème du commencement du XIV^{e} siècle,* I (Livres I-III), Amsterdam, 1915, p. 142.

17. Descriptio cujusdam de ydolo Yside, sita in Leucoticio ex opposito Montis Martis, qui nunc nominatur Mons Martirum. Fertur, secundum aliquos poetas et fabulas antiquas, Jupiter concubuisse cum Yside... Ista dicta fuit Yo, filia Ynachy, regis Argivorum, sive Grecorum. Sed in Egypto navigans, litteris didicit et docuit, et Ysis vocata est, et pro magna dea colebatur and Egyptiis et stultis et plebibus. Et legitur in quodam codice antiquo et bene venerato quod ab antiquiribus temporibus delata fuit in partibus Galicis... Ista quondam Ysis adorata fuit et verata a populo Leutecie urbis, que nunc Parisius dicitur, in loco Leucoticio, ex opposito Montis Martis, et adhuc apparet, et ibi adorata et venerata a pluribus principibus Francorum paganorum, ut puta Francione, Faramundo, Moroveo, Childerico usque ad tempora Clodovei, primi christiani ; in quo constructum fuit templum in honore sancti Stephani, sancte Crucis nec non sancti Vincencii. Quam Childebertus, filius Clodovei regis Francorum, fundavit.

18. Pour la doctrine d'Evhémer, philosophe grec du IV^{e} siècle avant J.-C. et pour sa transmission au Moyen Âge, voir P. Alphandéry, « L'Evhémérisme et le début de l'histoire des religions au Moyen Âge », *Revue de l'histoire des religions,* CIX, 1934, p. 1-27.

19. Selon l'abbé J. Lebeuf (*Histoire de la ville et de tout le diocèse*

de Paris, II, Paris, 1754, p. 432), cette figure serait la statue de saint Germain du trumeau du portail occidental que l'on aurait déplacée à l'intérieur de l'église pour dégager l'entrée. L'hypothèse reprise par J. Adhémar (*Influences antiques dans l'art du Moyen Âge,* Londres, 1937, p. VIII, note 2) est réfutée par M. Vieillard-Troïekouroff, « Saint-Germain-des-Prés », dans *Les Anciennes Églises suburbaines de Paris, Mémoires publiés par la Fédération des Sociétés historiques et archéologiques de Paris et de l'Ile-de-France,* XI, 1960, p. 90, n. 4.

20. Jacques Le Grant (Jacobus Magnus), *Sophologium,* Paris, 1475, cap. XV, s.p. et 1516, fol. IX.

21. Tunc vero temporis erat quoddam castrum dictum Iseos, sic dictum a nomine cujusdam deae dictae Isis quae ibi colebatur. quod custrum Meldunum nunc vocatur, et inde Parisius nomen accepit : qua dicitur Parisius quasi par Iseos. Nam in hoc par erat quia supra Secanam quem ad modum Meldunum sita est.

22. G. Benedicti, *Solennis ac perutilis repetitio in capite Raynutius, extra, de Testamento,* Lyon, 1522, fol. CXLI, article *Parisius.*

23. Aulu-Gelle, *Noctium Atticarum Libri undeviginti.* Paris, 1530, Lib. XIV, cap. III, fol. XCVIIIV, cité par *M. Waquet, Abbon de Saint-Germain-des-Prés, Bulletin philosophique et historique du Comité des Travaux Historiques,* 1951, p. 77.

24. Ovide, *Les Métamorphoses,* éd. Budé, 1928, I, ss6-7s6.

25. Nous nous servons ici des éditions françaises de Boccace : *De la Généalogie des Dieux,* Paris, 1498, et *De la Louange et vertu des nobles et cleres dames,* Paris, 1493, et *Des Dames de Renom,* Lyon, 1551. Pour la légende d'Isis, voir *La Généalogie,* Livre II, chap. IV ; Livre IV, chap. XLVI ; Livre VII, chap. XXII ; *Des Dames de Renom,* chap. X.

26. Voir pour l'interprétation astronomique de la légende d'Io, Macrobe, *Saturnaliorum Liber I,* cap XIX ; Argus figure du ciel qui est parsemé d'étoiles lesquelles paraissent en quelque sorte être ses yeux… Par sa position supérieure, il semble considérer la terre que les Égyptiens désignent dans leurs caractères hiéroglyphiques sous la forme d'une vache.

27. Pour les hypothèses au sujet de Theodontius, voir J. Seznec, *La Survivance des dieux antiques,* Londres, 1939, p. 188. Réédition, Paris, 1993, p. 260.

28. Voir Eusèbe Pamphile, *Chronicon,* Paris, 1512, fol. 19, 29 et 33.

29. Migne, *P.L.,* 41, col. 563.

30. *Fabii Planciadis Fulgentii Opera,* éd. R. Helm, Leipzig, Teubner, 1898, pp. 31 et 184. L'enlèvement d'Europe, par Jupiter, sur un bateau décoré d'une image de taureau, figure aussi chez Isidore de Séville, voir Migne, *P.L.,* 82, col. 318.
31. B.N., ms. fr. 12420, c. 1402, fol. XVI et ms. fr. 598, c. 1403, fol. XVI. J. Porcher, *Les Manuscrits à peintures en France du XIII^e^ au XVI^e^ siècle,* Paris, 1955, n^os^ 157 et 158 du catalogue.
32. British Museum, Royal 16 G. V., début du XV^e^ siècle et Royal 20 C. V., milieu du XV^e^ siècle, voir F. Saxl et H. Meier, *Catalogue of Astrological and Mythological Manuscripts, III, Manuscripts in English Libraries,* éd. H. Bober, Londres, 1953, pp. 204 et 222.
33. À comparer avec les sceaux de Paris de 1406 el 1415, voir L.M. Tisserand, *Les Armoiries de la ville de Paris,* Paris, 1874, chap. III, *Formation du sceau ou des armoiries de Paris,* p. 61.
34. B.N., ms. fr. 593, fol. XVIV et *Liber Johannis Boccacii de mulieribus claris,* Louvain, 1487, s.p.
35. Éd. de Paris, 1498, fol. LXXII.
36. *La Mer des hystoires,* Paris, 1488, fol. XLVII, chap. XXX, *De la Deesse Ysis.*
37. Dans sa *Cité des Dames* (B.N., ms. fr. 24293, fol. 51), Christine de Pisan identifie parfaitement Io avec Isis, en s'inspirant largement du *De claris mulieribus* de Boccace.
38. Voir Varron, *De lingua latina ad Ciceronem,* V, 57, éd. Nisard, Paris 1850, p. 486, Plutarque, *Isis et Osiris,* trad. M. Meunier, Paris, 1924, p. 111 ; *Commentarii in Virgilium Serviani,* Göttingen, 1826, I, p. 503. Le texte de Servius, *Isis autem lingua Aegyptiorum est terra,* est repris par Isidore de Séville (Migne, *P.L.,* 82, col. 323) : *Isis lingua Aegyptiorum terra appellatur,* et à sa suite par Pierre Comestor et Vincent de Beauvais.
39. Nous citons d'après Christine de Pisan, *Les cent hystoires de Troye et Lepistre de Othea, deesse de la Prudence envoyee a lesprit chevalereux Hectore,* Paris, 1522.
40. Bruxelles. B.R.. ms. 9392, 1460, J. van den Gheyn, *Christine de Pisan, Épître d'Othéa, reproduction de cent miniatures du manuscrit de Jean Miélot,* Bruxelles, 1913, pl. 25.
41. B.N., ms. fr. 606, fol. 13^v^, début du XV^e^ siècle ; British Museum, Harley 4431, fol. 107^v^, 1410-1415.
42. W. Wells, « A simile in Christine de Pisan for Christ's Conception », *Journal of the Warburg Institute,* II, 1938, pp. 68-69.

43. Voir note 38 du même chapitre.
44. P.-G.-C. Campbell, *op. cit.,* p. 62.
45. Voir J. Cusin, « État de Paris au XVI[e] siècle, extrait de l'ouvrage de Theodor Zwinger intitulé *Methodus apodemica,* Bâle, 1577 », dans *Mémoires de la Société de l'Histoire de Paris et de l'Ile-de-France,* I, 1875, p. 74.
46. F. de Belleforest, *La Cosmographie universelle,* Paris, 1585, pp. 178, 211 et 332. On sait que l'ouvrage est une traduction élargie de la *Cosmographie* de Sébastien Munster. Le texte concernant Paris a été reproduit dans les *Anciennes descritptions de Paris,* VII, Paris, 1882, voir pp. 186-187.
47. P. Bonfons, *Les Fastes, antiquitez et choses plus remarquables de Paris, premièrement faits par Gilles Corrozet,* Paris, 1605.
48. P. Bonfons et J. Du Breul, *Les Antiquitez et choses plus remarquables de Paris, recueillies par M. Pierre Bonfons, augmentées par frère Jacques Du Breul, religieux octogénaire de l'Abbaye de sainct Germain des Prez lez Paris,* Paris, 1608.
49. Le P. J. Du Breul, *Le Théâtre des Antiquitez de Paris,* Paris, 1612.
50. *Ibid.,* pp. 338-339.
51. Voir aussi l'édition de 1608, fol. 45[v]-46[v].
52. G. Corrozet, *op. cit.,* fol. 17.
53. J. Du Breul, *op. cit.,* 1612, p. 260.
54. La tradition de Montmartre-Mont Mercure remonte à Frédégaire (VIII[e] siècle), Migne, *P.L.,* 71, col. 641, et à Hilduin (835-840), Migne, *P.L.,* 106, col. 50.
55. A. Favyn, *Histoire de Navarre,* Paris, 1612, p. 135.
56. Bibliothèque de l'Arsenal, Estampes ; J. Vanuxem, « Les Sculptures de l'église des Carmélites de la rue Saint-Jacques », *Bulletin de la Société de l'Histoire de l'Art français,* 1939, pp. 59-60, pl. 64. La reproduction de la gravure de Notre-Dame-des-Champs nous a été communiquée par J. Vanuxem.
57. Le P. J. Du Breul, *Aimoini, monachi... D. Germani a Pratis libri quinque de Gestis Francorum...* Paris, 1602. L'édition a été faite sur le manuscrit lat. 12711 de la B.N. (lat. 436 de l'ancien fonds de Saint-Germain-des-Prés). Le recueil de A. Duchesne (*Historiae Francorum Scriptores,* III, Paris, 1641) reproduit le même texte, en l'attribuant toutefois à Aimoin de Fleury, texte repris dans Migne, *P.L.,* 139, col. 627-798.
58. B.N., ms. lat. 12838, *Inclyti, coenobii D. Germani a Pratis Chronica Auctore fratre Jacobo du Breul, ejusdem loci monacho,* fol. 15[v], 16, 166[v].

59. Clément d'Alexandrie, *Stromatum, Lib. I,* dans *Opera quae exstant,* s. l., 1592, pp. 132-30, 139-22, 26.
60. *Chronicum abbatis urspergentis,* Strasbourg, 1538, p. III.
61. Migne, *P.L.,* 41, col. 1154.
62. B.N., ms. fr. 20125, fol. 42.
63. H. Schedel. *Liber Chronicarum,* Nuremberg, 1493, *Tertia aetas mundi,* fol. XXII.
64. Pour les statues de l'époque gallo-romaine, voir A. Blanchet, *Étude sur la décoration des édifices de la Gaule romaine,* Paris, 1913, pp. 14-15. Pour l'industrie mérovingienne avec un centre important à Saint-Germain-des-Prés, voir D. Fossard, « Les Sarcophages mérovingiens de Paris », dans *Paris et Ile-de-France, Mémoires publiés par la Fédération des Sociétés historiques et archéologiques de Paris et de l'Ile-de-France,* XI, Paris, 1961, p. 240 et *sq.* Pour les statues en plâtre, voir J. Hubert, *L'Art pré-roman,* Paris, 1938, p. 140 et n. 3.
65. L.G. Gyraldi, *De Diisgentium varia et multiplex historia,* Bâle, 1548. Du Breul se réfère au chap. XII, p. 527 et *sq.*
66. Caesar Baronius, *Annales ecclesiastici,* IV, Rome, 1600, pp. 18-19.
67. E. Cholet, *Remarques singulières de la ville, cité et université de Paris,* Paris, 1614, s.p., éd. dans *Anciennes Descriptions de Paris,* VI, Paris, 1881, p. 110.
68. N. de Lamare, *Traité de la police,* 1, Paris, 1705, p. 68 et *sq.*, fig. 67 et 71... Les plans sont signés M.L.C.D.L.M.
69. Cl. Saugrain, *Les Curiositez de Paris, de Versailles...,* Paris, 1716, p. 280.
70. J. Bouillart, *Histoire de l'abbaye royale de Saint Germain des Prez,* Paris, 1724, pp. 4 et 179. L'auteur est le seul à noter que la statue était en plâtre. G. Lafaye *(op. cit.,* p. 7), ne connaissant pas le manuscrit de Du Breul, se demande d'après quelle source est donné ce renseignement.
71. La Croix (Emery Crucé), *Publii Papinii Statii Sylvae variorum expositionibus illustratae,* Paris, 1618, pp. 337-338.
72. Thomas Corneille, *Dictionnaire universel, géographique et historique,* III, Paris, 1708, p. 30, article *Paris.*
73. Cl. Malingre, *Les Antiquitez de la ville de Paris par Jacques du Breul, revu et augmenté,* Paris, 1640, p. 152.
74. J. Doublet, *Histoire de l'abbaye de S. Denys en France,* Paris, 1625, p. 87.

75. Ch. Patin, *Imperatorum romanorum numismata,* Strasbourg, 1681, p. 483.
76. A. Favyn, *op. cit.,* p. 133.
77. S. Roulliard, *Histoire de Melun,* Paris, 1628, pp. 40-41.
78. S. Dupleix, *Mémoires des Gaules,* Paris, 1619, p. 121.
79. G. Morin, *Histoire générale des pays du Gastinois,* Paris, 1630, p. 497.
80. B.N., ms. lat. 13833, *Aimoini monachi... D. Germani a Pratis Libri quinque de gestis Francorum... Ejusdem... Abbonis libri duo de obsessa a Nortmanis Lutecia... Omnia autem studio et opera fratris Jacobi Du Breul,* Paris, 1602, p. 404 et *sq.* La dernière édition a été faite par H. Waquet, dans *Les Classiques de l'Histoire de France au Moyen Age,* 20, Paris, 1942, p. 12 et *sq.*
81. Éd. Du Breul, 1602, p. 404.
82. Voir N.R. Taranne, *Le Siège de Paris par les Normands en 885 et 886, poème d'Abbon,* Paris, 1834, note historique pp. 278-279.
83. J.-N. Déal, *op. cit.,* p. 76. G. Lafaye *(op. cit.,* p. 8) pense comme Déal qu'il s'agit non pas des Grecs mais des Normands, mais Iseos serait Issy. H. Waquet (« Abbon de Saint-Germain-des-Prés », *Bulletin philologique du Comité des Travaux historiques et scientifiques,* 1951, p. 75 et *sq.*) signale en Argolide une ville appelée *Hysie* (Hysiai), et pense que, chez Abbon, Isia est de tradition grecque, ce qui n'empêche pas de l'identifier plus tard avec Melun et la ville d'Ys, en Bretagne.
84. Quod Nothum species metaplasmi modo nomen,
O collega, tibi, Lutecia, pingit honeste
Nomine, Parisiusque novo taxaris ab orbe,
Isiae quasi *par :* merito pollet tibi consors.
(Nous donnons la traduction de Déal.)
85. A. Duchesne, *Les Antiquitez et recherches des villes, chasteaux et places plus remarquables de toute la France,* Paris, 1609, p. 47.
86. S. Roulliard. *op. cit.,* p. 29 et *sq.*
87. Cf. Eusèbe, *Chronicon,* fol. 29, 30, 33 et *La Préparation évangélique,* IX et X.
88. L. Surius, *De Probatis Sanctorum historiis... IV, Complectens santos mensium julii et augusti,* Cologne, 1579. La vie de saint Liboire paraît ensuite avec des commentaires dans un volume séparé de J. Bollandus, *Vita S. Liborii episcopi,* Anvers, 1648, d'où elle est reproduite dans *AA. SS.,* V, Anvers, 1727, p. 422. Les renseignements sur son auteur et

sur sa date sont donnés dans l'*Histoire littéraire de la France,* V, 1740, p. 665 et *sq.*
89. Appropinquantes vero Parisiensi civitati, quam fluentis Sequanae cinctam, Julius Caesar condidisse et ob similitudinem insulae maris, Isius nominatae, Parisius fertur appellasse.
90. A. Ortelius, *Thesaurus geographicus,* Anvers, 1596, art. *Isidis insula.*
91. F. de Belleforest, *op. cit.,* p. 332 : la ville a pris le nom de Melun après avoir porté pendant mille et un ans celui d'Isis.
92. J. Gassies, « Autel gaulois à Sérapis », *Revue des Études anciennes,* IV, 1902, pp. 47-52.
93. Cf. Tacite, *De moribus Germanorum libellus,* IX.
94. Nicéphore Calliste, *Histoire ecclésiastique,* Paris, 1586, p. 555.
95. S. Roulliard, *op. cit.,* p. 38.
96. Copié sur *Les Œuvres morales et mêlées de Plutarque,* Genève, 1604, p. 325.
97. Cf. C. Suétone Tranquille, *De la vie des douze Césars,* Paris, 1610, p. 461.
98. Cf. *L'Histoire Auguste de six auteurs anciens,* Paris, 1667, p. 273.

Les Isis et un Apis français

1. J. Tristan, sieur de Saint-Amant, *Commentaires contenant l'Histoire générale des empereurs de l'empire romain,* III, Paris, 1644, p. 733 et *sq.*
2. *Tertulliani opera,* Paris, 1634, p. 71.
3. Ch. Patin, *Imperatorum romanorum numismata,* Strasbourg, 1681, p. 483.
4. J. Spon, *Recherches curieuses d'Antiquité,* Lyon, 1683, p. 299 et *sq.*
5. La figure est reproduite dans la dernière édition de V. Cartari, *Imagini degli Dei degli Antichi,* Padoue, 1615, p. 109.
6. B. de Montfaucon, *L'Antiquité expliquée,* I, Paris, 1719, pl. XCIII.
7. Cl. du Molinet, *Le Cabinet de la Bibliothèque de Sainte-Geneviève,* Paris, 1692, pp. 9-13.
8. H. Sauval, *Histoire et recherches des antiquités de la ville de Paris,* I, Paris, 1724, pp. 56-58.
9. E. Babelon et J.-A. Blanchet, *Catalogue des bronzes antiques de la Bibliothèque nationale,* Paris, 1895, n° 614, p. 259.

10. P.-M. Duval, *Paris antique des origines au IIIe siècle,* Paris, 1961, *Appendice* III, p. 295. et fig. 149.
11. La tête est considérée comme celle de Cybèle, sans allusion à Isis, par G. Brice, *Description nouvelle de la ville de Paris,* I, Paris, 1698, p. 4 ; B. de Montfaucon, *op. cit.,* p. 6 ; M. le comte de Caylus, *Recueil d'antiquités,* II, Paris, 1752, p. 378, pl. CXIII. Elle est présentée comme celle de la *Tutela* de Lutèce par Girardon dans les *Mémoires de Trévoux* du mois d'août 1703.
12. Ph. B. Moreau de Mautour, « Remarques sur quelques singularités de la ville de Paris », dans *Histoire de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres,* III, 1723, pp. 296-302.
13. Ph. B. Moreau de Mautour, « Dissertation sur Isis et sur Cybèle, au sujet du nom de la ville de Paris », dans M. Félibien, *Histoire de la ville de Paris,* III, Paris, 1725, pp. 1-12.
14. J. Vanuxem, « Les divertissements de la cour au XVIIe siècle ». *Cahiers de l'Association des Études françaises,* n° 9, juin 1957, p. 54 et *sq.*
15. R.A. Weigert, *Jean I Berain, l'œuvre gravé,* Paris, 1937, n° 220.
16. J. Vanuxem, « Racine, les machines et les fêtes », *Revue d'Histoire littéraire de la France,* 1954, p. 113 et *sq.*
17. Mesnard, *Œuvres de Racine,* VII, pp. 307-309.
18. C.-F. Menestrier, *Histoire ecclésiastique de la ville de Lyon,* Lyon, 1666, p. 237.
19. Leroy, « Dissertation sur l'origine de l'Hôtel de Ville », dans M. Félibien, *op. cit.,* I, p. XL.
20. Dom J. Martin, *La Religion des Gaulois,* II, Paris, 1727, pp. 131-146.
21. E. Schede, *De Diis germanis,* Amsterdam, 1648, p. 155.
22. J. Grasser, *De Antiquitatibus nemausensibus dissertatio,* Lyon, 1617, p. 43.
23. J. Mabillon, *Veterum analectorum tomus IV complectens itergermanicum,* Paris, 1685, p. 91.
24. J.-N. Déal, *Dissertation sur les Parisii...,* Paris, 1826, p. 70. L'auteur se réfère à la *Statistique du département de l'Aisne,* Laon, 1824, pp. 143 et 185.
25. H. Bouche, *La Chorographie ou description de Provence,* I, Aix-en-Provence, 1644, p. 61.
26. F. de Mezeray, *Histoire de France avant Clovis, l'origine des François et leur establissement dans les Gaules,* Amsterdam, 1692, p. 162.

27. B.N. ms fr. 9534, J. Guibert, *Les dessins du Cabinet Peiresc au Cabinet des Estampes de la Bibliothèque nationale,* Paris, 1910, pp. 90-93.
28. L. Pignoria, *Magnae Deum matris ideae et Attidis initia, ex vetustis monumentis nuper Tornaci erutis,* Paris, 1623.
29. Apulée, *L'Âne d'or ou les métamorphoses,* Livre XI.
30. J. Ph. Tomasini, *Manus Aeneae,* Amsterdam, 1669.
31. Cl. du Molinet, *op. cit.,* p. 16. L'objet est aussi reproduit par B. de Montfaucon, *L'Antiquité expliquée,* I, Paris, 1719, pl. CXXXVII, 4.
32. A. Favyn, *Histoire de Navarre,* Paris, 1612, p. 1024, *Main de Justice portée devant le grand prestre des Égyptiens.*
33. E. Babelon et A. Blanchet, *op. cit.,* p. 460, n° 1064. Une main panthée authentique est conservée au cabinet des Médailles sous le même n° 1064. Elle a été trouvée à Naples et donnée au roi par Caylus (*Recueil d'antiquités,* V, Paris, 1756, p. 176, pl. LXIII) qui note à son propos qu'il en existe dans les Cabinets d'Europe une douzaine de semblables dont « la plus grande partie se ressent d'une impression égyptienne ». Des mains votives romaines ont été trouvées en Rhénanie, voir J. Becker, *Drei römische Votivhände aus den Rheinländern,* Francfort-sur-le-Main, 1862, qui signale, p. 12, la main de Peiresc. A. Kircher reproduit l'une de ces mains dans *Œdipus aegyptiacus,* II, I, Rome, 1652, p. 450 et *ibid.,* III, Rome, 1654, p. 528.
34. M. Rheims, *La Main,* Paris, 1961.
35. Voir Abbé Cochet, *Le Tombeau de Childéric,* Paris, 1859 ; E. Babelon, « Le Tombeau de Childéric », *Mémoires de la Société nationale des Antiquaires de France,* LXXVI, 1924 ; *Trésors d'art mérovingien,* Tournai, 1953.
36. J.J. Chiflet, *Anastasis Childerici,* Anvers, 1655.
37. A. Kircher, *Obeliscus pamphilius,* Rome, 1650, p. 262 et *sq.*
38. J.J. Chiflet, *op. cit.,* pp. 140-181.
39. Nous citons ce passage d'après une traduction contemporaine, Grégoire de Tours, *Histoire des François,* I, Paris, 1668, p. 89.
40. J. Turmair-Aventin, *Chronica,* Francfort-sur-le-Main, 1566, fol. XXXV.
41. *Petrus Comestor, Historia scholastica. Liber Exodi* cap. IV, voir Migne, *P.L.*, 198, col. 1143.
42. A. Kircher, *op. cit.,* p. 263.

43. P.-D. Huet, *Demonstratio evangelica,* Paris, 1690, p. 101.
44. Voir encore B. de Montfaucon, *Les monumens de la monarchie françoise,* I, Paris, 1729, p. 10 et *sq.* Le trésor de Childéric a été volé en 1831. Des objets qui nous intéressent, il ne reste actuellement au Cabinet des Médailles de la Bibliothèque nationale que deux abeilles.
45. H. Cannegieter, *De Iside ad Turnacum inventa,* Maastricht, 1764.
46. J. Martin, *op. cit.,* p. 145.
47. Saint Augustin, *Epistolarum classis* II, *Epistola XLVII,* voir Migne, *P.L.,* 33, col. 185.
48. L'église de Saint-Étienne, détruite en 1796, faisait partie du groupe des trois églises constituant l'église épiscopale de Lyon. Elle était cathédrale jusqu'au XIII[e] siècle.
49. Jacques d'Amoncourt est signalé comme précenteur de l'église-cathédrale de Lyon, en 1506, par J. de la Maure, *Histoire ecclésiastique du diocèse de Lyon,* Lyon, 1671, p. 202.
50. C.-F. Menestrier, *Les Divers Caractères des ouvrages historiques avec le plan d'une nouvelle histoire de Lyon,* Paris, 1694, pp. 533-535.
51. G. Paradin, *Mémoires de l'histoire de Lyon,* Lyon, 1573.
52. Voir la publication d'après le manuscrit conservé à la Bibliothèque de Montpellier, le président Cl. Bellièvre, *Lugdunum Priscum,* Lyon, 1846, pp. 93-94.
53. V. Cartari, *Le imagini degli Dei degli antichi,* Venise, 1571, p. 118. Nous citons d'après la traduction française, *Les Images des dieux des anciens,* Tournon, 1606-1607, p. 158.
54. Macrobe, *Saturnales,* I, 20.
55. N.J.R. de Solier, *Les antiquitez de la ville de Marseille,* Cologny, 1615, p.23.
56. J.-B. Guesnay, *Massilia gentilis et christiana,* Lyon, 1657, p. 35 et *sq.*
57. H. Bouche, *op cit.,* p. 60.
58. Marseille, châleau Borely, E. Espérandieu, *Recueil général des bas-reliefs de la Gaule romaine,* T.I., Paris, 1904, n° 84 ; H. Thiersch, *Artemis Ephesia, eine archaeologische Untersuchung, Abhandlungen der Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen,* Dritte Folge, n° 12, Berlin, 1935, p. 12, pl. XVI.
59. Musée du Vieux Toulon, H. Rolland, « Sculptures antiques conservées au musée du Vieux Toulon », *Bulletin de la Société nationale des Antiquaires de France,* 1938, p. 198 ; E. Espérandieu,

op cit., XII, *Supplément*, par R. Lanlier, Paris, 1947, n° 7827.
60. Espérandieu, *op cit.*, IV, 1910, n° 2940 ; voir Gassies, « Autel gaulois à Sérapis » *Revue des Études anciennes*, IV, 1902, p. 47.
61. C.-F. Menestrier, *Symbolica Dianae ephesiae statua*, Rome, 1657, p. 8.
62. B. de Montfaucon, *op. cit.*, p. 156.
63. A. Kircher, *Œdipus aegyptiacus*, I, Rome, 1652, p. 190.
64. L. Moscardo, *Note overo memorie del Museo di Ludovico Moscardo nobile Veronese*, Padoue, 1656, p. 17.
65. R. de Hooghe, *Hieroglyphica*. Amsterdam, 1735, p. 1.
66. G. Marcel, *Histoire de l'origine et des progrez de la monarchie françoise*, I, Paris, 1686, p. 40 et *sq.*
67. Voir J. Spon, *op. cit.*, p. 300.
68. V. Cartari, *op. cit.*, éd. 1615, fig. p. 109.
69. E. Vico, *Le imagine delle Donne Auguste*, Venise, 1557, fig. p. 98.
70. La figure de Vico qui lient dans ses mains écartées deux cordons procède d'une médaille. Reproduite dans Cartari, à côté du texte où il est question de la statue trouvée sous Léon X, elle a été prise pour cette dernière.
71. *Saturnales*, I, 20.
72. Grégoire de Tours, *Liber miraculorum aliaque opera minora*, III, dans *Vita S. Simplici*, cap. LXVIII. *De Simulacro Berecynthiae*. Bérecynthie, déesse des Druides, a été identifiée avec Cybèle ou la Mère des Dieux, voir B. De Chasseneux, *Catalogus Gloriae Mundi*, Lyon, 1546, p. 294^{v}.
73. G. Marcel, *op. cit.*, p. 37.
74. G. J. Vossius, *De theologia gentili*, Amsterdam, 1641, p. 279.
75. E. Schede, *op. cit.*, p. 236.
76. B. de Chasseneux, *op. cit.*, pars II, *Consideratio* 17, fol. 252^{v}.
77. S. Roulliard, *Parthénie ou Histoire de la très auguste Église de Chartres*, Paris, 1609, p. 12 et *sq.*, 83, 95.
78. Ms. 1027 de la Bibliothèque de Chartres, éd. De Lepinois et L. Merlet, *Cartulaire de Notre-Dame de Chartres*, I, Chartres, 1861. Voir M. Jusselin, *Les Traditions de l'église de Chartres, Mémoires de la Société archéologique d'Eure-et-Loir*, XIV, 1914, pp. 5-20.
79. L'histoire de la figure de la croix trouvée parmi les hiéroglyphes du temple de Sérapis a été contée par Rufin (331-420), Sozomène (384-425), Socrate le Scolastique (379-440), Cassiodore (480-575). Elle a été reprise par Suidas (X^{e} ou XI^{e} siècle), Nicéphore

Calliste (XIV[e] siècle), Marcile Ficin. Voir *Ecclesiasticae historiae autores,* Bâle, 1568, pp. 197, 374, 678 ; A. Cassiodore, *Histoire ecclésiastique,* Paris, 1568, p. 197 ; N. Calliste, *Histoire ecclésiastique,* Paris, 1586, p. 555. Voir aussi J. Lipsde, *De cruce libri tres,* Anvers 1594 et J. Bosio, *La trionfante e gloriosa croce,* Rome, 1610.

80. Saint Épiphane, *De Prophetarum vita,* Bâle, 1529, p. 15. Pour les rapports iconographiques entre le groupe Isis-Horus et la Vierge avec l'Enfant dans l'art chrétien, voir H.M. Muiller, « Isis mit dem Horuskinde, eine Beitrag zur Ikonographie der stillenden Gottesmutter im hellenischen und römischen Aegypten », *Munchener Jahrbuch der bildenden Kunst,* XIV, 1963, pp. 7-38 ; « The Importance of Isis for the Fathers » dans *Studia patritica VIII, Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur,* XCIII, Berlin, 1966, pp. 143-144.

81. Pelbartus de Themeswar, *Stellarium Coronae gloriosissimae virginis,* Lyon, 1495, et Venise, 1586, p. 140.

82. P. Canisius. *De Maria. Virgine incomparabili...,* Ingolstadt, 1577, p. 153.

83. P. Lescalopier, *Humanitas Theologica,* Paris, 1660, cap. X, *Carnutum Dea Virgo Paritura,* pp. 720-722, reproduit intégralement dans J.G. Frick, *Commentatio de Druidis,* Ulm, 1744, pp. 98-100.

84. R. Merlet, « La cathédrale de Chartres et ses origines », *Revue archéologique,* II, 1902, p. 9. Pour l'histoire de Notre-Dame-de-sous-Terre, voir Y. Delaporte, *Les Trois Notre-Dame de la cathédrale de Chartres,* (Chartres, 2[e] éd.. 1965.

85. B. de Montfaucon, *Supplément au livre de l'Antiquité expliquée,* II, Paris, 1724, p. 222 et *sq.*, pl. LIX.

86. J. Martin, *op. cit.,* I, pp. 219-228.

87. Eusèbe, *Préparation évangélique,* I, chap. IX.

88. B. de Montfaucon, *Supplément,* pl. XLIII.

89. Abbé A. Banier, *La mythologie et les fables expliquées par l'histoire,* V, Paris, 1739, Livre VI, *Des Dieux gaulois,* p. 370 et *sq.*

90. Comte de Caylus, *op. cit.,* II, 1756, pp. 378-380.

91. J. A. Piganiol de la Force, *Description de Paris,* I, Paris, 1752, p. 3.

92. J. Lebeuf, *Histoire de la ville et de tout le diocèse de Paris,* II, Paris, 1754, p. 432 ; VI, 1755, pp. 38-39 ; VII, 1757, p. 1.

93. Voir J. Vanuxem, *L'Abbé Lebeuf et l'étude méthodique des monuments du Moyen Âge, Publication de la Société des fouilles*

archéologiques et des monuments historiques de l'Yonne, Auxerre, 1963, p. 17 et *sq.*
94. *Ibid.* Voir aussi du même auteur, « The Theories of Mabillon and Montfaucon on French Sculpture of the twelfth Century », *Journal of the Warburg and Courtauld Institutes,* XX, 1957, p. 54.
95. S. Pelloutier, *Histoire des Celtes et particulièrement des Gaulois et des Germains,* V, Paris, 1771, p. 14.
96. Voir le premier chapitre.

L'Isis germanique

1. C. Tacite, *De moribus Germanorum libellus,* cap. IX, voir *Opera* avec trad. L. Burnouf, VI, Paris, 1831, p. 16.
2. *Bibliothèque historique de Diodore de Sicile,* voir trad. A. F. Miot, Paris, 1834, Livre I, chap. XXVII, p. 50.
3. *Ottonis Phrisingensis episcopi... Rerum ab origine mundi,* Strasbourg, 1515, cap. XI et XV, fol. V et V^{v}. La chronique se termine en l'an 1146.
4. Saint Augustin, *De civitate Dei,* Lib. XVIII, voir Migne, *P.L.*, 41, col. 563.
5. Rufin d'Aquilée, *Histoire ecclésiastique,* Lib. XI, chap. XVII, voir éd. Paris, s.d., fol. CCLXIII.
6. Isidore de Séville, *Etymologiarum lib. VIII,* cap. XI, Migne, *P.L.*, 82, col. 323.
7. Petrus Comestor, *Historia scholastica, Gen.*, cap. LXX, Migne, *P.L.*, 198, col. 1112.
8. « Chronicon abbatiae Sancti Trudoni lib. 12 », dans Dom Luc d'Achery, *Spicilegium,* VII, Paris, 1666, pp. 501-505, II, pp. 704-705 de la nouvelle édition, Paris. 1723 ; *Chroniques de l'abbaye de Saint-Trond,* éd. C. de Rorman, I. Liège, 1877, pp. 222-223.
9. Voir Apulée. *Les Métamorphoses ou l'âne d'or d'Apulée,* Paris, 1707, Livre XI, p. 322.
10. Le rapprochement a été fait par J.A. Delaure, *Des Cultes qui ont amené l'idolâtrie ou l'adoration,* Paris, 1805, p. 405. Il a été repris par J. Grimm, *Deutsche Mythologie,* Berlin, 1877, art. *Isis.* M.L. Gerschel nous signale aussi R. Munch, *Die Germania des Tacitus,* Heidelberg, 1937, p. 126 et J. de Vries, *Altgermanische Religionsgeschichte,* Berlin, 1956, I, p. 472.

11. J. Gronovius, *Thesaurus Graecarum Antiquitatum,* III, Leyde, 1698, n° 5555.
12. Conrad von Lichtenau (attribué à), *Chronicum abbatis urspergensis,* Strasbourg, 1538, p. 111 et CCCVIII et *Ein ausserlessne Chronik von Anfang der Welt,* Strasbourg, 1539, fol. V et DX. La chronique se termine à 1230.
13. B.N., ms. lat. 12838, voir notre chapitre III.
14. Dans l'édition latine de 1538 (p. CCCVIII) : QUEM MALE POLLUERAT CULTURA NEFARIA DUDEM GALLUS MONTICULUM HUNC TIBI CISA TULIT.
15. C. Peutinger, *Sermones convivales de mirandis Germaniae antiquitatibus,* Strasbourg, 1506, s.p. et Augsbourg, 1789, p. 23 et *sq.* Le texte est reproduit dans S. Schard, *Rerum Germanicarum scriptores,* I, Bâle, 1574, p. 408.
16. A. Althamer, *Scholia in Cornelium Tacitum,* Nuremberg, 1529, p. 15.
17. A. Althamer, *Commentaria in P. Cornelii Taciti,* Nuremberg, 1536, p. 116.
18. G. Pictorius, *Theologia mythologica...,* Anvers, 1532, fol. 37^{v}.
19. Voir S. Munster, *Beschreibung der Länder,* Bâle, 1544, p. CDXVII, et *La Cosmographie universelle,* Bâle, 1556, p. 674.
20. F. de Belleforest, *La Cosmographie universelle,* Paris, 1575, p. 881.
21. J. Schöpper, *Neuwe Chorographia und Histori Teutscher Nation,* Francfort-sur-le-Main, 1582, p. 318.
22. M. Welser, *Augspurgische Chronica,* Francfort-sur-le-Main, 1595, p. 4 et *Antiqua monumenta,* Francfort-sur-le-Main. 1595. p. 13.
23. E. Schede, *De Diis germanis,* Amsterdam, 1648, p. 155 ; M. D. Omeis, *Dissertatio de Germanorum veterum theologia et religione pagana,* Altdorf, 1693, p. 14 ; B.G. Struvius, *Corpus historiae germanicae,* Iéna, 1730, p. 23 ; P. von Stetten, *Geschichte der Stadt Augsburg,* I, Francfort-sur-le-Main, 1743, p. 4 ; voir aussi W. Drexler, *Der Kultus der aegyptischen Göttheiten in den Donauländern,* Leipzig, 1890, p. 15.
24. A. Althamer, *op. cit., p.* 15 de l'édition de 1529 et p. 116 de l'édition de 1536. Le texte est repris en allemand par J. Schöpper, *op. cit.*, p. 318.
25. G. Fabricius, *Itinerum liber,* Bâle, 1540, p. 57.
26. J. Turmair-Aventin, *Chronica,* Francfort-sur-le-Main, 1566, fol. XXXVII, voir aussi l'éd. d'Ingolstadt, 1554.

27. M. Crusius, *Annales Suevici,* Francfort-sur-le-Main, 1595, p. 4.
28. C.F. Paulini, *Rerum et antiquitatum germanicorum sintagma,* Francfort-sur-le-Main, 1698, p. 2.
29. J. Binhard, *Neuwe volkommene thüringische Chronica,* Leipzig, 1613, fol. e.
30. S. Ritter, *Cosmographia prosometrica,* Augsbourg, 1619, p. 706.
31. M.D. Omeis, *op. cit.,* p. 15.
32. H. Husan, *Horarum succisivarum sive imaginum mosaicarum libri duo,* Rostock, 1577, p. 44.
33. Cité par J. Binhard, *op. cit.,* fol. e.
34. I. G. Boehme, *De Iside Suevis olim culta ad loc. Taciti de Mor. Germ. cap. IX exercitatio posterior,* Leipzig, 1748, p. 29.
35. E. Schede, *op. cit.,* p. 154.
36. M.D. Omeis, *op. cit.,* p. 15.
37. S. Munster, *op. cit.,* éd. 1556, Livre III, chap. CXXIX, p. 486. La description de Ruffach est due à C. Pullican et C. Lycostène (Wolffhart).
38. J. B. Plantin, *Helvetia antiqua et nova,* Berne, 1656, cap. XXI, p. 169.
39. Arrien, *Ponti Euxini et maris Erythraei Periplus,* Genève, 1577, pp. 12, 88 et 158.
40. Ph. Cluver, *Germaniae antiquae libri tres. Adjectae sunt Vindelicia et Noricum,* Leyde, 1616, p. 23.
41. Abbé De Fontenu, *Diverses conjectures sur le culte d'Isis en Germanie, à l'occasion de ces paroles de Corneille Tacite : Pars Suevorum et Isidi sacrificat. Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres,* V, 1721, p. 80 et *sq.*
42. K. Simrock, *Handbuch der deutschen Mythologie,* Bonn, 1887, p. 373.
43. J. Turmair-Aventin, *op. cit.,* fol. XXXV.
44. M. Crusius, *op. cit.,* p. 4 ; E. Schede, *op. cit.,* p. 155.
45. O. Rudbeck, *Atlantica sive Manheim,* Upsal, 1689, voir le mot *Isis* dans l'*Index.*
46. *Ibid.,* p. 477 et *sq.*, pour la citation de Plutarque, voir *Isis et Osiris,* éd. Meunier, Paris. 1924, p. 117.
47. *Ibid.,* p. 212. fig. 31 et p. 446.
48. *Ibid.,* p. 211, fig. 35 et F. Perrier, *Segmenta nobilium signorum,* Rome, 1638, pl. LIII, 4, actuellement au musée du Capitole. À comparer à la peinture de la Loggia du Vatican (1518-1519), école de Raphaël, *ibid.,* pl. LIX.

49. O. Rudbeck, *op. cit.,* 580, 655 et *sq.*, cap. X, *De Tympanis Laponitis,* fig. 277 et 280.
50. I.G. Scheffer, *Laponica,* Francfort-sur-le-Main, 1673.
51. L. Pignoria, *Mensa isiaca,* Amsterdam, 1670.
52. O. Rudbeck, *op. cit.,* p. 275, fig. 56, L. Pignoria, *op. cit.,* fig. p. 9.
53. Claude Bérard, « Genèse de la Fortune », dans *Fortune,* catalogue de l'exposition au musée de l'Élysée, Lausanne, 1981-1982, p. 33, fig. 6. Drachme en bronze, 142-149, musée de Bâle.
54. Fortune à la voile, *ibid.,* p. 52 et *sq.*
55. O. Rudbeck, *op. cit.,* p. 444.
56. J. Turmair-Aventin, *op. cit.,* éd. lat., 1554, p. 117, éd. allem., 1566, fol. CLIXX.
57. P.B. Apianus et B. Amantius, *Inscriptiones sacrosanctae vetustatis,* Ingolstadt, 1534, CCCLXXXI, CCCLXXXV, CCCCI, CCCCXXXXIII.
58. J. Stumpf, *Gemeiner löblicher Eydgnoschaft Stellen, Landen und Völkern Chronicwirdiger Thaaten Beschreibung,* Zurich, 1586, fol. XVIII et CCCCXLV, et *Schweitzer Chronik,* Zurich, 1606, pp. 54 et 504.
59. J.B. Plantin, *op. cit., p.* 169, cap. *De Helvetiorum religione.*
60. J. Gruter, *Inscriptiones antiquae totius orbis romani in corpus absolutissimum redactae,* Heidelberg, 1602-1603, LXXX, 9.
61. E. Schede. *op. cit.*, p. 154 et *sq.*
62. Irenicus (Franz Friedich, dit), *Germaniae exegeses,* XII Nuremberg, 1518, fol. CCXVI.
63. I. Willich, *In Corneli Taciti equitis romani Germanian commentaria,* Francfort-sur-le-Main, 1551, cap. XV, s.p. ; éd. 1610, p. 475, M.D. Omeis, *op. cit.*, p. 15.
64. M. Zeller, *Itinerarium Germaniae,* s.l., 1632, p. 630.
65. J.S. Friese, *Miphlezthem Emmentzheimensiam,* Wittemberg, 1701, et *Dissertatio altera de Miphlezth Emmentzheimensiam,* Wittemberg, 1705.
66. J.H. Falckenstein, *Antiquitates Nordgavienses,* I, Einstadt, 1733, p. 87 et *sq.*, pl. III.
67. G.J. Vossius, *De theologia gentili,* Amsterdam, 1641, et 1668 p. 279.
68. Voir Tacite, *op. cit.,* VI, pp. 16 et 59.
69. G. Marcel, *Histoire de l'origine de la monarchie françoise,* I, Paris, 1686, p. 42.

70. J.D. Schoepflin, *Alsacia illustrata,* Colmar, 12751, pl. X.
71. L. Beger, *Thesauri Brandenburgici,* III, Cologne, 1750, p. 300 et *sq.*
72. J. Aschbach, *Über die römischen Militärstationen im Ufer-Noricum, Sitzungsberichte der philosophischhistorischen Klasse der Kaiserlicher Academie der Wissenschaften,* XXXV, 1860, pp. 11 et 26.
73. R. Arnoldi, « Römischer Isiskult an der Mozel », *Jahrbücher des Vereins für Alterthumsfreunden im Rheinland,* LXXXVII, 1889, pp. 33-52.
74. Ch. Walz, « Das Münz-und Antikenkabinet der Universität Tübingen », *ibid.,* X, 187, p. 70.
75. L. Lersch, « Isis und ihr heiliges Schiff, Elfenbeinrelief im Aachener Münster », *ibid.,* IX, 1846, p. 100 et *sq.* ; J. Strzygowski, *Der Dom zu Aachen,* Leipzig, 1904, p. 11, fig. 8 ; W.F. Volbach, *Elfenbeinarbeiten der Spätantike und des frühen Mittelalters,* Mayence, 1952, n° 72.
76. L. Lersch, *op. cit.,* p. 115.
77. H. Schaaffhausen, « Über den römischen Isisdienst am Rhein », *Jahrbücher des Vereins für Alterthumsfreunden im Rheinland,* LXXVI, 1883, pp. 31-62 ; F. Fremersdorf, *Die Denkmäler des römischen Köln,* II, Cologne, 1950, pl. 36. La statue (calcaire) se trouve actuellement dans le römisch-germanischer Museum, n° 29305 de l'Inventaire.
78. J. Klinkenberg, *Das römische Köln. Die Kunstdenkmäler der Rheinprovinz,* éd. P. Clemen, VI, 2, Düsseldorf, 1906, p. 254.
79. O. Doppelfeld, *Grabung der Kölner St. Ursula, Rheinische Kirchen in Wiederbau,* M. Gladbach, 1951, pp. 65-69.
80. N. Rahtgens, « S. Ursula », dans *Die kirchlichen Denkmäler der Stadt Köln, die Kunstdenkmäler der Rheinprovinz,* éd. P. Clemen, T. VII, 3, Düsseldorf, 1934, p. 28 ; F. Jostes, *Sonnenwende, Forschungen zur germanischen Religions-und Sagensgeschichte,* Münster, 1926, I, p. 172, II, pp. 142, 397, 534.
81. Voir G. Lafaye, *Histoire des cultes des divinités d'Alexandrie, Sérapis, Isis, Harpocrate et Anubis hors de l'Égypte,* Paris, 1884.

L'Osiris germano-italien

1. J. Turmair-Aventin, *Chronica,* Ingolstadt, 1554, et Francfort-sur-le-Main, 1566, fol. XXXIV^{v} et *sq.*

2. Voir *Bibliothèque de Diodore de Sicile,* trad. A.F. Miot, Paris, 1834, Livre I, XVIII, p. 33 et XX, p. 37.
3. Arrien, *Ponti Euxini et maris Erythraei Periplus,* éd. Slucki, Genève, 1577, p. 174.
4. *Ibid. :*

Illyricis regnatur aquis, tibi Nile secundus,
Danubius laetum profero fonte caput.

5. G. Nanni, *De futuris christianorum triumphis...*, Gênes, 1480 et *Glosa super Apocalipsim de statu Ecclesiae ab anno salutis,* Cologne, 1482.
6. Pour que la bibliographie de G. Nanni et de la polémique soulevée autour de son œuvre, voir J.P. Niceron, *Mémoires pour servir à l'histoire des hommes illustres,* IX, Paris, 1730, p. 1-11.
7. G. Nanni, *Commentaria super opera diversorum auctorum ad antiquitatibus loquentium,* Rome, 1498.
8. Paris, 1512 et 1515, Bâle, 1545 et 1552, Anvers, 1545. Les textes des Anciens, réunis par Nanni, ont été publiés sans commentaires à Paris, 1509 et 1510, à Bâle, 1530... La première édition des *Commentaires* n'étant pas paginée, nous renvoyons à l'édition parisienne de 1512 *(Antiquitatum variarum vol. XVII).*
9. F. Sansovino, *Le Antiquità di Beroso Chaldeo sacerdota e d'altri scrittori,* Venise, 1583
10. D. Godefroy, *Antiquae historiae ex XXVII authoribus contextae libri VI,* Bâle, 1590.
11. Pour le texte même de Bérose, nous nous sommes servi de l'édition sans commentaires de Nanni, *Berosus Babylonicus, de Antiquitatibus...* Paris, 1509. Pour l'ensemble des textes, voir G. Nanni, *Commentaria* (Paris, 1512), fol. CXXXII et *sq.*
12. G. Nanni, *Commentaria,* fol. LXI.
13. Voir Denys d'Halicarnasse, *Des Antiquités romaines,* I, Paris, 1722, p. 36.
14. G. Nanni, *Commentaria,* fol. XXVI et *sq.*
15. Pline, *Naturalis historiae lib. XXVII,* Lib. VII, cap. LVII.
16. Macrobe, *Saturnales,* I, XXI, voir *Œuvres complètes,* éd. et trad. de M. Nisard, Paris, 1845, p. 212.
17. *Ibid.,* p. 213.
18. P. Valeriano, *Hieroglyphica,* Bâle, 1561, fol. 246. Voir chap. suivant, fig. 5.
19. Hérodote, *Histoire,* Livre II, 102, voir éd. Budé, Paris, 1936, p. 132.
20. G. Nanni, *Commentaria,* fol. XX^{v}, CXXV et CLXXI.

21. Pline, *op. cit.,* Lib. VII, cap. LVII.
22. P. Valeriano, *op. cit.,* Bâle, 1556, fol. 155^{v}, 230^{v}, 376, 408. Nous citons d'après l'édition française de Lyon, 1615, p. 684.
23. K. Giehlow, « Die Hieroglyphenkunde des Humanismus in der Allegorie der Renaissance », *Jahrbuch der Kunsthistorischen Sammlungen der Allerh. Kaisershauses,* XXXII, 1915, pp. 41-46.
24. A. Agustin, *Dialogos de Medallas inscripsiones y otras antiguedades,* Tarragone, 1587, p. 448.
25. C. Ricci, *Pinturicchio,* Pérouse, 1912.
26. A. Schmarsow, *Pinturicchio im Rom,* Stuttgart, 1882, p. 341.
27. K. Giehlow, *op. cit.,* pp. 44-45 et E. Iversen, *The Myth of Egypt and its Hieroglyphs in European Tradition,* Copenhague, 1961, p. 63.
28. *A Descriptive Catalogue of the Latin Manuscripts in the John Raylands Library at Manchester,* Manchester, 1921. La page de frontispice a été reproduite par N. Pevsner, « The Egyptian Revival » dans *Studies in Art Architecture and Design,* Londres, 1968, p. 223.
29. Voir A. Lhotsky, *Apis, Colonna Fabeln und Theorien über die Abkunft der Habsburger, Mittellungen der Osterreichichen Instituts für Geschichtenforschung,* LV, 1942, p. 187 et *sq.* N. Pevsner, *op. cit.,* p. 216.
30. Londres, National Gallery, voir O. Kurz, « Filippino Lippi's Worship of the Apis », *The Burlington Magazine,* 1947, pp. 145-147 ; G. Robertson, « The Worship of Apis », *ibid.,* p. 228.
31. Petrus Comestor *Historia scholastica, Liber exodi,* cap IV, voir Migne, *P.L.,* 198, col. 1143.
32. R. Eisler, « Apis or golden Calf ? », *The Burlington Magazine,* 1948, pp. 58-59. L'association d'Apis au Veau d'or a été notée par V. Cartari, *Le Imagine degli Dei degli Antichi,* Venise, 1550, p. 37.
33. N. Pevsner, *op. cit.,* p. 216.
34. P. Riccio (dit Crinito), *Commentarii de honesta disciplina,* Florence, 1504, Lib. XXIV, cap. XII, p. 360.
35. B. Rhenanus, *Rerum Germanicorum libri tres,* Bâle, 1531, p. 40.
36. G.J. Vossius, *De historicis latinis libri tres,* Leyde, 1623, p. 550 et *sq.*
37. J.P. Niceron, *op. cit.,* IX, p. 1 et *sq.*
38. Voir L. Alberti, *Descrittione di tutta Italia,* Bologne, 1550, fol. I-et *sq.*

39. F. de Belleforest, *La Cosmographie universelle,* I, Paris, 1585, p. 557.
40. Th. Raynaud, *Erotemata de malis ac bonis libris,* Lyon, 1653, p. 269.
41. T. Mazza, *Opusculum apologeticum quo Fr. Joannes Annius Viterbensis,* Vérone, 1673.
42. D. Ropaligero Liviano, *I Goti illustrati... incertavi l'apologia per F. Giovanni Annio Viterbese,* Vérone, 1679.
43. Voir G. Doutrepont, *Jean Lemaire de Belges et la Renaissance,* Bruxelles, 1934.
44. J. Lemaire de Belges, *Les Illustrations des Gaules et singularitez de Troye,* 1512, fol. B I et *sq.* Une deuxième édition a paru à Lyon en 1549.
45. C. Roulliard, *Histoire de Melun,* Paris, 1628, p. 34.
46. Voir K. Giehlow, *op. cit.,* et E. Iversen. *op. cit.,* p. 77.
47. C. Peutinger, *Sermones convivales de mirandis Germaniae antiquitatibus,* Strasbourg, 1506, s.p., voir éd. Augsbourg, 1789, p. 23 et 24.
48. G. Nanni, *Commentaria,* fol. CXV.
49. J. Naucler, *Memorabilium omnis aetatis et omnium gentium chronici commentarii,* Tübingen, 1516, fol. XI.
50. S. Franck, *Germania, Chronica der Teutschen,* Berne, 1539, fol. I.
51. A. Althamer, *Scholia in Cornelium Tacitum,* Nuremberg, 1529, p 27.
52. Diodore de Sicile, I, XIX, voir trad. A. Miot, p. 38.
53. Voir Eusèbe Pamphile, *La Préparation évangélique,* éd. Paris, 1846, Livre II, chap. II, p. 47.
54. Pline, *op. cit.,* Lib. XXII, cap. LXXXII, voir éd. Panckoucke, XIV, 1832, pp. 130-133.
55. B. Waldis, *Ursprung der 12 ersten König Deutscher Nation,* Nuremberg, 1543.
56. M. Holtzwart, *Eikönes cum brevissimis descriptionibus... veteris Germaniae Heroum,* s.l., 1573.
57. M. Quade, *Memorabilia mundi,* Cologne, 1601.
58. I. Willich, *In Cornelii Taciti Germaniam Commentaria,* Francfort-sur-le-Main, 1551, pp. 425-472 ; voir aussi S. Schard, *Rerum Germanorum scriptores,* Bâle, 1575, p. 19 et *sq.*
59. M. Crusius, *Annales suevici,* Francfort-sur-le-Main, p. 2 et *sq.*, 46 et *sq.*
60. Eusèbe Pamphile, *Chronicon,* Paris, 1512, fol. 20 et 29.

61. C. Mecker von Balgheim, *Chronika oder Beschreibung der fürnembesten gedenkwürdingen Thaten und Geschichten von Anfang der Welt...*, Constance, 1597, p. 17.
62. M. D. Omeis, *op. cit.*, p. 16.
63. J.U. Pregizer, *Suevia et Wirtenbergia sacra,* Tübingen, 1716, p. 195. Voir du même auteur, *Regna Gentesque in Europa principes ex Suevis,* Tübingen, 1684.
64. Tacite, *De moribus Germanorum libellus,* cap. II.
65. G. Nanni, *Commentaria,* fol. CX^{v} et *sq.*
66. Voir F. Gotthelf, *Das deutsche Alterthum in den Anschaungen des sechzehnten und siebzehnten Jahrhunderts, Forschungen zur neueren Literaturgeschichte,* 13, Berlin, 1900, p. 6 et *sq.*
67. Eusèbe Pamphile, *Chronicon,* fol. 8. *Filii Gomer : Aschani unde gentes gothicae ;* Saint Jérôme, *Opera,* Bâle, 1535, voir *Index : ab Aschnaz descendum Germani.*
68. A. Althamer, *op. cit., p.* 52.
69. R. de Belleforest, *op. cit.,* I, p. 881.
70. Th. Hock, *Schönes Blumenfeld,* Lignitz, 1601, chap. LXXXXI, voir M. Roch, *Neudrucke deutscher Literaturwerke der XVI und XVII Jahrh.,* 157-159, Halle, 1899, p. 135 et *sq.*
71. C. Tacite, *op. cit.,* cap. IX.
72. M.A. Lucain, *La Guerre civile (La Pharsale),* éd. Budé, Paris, 1926, Livre I, v. 445.
73. J. Schöpper, *Neuwe Chorographia und Histori Teutscher Nation,* Francfort-sur-le-Main, 1582, p. 314 et *sq.* Le même rapprochement se retrouve chez W. Camden, *Britannia,* Londres, 1587, pp. 16-17, éd. angl. *Britain,* Londres, 1610, p. 17.
74. Ph. Cluver, *Germaniae antiquae libri tres,* Leyde, 1616, p. 81 et 221.
75. Cicéron, *De natura Deorum,* Lib. III, 22.
76. Paul Diacre, *Origine des Lombards,* Paris, 1603, Livre II, chap. III, p. 6.
77. Godefroy de Viterbe. *Pantheon,* Bâle, 1559, p. 519.
78. G.-J. Vossius. *De theologia gentili,* Amsterdam, 1641, pp. 1, 220, 225, 231, 273, 278, voir aussi l'*Index.*
79. Voir Eusèbe Pamphile, *Préparation évangélique,* éd. Paris, 1846, Livre I, chap. X, p. 37 et *sq.* Voir aussi *Preparatio evangelica,* Paris, 1628, p. 36 et R. Cumberland, *Sanchoniatho's Phenician History,* Londres, 1720.
80. Rufin d'Aquilée, *L'Histoire ecclésiastique,* Livre XI, chap. XVII, voir éd. Paris, s.d., fol. CCLXXXIII.

81. Nonnos, *Les Dionysiaques de Nonnus ou les conquêtes de Bacchus aux Indes,* Paris, 1625, Livre V, p. 83.
82. A. Lenoir, *Musée des Monumens français,* II, Paris, 1801, pp. 38-41, voir notre chapitre I.
83. Philon d'Alexandrie (le Juif), *De Vita Mosis,* Bâle, 1554, p. 6.
84. N. Caussin, *Symbolica Aegyptiorum sapientia,* Paris, 1634, préface n.p.
85. J. Eusebio Nieremberg, *De origine sacrae scripturae libri duodecim,* Lyon, 1641, pp. 31, 82.
86. Le fragment d'Artapanus a été conservé par Alexandre Polystor et chez Eusèbe, *Préparation évangélique,* Livre IX, chap. IV.
87. S. Bochart, *Geographiae sacrae pars prior, Phaleg seu de Dispersione gentium et terrarum divisione facta in aedificatione turris Babel,* Caen, 1646, p. 751.
88. E. Stillingfleet, *Origines sacrae,* Londres, 1662, p. 404 et *sq.*
89. L. Beurrier, *Speculum christianae religionis in triplici lege naturali, mosaica et evangelica,* Paris, 1666, pp. 237 et 309.
90. P.-D. Huet, *Demonstratio evangelica,* Paris, 1679 et 1690. Pour l'œuvre de Huet, voir A. Dupront, *P.-D. Huet et l'exégèse comparative au XVII^e siècle,* Paris, 1930.
91. W. Ch. Kriegsmann, *Conjectaneorum de Germanicae gentis origine, ac conditore Hermete Trismegisto..., liber unus,* Tübingen, 1684.
92. Cicéron, *op. cit.,* III, 23.
93. M.D. Omeis, *op. cit.,* p. 14.
94. J. Ch. Vetter, *Cornelii Taciti Germanorum recensuit,* Erlangen, 1714, pp. 12 et 51.

L'Égypte aux Indes orientales

1. P.-D. Huet, *Demonstratio evangelica,* Paris, 1679-1690, p. 102.
2. L. Pignoria. *Discorso intorno le Deità dell' Indie Orientali e Occidentali,* dans V. Cartari, *Imagini degli Dei degli Antichi,* Padoue, 1615, p. I-LXIII ; voir sur cette étude J. Seznec, *Un essai de mythologie comparée du début du XVII^e siècle, Mélanges d'archéologie et d'histoire,* T. 48, 1931, pp. 268-281.
3. Viaggi di Pietro della Valle, III, Rome, 1650. et Pietro della Valle, *Fameux voyages,* IV, Paris, 1664, pp. 61, 67-69, 71 et 185.
4. *Bibliothèque historique de Diodore de Sicile,* Livre I, chap. XIX et XX, voir éd. Miot, Paris. 1834, p. 36.

5. Hérodote, *Histoire,* Livre II, *Euterpe,* 102-110, voir trad. Ph.-E. Le Grand, Paris, 1936, p. 132 et *sq.*
6. Diodore de Sicile, *op. cit.,* Livre I, seconde partie, chap. LIV et LV, p. 110 et *sq.*
7. Voir Flavius Philostrate, *De la vie d'Apollonius Thyanien en VIII livres,* trad. de B. de Vigenère (1596), revue et commentée par A. Thomas, Paris, 1611, Livre IIII, chap. III et VI, pp. 543, 559 et 581, ou éd. Chassang, Paris, 1862, pp. 105, 107, 110, 261.
8. Pour la personnalité et les travaux de A. Kircher, voir H. Cordier, *Notes pour servir à l'histoire des études chinoises en Europe,* Paris, 1886, pp. 399-429 ; H. Leclercq, art. *Kircher* dans Dom Cabrol, *Dictionnaire d'archéologie chrétienne,* VIII, pp. 772-805 ; J. Gulmann, *Athanasius Kircher (1602-1680) und das Schœpfung-und Entwicklungs Problem,* Wurzbourg, 1938 ; B. Szczesniak, *Athanasius Kircher's China Illustrata, Osiris,* X, 1952, pp. 385-411.
9. A. Kircher, *Prodromus coptus sive aegyptiacus,* Rome, 1636, cap. IV, *De expeditione Aegyptorum in India,* p. 121.
10. A. Kircher, *Œdipus aegyptiacus,* I, 1, Rome, 1652, p. 414 et *sq.*
11. A. Kircher, *China Illustrata,* Amsterdam, 1667 et *La Chine illustrée, Amsterdam,* 1670, 3e partie, chap. IV ; *Des Coutumes et des façons de faire des Brahmanes,* p. 206 et *sq.*
12. A. Kircher, *La Chine illustrée,* p. 200.
13. *Voyages de Marco Polo, vénitien,* Livre III, chap. XXVIII et XXX, voir éd. Bergeron, La Haye, 1735.
14. Philostrate, *op. cit.,* Livre III, chap. IV, p. 559 de l'éd. A.Thomas (1611) ; à comparer avec Kircher, *La Chine illustrée,* p. 201.
15. H. Roth, *Relatio rerum notabilium regni Mogor in Asia,* Aschaffenburg, 1665, 16, Voir Diodore de Sicile, Livre X, XIV, *éd. citée,* III, p. 85.
17. A. Kircher, *La Chine illustrée,* p. 206.
18. P.-D. Huet, *Demonstratio evangelica,* Paris, 1679 et 1690, pp. 98-99.
19. P.-D. Huet, *Histoire du commerce et de la navigation des anciens peuples,* Paris, 1716, pp. 25 et 37.
20. F. Catrou, *Histoire générale de l'Empire Mogol...,* La Haye, 1708, p. 54.
21. (Veyssière) de La Croze, *Histoire du Christianisme des Indes,* La Haye, 1724, Livre VI, *De l'Idolâtrie des Indes,* p. 424 et *sq.*
22. A. Rogerius, *La porte ouverte pour parvenir à la connoissan-*

ce du paganisme... de la religion et du service divin des Brahmanes, Amsterdam, 1670.
23. Voir *Ecclesiasticae historiae autores,* Bâle, 1562, p. 374 ; *Socratis historiae Ecclesiasticae,* Lib. V, cap. XVII, et p. 678 ; *Sezomoni historiae Ecclesiasticae,* Lib. VII, cap. XV.
24. E. Fourmont, *Réflexions sur l'origine des anciens peuples.* Paris, 1747, livre I, sect. 3, chap. XIII et XVII, p. 103 et *sq.*, 140 et *sq.*
25. J. Marsham, *Chronicus, canon aegyptiacus. ebraicus, graecus et disquisitiones,* Londres, 1672, p. 353 et *sq.*
26. Voir *Histoire des Juifs écrite par Flavius Josèphe sous le titre Antiquitez Judaïques,* I, Paris, 1687, Livre 8, chap. IV, pp. 303-304.
27. M. Mercati, *De gli obelischi di Roma,* Rome, 1589, p. 394.
28. J.B. Bossuet, *Discours sur l'Histoire universelle à Monsieur le Dauphin,* Paris, 1681, pp. 25 et 464.
29. Nonnus de Panopolis (dit Nonnos), *Les Dionysiaques ou les voyages, les amours et les conquêtes de Bacchus aux Indes,* Paris, 1625.
30. I. Newton, *Abrégé de la Chronologie et observations sur la chronologie de M. Newton,* par le traducteur (N. Fréret), Paris, 1725.
31. I. Newton, *Réponse aux observations sur la chronologie de M. Newton,* Paris, 1726.
32. I. Newton, *The Chronology of ancient Kingdoms amended,* Londres, 1728 ; *La chronologie des anciens royaumes corrigée,* Paris, 1728 et *Abrégé de la chronologie...*, Genève, 1743 et trad. italienne, Venise, 1757.
33. Voir *La Chronologie,* éd. 1728, pp. 21-27, 71-74, 86 et *sq.*, 132, 207-208.
34. D. Petau, *Uranalogion sive systema variorum authorum qui de sphaera ac sideribus eorumque motibus graece commentati sunt,* Paris, 1630 et *Opus de Doctrina Temporum,* Paris, 1627.
35. Flavius Josèphe, *op. cit.*, pp. 303-304.
36. H. Prideaux, *Marmora, oxoniensia ex Arundellianis seldenianis...*, Oxford, 1676, p. 158.
37. Les thèses ont été développées dans un ouvrage posthume : N. Fréret, *Défense de la chronologie fondée sur les monuments de l'histoire ancienne contre le système chronologique de Newton,* Paris, 1758.
38. E. Souciet, *Recueil de dissertations critiques,* II, *Cinq dissertations contre la chronologie de Newton,* Paris, 1726.

39. W. Warburton, *The Divine Legation of Moses demonstrated,* II, Londres, 742, p. 210 et *sq.*
40. F.S. Schmidt, *Dissertation sur une colonie égyptienne établie aux Indes,* Berne, s.d. ; voir du même auteur, *Dissertatio de Zodiaci nostri origine aegyptia,* Berne, 1760.
41. Arrien, *Expeditionis Alexandri libri septem et historia Indica,* éd. J. Gronovius, Leyde, 1704, p. 320.
42. Voir chap. V, fig. 1, n. 11.
43. P.E. Jablonski, *Pantheon Aegyptiorum,* III, Francfort-sur-le-Main, 1752, *Prolegomena,* p. LXXXII.
44. Clément d'Alexandrie, *Stromatum III,* voir *Opera,* éd. F. Sylburg, Paris, 1629, p. 451 C.
45. P.-D. Huet, *Demonstratio evangelica,* p. 98.
46. Pietro della Valle, *op. cit.,* p. 83. La référence est empruntée à Jablonski, *op. cit.*. p. LXXX.
47. R. Clayton, *Remarks on the origin of hieroglyphics,* Londres, 1753, p. 124.

L'Égypte en Chine

1. A. Kircher, *China Illustrata,* Amsterdam, 1667, p. 131. Dans la version française, le mot *Literatorum* est remplacé par *des sçavans.* Dans nos citations, nous rectifions la traduction de 1670, parfois trop libre.
2. N. Trigault, *De christiana expeditione apud Sinas,* Augsbourg, 1615 et *Histoire de l'expédition chrétienne au Royaume de la Chine, tirée des commentaires du P. Matthieu Riccius,* Lyon, 1616, pp. 166, 174, 178, 181 et 187.
3. A. Kircher, *China Illustrata,* fig. p. 131, la légende qui accompagne la gravure *(Pagodes Indorum Numen)* est erronée. Les personnages de la scène d'adoration de Confucius sont parfaitement chinois.
4. P. du Jarric, *Histoire des choses plus mémorables advenues tant en Indes Orientales que autres pays de la découverte des Portugais...,* III, Bordeaux, 1614, Livre 5, p. 445.
5. A. Kircher, *Œdipus aegyptiacus,* I, Rome, 1652, p. 402.
6. M. Martini, *Novus atlas sinensis,* La Haye, 1655, fol. 57.
7. A. Kircher, *Œdipus aegyptiacus,* I, p. 407 ; *China Illustrata,* p. 142.
8. F. de Belleforest, *La Cosmographie universelle,* II, Paris, 1575, p. 1733.

9. L. de Guzman, *De las missiones,* I, Alcala, 1601, p. 399.
10. Jamblique, *De mysteriis Aegyptiorum,* Rome, 1556, cap. 2. Voir aussi Gisbert Cuper, *Harpocrates seu explicatio imagunculae argenteae antiquissimae ex Aegyptiorum instituto solem repraesentantis,* Amsterdam, 1676.
11. Plutarque, *Isis et Osiris,* XI, voir trad. M. Meunier, Paris, 1924, pp. 50 et 74, n. 2.
12. A. Kircher, *Œdipus aegyptiacus,* I, fig. pp. 404 et 406.
13. A. Kircher, *China Illustrata,* fig. pp. 138 et 140.
14. C.-F. Menestrier, *Symbolica Dianae ephaesiae statua,* Rome, 1657.
15.Ch. Borrus, *Reliatione della nuova missione... all regno della modella Cocincina,* Rome, 1631, p. 146.
16. P. du Jarric, *op. cit.,* II (1610), pp. 519 et 551.
17. N. Trigault, *op. cit.,* p. 38.
18. A. Kircher, *Œdipus aegyptiacus,* III (1654), p. 12 et *sq.* ; *Veterum sinicorum characterum anatomia* et *China Illustrata,* p. 227 et *sq.*
19. A. Semedo, *Relatione della grande monarchia della Cina,* Rome, 1643, et *Histoire universelle du grand royaume de la Chine,* Paris, 1645, p. 49.
20. Voir V. Pinot, *La Chine et la formation de l'esprit philosophique en France (1640-1740),* Paris, 1932, pp. 252 et 351, et surtout M.V.-David, *Le Débat sur les écritures et l'hiéroglyphe aux XVII^e^ et XVIII^e^ siècles,* Paris, 1965, p. 60, excellente mise au point de la question.
21. L. Beurrier, *Speculum christianae religionis in triplici lege naturali, mosaïca et evangelica,* Paris, 1666, Lib. II, cap. XIII, XIV, XIX, XX, pp. 230, 257 et *sq.*
22. M. Martini, *Sinicae historiae decas prima,* Munich, 1658.
23. A. Kircher, *Obeliscus pamphilius,* Rome, 1650.
24. P.-D. Huet, *Demonstratio evangelica,* Paris, 1679 et 1690, p. 98. *Histoire du commerce et de la navigation des anciens peuples,* Paris, 1716, p. 41.
25. Lettre reproduite par J. Baruzi, *Leibniz et l'organisation religieuse de la terre,* Paris, 1907, p. 82 ; voir aussi O. Franke, *Leibniz und China, Zeitschrift der deutschen Morgenländischen Gesellschaft,* n.F., VII (82), 1928, p. 162 ; M.V.-David, *op. cit.,* p. 65.
26. O. Franke, *op. cit.,* p. 163.
27. D.F. Lach, *Leibniz and China, Journal of the History of Ideas,* 6, 1945, p. 44.

28. M. Martini, *Sinicae historiae...*, p. 12 et *sq.*
29. J.H. de Prémare, *Vestiges des principaux dogmes chrétiens tirés des anciens livres chinois,* Paris, 1878, pp. 70-85, trad. d'un manuscrit latin ; B.N., ms. fr. 4754, lettres à E. Fourmont sur le *Ly King* et les livres chinois.
30. J.-F. Foucquet, *Essai d'introduction préliminaire à l'étude des King,* B.N., ms. fr. 12209.
31. J.B. du Halde, *Description de la Chine,* II, Paris, 1735, p. 282 et *sq.*
32. Feng Yu Lan, *A History of Chinese Philosophy, The Period of the Philosophers from the Beginning to circa 100 B.C.,* Pékin, 1937, p. 378.
33. N. Fréret, *Suite du traité touchant la certitude de la chronologie chinoise servant d'éclaircissement du mémoire sur la même matière au mois de novembre 1735, Histoire de l'Académie Royale des Inscriptions,* XVIII, 1753, pp. 178 et *sq.*, 273, 290 et *sq.*
34. J.B. du Halde, *op. cit.,* III, p. 2.
35. L. Beurrier, *op. cit.,* p. 259.
36. J.H. de Prémare, *op. cit.,* p. 15.
37. J.-F. Foucquet, *op. cit.,* fol. 10, cité par V. Pinot, *op. cit.,* p. 257.
38. S. Shuckford, *The Sacred and Profane History of the World,* I, Londres, 1728, et *Histoire du Monde sacré et profane,* Paris, 1738, pp. 20, 61, 203, 215.
39. M. Martini, *Sinicae historiae...*, p. 21, et trad. française, *Histoire de la Chine,* I, Paris, 1692, p. 27.
40. Th. Burnet, *Archaeologiae philosophicae sive de rerum originibus,* Londres, 1692, p. 89.
41. *Lettres de M. de Mairan au R.P. Parrenin concernant diverses questions sur la Chine,* Paris, 1759.
42. *Lettres édifiantes et curieuses,* XXI, 11734, p. 76 et *sq.* ; *Lettres du P. Parrenin à M. Dortous de Mairan,* Pékin, 11 avril 1730 ; *ibid.,* XXIV, 1739, p. 1 et lettre du même, Pékin, 18 septembre 1735 ; *ibid.,* XXVI, 1743, p. 1 et *sq.*, lettre du 20 septembre 1740 (B.N., ms. fr. 17.240). Les lettres publiées sont reproduites incomplètement.
43. M. de Mairan, *op. cit.,* p. 47, deuxième lettre.
44. L. Le Comte, *Nouveaux mémoires sur l'état présent de la Chine,* I, Paris, 1696, p. 3411.
45. P.-D. Huet, *Histoire du commerce et de la navigation des anciens peuples,* p. 40.

47. M. de Mairan, *op. cit.*, p. 213 et *sq.*
48. W. Chambers, *Designs of Chinese Buildings, Furniture, Dresses...*, Londres, 1757, pp. 4 et 7.
49. F.L. Norden, *Voyage d'Égypte et de Nubie,* Copenhague, 1755. L'auteur est mort à Paris en 1742.
50. En italique dans le texte.
51. J. de Guignes, *Mémoire dans lequel on prouve que les Chinois sont une colonie égyptienne,* Paris, 1759.
52. J.J. Barthélemy, *Mémoire sur les lettres phéniciennes,* extraits reproduits dans J. de Guignes, *op. cit.*, pp. 39-52. Sur l'abbé Barthélemy, voir M.V.-David, *op. cit.*, pp. 105-113.
53. L. Deshautesrayes, *Doutes sur la Dissertation de M. de Guignes,* Paris, 1759.
54. *Réponse de M. de Guignes aux doutes proposés par M. Deshautesrayes sur la dissertation qui a pour titre Mémoire...,* Paris, 1759.
55. J.T. Needham, *De inscriptione quadam aegyptiaca Taurini inventa et characteribus aegyptiis olim et sinis communibus exarata idolo cuidam antiquo in...,* Rome, 1761.
56. Pour le retentissement de cette publication, voir M. de P*** (Pauw), *Recherches philosophiques sur les Égyptiens et les Chinois,* I, Berlin, 1774, p. 27.
57. *Réponse de M. Needham aux deux lettres de M. Bartoli antiquaire de S.M. le roi de Sardaigne,* Turin, 1762.
58. Voir compte rendu de l'ouvrage de J.T. Needham dans *Le Journal des Sçavans,* décembre 1761, pp. 806-810.
59. Parmi les travaux parus depuis son *Mémoire* sur la colonie égyptienne, citons : J. de Guignes, *Mémoire dans lequel on essaye d'établir que le caractère hiéroglyphique des Égyptiens se retrouve dans les caractères des Chinois, Mémoires de Littérature tirés des Registres de l'Académie Royale des Inscriptions,* XXIX, 1764 et *Essay sur le moyen de parvenir à la lecture des hiéroglyphes égyptiens, ibid.*, XXXIV, 1770.
60. *Œuvres diverses de J. J. Barthélemy,* II, Paris, l'an VI, p. 409.
61. J.J. Barthélemy, *Réflexions générales sur les rapports des langues égyptienne, phénicienne et grecque. Mémoire de Littérature de l'Académie Royale des Inscriptions et Belles-Lettres,* XXXII, 1758, pp. 221-227.
62. Abbé Guasco, *De l'usage des statues chez les Anciens,* Bruxelles, 1768, p. 296.
63. M. de P. (C. de Pauw), *op. cit.*

64. Ch. Dupuis, *Origine de tous les cultes ou religion universelle,* II Paris, 1794, *Idoles hiéroglyphiques,* p. 299 et *sq.*

L'Égyptes aux Indes occidentales et en Angleterre

1. J. Acosta, *Historia natural y moral de las Indias,* Séville, 1590 et *Histoire naturelle et morale des Indes tant Orientales qu'Occidentales,* Paris, 1598, p. 27v.
2. L. Pignoria, « Discorso intorno le Deità dell'Indie Orientali e Occidentali », dans V. Cartari, *Imagini degli Dei degli Antichi,* Padoue, 1615.
3. J. Acosta, *op. cit.,* Livre I, chap. XII, *De l'opinion que Platon a eue des Indes Occidentales,* pp. 24-25.
4. L. Pignoria, *op. cit.,* p. 111, voir J. Seznec, *Un essai de mythologie comparative au début du XVIIe siècle, Mélanges d'archéologie et d'histoire,* t. 48, 1931, p. 278.
5. Voir éd. latino-française, *L'Histoire de Flave Josèphe,* Paris, 1567, *Antiquitez Judaïques,* Livre VIII, chap. II, pp. 188-189 et 225-226.
6. Voir Ch. de La Roncière, *Histoire de la découverte de la terre,* Paris, 1938, p. 108.
7. P. Martyre d'Anghiera, *De rebus oceanicis et orbe novo decades tres,* Bâle, 1523, fol. 6 D.
8. *Bible,* publiée par R. Estienne (Paris, 1540) avec des annotations faites sur une édition de 1532.
9. Cité par J. Acosta, *op. cit.,* p. 25v.
10. J. Goropius Becanus (J. van Gorp), *Hispanica,* Anvers, 1580, pp. 112-113.
11. G. Genebrard, *Chronographiae libri quatuor,* Paris, 1580, p. 56.
12. B.A. Montano, *Antiquitatum Judaicum libri IX,* Anvers, 1593, p. 20.
13. C. Wystfliet, *Descriptiones Ptolemaica,* Londres, 1575, p. 102.
14. J. Verriero, *Commentarius de Ophira regione in Sacris Litteris,* Anvers, 1600.
15. A. Ortelius, *Thesaurus geographicus,* Anvers, 1596, n.p., article *Ophir.* Une mappemonde avec les emplacements d'Ophir selon diverses théories se trouve dans le recueil des cartes du même auteur, *Paregon Theatri orbis terrarum,* Anvers, 1624, fol. VI.

16. F. Lopez de Gomara, *La Historia general de las Indias,* Anvers, 1554 ; *Histoire générale des Indes,* Paris, 1584, p. 64 b.
17. Clément d'Alexandrie, *Opera,* éd. Sylburg, Paris, 1629, *Admonitio ad gentes,* p. 32 A.
18. P. Martyre d'Anghiera, *op cit.,* fol. 20 A.
19. F. Lopez de Gomra, *op cit.,* p. 157 et *sq.*
20. P. Martyre d'Anghiera, *op cit.,* fol 73 B et C.
21. J.G. Herwart von Hohenburg, *Tesaurus hieroglyphicorum,* s.l.n.d. (Munich, c. 1610), pl. I.
22. Vaticanus 3738, Codex Rios. Voir *Antiquities of Mexico, publishing Fac-similes of Ancient paintings and hieroglyphics...,* by M. Dupaix and Lord Kingsborough, II, Londres, 1832.
23. M. Mercati, *Degli obelischi di Roma,* Rome, 1589, p. 96 et *sq.*
24. J. Acosta, *op. cit.,* p. 351.
25. A. Kircher, *China Illustrata,* Amsterdam, 1667, p. 58.
26. A. Kircher, *Œdipus aegyptiacus,* I, Rome, 1652, p. 417 et *sq.*
27. Voir A. Métraux, « Ce qui reste des grandes civilisations de l'Amérique » dans *L'Art précolombien,* éd. P. d'Espezel, Paris, s.d., p. 38.
28. F.S. Clavigero, *Storia antica del Messico,* t. I, Cesana, 1780. L'image est reproduite dans la *Gazetta del Bibliofilo,* supplément hors commerce du n° 26 de *F.M.R.,* sept. 1984, p. 6.
29. Don E.A. Lorenzana, *Historia de Nueva Espana,* Mexico, 1770.
30. C. Nebel, *Voyage pittoresque et archéologique dans la partie la plus intéressante du Mexique,* Paris, 1836.
31. Oxford, Bodleian Library, The Selden Coll. A.I., caf. ms. angl. 31-34. Voir *Antiquities of Mexico publishing Fac-similes of Ancient paintings and hieroglyphics...,* by M. Dupaix and Lord Kingsborough, I, Londres, 1831, 73 fol.
32. S. Purchas, *Hakluytus posthumus,* IV, Londres, 1636, et *Relations de divers voyages,* IV, *Histoire de l'empire mexicain représentée par figures,* IV, Paris, 1672.
33. A. Kircher, *Œdipus aegyptiacus,* III, Rome, 1654, p. 28 et *sq.*
34. G.F. Gemelli-Carreri, *Giro del Mondo,* VI, *Nuova Spagna,* Naples, 1699, p. 37, et *Voyage du Tour du Monde,* VI, *De la Nouvelle Espagne,* Paris, 1719, ill. p. 68.
35. P.-D. Huet, *Demonstratio evangelica,* Paris, 1679 et 1690, p. 102.
36. W. Warburton, *Essai sur les hiéroglyphes des Égyptiens,* Paris, 1744, pp. 1-17.

37. W. Stukeley, *Stonehenge, a Temple restored to the British Druids*, Londres, 1740, pl. VII, XI, XII, XV.
38. *Bibliothèque historique de Diodore de Sicile*, voir trad. de A.F. Miot, Paris 1834, p. 45.
39. J. F. Herwart von Hohenburg, *Admiranda ethnicae theologiae mysteria propalata, ubi lapidem magnetem antiquissimis passim nationibus pro Deo cultum et artem qua navigationes magneticae... summo studio occultam esse, noviter commonstratur...*, Involstadt, 1623.
40. T.D. Kendrick, *The Druids, A Study in the keltic Prehistory*, Londres, 1927, pp. 151-156.
41. R.J.C. Alkinson, *Stonehenge*, Londres, s.d. (1955) ; R.S. Newall, *Stonehenge* Londres, 1955. Pour la bibliographie antérieure à 1902, voir W.J. Harrison, « Bibliography of Stonehenge and Avebury », *Wiltshire Archaeological Magazine*, XXXII, 1902, pp. 1-169.
42. W. Stukeley, *Abury a temple of the Druids with some others described*, Londres, 1743.
43. *Ibid.*, p. 70 et *sq.*
44. R. Cumberland, *Sanchoniatho's Phoenician History*, Londres, 1720, pp. 160-161, 168, *Origines gentium antiquissimae*, Londres, 1724, pp. 113-114, 126.
45. Eusèbe Pamphile, *Thesaurus temporum*, Leyde, 1602, p. 352.
46. J. Marsham, *Chronicus canon...*, Londres, 1672, p. 288 et *sq.*
47. A. Kircher, *Obeliscus pamphilius*, Rome, 1650, p. 399 et *sq.* ; *Œdipus aegyptiacus* II, Rome, 1653, p. 282 et *sq.* ; II (1653), p. 282 et *sq.* ; II 2 (1653), pp. 96 et 112 et *sq.* ; III (1654), p. 575 et *sq.*
48. A. Kircher, *Œdipus aegyptiacus*, II, p. 282.
49. W. Stukeley, *Abury*, pl. VIII, p. 14 et *sq.*
50. T.D. Kendrick, *op. cit.*, p. 10.
51. W. Stukeley, *Abury*, pl. XXXIX p. 91 et *sq.*
52. *Ibid..*, pl. XL.
53. Eusèbe Pamphile, *La Préparation évangélique*, III, 11, éd. Paris, 1646, p, 120.
54. R. Cumberland, *Sanchoniatho*, p. 15,
55. Ovide, *Les Métamorphoses*, II, p. 375.
56. Pour l'histoire de Canope *hydria* et dieu imaginé, associé à Neptune, voir E, Panofski, « "Canopus deus", The Iconography of a non existant God », *Gazette des Beaux-Arts*, LVII, 1961, pp. 193-216.

57. Ovide, *op. cit.*, XIII, 600-620.
58. E. Schede, *De diis germanis,* Amsterdam, 1648, p. 346.
59. John Greaves, *Pyramidographia or Description of the Pyramids in Egypt,* Londres, 1646, pp. 64-70.
60. W. Camden, *Annals rerum Anglicarum et Hibernicarum regnante Elisabeth ad annum salutis 1589,* Londres, 1615.
61. J. Metken, « Jean-Jacques Lagneau ou l'architecture rêvée », *Gazette des Beaux-Arts,* avril 1965, fig. 7.
62. Hermann Kern, *Labirinti,* Milan, 1981, p. 67 et *sq.*, fig. 65 et 66.
63. J. Murphy, *Plans, Elevations, Sections and Views of the Church at Batalha with Remains to which is prefixed an Introduction on Discourse on the Principles of gothic Architecture,* Londres, p. 3 et *sq.*
64. Voir *supra.*
65. J. Gwin Griffith, « Isis in Oxford », dans *Chroniques d'Égypte,* XXXIX, 1964, p. 67 et *sq.*

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS 5

INTRODUCTION 7

EN GUISE DE PROLOGUE 19

THÉOGONIES ÉGYPTIENNES
DE LA RÉVOLUTION 27

L'ÉGYPTE DE L'OPÉRA
ET DES FRANCS-MAÇONS 57

LES ISIS DE GILLES CORROZET,
PREMIER HISTORIEN DE PARIS 81

LES ISIS ET UN APIS FRANçAIS 113

L'ISIS GERMANIQUE 149

L'OSIRIS GERMANO-ITALIEN 175

L'ÉGYPTE AUX INDES ORIENTALES 203

L'ÉGYPTE EN CHINE 231

L'ÉGYPTE AUX INDES OCCIDENTALES
ET EN ANGLETERRE 265

EN GUISE DE CONCLUSION :
HISTOIRE ET POÉTIQUE 297

NOTES 323

Achevé d'imprimer en mars 1997
sur les presses de l'imprimerie Maury Eurolivres SA
45300 Manchecourt

— N° d'Imprimeur : 97/03/56992. —
— N° d'Éditeur : FH162801. —
Dépôt légal : Avril 1997.

Printed in France